

The Willisau Jazz Archive
www.willisaujazzarchive.ch

Press Documentation

Press Documentation

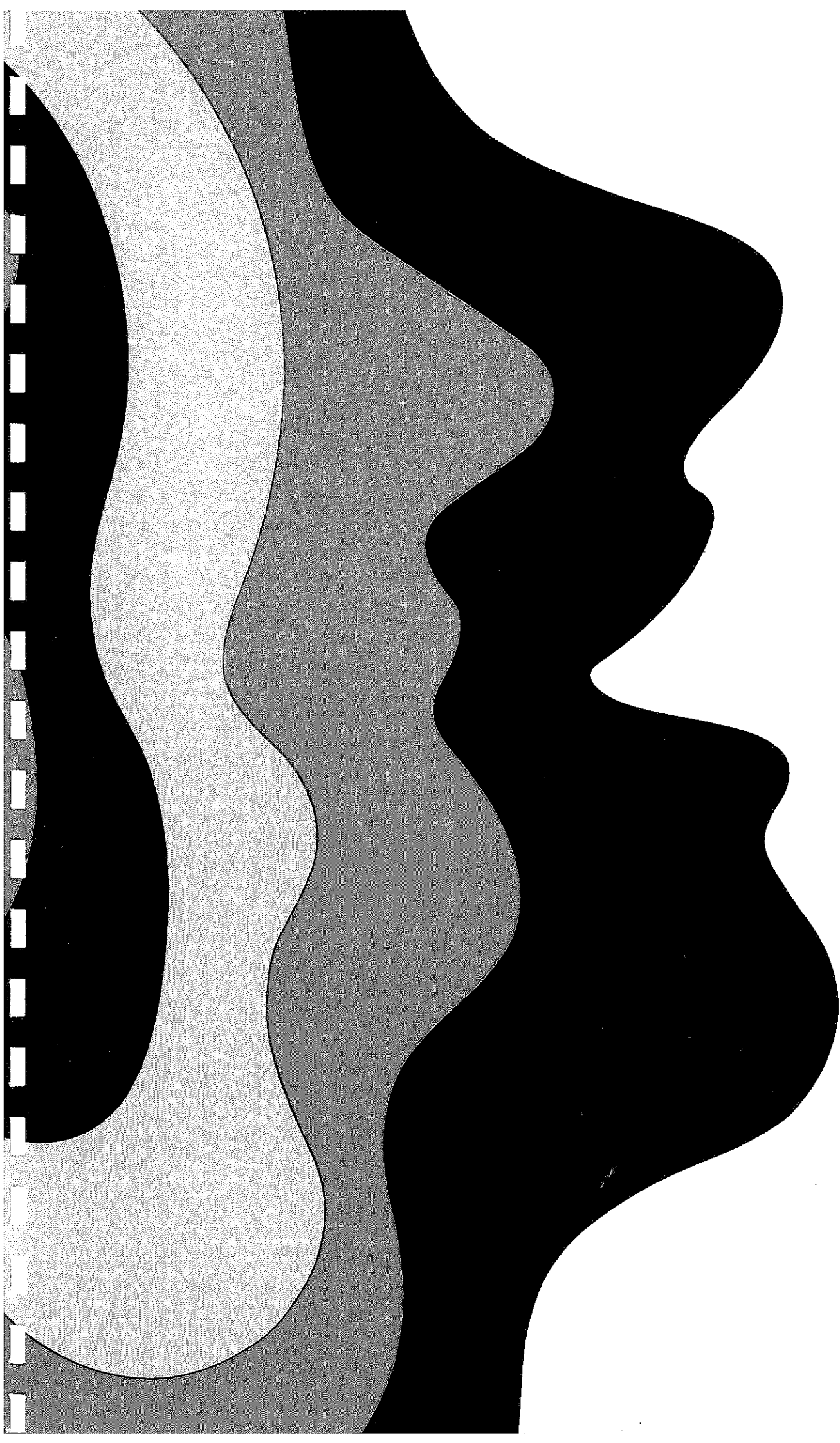
22. Jazz Festival Willisau 1996

Event Date:	1996, August 29 – September 1
Event Venue:	Festhalle / Festival Hall, Willisau Zelt / Tent, Willisau Rathaus / City Hall, Willisau

Copyright notice

The entire contents of this media documentation are protected by copyright. Individual media reports are made publicly available solely for the purposes of study, teaching, research and personal information.

Hochschule Luzern would like to thank NZZ Management AG, Tamedia AG, and Willisauer Bote Medien und Print AG for allowing the display of their contents on www.willisaujazzarchive.ch.



Jazz Festival Willisau '96

Presseberichte

Berichte vor dem Fest

1945

1945

1945

1945

1945

1945

1945

1945

1945

1945

1945

1945

1945

1945

1945

1945

1945

1945

1945

1945

1945

1945

1945

1945

1945

1945

390 40
Festival de jazz de Montreux 1996

Un programme étincelant

Le Festival de jazz de Montreux a annoncé pour le week-end du 2 au 4 août 1996 un programme exceptionnel qui sera le plus riche de son histoire. 200 artistes, 200 groupes et 200 concerts sont inscrits pour le festival. Le programme est le fruit d'un travail de longue haleine.

Le festival de jazz de Montreux a toujours été un événement majeur de la vie culturelle de la région. Cette année, le festival sera encore plus exceptionnel. Le programme est le fruit d'un travail de longue haleine. Le festival de jazz de Montreux a toujours été un événement majeur de la vie culturelle de la région. Cette année, le festival sera encore plus exceptionnel. Le programme est le fruit d'un travail de longue haleine.

Le festival de jazz de Montreux
Le festival de jazz de Montreux

Le festival de jazz de Montreux a toujours été un événement majeur de la vie culturelle de la région. Cette année, le festival sera encore plus exceptionnel. Le programme est le fruit d'un travail de longue haleine. Le festival de jazz de Montreux a toujours été un événement majeur de la vie culturelle de la région. Cette année, le festival sera encore plus exceptionnel. Le programme est le fruit d'un travail de longue haleine.

Le festival de jazz de Montreux a toujours été un événement majeur de la vie culturelle de la région. Cette année, le festival sera encore plus exceptionnel. Le programme est le fruit d'un travail de longue haleine. Le festival de jazz de Montreux a toujours été un événement majeur de la vie culturelle de la région. Cette année, le festival sera encore plus exceptionnel. Le programme est le fruit d'un travail de longue haleine.



Le festival de jazz de Montreux a toujours été un événement majeur de la vie culturelle de la région. Cette année, le festival sera encore plus exceptionnel. Le programme est le fruit d'un travail de longue haleine. Le festival de jazz de Montreux a toujours été un événement majeur de la vie culturelle de la région. Cette année, le festival sera encore plus exceptionnel. Le programme est le fruit d'un travail de longue haleine.

Le festival de jazz de Montreux a toujours été un événement majeur de la vie culturelle de la région. Cette année, le festival sera encore plus exceptionnel. Le programme est le fruit d'un travail de longue haleine. Le festival de jazz de Montreux a toujours été un événement majeur de la vie culturelle de la région. Cette année, le festival sera encore plus exceptionnel. Le programme est le fruit d'un travail de longue haleine.

Swingender Frühling

Stans, Bern, Luzern, Basel – Jazzfestivals à discrétion

Jazz ist wieder «hip». Entsprechend blühen Jazzfestivals landauf, landab. Neben traditioneller Kost werden auch Grenzen überschritten.

Hanspeter Vetsch

Montreux ist selbst für Leute, die mit Jazz nichts am Hut haben, ein Synonym für den alle Jahre wiederkehrenden Reigen der Jazzstars. Und das Jazzfestival Willisau hat längst den Bekanntheitsgrad des runden Zuckergebäcks aus dem Grafenstädtchen erlangt. Neben diesen Fixpunkten der Schweizer Jazzagenda haben sich zunehmend auch andere Festivals etablieren können.

Der Boom ist – zum einen – auf eine ganze Reihe rühriger Veranstalter zurückzuführen, die weder Kosten noch Mühen scheuen, um die Bands ihrer Träume auf heimische Bühnen zu bringen. Und das liegt – zum anderen – daran, dass die Festivals zunehmend Publikum anzulocken vermögen. Ein Zufall jedenfalls kann es nicht sein, dass in den nächsten Wochen in Stans, Basel, Bern und Luzern Festivals stattfinden, die den Begriff «Jazz» breit interpretieren und vom tradi-



tionellen Publikum Offenheit verlangen – und gleichzeitig auch Kreise jenseits des eingeschworenen Jazzpublikums anzusprechen versuchen.

Am weitesten in dieser Hinsicht gehen die Organisatoren der **Stanser Musiktage**: In Lokalen von der

Pfarrkirche bis aufs Stanserhorn bieten sie ein hochkarätiges Programm, in dem neben Stars wie dem Pianisten Herbie Hancock und dem Gitarristen John Scofield auch das Modern String Quartet und das Zusammentreffen des Saxophonisten Wolfgang Puschnig mit einer Blaskapelle Platz haben. Auch das **Jubilée-Jazzfestival Basel** hat Hancock und Scofield sowie den Shooting-Star unter den Saxophonisten, Joshua Redman, gebucht – daneben aber beispielsweise auch die Kubajazz-er Irakere und einen «Tango & Bandoneon»-Abend auf dem Programm. **Lucerne JazzFire '96** präsentiert neben eher traditioneller Kost wie der «Jazzpower» des Drummers Charlie Antolini auch Modernes – etwa die Sängerin Dee Dee Bridgewater und die «Brass Fantasy» des Trompeters Lester Bowie – oder Grenzüberschreitendes wie das Projekt «Jazz meets the Symphony». Und selbst das **Jazzfestival Bern** präsentiert neben Altmeistern wie dem Saxophonisten Joe Henderson oder dem Zigeunerjazz-er Stephane Grappelli, Hardbop mit Franco Ambrosetti, «Young lions» wie Roy Hargrove oder die A-cappella-Stars Manhattan Transfer.

JAZZ-FESTIVALS

Stanser Musiktage: 24. bis 28. April, Infos Telefon 041 612 05 85; **Jubilée-Jazzfestival Basel:** 26. April bis 4. Mai, Infos Telefon 061 333 13 12; **Jazzfestival Bern:** 1. bis 5. Mai, Infos Telefon 031 309 61 71; **Lucerne JazzFire '96:** 10. bis 12. Mai, Infos Telefon 041 429 53 43.

CHRONIQUE

Danger! Une petite affaire de fric menace notre culture collective

De tous les maux qui affectent actuellement les Helvètes et mettent la paix confédérale en déroute, je nommerai ici le plus inquiétant: la désagrégation d'une mémoire commune. En deçà et par-delà la Sarine, nous avons hérité d'une histoire compliquée, extrêmement diversifiée, que les manuels scolaires ne racontent hélas pas d'une manière captivante et qu'on a tort de ne pas évoquer en famille autour du gigot du dimanche.

Or cette culture plurielle, magnifiquement mosaïquée, hétérogène et centrifuge étonne les étrangers, et les attire dans notre pays. C'est elle qui se manifeste au Festival de jazz de Willisau, par exemple, aux journées littéraires de Soleure, d'Yverdon, aux rassemblements cinématographiques de Locarno, de Vevey. Rien n'apparente un Alain Tanner à un Daniel Schmid, un Bouvier à Muschg, un Stefan Eicher à Pascal Auberson, mais un fil mystérieux les relie. Il est sacré.

Toute l'Europe, et bien d'autres pays du monde, nous jalouse aussi cet appareil constitutionnel qui nous



GILBERT SALEM

rubrique enquête et reportage

rassemble bon an mal. Il remonte au Moyen Âge, nous paraît, à nous les Suisses, hybride, poussiéreux, et nous nous apprêtons d'ailleurs à l'épousseter. Mais pourvu qu'il ne se délite jamais, qu'il ne meure pas: car il est *anormal*, et c'est son anomalie qui fait notre originalité, qui pourrait faire notre force.

Voilà pourquoi je m'inquiète de ces appels tapageurs au rassemblement des seuls Romands pour faire front à Swissair et sauver l'aéroport de Genève. On a oublié de rallier au mouvement les Alémaniques. Après tout, Cointin leur appartient aussi. On impute à la Suisse allemande tout entière une décision désastreuse qui n'est le fait que d'une société privée. Ou qui l'est devenue tout à fait en rompant le contrat noble qui les reliait à la nation — à une culture.

Le vrai combat, s'il devait

y en avoir un, ne se joue pas entre des Confédérés (Ramuz nous a si bien prouvé que les Sonderbunds sont ridicules), mais entre un peuple ancien et multiple qui veut perdurer, qui croit à la durée, et un groupe de financiers pour lequel la notion de long terme ne signifie plus rien. Quoi de plus éphémère, Messieurs, qu'un paquet de milliards? quoi de plus douteux que ce concept de *mondialisation* dont vous nous rebattez les oreilles?

Ainsi, l'enjeu qui oppose maintenant les Romands aux Alémaniques n'est qu'une petite affaire de sous. D'actionnaires impatients de récupérer leur bien. Il est vrai que la plupart de ces derniers sont en majorité des Suisses allemands: mais pardonnons-leur cette furieuse cupidité, elle ne peut être que passagère.

Rappelons-nous surtout que Ramuz, Jaccottet, Chappaz et Chessex ont été remarquablement traduits (par Marcel Schwander notamment) en allemand. Qu'ils y sont lus presque autant qu'on lit et savoure, en

Romandie, un Frisch, un Dürrenmatt, un Hugo Loetscher, un Nicolas Meienberg. D'ici à un siècle ou moins, tous ces noms rassemblés vaudront bien plus que des millions, bien plus que des milliards.

Outre par leurs valeurs respectives et individuelles, ils brillent déjà par cette union singulière, hétéroclite comme on n'en voit nulle part ailleurs dans le monde, et que rien ne justifie — d'autant qu'aucun d'eux ne croit au symbole du drapeau, qu'aucun ne se réclame d'une patrie.

En 1991, pour marquer les célébrations du 700^e anniversaire de la Confédération, la revue *Ecriture* avait interrogé quelques auteurs des quatre régions sur leur identité helvétique. Je retiendrai la réflexion du Tessinois Alberto Nessi: «Le privilège d'être Suisse — et c'est une richesse d'ordre spirituel, qui ne se compte pas en lingots — est de pouvoir jouir de cette diversité, d'entrer en contact avec des mondes littéraires éloignés et, par là même, fascinants. Mais je ne suis pas sûr que nous sachions en profiter.»

G. Sm □

bsd103' 4 ku 206 lzd 1648

LUZERN JAZZ FESTIVAL VORSCHAU

Lucerne Jazz Fire 1996

Jazziges Frühlingfestival für die Leuchtenstadt

Vorschau =

Luzern, 3. Mai (sda) Zum vierten Mal findet vom 10. bis 12. Mai das Festival Lucerne Jazz Fire statt. An drei Tagen treten insgesamt sieben Gruppen auf. Spektakulärstes Konzert ist das Abschlusskonzert vom Sonntag, wo unter der Leitung von Lalo Schiffrin Jazzmusiker auf ein Sinfonieorchester treffen.

Mit dem kleinen Festival möchte der Jazz Club einen jazzigen Frühlingsspektakel setzen. Dies auch im Hinblick auf das künftige Kunst- und Kongresszentrum. Wenn der Bau des französischen Architekten Jean Nouvel 1998 eröffnet wird, gilt es, das musikalische Angebot im neuen Konzerthaus mit attraktiven Veranstaltungen auszubauen. Der Jazz Club kann dann mit seinem bereits eingeführten Frühlingfestival Gastrecht beanspruchen.

Zwischen Bern und Willisau

Stilistisch bewegt sich das Festival zwischen Tradition und Avantgarde, zwischen den Festival von Bern und Willisau. Eröffnet wird Lucerne Jazz Fire am Freitag im Casino. Den Auftakt macht der Jazzchor Vocal Contact Plus von Peter Sigrüst. Dann sind die Sängerin Dee Dee Brigewater mit ihrem Quintett sowie die Gruppe Jazzpower des Schweizer Schlagzeugers Charly Antolini zu hören.

Am Samstag sind das Quartett des Saxophonisten Jerry Bergonzi sowie die Bigband des schwarzen Trompeters Lester Bowie, «Brass Fantasy», zu hören. In der Casino-Bar spielt das Stewy von Wattenwyl-Trio.

Das Abschlusskonzert findet im Kunst- und Kongresshaus mit einem Projekt des Pianisten und Komponisten Lalo Schiffrin statt. Schiffrin führt das Müncher Rundfunkorchester mit den Jazzmusikern Ray Brown, Grady Tate und James Morrison zusammen.

(SDA-ATS/bum mb/kul lu)

031246 may 96

8319

JAZZ

Lucerne Jazz Fire 1996

Zum vierten Mal findet vom 10. bis 12. Mai das Festival Lucerne Jazz Fire statt. An den drei Tagen treten sieben Gruppen auf. Spektakulärstes Konzert ist das Abschlusskonzert, wo unter der Leitung von Lalo Schiffrin Jazzmusiker auf ein Sinfonieorchester treffen.

Stilistisch bewegt sich das Festival zwischen Tradition und Avantgarde, zwischen den Festivals von Bern und Willisau. Eröffnet wird Lucerne Jazz Fire im Casino. Den Auftakt macht der Jazzchor Vocal Contact Plus von Peter Sigrüst. Dann sind die Sängerin Dee Dee Brigewater mit ihrem Quintett sowie die Gruppe Jazzpower des Schweizer Schlagzeugers Charly Antolini zu hören.

Am Samstag sind das Quartett des Saxophonisten Jerry Bergonzi sowie die Bigband des schwarzen Trompeters Lester Bowie, «Brass Fantasy», zu hören. In der Casino-Bar spielt das Stewy von Wattenwyl-Trio.



Schweizer Depeschendienst

bsd048 4 ku 208 lzd 1664

LU WILLISAU JAZZ FESTIVAL PROGRAMM

Programm des Jazz Festivals Willisau 1996
Eröffnung mit Mike Westbrook - Finale mit Max Roach =

Willisau LU, 7. Mai (sda) Das 22. Jazz Festival Willisau findet in diesem Jahr vom 29. August bis zum 1. September statt. Den Auftakt macht das Mike Westbrook Orchestra mit dem Programm «Bar Utopia». Zum Abschluss spielt das Quartett des 71jährigen Schlagzeugers Max Roach.

Insgesamt 22 Gruppen werden gemäss dem am Dienstag veröffentlichten Programm an den vier Tagen in Willisau auftreten: 15 auf der grossen Bühne in der Festhalle, 3 im intimen Rahmen der Rathausbühne und 4 im Zelt. Auch in diesem Jahr bildet zeitgenössischer Jazz den Schwerpunkt des Festivals.

Hauptprogramm in der Festhalle

Am Donnerstag ist neben dem Westbrook Orchestra ein Trio mit Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-Francois Jenny-Clark zu hören. Blues und Rock stehen am Freitag mit Vernon Reid und Elliot Sharp, dem Hiram Bullock Trio sowie mit Jean-Paul Bourelly auf dem Programm.

Am Samstag nachmittag sind Duos angesagt: Dino Saluzzi trifft auf Louis Sclavis, Bill Frisell auf Joey Baron und Aki Takase auf David Murray. Am Samstag abend treten das Roscoe Mitchell Ensemble, die Maria Joao Group und Secret Cosmos auf.

«Viva Italia» ist das Konzert am Sonntag nachmittag mit dem Italian Instabile Orchestra sowie einer Formation von Enrico Rava umschrieben. Das Finale am Sonntag abend bestreiten das Rita Marcotulli Trio sowie das Max Roach Quartet.

Auf der Rathausbühne und im Zelt

Auf der Rathausbühne spielen: Collectif und Hans Koch, das Trio Lüdi-Saynkh-Kowald sowie Pierre Favre und Tom Cora. Im Festzelt sind die Gruppen Zounds, Atongo, B-Connection und No No Diet Bang zu hören.

(SDA-ATS\bum mb/kul lu)

07/0936 may 96

LUZERN HEUTE

8.11.9

Programm des Jazz-Festivals Willisau

DAS 22. Jazz Festival Willisau findet vom 29. August bis zum 1. September statt. Insgesamt 22 Gruppen werden auftreten. Am Donnerstag ist neben dem Westbrook Orchestra ein Trio mit Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-Francois Jenny-Clark auf der Hauptbühne zu hören. Blues und Rock stehen am Freitag mit Vernon Reid und Elliot Sharp, dem Hiram Bullock Trio sowie mit Jean-Paul Bourelly auf dem Programm. Am Samstag nachmittag sind Duos angesagt: Dino Saluzzi trifft auf Louis Sclavis, Bill Frisell auf Joey Baron und Aki Takase auf David Murray. Am Samstag abend treten das Roscoe Mitchell Ensemble, die Maria Joao Group und Secret Cosmos auf.

«Viva Italia» ist das Konzert am Sonntag nachmittag mit dem Italian Instabile Orchestra sowie einer Formation von Enrico Rava umschrieben. Das Finale am Sonntag abend bestreiten das Rita Marcotulli Trio sowie das Max Roach Quartet. Auf der Rathausbühne spielen: Collectif und Hans Koch, das Trio Lüdi-Saynkh-Kowald sowie Pierre Favre und Tom Cora. Im Festzelt sind die Gruppen Zounds, Atongo, B-Connection und No No Diet Bang zu hören.

804

KULTURNOTIZEN

831 9

Jazz-Festival Willisau

sda. Das 22. Jazz-Festival Willisau, an dem rund 22 Formationen aus aller Welt auftreten werden, findet vom 29. August bis 1. September statt. Donnerstag: Mike Westbrook Orchestra, Trio Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-François Jenny-Clark. Freitag: Vernon Reid und Elliot Sharp, Hiram Bullock Trio und Jean-Paul Bourelly. Samstag nachmittag: Dino Saluzzi und Louis Sclavis, Bill Frisell und Joey Baron, Aki Takase und David Murray. Samstag abend: Roscoe Mitchell Ensemble, Maria Joao Group und Secret Cosmos. Sonntag nachmittag: Enrico Rava. Sonntag abend: Rita Marcotulli Trio und das Max Roach Quartet. Weiter treten während des Festivals auf der Rathausbühne das Collectif und Hans Koch, das Trio Lüdi-Saynkhokowald sowie Pierre Favre und Tom Cora auf; im Festzelt die Gruppen Zounds, Atongo, B-Connection und No No Diet Bang. Vorverkauf: Ticket Corner.

Zürichsee-Zeitung

Grenzpost am Zürichsee

Jazz in Willisau

Das 22. Jazz Festival Willisau findet in diesem Jahr vom 29. August bis zum 1. September statt. Den Auftakt macht das Mike Westbrook Orchestra mit dem Programm «Bar Utopia». Zum Abschluss spielt das Quartett des 71jährigen Schlagzeugers Max Roach. Insgesamt 22 Gruppen werden gemäss an den vier Tagen in Willisau auftreten.

8319

Willisau: Jazzfestival 1996

Eröffnung mit Mike Westbrook

sda. Das 22. Jazz Festival Willisau findet in diesem Jahr vom 29. August bis zum 1. September statt. Den Auftakt macht das Mike Westbrook Orchestra mit dem Programm «Bar Utopia». Zum Abschluss spielt das Quartett des 71jährigen Schlagzeugers Max Roach. Insgesamt 22 Gruppen werden gemäss dem am Dienstag veröffentlichten Programm an den vier Tagen in Willisau auftreten: 15 auf der grossen Bühne in der Festhalle, drei im intimeren Rahmen der Rathausbühne und vier im Zelt. Auch in diesem Jahr bildet zeitgenössischer Jazz den Schwerpunkt des Festivals.

Am Donnerstag ist neben dem Westbrook Orchestra ein Trio mit Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-François Jenny-Clark zu hören. Blues und Rock stehen am Freitag mit Vernon Reid und Elliot Sharp, dem Hiram Bullock Trio sowie mit Jean-Paul Bourelly auf dem Programm.

Am Samstag nachmittag sind Duos angesagt: Dino Saluzzi trifft auf Louis Sclavis, Bill Frisell auf Joey Baron und Aki Takase auf David Murray. Am Samstag abend treten das Roscoe Mitchell Ensemble, die Maria Joao Group und Secret Cosmos auf. «Viva Italia» ist das Konzert am Sonntag nachmittag mit dem Italian Instabile Orchestra sowie einer Formation von Enrico Rava umschrieben. Das Finale am Sonntag abend bestreiten das Rita Marcotulli Trio sowie das Max Roach Quartet.

/ 8319

Eine spannungsgeladene Triodynamik in Willisau

Zum Abschluss der Konzertreihe «30 Jahre in Willisau» vor dem diesjährigen Festival hat der amerikanische Saxophonist Oliver Lake seine Visitenkarte hinterlegt. Die aktuelle Formation mit Fred Hopkins und Andrew Cyrille strotzt vor spannungsgeladener Triodynamik

Roland Erne/Willisau

New York hat einiges zu bieten: in erster Linie eine faszinierend vielfältige Musikszene und eine hart umkämpfte Fussgängerzone. Oliver Lake kennt sich da aus. Nach einem Pariser Abstecher hat sich der Saxophonist aus Saint Louis in New York unter anderem als Mitglied des «World Saxophone Quartet» und mit eigenen Projekten einen Namen gemacht.

Wildgewordener Matador

Zu letzteren gehört ein Trio mit dem Bassisten Fred Hopkins und dem Schlagzeuger Andrew Cyrille, das 1992 in der damaligen Besetzung mit Reggie Workman (b) schon den Eröffnungabend des Jazz Festivals Willisau bestritt. Im intimeren Rahmen der Rathausbühne nun ist Lake auch mit einer Art Slow-Rap zu erleben, der den heldenhaften Widerstand eines Einzelkämpfers auf New Yorks Strassen gegen die motorisierte Übermacht zum Inhalt hat; oder: vom Tanz eines wildgewordenen Matadors auf Asphalt.

Die pantomimisch untermalte Einlage ist Teil einer Solonummer, die Lakes Herkunft und die Bandbreite seiner Musiksprache gleichermassen unterstreicht. Bereits 1968 gehörte Lake in Saint Louis zu den Initianten der «Black Artists Group», die als Kooperative schwarzer Musiker, Schauspieler, Tänzer und Autoren für eine gewinnbringende Verbindung verschiedener künstlerischer Ausdrucksformen einstand. Die Erfahrungen aus je-

ner Zeit sollten prägenden Charakter haben, ebenso wie der Blues und Gospelleinflüsse zu den Roots von Oliver Lake gehören.

Weiter Spielraum

Nach Ausflügen in funkige Gefilde etwa mit seiner Band «Jump up» hat sich Lake wieder einem Triokonzept zugewandt, das an frühere Überzeugungen anknüpft. Sein aktuelles «Trio 3» orientiert sich an thematischem Material als Folie spontan entwickelter Interaktion mit weitem Spielraum. Vor diesem Hintergrund ist viel möglich, wie allein schon der beharrlich gegen den Swing gekämmte Bass von Hopkins mit einer unüberhörbaren Vorliebe für eigenwillig durchbrochene Linien und exzessiv einbezogene Glissandi verdeutlicht.

Dank Hopkins kommt selbst in dieser Kleininformation auch das theatralische Moment nicht zu kurz. Der nämlich mimt den musikalisch inspirierten Bajazzo mit Ausdauer und, wie aus zuverlässiger Quelle zu vernehmen ist, jenen (Konzert-)Abend. Mit Andrew

Cyrille aber sitzt ein Routinier am Schlagzeug, der selbst mit einer knippligen «Tribute to Art Blakey» nicht aus der Ruhe zu bringen ist. Die Balance hält Lake, der die Stringenz seiner Ideen in jeden Ton zu legen vermag. Unzweifelhaft ein selten kompletter Saxophonist, der einen Auftritt auch im Alleingang spannend zu gestalten wüsste.

Vielversprechendes Festivalprogramm

Das vorerst letzte Konzert zum 30jährigen Bestehen von «Jazz in Willisau» bot Veranstalter Niklaus Troxler auch Gelegenheit, auf ein vielversprechendes Programm für das 22. Jazz Festival Willisau (29.8. bis 1.9.) aufmerksam zu machen (vgl. Kasten).

Eine Sonntagsmatinee (19.5., 11 Uhr, Rathausaal Willisau) im Rahmen einer Plakatausstellung lädt zuvor noch zu einer Begegnung mit dem deutschen Gitarristen Hans Reichel ein, am Festival 1995 bereits auf der Rathausbühne präsent.

Jazzfestival Willisau 1996

sda. Das 22. Jazzfestival Willisau findet in diesem Jahr vom 29. August bis zum 1. September statt. Den Auftakt macht das Mike Westbrook Orchestra mit dem Programm «Bar Utopia». Zum Abschluss spielt das Quartett des 71jährigen Schlagzeugers Max Roach.

Insgesamt 22 Gruppen werden an den vier Tagen in Willisau auftreten: 15 auf der grossen Bühne in der Festhalle, 3 im intimeren Rahmen der Rathausbühne und 4 im Zelt.

Am 29. August ist neben dem Westbrook Orchestra ein Trio mit Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-Francois Jenny-Clark zu hören. Blues und Rock stehen 30. August mit Vernon Reid und Elliot

Sharp, dem Hiram Bullock Trio sowie mit Jean-Paul Bourelly auf dem Programm.

Am Samstag nachmittag (31. August) sind Duos angesagt: Dino Saluzzi trifft auf Louis Sclavis, Bill Frisell auf Joey Baron und Aki Takase auf David Murray. Am Abend treten das Roscoe Mitchell Ensemble, die Maria Joao Group und Secret Cosmos auf.

«Viva Italia» ist das Konzert am Sonntag nachmittag mit dem Italian Instabile Orchestra sowie einer Formation von Enrico Rava umschrieben. Das Finale am Sonntagabend bestreiten das Rita Marcotulli Trio sowie das Max Roach Quartet.

83109

Von Westbrook zu Roach

WILLISAU (sda) Das 22. Jazz Festival Willisau findet in diesem Jahr vom 29. August bis zum 1. September statt. Den Auftakt macht das Mike Westbrook Orchestra mit dem Programm «Bar Utopia». Zum Abschluss spielt das Quartett des 71jährigen Schlagzeugers Max Roach.

Insgesamt 22 Gruppen werden gemäss dem soeben veröffentlichten Programm an den vier Tagen in Willisau auftreten: 15 auf der grossen Bühne in der Festhalle, 3 im intimeren Rahmen der Rathausbühne und 4 im Zelt. Auch in diesem Jahr bildet zeitgenössischer Jazz den Schwerpunkt des Festivals.

Am Donnerstag ist neben dem Westbrook Orchestra ein Trio mit Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-Francois Jenny-Clark zu hören. Blues und Rock stehen am Freitag mit Vernon Reid und Elliot Sharp, dem Hiram Bullock Trio sowie mit Jean-Paul Bourelly auf dem Programm.

Am Samstag nachmittag sind Duos angesagt: Dino Saluzzi trifft auf Louis Sclavis, Bill Frisell auf Joey Baron und Aki Takase auf David Murray. Am Samstag abend treten das Roscoe Mitchell Ensemble, die Maria Joao Group und Secret Cosmos auf.

«Viva Italia» ist das Konzert am Sonntag nachmittag mit dem Italian Instabile Orchestra sowie einer Formation von Enrico Rava umschrieben. Das Finale am Sonntag abend bestreiten das Rita Marcotulli Trio sowie das Max Roach Quartet. Auf der Rathausbühne spielen: Collectif und Hans Koch, das Trio Lüdi-Saynkh-Kowald sowie Pierre Favre und Tom Cora. Im Festzelt sind die Gruppen Zounds, Atongo, B-Connection und No Diet Bang zu hören.

Jazz Festival Willisau mit Mike Westbrook

(sda) Das 22. Jazz Festival Willisau findet in diesem Jahr vom 29. August bis zum 1. September statt. Den Auftakt macht das Mike Westbrook Orchestra mit dem Programm «Bar Utopia». Zum Abschluss spielt das Quartett des 71jährigen Schlagzeugers Max Roach.

Insgesamt 22 Gruppen werden gemäss dem am Dienstag veröffentlichten Programm an den vier Tagen in Willisau auftreten: 15 auf der grossen Bühne in der Festhalle, 3 im intimeren Rahmen der Rathausbühne und 4 im Zelt. Auch in diesem Jahr bildet zeitgenössischer Jazz den Schwerpunkt des Festivals.

Am Donnerstag ist neben dem Westbrook Orchestra ein Trio mit Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-François Jenny-Clark zu hören. Blues und Rock stehen am Freitag mit Vernon Reid und Elliot Sharp, dem Hiram Bullock Trio sowie mit Jean-Paul Bourelly auf dem Programm.

Am Samstag nachmittag sind Duos angesagt: Dino Saluzzi trifft auf Louis Sclavis, Bill Frisell auf Joey Baron und Aki Takase auf David Murray. Am Abend treten das Roscoe Mitchell Ensemble, die Maria Joao Group und Secret Cosmos auf. Das Konzert am Sonntag nachmittag gehört dem Italian Instabile Orchestra sowie einer Formation von Enrico Rava. Das Finale am Sonntag abend bestreiten das Rita Marcotulli Trio sowie das Max Roach Quartet.

Eröffnung mit Mike Westbrook 8319 - Finale mit Max Roach

Das Programm des Jazz Festivals Willisau 1996

Das 22. Jazz Festival Willisau findet in diesem Jahr vom 29. August bis zum 1. September statt. Den Auftakt macht das Mike Westbrook Orchestra mit dem Programm «Bar Utopia». Zum Abschluss spielt das Quartett des 71-jährigen Schlagzeugers Max Roach.

Insgesamt 22 Gruppen werden an den vier Tagen in Willisau auftreten: 15 auf der grossen Bühne in der Festhalle, 3 im intimen Rahmen der Rathausbühne und 4 im Zelt.

Am Donnerstag ist neben dem Westbrook Orchestra ein Trio mit Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-François Jenny-Clark zu hören. Blues und Rock stehen am Freitag mit Vernon Reid und Elliot Sharp, dem Hiram Bullock Trio sowie mit Jean-Paul Bourelly auf dem Programm. Am Samstag nachmittag sind Duos angesagt: Dino Salluzzi trifft auf Louis Slavis, Bill Frisell auf Joey Baron und Aki Takase auf David Murray. Am Samstagabend treten das Roscoe Mitchell Ensemble, die Maria Joao Group und Secret Cosmos auf.

«Viva Italia» ist das Konzert am Sonntag nachmittag. 1. September, mit dem italienischen Orchester sowie «Carmen», einer Formation von Enrico Rava mit Bruno Tommaso, Gianluigi Trovesi, Michel Godard, Han Bennink u. a. überschrieben.

Das Finale am Sonntagabend bestreiten das Rita Marcotulli Trio mit Palle Danielsson und Bob Moses sowie das Max Roach Quartet mit Odeon Pope, Cecil Bridgewater und Tyron Brown.

Hauptprogramm in der Festhalle

Am Donnerstag, 29. August, ist neben dem Mike Westbrook Orchestra ein Trio mit Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-François Jenny-Clark zu hören. Blues und Rock stehen am Freitag, 30. August, mit Vernon Reid und Elliot Sharp, dem Hiram Bullock Trio sowie mit Jean-Paul Bourelly «Blue Wave Bandit» auf dem Programm. Am Samstag nachmittag, 31. August, sind Duos angesagt: Dino Salluzzi trifft auf Louis Slavis, Bill Frisell auf Joey Baron und Aki Takase auf David Murray. Am Samstagabend treten das Roscoe Mitchell Ensemble, die Maria Joao Group und Secret Cosmos auf.

Auf der Rathausbühne und im Zelt

Auf der Rathausbühne spielen: am Freitag das «Collectif» und Hans Koch, am Samstag das Trio Lüdli-Saykho-Kowald und am Sonntag Pierre Favre und Tom Cora. Im Festzelt am Donnerstag die Gruppe «Zounds», am Freitag «Aton-Go», am Samstag die «B-Connection» und am Sonntag «No No Diet Bang» zu hören.

Jazz-Termine

22 Gruppen in Willisau

Kaum ist das 21. Int. Jazzfestival Bern vorbei, schon meldet sich Willisau. Das 22. Jazzfestival findet dort heuer vom 29. August bis zum 1. September statt. Insgesamt 22 Gruppen werden an den vier Tagen in Willisau auftreten: 15 auf der grossen Bühne in der Festhalle, 3 im intimen Rahmen der Rathausbühne und 4 im Zelt.

Am Donnerstag ist neben dem Westbrook Orchestra ein Trio mit Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-François Jenny-Clark zu hören. Blues und Rock stehen am Freitag mit Vernon Reid und Elliot Sharp, dem Hiram Bullock Trio sowie mit Jean-Paul Bourelly auf dem Programm. Am Samstag nachmittag sind Duos angesagt: Dino Salluzzi trifft auf Louis Slavis, Bill Frisell auf Joey Baron und Aki Takase auf David Murray. Am Samstagabend treten das Roscoe Mitchell Ensemble, die Maria Joao Group und Secret Cosmos auf.

«Viva Italia» ist das Konzert am Sonntag nachmittag mit dem italienischen Orchester sowie «Carmen», einer Formation von Enrico Rava mit Bruno Tommaso, Gianluigi Trovesi, Michel Godard, Han Bennink u. a. überschrieben.

Das Finale am Sonntagabend bestreiten das Rita Marcotulli Trio mit Palle Danielsson und Bob Moses sowie das Max Roach Quartet mit Odeon Pope, Cecil Bridgewater und Tyron Brown.

Jazz Festival Willisau 1996

Das 22. Jazz Festival Willisau findet in diesem Jahr vom 29. August bis zum 1. September statt. Den Auftakt macht das Mike Westbrook Orchestra mit dem Programm «Bar Utopia». Zum Abschluss spielt das Quartett des 71-jährigen Schlagzeugers Max Roach.

24 heures

Anges. Anzeiger

Abendzeitung

Mittwoch

MAIS ENCORE

FESTIVAL DE WILLISAU Rendez-vous agendé

Le 22e Festival de jazz de Willisau (LU), qui se tiendra du 29 août au 1er septembre, accueillera, entre autres grands noms, Richard Galliano, Louis Sclavis, Bill Frisell et Max Roach. Au total, 22 groupes ont été invités à jouer sur l'une des trois scènes du festival. Le Mike Westbrook Orchestra ouvrira les feux de cette 22e édition le jeudi. Le même soir, Richard Galliano jouera en trio avec Daniel Humair et Jean-François Jenny-Clark. Vendredi résonnera aux rythmes du blues et du rock, avec Vernon Reid et Elliot Sharp, le trio Hiram Bullock et Jean-Paul Bourelly. Le samedi sera presque entièrement réservé à des duos prestigieux: Dino Saluzzi et Joey Baron, Aki Takase et David. Le soir, l'ensemble Roscoe Mitchell, le Maria Joao Group et Secret Cosmos se partageront l'affiche. Le festival se terminera avec le trio Rita Marcotulli et le quartet du batteur de 71 ans Max Roach. Citons encore, parmi les autres invités de cette édition 1996, le percussionniste suisse Pierre Favre. — als-24

Zeitgenössisches

Jazz Festival Willisau

Das 22. Jazz Festival Willisau findet in diesem Jahr vom 29. August bis zum 1. September statt. Den Auftakt macht das Mike Westbrook Orchestra mit dem Programm «Bar Utopia». Zum Abschluss spielt das Quartett des 71jährigen Schlagzeugers Max Roach.

Insgesamt 22 Gruppen werden in Willisau auftreten: 15 auf der grossen Bühne in der Festhalle, drei im intimen Rahmen der Rathausbühne und vier im Zeit. Auch in diesem Jahr bildet zeitgenössischer Jazz den Schwerpunkt des Festivals.

Am Donnerstag ist neben dem Westbrook Orchestra ein Trio mit Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-François Jenny-Clark zu hören. Blues und Rock stehen am Freitag mit Vernon Reid und Elliot Sharp, dem Hiram Bullock Trio sowie mit Jean-Paul Bourelly auf dem Programm. Für den Samstagmittag sind Duos angekündigt: Dino Saluzzi trifft auf Louis Sclavis, Bill Frisell auf Joey Baron und Aki Takase auf David Murray. Am Samstagabend treten das Roscoe Mitchell Ensemble, die Maria Joao Group und Secret Cosmos auf. Mit «Viva Italia» ist das Konzert am Sonntagmittag mit dem italienischen Instabile Orchestra sowie einer Formation von Enrico Rava ungeschrieben. Das Finale am Sonntagabend bestreiten das Rita Marcotulli Trio sowie das Max Roach Quartet.

Auf der Rathausbühne spielen: Collectif und Hans Koch, das Trio Ljidi-Saykhor-Kowald sowie Pierre Favre und Tom Cora. (SDA)

22 Gruppen am Jazzfestival Willisau

Das 22. Jazzfestival Willisau findet in diesem Jahr vom 29. August bis zum 1. September statt. Den Auftakt macht das Mike Westbrook Orchestra mit dem Programm «Bar Utopia». Zum Abschluss spielt das Quartett des 71jährigen Schlagzeugers Max Roach. Insgesamt 22 Gruppen werden an den vier Tagen in Willisau auftreten: 15 auf der grossen Bühne in der Festhalle, drei im intimen Rahmen der Rathausbühne und vier im Zeit. Auch in diesem Jahr bildet zeitgenössischer Jazz den Schwerpunkt des Festivals.

Eröffnung mit Mike Westbrook – Finale mit Max Roach

8319
WILLISAU. Das 22. Jazz Festival Willisau findet in diesem Jahr vom 29. August bis zum 1. September statt. Den Auftakt macht das Mike Westbrook Orchestra mit dem Programm «Bar Utopia». Zum Abschluss spielt das Quartett des 71jährigen Schlagzeugers Max Roach.

☐ Insgesamt 22 Gruppen werden gemäss dem Programm an den vier Tagen in Willisau auftreten: 15 auf der grossen Bühne in der Festhalle, drei im intimen Rahmen der Rathausbühne und vier im Zelt. Auch in diesem Jahr bildet zeitgenössischer Jazz den Schwerpunkt des Festivals.

Hauptprogramm in der Festhalle

Am Donnerstag ist neben dem Westbrook Orchestra ein Trio mit Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-François Jenny-Clark zu hören. Blues und Rock stehen am Freitag mit Vernon

Reid und Elliot Sharp, dem Hiram Bullock Trio sowie mit Jean-Paul Borelly auf dem Programm.

Am Samstag nachmittag sind Duos angesagt: Dino Saluzzi trifft auf Louis Sclavis, Bill Frisell auf Joey Baron und Aki Takase auf David Murray. Am Samstag abend treten das Roscoe Mitchell Ensemble, die Maria João Group und Secret Cosmos auf.

«Viva Italia» ist das Konzert am Sonntag nachmittag mit dem Italian Instabile Orchestra sowie einer Formation von Enrico Rava umschrieben. Das Finale am Sonntag abend bestreiten das Rita Marcotulli Trio sowie das Max Roach Quartet.

Auf der Rathausbühne und im Zelt

Auf der Rathausbühne spielen: Collectif und Hans Koch, das Trio Lüdi-Saynkho-Kowald sowie Pierre Favre und Tom Cora. Im Festzelt sind die Gruppen Zounds, Atongo, B-Connection und No No Diet Bang zu hören. (sda)



Schweiz. Depeschagentur

Montreux und Willisau

Der glamouröse Höhepunkt der Festivalsaison bildet wie immer Montreux (5. bis 20. Juli), das zu seinem diesjährigen 30. Jubiläum rund 250 Gruppen eingeladen hat. Neu im Konzept sind die vier Carte blanche-Abende, an denen die renommierten Stars Stephan Eicher, Simply Red, Phil Collins und Quincy Jones freie Hand für die Programmgestaltung je einer Konzernacht erhalten haben.

Das zuverlässig innovative und intimere Festival in Willisau vom 29. August bis 1. September setzt schliesslich mit Namen wie Pierre Favre/Tom Cora oder dem Trio Richard Galliano, Daniel Humair, Jean-François Jenny-Clark ein Gegengewicht zum mondänen Montreux.

Willisau LU - 29. August bis
1. September - Int. Jazz-

Festival. Jazzfreunde aus aller Welt zieht es Jahr für Jahr ins kleine Luzerner Landstädtchen, um in der Festhalle, im Festzelt oder auf der Rathausbühne ein paar Jazz-Größen lauschen zu können. Auskunft: Verkehrsbüro Willisau, Tel. 041/970 26 66.

Thuner Tagblatt u.a.

18319 Festivalitis
in den Sommermonaten

Montreux und Willisau

Der glamouröse Höhepunkt der Festivalsaison bildet wie immer Montreux (5. bis 20. Juli), das zu seinem diesjährigen 30. Jubiläum rund 250 Gruppen eingeladen hat. Neu im Konzept sind die vier Carte blanche-Abende, an denen die renommierten Stars Stephan Eicher, Simply Red, Phil Collins und Quincy Jones freie Hand für die Programmgestaltung je einer Konzertsnacht erhalten haben.

Das zuverlässig innovative und intimere Festival in Willisau vom 29. August bis 1. September setzt schliesslich mit Namen wie Pierre Favre/Tom Cora oder dem Trio Richard Galliano, Daniel Humair, Jean-François Jenny-Clark ein Gegengewicht zum mondänen Montreux.

JOURNAL DE GENEVE
et Gazette de Lausanne

Willisau

C'est le plus beau en termes de fidélité à une éthique anticommerciale. Willisau persiste et signe, sourd aux mots d'ordre rassurants mais creux

du «musicalement correct». Stratégiquement placée en queue de peloton, la manifestation alémanique revendique l'image d'un jazz lié à la prise de risques: acte de résistance nécessaire qui constitue les grosses machines estivales en défilé de mode anesthésiant. Entre le duo sans filet (Bill Frisell-Joey Baron, Vernon Reid-Elliott Sharp, Dino Saluzzi-Louis Sclavis) et la grande marmite anarchisante (Italian Instabile Orchestra, Mike Westbrook Orchestra), il y a place pour ces autres figures de la contestation et/ou de la marginalité que sont Han Bennink, Roscoe Mitchell, Enrico Rava, et leur maître à tous Max Roach, qui y enregistrait en 1979 deux duos-fleuves avec Archie Shepp (Hat Art 6041 et 6042, distr. Music Consort) et Anthony Braxton (Hat Art 6030). (mb)

Willisau Jazz Festival. Du 29 août au 1er septembre, tél. 041 970 27 31.



WILLISAU

Du 29 août au 1er septembre

À L'AFFICHE: entre autres Richard Galliano-Daniel Humair-Jenny Clark, Jean-Paul Bourelly, Dino Saluzzi-Bill Frisell-Louis Sclavis-Joey Baron, Roscoe Mitchell, Maria Joao, Enrico Rava, Max Roach...

TENDANCE: le festival qui privilégie les plus créatifs jazzmen d'aujourd'hui.

ZOOM: Maria Joao le 31 août pour le mélange étonnant du jazz et du fado portugais.

PRATIQUE: programme complet et renseignements au 041/970 27 31.

SHING

29. AUGUST - 1. SEPTEMBER

jazz festival Willisau

Das Jazzfestival in Willisau gehört seit Jahren zu den Fixpunkten im Leben eines jeden deutschschweizer Jazz-Liebhhabers.

Jedes Jahr wird zu neuen Entdeckungsreisen geladen, wobei auch geschmackvoll über stilistische Grenzen hinübergeschleift wird. So treffen sich bekannte Namen in unbekannten Kombinationen, probieren etwas Neues. Besonders freuen darf man sich beispielsweise auf den im Jazz verwurzelten Gitarristen **Vernon Reid**, bekannt aus seiner Zusammenarbeit mit der richtungsweisenden schwarzen Rockgruppe Living Colour, er wird in Willisau mit **Elliot Sharp** auftreten. Die MusikerInnen kommen aus allen Ecken der Welt. Auftreten werden u.a. die witzigen Holländer von **Collectif & Hans Koch**, das **Mike Westbrook Orchestra** aus England, aber auch der Badoneon-Spezialist **Dino Saluzzi** und der italienische Startrompeter **Enrico Rava**.

Eine bunte Palette vielfarbiger Sounds und Stile ist angesagt.

Tickets: Vorverkauf ab 3. Juli über SBG Luzern, Tel. 041/ 208 12 12



Pour les amateurs de jazz d'une nouvelle génération, voici deux albums qui sauront combler plus d'un.

citydisc

Le festival de jazz de Willisau est un must pour les mordus de jazz en Suisse allemande. Chaque année, un nouveau voyage musical révèle des découvertes où les frontières de style sont dépassées avec art. Des associations inattendues de musiciens célèbres nous y surprennent. Par exemple, le guitariste Vernon Reid, connu par sa collaboration avec le groupe rock noir Living Colour, se produira avec Elliot Sharp. Sur scène également les Hollandais de Collectif & Hans Koch, le Mike Westbrook Orchestra (Grande-Bretagne), mais aussi Dino Saluzzi, le virtuose du bandoneon et Enrico Rava, star italienne de la trompette. Une large palette de sons et de genres!

Location des billets: Téléphone: 041/ 208 12 12, dès le 3 juillet à l'UBS à Lucerne.

Do 29.8.

Orchestra and new Musette: Mike Westbrook Orchestra play Bar Utopia, Richard Galliano, Daniel Humal, Jean-François Jenny, Mark Jazz Festival, Willisau, 20.30h.
ounds: Jazz Festival, im Zeit, Willisau, 18h.

Fr 30.8.

Atongo: Jazz Festival, im Zeit, Willisau, 18h.
Collectif & Hans Koch: Jazz Festival, Rathausbühne, Willisau, 18h.
NY-Blues-Rock-Funk-Rap: Vernon Reid, Elliot Sharp, Hiram Bullock Trio, Jean-Paul Bourelly «Blue Wave Bandit» Jazz Festival, Willisau, 20.30h.

Sa 31.8.

B.Connection: Jazz Festival, im Zeit, Willisau, 12h.
Lüdi-Saymko-Kowald: Jazz Festival, Rathausbühne, Willisau, 11h.
Saturday Night Special: Roscoe Mitchell Ensemble, Maria Joao Group, Secret Cosmos feat. Daniel Schwyder, Jazz Festival, Willisau, 20.00h.
The Art of the Duo: Dino Saluzzi-Louis Sclavis, Bill Ftsell-Joey Barron, Aki Takase-David Murray, Jazz Festival, Willisau, 14.30h.

So 1.9.

Finale: Rita Marcotulli Trio feat. Palle Danielsson, Bob Moses, Max Roach Quartet feat. Odeon Pope, Cecil Bridgewater, Tyron Brown, Jazz Festival, Willisau, 20h.
No No Diet Bang: Jazz Festival, im Zeit, Willisau, 12h.
Pierre Favre, Tom Cora: Jazz Festival, Rathausbühne, Willisau, 11h.
Viva Italia: Italian Instabile Orchestra, Carmen by Enrico Rava feat. Bruno Tommaso, Gianluigi Trovesi, Michel Codard, Han Bennink u.a. Jazz Festival, Willisau, 14.30h.

U.Ö.

Willisau Festival 1996

Akzent bei Jazz aus Italien

Das Jazz-Festival Willisau bleibt auch in diesem Jahr seiner Tradition treu und bietet einen Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz. Ungewohnt ist allerdings der besondere Akzent, den in diesem Jahr italienische Jazzmusiker setzen.

125 Musiker und Musikerinnen führt das jetzt erschienene Programm des 22. Festivals auf. Das Schwergewicht bilden die sechs Konzertblöcke in der Festhalle. Dazu kommen drei Konzerte auf der Rathausbühne sowie vier Konzerte im Festzelt. Festival-Organisator Niklaus Troxler hat auch in diesem Jahr einen Querschnitt durch die zeitgenössische Jazz-Szene zusammengestellt. Dabei vergass er auch einen der massgebenden Väter des heutigen Jazz nicht: Das Finale des Festivals bestreitet Schlagzeuger Max Roach mit seinem Quartett. Den Auftakt andererseits macht ein bewährter Engländer: Mike Westbrook mit seinem Orchester.

Mehr Platz als gewohnt nimmt der italienische Jazz ein. «Viva Italia» ist der Sonntag nachmittag betitelt. Dabei treten gleich zwei Grossformationen auf: Das siebzehnköpfige Italian Instabile Orchestra und eine vierzehn Mitglieder zählende Formation um den Trompeter Enrico Rava mit einer «Carmen»-Adaption. Italienisch beginnt auch der Sonntagabend: mit dem Trio der Pianistin Rita Marcotulli.

Hochkarätige Begegnungen versprechen die drei Duos am Samstag nachmittag. Der Bandoneon-Spieler Dino Saluzzi spielt mit dem französischen Klarinetisten Louis Sclavis, die japani-

Murray und der Gitarrist Bill Ftsell den Schlagzeuger Joey Barron (beide USA). Einen Blick beziehungsweise ein Ohr über den Jazz hinaus bietet der Freitagabend, mit «Blues - Rock - Funk - Rap» überschrieben. Zu hören sind Vernon Reid und Elliot Sharp, das Hiram Bullock Trio sowie Jean-Paul Bourelly mit den «New Wave Bands».

Schweizer Jazz

Der Schweizer Jazz ist insbesondere auf der Rathausbühne gut vertreten. Der Bieler Saxophonist Hans Koch spielt mit dem Genfer Collectif Trio; der Bündner Saxophonist Werner Lüdi tritt mit der sibirischen Stimmakrobath Sainkho Namchylak und dem deutschen Bassisten Peter Kowald auf; der Schlagzeuger und Perkussionist Pierre Favre schliesslich spielt mit dem Cellisten Tom Cora.

Mit Roscoe Mitchell und seinem Ensemble gastiert am Samstagabend ein Vertreter der «Great Black Music», die in Willisau seit jeher gut vertreten ist: Mitchell gehörte zu den Gründern des Art Ensembles of Chicago. Am gleichen Abend sind die Sängerin Maria Joao sowie die New Yorker Gruppe Secret Cosmos mit dem Schweizer Saxophonisten Daniel Schwyder zu hören.

Das Festival dauert vom 29. August bis zum 1. September.

Querschnitt

«Viva Italia». Das Jazz Festival Willisau bleibt auch in diesem Jahr – vom 29. August bis zum 1. September – seiner Tradition treu und bietet einen Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz. Ungeachtet ist allerdings der besondere Akzent, den in diesem Jahr italienische Jazzmusiker setzen.

Insgesamt 125 Musiker und Musikerinnen führt das jetzt erweiterte Programm des 22. Festivals auf. Das Schwergewicht bilden die sechs Konzertblöcke in der Festhalle. Dazu kommen drei Konzerte auf der intimeren Rathausbühne sowie vier Konzerte im Festzelt.

Festival-Organisator Niklaus Troxler hat auch in diesem Jahr einen vielversprechenden Querschnitt durch die zeitgenössische Jazz-Szene zusammengestellt. Dabei vergass er auch einen der massgebenden Väter des heutigen Jazz nicht: Das Finale des Festivals bestreitet am Sonntag der 71jährige Schlagzeuger Max Roach mit seinem Quar-

tett. Den Auftakt andererseits macht ein bewährter Engländer: Mike Westbrook mit seinem Orchester.

Mehr Platz als gewohnt nimmt in diesem Jahr der italienische Jazz ein. «Viva Italia» ist der Sonntagnachmittag betitelt. Dabei treten gleich zwei Grossformationen auf: Das 17köpfige Italian Instabile Orchestra und eine 14 Mitglieder zählende Formation um den Trompeter Enrico Rava mit einer «Carmen»-Adaption. Italienisch beginnt auch der Sonntagsabend: Mit dem Trio der Pianistin Rita Marcotulli.

Hochkarätige und inspirierende Begegnungen versprechen die drei Duos am Samstag nachmittag. Der argentinische Bandoneon-Spieler Dino Saluzzi spielt mit dem französischen Klarinetten Louis Slavis, die japanische Pianistin Aki Takase trifft den amerikanischen Saxophonisten David Murray und der Gitarrist Bill Frisell den Schlagzeuger Joey Baron (beide USA).

Basler Zeitung

Italienische Jazzer

Jazz Festival Willisau

SDA. Das Jazz Festival Willisau bleibt auch in diesem Jahr – vom 29. August bis zum 1. September – seiner Tradition treu und bietet einen Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz. Das Finale des Festivals bestreitet der 71jährige Schlagzeuger Max Roach mit seinem Quartett. Den Auftakt andererseits macht ein bewährter Engländer: Mike Westbrook mit seinem Orchester. Mehr Platz als gewohnt nimmt in diesem Jahr der italienische Jazz ein. Am Sonntag nachmittag treten das 17köpfige Italian Instabile Orchestra und eine 14 Mitglieder zählende Formation um den Trompeter Enrico Rava mit einer «Carmen»-Adaption auf. Italienisch beginnt auch der Sonntagabend: mit dem Trio der Pianistin Rita Marcotulli. Ausserdem konzertiert der argentinische Bandoneonspieler Dino Saluzzi mit dem französischen Klarinetten Louis Slavis, die japanische Pianistin Aki Takase trifft den amerikanischen Saxophonisten David Murray und der Gitarrist Bill Frisell den Schlagzeuger Joey Baron.

Italienischer Jazz

DAS Jazz Festival Willisau bleibt auch in diesem Jahr – vom 29. August bis zum 1. September – seiner Tradition treu und bietet einen Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz. Ungewohnt ist allerdings der besondere Akzent, den dieses Jahr italienische Jazzmusiker setzen.

Italienische Akzente im

Jazz-Querschnitt in Willisau

Das Jazz Festival Willisau bleibt auch in diesem Jahr – vom 29. August bis zum 1. September – seiner Tradition treu und bietet einen Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz. Ungewohnt ist allerdings der besondere Akzent, den in diesem Jahr italienische Jazzmusiker setzen.

125 Musiker und Musikerinnen führt das jetzt erschienene Programm des 22. Festivals auf. Das Schweige-

wicht bilden die sechs Konzertblöcke in der Festhalle. Dazu kommen drei Konzerte auf der intimeren Rathausbühne sowie vier Konzerte im Festzelt.

MAX ROACH SORGT FÜRS FINALE

Festival-Organisator Niklaus Troxler hat auch in diesem Jahr einen vielversprechenden Querschnitt durch die zeitgenössische Jazz-Szene zusammengestellt. Dabei vergass er auch einen der massgebenden Väter des heutigen Jazz nicht: Das Finale des Festivals bestreift am Sonntag, der 71-jährige Schlagzeuger Max Roach mit seinem Quartett. Den Auftakt anderseits macht ein bewährter Engländer: Mike Westbrook mit seinem Orchester. Mehr

Platz als gewohnt nimmt in diesem Jahr der italienische Jazz ein: «Viva Italia» ist der Sonntag nachmittag betitelt. Dabei treten gleich zwei Grossformationen auf: Das 17köpfige Italian Instabile Orchestra und eine 14 Mitglieder zählende Formation um den Trompeter Enrico Rava mit einer «Carmen»-Adaption. Italienisch beginnt auch der Sonntagabend: Mit dem Trio der Pianistin Rita Marcotulli.

Hochkarätige und inspirierende Begegnungen versprechen die drei Duos am Samstag nachmittag. Der argentinische Bandonion-Spieler Dino Saluzzi spielt mit dem französischen Klarinetisten Louis Sclavis, die japanische Pianistin Aki Takase trifft den amerikanischen Saxophonisten David Murray und der Gitarrist Bill Frisell den Schlagzeuger Joey Baron (beide USA).

Einen Blick beziehungsweise ein Ohr über den Jazz hinaus bietet der Freitagabend, mit «Blues-Rock-Funk-Rap» überschrieben. Zu hören sind Vernon Reid und Elliot Sharp, das Hiram

Bullock Trio sowie Jean-Paul Bourelly mit den «New Wave Bandits».

SCHWEIZER IM RATHAUS

Der Schweizer Jazz ist insbesondere auf der Rathausbühne gut vertreten. Der Bieler Saxophonist Hans Koch spielt mit dem Genfer Collectif Trio; der Bündner Saxophonist Werner Lüdi tritt mit der sibirischen Stimmbassistin Sainkho Namtchylak und dem deutschen Bassisten Peter Kowald auf; der Schlagzeuger und Perkussionist Pierre Favre schliesslich spielt im Duo mit dem Cellisten Tom Cora.

Mit Roscoe Mitchell und seinem Ensemble gastiert am Samstagabend ein Vertreter der «Great Black Music», die in Willisau seit jeher gut vertreten ist; Mitchell gehörte zu den Gründern des Art Ensembles of Chicago. Am gleichen Abend sind die Sängerin Maria Joao sowie die New Yorker Gruppe Secret Cosmos mit dem Schweizer Saxophonisten Daniel Schnyder zu hören. 504

FESTE & FESTIVALS

18319
sda. Das Jazz-Festival Willisau bleibt auch in diesem Jahr – vom 29. August bis zum 1. September – seiner Tradition treu und bietet einen Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz. Ungewohnt ist allerdings der besondere Akzent, den in diesem Jahr italienische Jazzmusiker setzen. Insgesamt 125 Musiker und Musikerinnen führt das jetzt erschienene Programm des 22. Festivals auf. Das Schwergewicht bilden die sechs Konzertblöcke in der Festhalle.

Mehr Platz als gewohnt nimmt in diesem Jahr der italienische Jazz ein. «Viva Italia» ist der Sonntagnachmittag betitelt. Hochkarätige und inspirierende Begegnungen versprechen die drei Duos am Samstagnachmittag. Der argentinische Bandoneon-Spieler Dino Saluzzi spielt mit dem französischen Klarinettenisten Louis Slavis, die japanische Pianistin Aki Takase trifft den amerikanischen Saxophonisten David Murray und der Gitarrist Bill Frisell den Schlagzeuger Joey Baron.

Einen Blick bzw. ein Ohr über den Jazz hinaus bietet der Freitagabend,



Das Finale des Festivals bestreitet am Sonntag der 71jährige Schlagzeuger Max Roach mit seinem Quartett. (Foto: zvg)

mit «Blues-Rock-Funk-Rap» überschrieben.

Der Schweizer Jazz ist insbesondere auf der Rathausbühne gut vertreten. Der Bieler Saxophonist Hans Koch spielt mit dem Genfer Collectif Trio; der Bündler Saxophonist Werner Lüdi tritt mit der sibirischen Stimmakrobatin Sainkho Namtchylak und dem deutschen Bassisten Peter Kowald auf; der Schlagzeuger und Perkussionist Pierre Favre schliesslich spielt mit dem Cellisten Tom Cora. Mit Roscoe Mitchell und seinem Ensemble gastiert am Samstagabend ein Vertreter der «Great Black Music», die in Willisau seit jeher gut vertreten ist; Mitchell gehörte zu den Gründern des Art Ensembles of Chicago. Am gleichen Abend sind die Sängerin Maria Joao sowie die New Yorker Gruppe Secret Cosmos mit dem Schweizer Saxophonisten Daniel Schnyder zu hören.

Vorverkauf: Gegen Vorauszahlung auf das PC 80-2-2, SBG Luzern, PKNL, 6002 Luzern oder ab 15. August: Schweiz. Bankgesellschaft Luzern, Tel. 041 208 12 12, Fax 041 208 12 13.

Aargauer Tagblatt
Ausgabe Lenzburg/Seetal

St. Galler Tagblatt

8319
JAZZ

Das Programm in Willisau

Das Jazz Festival Willisau bleibt auch in diesem Jahr – vom 29. August bis zum 1. September – seiner Tradition treu und bietet einen Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz. Ungewohnt ist allerdings der besondere Akzent, den in diesem Jahr italienische Jazzmusiker setzen. Insgesamt 125 Musiker und Musikerinnen führt das jetzt erschienene Programm des 22. Festivals auf.

Das Finale des Festivals bestreitet der 71jährige Schlagzeuger Max Roach mit seinem Quartett. Den Auftakt andererseits macht ein bewährter Engländer: Mike Westbrook mit seinem Orchester. Mehr Platz als gewohnt nimmt in diesem Jahr der ita-

lienische Jazz ein. Dabei treten gleich zwei Grossformationen auf: Das 17köpfige Italian Instabile Orchestra und eine 14 Mitglieder zählende Formation um den Trompeter Enrico Rava mit einer «Carmen»-Adaption. Italienisch beginnt auch der Sonntagabend: Mit dem Trio der Pianistin Rita Marcotulli.

Auch der Schweizer Jazz ist gut vertreten mit dem Bieler Saxophonisten, der zusammen mit dem Collectif Trio spielt. Werner Lüdi konzertiert mit der sibirischen Stimmakrobatin Sainkho Namtchylak. Der Schlagzeuger Pierre Favre bildet mit dem Cellisten Tom Cora ein Duo.

Willisau compie 30 anni

Torna il festival jazz lucernese dal 29 agosto al 1. settembre

Il Festival Jazz di Willisau festeggia dal 29 agosto al 1. settembre prossimi i trent'anni di vita, un traguardo importante per una manifestazione che ha da sempre messo in vetrina la musica d'avanguardia, affermandosi come un appuntamento irrinunciabile in questo campo.

Per la sua trentesima edizione, la rassegna lucernese riunirà nomi noti e meno noti nel corso di quattro giornate, due delle quali (il sabato e la domenica) prevedono un doppio appuntamento pomeridiano e serale. Si inizierà giovedì 29 agosto alle 20 con un programma intitolato «Orchestra and New Musette» che prevede l'esibizione della Mike Westbrook Orchestra, che eseguirà *Bar Utopia* e del tutto formato dal fisarmonicista Richard Galliano, dal batterista Daniel Humair e dal bassista François Jenny-Clark. Venerdì 30, sempre alle 20, appuntamento con la serata «NY.

Blues-Rock-Funk-Rap», durante la quale saliranno sul palco di Willisau il duo formato dal chitarrista Verron Reid e dal polistrumentista Elliot Sharp, il trio del chitarrista Hiram Bullock, che sarà accompagnato da Frank Gravis al basso e da Clint Gannon alla batteria e la New Wave Bandit del chitarrista di Chicago Jean-Paul Bourelly con Mark Betson alle tastiere, Melvin Gibbs al basso e Will Calhoun alla batteria.

Sabato pomeriggio, serie di concerti all'insegna dell'arte del duo con Dino Saluzzi (bandoneon) e Louis Sclavis (flauto), Bill Frisell (chitarra) e Joey Baron (batteria) e la pianista giapponese Aki Takase che farà coppia con il sassofonista statunitense David Murray. Il seguente «Saturday Night Special» proporrà invece le esibizioni del Roscoe Mitchell Ensemble, della band guidata dalla cantante portoghese Maria Joao e del



Enrico Rava (a sinistra) e Richard Galliano saranno tra i protagonisti della 30. edizione del Festival Jazz di Willisau.
(foto Fiorenzo Maffi)

gruppo Secret Cosmos NY con il sassofonista e compositore svizzero Daniel Schnyder. Domenica, concerto pomeridiano intitolato «Viva Italia» con la Italian Instabile Orchestra (che comprende alcuni nomi di spicco del panorama jazzistico della vicina penisola come Giorgio Gaslini, Gianluigi Trovesi, Carlo Actis Dato, Pino Minafra e Bruno Tommasi) e la *Carmen* di Enrico Rava, eseguita dallo stesso compositore accompagnato da un numeroso gruppo di

strumentisti di alto livello. La sera infine, gran finale con il trio della pianista Rita Marcotulli con Palle Danielsson e Bob Moses e il quartetto di Max Roach con Odeon Pope, Cecil Bridgewater e Tyrone Brown. Ulteriori informazioni sulla manifestazione possono essere ottenute telefonando allo 041/970.27.31, mentre a partire dal 15 agosto si potranno riservare i biglietti telefonando allo 041/208.12.12 o inviando un fax allo 041/208.12.13.

Kultur Tag für Tag

Mit SF DRS und SR DRS
vom 29. August bis zum 1. September 1996
am Jazzfestival Willisau

Auch heuer versammeln sich 10'000 Jazz-Freunde aus aller Welt, um in Willisau das ganze Jazz-Spektrum von Mike Westbrook bis Max Roach zu erleben. Und über 100 HelferInnen unterstützen eine Persönlichkeit, die eine Leidenschaft zur Berufung gemacht hat: Niklaus «Knox» Troxler, der berühmte Willisauer «Festival-Vater», Art Director und Programmchef. DRS 2 würdigt die internationale Bedeutung des Happenings mit täglichen Live-Übertragungen und der Aufzeichnung aller 22 Konzerte. SF DRS zeichnet ebenfalls einige Konzerte auf.



August 1996

30 Jahre Jazz in Willisau - 29. August bis 1. September 1996:

Jazz Festival Willisau '96

Seit 30 Jahren gibt es in Willisau Jazz! Gefeierrt wird dieses Jubiläum mit einem vielseitigen und hochstehenden internationalen Festivalprogramm. Künstler aus den USA, Afrika, Japan, Argentinien, Frankreich, England, Italien, Deutschland und der Schweiz werden an sechs Hauptkonzerten in der Festhalle sowie in drei Duo-Konzerten auf der Rathausbühne und an vier Konzerten im

Festivals

JAZZTIME

29



Werner «Sunnynoon» Lidi

Programmübersicht:

Donnerstag, 29. August:

Richard Galliano Trio, Mike Westbrook Orchestra, Zounds.

Freitag, 30. August:

Reijo Sharp, Hiram Bullock Trio, Jean-Paul Bourelly Quartet, Trio Collectif & Hans Koch, Atongo.

Samstag, 31. August:

Takase-Murray, Saluzzi-Scalvis, Friseli-Baron, Maria Joao & Grupo Cal Viva, Roscoe Mitchell En-

semble "Secret Cosmos", Michel Gaynkho-Kovaid, B. Cornapod.

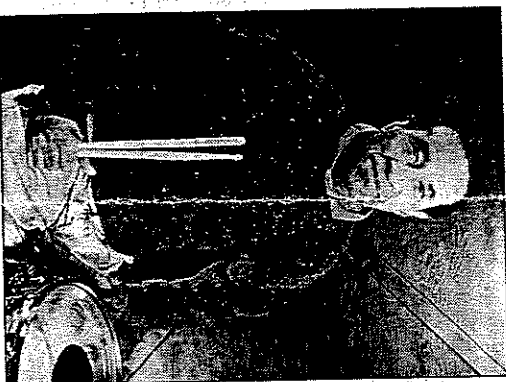
Sonntag, 1. September:

Italian Instabile Orchestra, Enrico Rava plays "Garden of Earthly Delights", Trio The Max Roach Quartet, Favre-Coriat, No No Diet, Bang.

Vorverkauf ab 15. August:

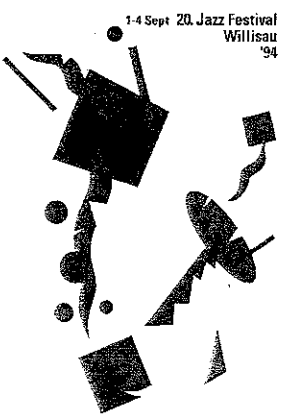
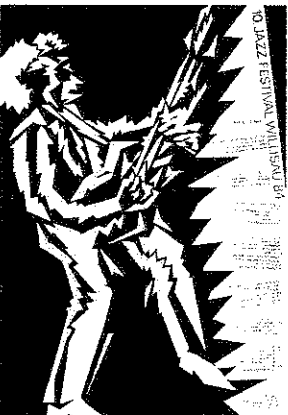
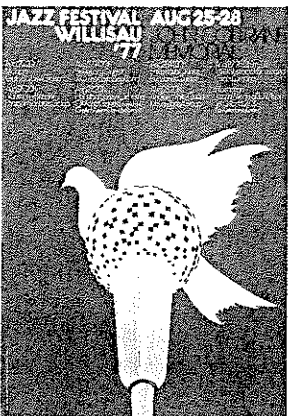
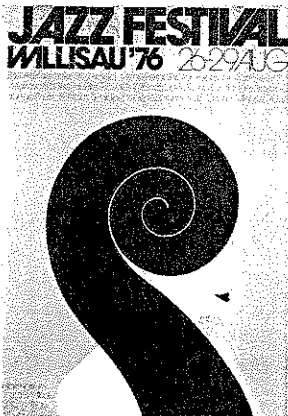
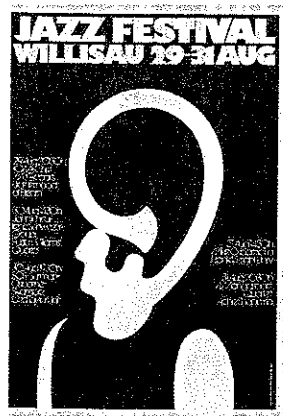
Telefon 041 208 12 12
Telefax 041 208 12 13

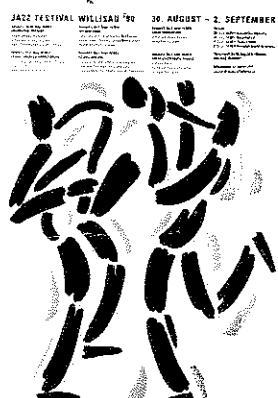
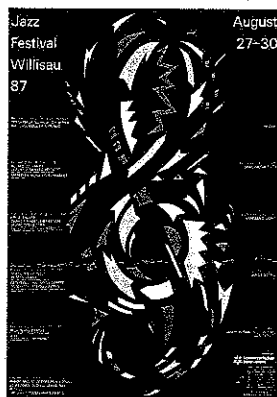
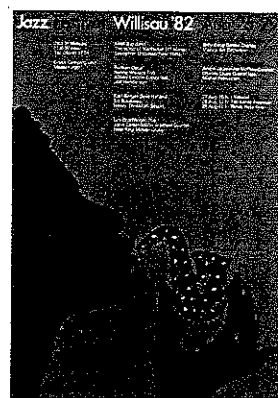
Mike Westbrook Band



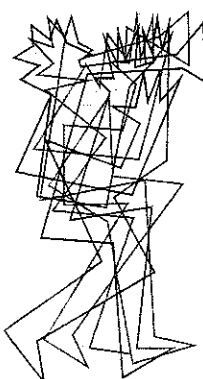
Max Roach

Restaurantzeit auftreten. Hauptsponsor des Festivals ist wiederum die Schweizerische Bankgesellschaft. Grössere Unterstützung erteilt die Stiftung Pro Helvetia, der Kulturförderung des Kantons Luzern und der Stanley Thomas Johnson Stiftung.





W JAZZ FESTIVAL ILLISAU



Jazz
Festival
Willisau
'95

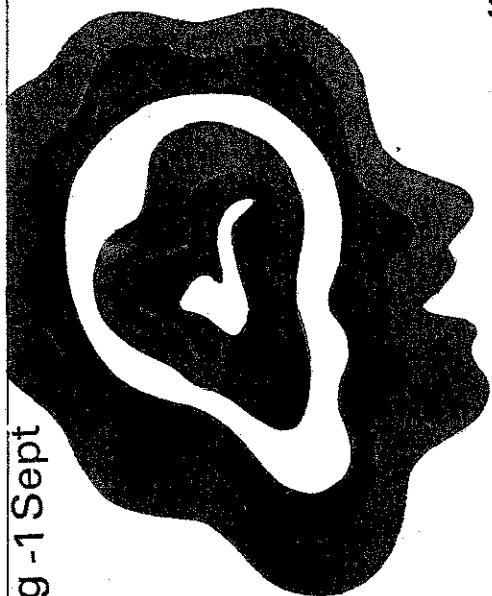
By Yvan Ischer



Niklaus Troxler • Photo Dany Gignoux

Jazz Festival

Willisau
'96



29 Aug - 1 Sept

épreuve officielle

Voir programme en page /
Programm siehe Seite 112



Jazz Festival Willisau
29. August - 1. September 1996
Tel. (041) 970 27 31
Gründungsjahr: 1975
Besucheranzahl: 10'000
Direktor: Niklaus Troxler
Vorverkauf:
Tel. (041) 970 27 31
Fax (041) 970 32 31
Praktische Informationen:
Wenn möglich Zelt mitnehmen und
früh genug reservieren.
Spaziergänge oder Fahrten ins
Grüne dieser schönen Landschaft
sind unbedingt zu empfehlen.



Graphiste de profession, jazzpassionné de coeur, Niklaus Troxler dirige depuis 1975 un festival qu'il a créé de toutes pièces, là où vraiment on ne s'attendrait pas à rencontrer le gratin du jazz libertaire. Willisau, petite ville ou grand village du centre de la Suisse, dont le coeur est littéralement une citadelle, a donc vu débarquer une foule hors du commun depuis le milieu des années septante. Il faut dire que ce festival se voulait, et se veut toujours - ce qui est bien sûr une de ses cartes majeures - un rassemblement cordial et décontracté entre gens du même monde ... musical. Mais qui dit même passion musicale n'implique pas automatiquement même appartenance sociale, et la foule de Willisau est une des plus originales et variées qui soient, entre les spectateurs plutôt "classiques" et les campeurs qui ont disposé leur tente à un jet de sardines de la grande salle ou du chapiteau et se beurrent leurs tartines assis dans l'herbe en dissertant fraternellement sur les meilleurs moments musicaux du soir d'avant. Et comme généralement, la fin du mois d'août est climatiquement plus qu'agréable, un été sans halte à Willisau n'a pas vraiment autant de charme qu'un été ... avec!

Y. I.

Niklaus Troxler, der von Beruf eigentlich Grafiker ist, ist ein leidenschaftlicher Jazzfreund. Seit 1975 leitet er dieses Festival, das er selber ins Leben gerufen hat - und das an einem Ort stattfindet, an dem nie jemand die Crème des freigeistigen Jazz vermuten würde. Willisau ist eine kleine Stadt, bzw. ein grosses Dorf, um eine Zitadelle gruppiert und mitten in der Zentralschweiz gelegen. Seit Mitte der Siebzigerjahre ist hier plötzlich jedes Jahr eine recht aussergewöhnliche Fauna aufgetaucht. Das Festival hat sich schon immer als eine grosse lockere und ungezwungene Versammlung von Leuten mit der gleichen Leidenschaft verstanden, und das macht sicher seine Einzigartigkeit aus. Nun bedeutet aber gleicher Musikgeschmack nicht unbedingt auch gleiche soziale Zugehörigkeit, und das Willisauer Publikum ist so ungefähr das originellste und vielfältigste, das man sich vorstellen kann. Auf der einen Seite die eher "klassischen" Zuschauer, auf der anderen die kunterbunte Schar aus dem Zeltldorf, die sich, nur wenige Zeltlängen vom grossen Saal entfernt, im Gras ihr Brot bestreichen und gemütlich über die musikalischen Höhepunkte des Vorabends schwätzen. Erfahrungsgemäss stehen Ende August in Willisau die schönsten Tage des Jahres ins Haus; warum sollten es nicht auch die schönsten Abende werden?

Y. I.

P.S.: si vous remarquez une ... légère constance dans la ligne graphique des affiches du festival, c'est naturellement dû à la poite de son graphiste de directeur, qui a fort justement pensé qu'en ce qui concerne l'image de sa propre manifestation, on n'était jamais mieux servi que par soi-même ...

P.S.: Vielleicht ist Ihnen ja schon einmal eine gewisse Konstanz in der grafischen Gestaltung des Festivalposters aufgefallen - es handelt sich natürlich um die Schöpfung des Direktors, der ganz richtig in der Annahme geht, dass man sich, wenn es um das Image der eigenen Veranstaltung geht, am Besten nur auf sich selbst verlässt...

Internationales Jazz-Festival Willisau '96 29. August - 1. September

Mit einem vielseitigen und hochstehenden internationalen Festivalprogramm verspricht Willisau dieses Jahr wieder spannenden Jazz. Im heimeligen Grafenstädtchen des Luzerner Hinterlandes bastelt seit 30 Jahren Niklaus Troxler an Konzepten, die über das Übliche hinausgehen. Mit sechs Konzerten, die jeweils zwei bis drei Bands präsentieren, drei Duo-Formationen im Nebenprogramm und vier Konzerten im Restaurantzelt, wirft das Festival Ende August ein Schlaglicht auf die moderne Szene. Sie wird in verschiedenen Aspekten ausgeleuchtet, von den Konzerten thematisch erfaßt.

Ein orchestrales Licht wirft das Eröffnungskonzert am 29. August. "Bar Utopia" heißt der Auftakt des viertägigen Festivals. Es ist das neueste Werk des englischen

Bandleaders Mike Westbrook, einem der bedeutendsten und innovativsten zeitgenössischen Komponisten des Jazz. Mit umwerfenden Bigband-Arrangements und wenig konventionellen Songs ist eine klangliche Meditation um das Thema Utopia angesagt. Anderntags dann, wenn das Gipfeltreffen wichtiger Gitarristen der gegenwärtigen Szene steigt, geht es in Willisau ebenso lautstark zu. Während Vernon Reid, eines der Aushängeschilder der "Black Rock Coalition", auf Elliot Sharp stößt, stellen Hiram Bullock und Jean-Paul Bourelly ihre neuen Gruppen vor. Bullock, bekannt geworden beim legendären Jaco Pastorius und Gil Evans, hat sich ebenso einem rauhen, verzerrten Gitarrenklang verschrieben wie Bourelly, dessen Spiel sich aus Blues, Funk, Jazz und Rap speist. Der Samstag beginnt mit Duos

und endet mit einem "Special" genannten Konzert, das den Mitbegründer des Art Ensemble of Chicago, Roscoe Mitchell, mit eigenem Septett vorstellt und eine der wichtigsten europäischen Stimmen, Maria João.

Interessant auch die erwähnten Duo-Konzerte, die verschiedene Aspekte bringen. Bandoneonspieler Dino Saluzzi zum Beispiel bewegt sich immer mehr in Richtung Neuorientierung der lateinamerikanischen Musik.

Neben dem Tango finden sich in seinem Spiel brasilianische Samba oder Andenklänge, die improvisatorisch verarbeitet werden. Gitarrist Bill Frisell sprengt ebenso konventionelle Grenzen wie die japanische Pianistin Aki Takase, die mit dem renommierten Saxophonisten David Murray unterschiedliche Gefühlswelten und Klangräume erschließt.

"Viva Italia" heißt es heiter am 1. September. Im Italian Instabile Orchestra ist die komplette Szene Italiens vertreten. Herausragende Instrumentalisten schaffen Sounds zwischen Jazz und Klassik, zwischen Improvisation und Folklore. Seit seinem Durchbruch beim Moers-Festival vor vier Jahren ist der Siegeszug dieser gewitzten Bigband ungebrochen. Er wird auch vor Willisau nicht Halt machen. Enrico Rava, der wohl bekannteste Jazzler Italiens, stellt im zweiten Teil sein neues Projekt "Carmen" vor.

Eine Ergänzung sollten sich die Fans abschließend nicht entgehen lassen: Obwohl erst letztes Jahr eingerichtet, sind die intimen Rathauskonzerte zu einem Juwel in Willisau geworden.

Unterschiedlich besetzte und kombinierte Kleinformationen geben dem Festival die Würze, erinnern auch an die Anfänge zu Beginn



Max Roach



Maria João



Richard Galliano



der siebziger Jahre: Neue instrumentelle Möglichkeiten werden erprobt, ungewöhnliche Klangkombinationen ausgelotet. Dies gilt für den Saxophonisten Werner Lüdi, der auf den Bassisten Peter Kowald und die Vokalartistin Saynkho Namtchylak trifft, wie für den Schlagwerker Pierre Favre, der sich mit dem Cellisten Tom Cora austauscht. Deutlich sollte werden, daß nicht nur amerikanische Stars das Sagen haben.

Reiner Kobe
Jazz-Festival Willisau, 19.8. - 1.9.1996, Karten und Info über Tel. 0041/41/9 70 27 31

The Art of the Duo Aki Takase / David Murray

Das mußte einfach so kommen. Hatte Horst Weber mit einer Reihe eindrucksvoller Einspielungen den Begriff The Art of the Duo gleichsam neu belegt, wobei auch seine Lieblingspianistin, die in Berlin lebende Pianistin Aki Takase, zusammen mit Gunther Klait und zuvor mit Maria João, wesentlichen Anteil hatte, so war es wohl nur eine Frage der Zeit, bis auch der Tenorgigant David Murray zu Aki Takases Spielpartner wurde. Der amerikanische Saxophonist David Murray und die japanische Pianistin Aki Takase gehören beide auf ihren Instrumenten zu den ganz Großen der Jazzszene, und beide waren bereits schon bei uns zu Gast. Takase mit der Sängerin

Maria João (Eröffnungskonzert des Jazz Club im Dez. 89) und Murray mit seinem Septett im Juli 90. Nun kommen sie endlich wie der einmal nach Singen und werden im Gemssaal ein rein akustisches Konzert der Sonderklasse abliefern.

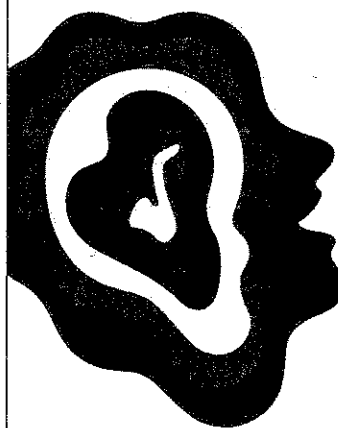
Besetzung:
Aki Takase - p
David Murray - sax, bcl



Aki Takase

Jazz Festival Willisau '96

29. Aug. - 1. Sept.



Konzert 1: Do 29. August 20.00
ORCHESTRA & NEW MUSETTE
The Mike Westbrook Orchestra
play 'Bar Utopia'
Richard Galliano-Daniel Humair-
Jean-François Jenny-Clarke

Konzert 2: Fr 30. August 20.00
NY-BLUES-ROCK-FUNK-RAP
Vernon Reid (Ex-Living color)
& Elliot Sharp/Hiram Bullock Trio
Jean-Paul Bourely 'Blue Wave Bandit'

Konzert 3: Sa 31. August 14.30
THE ART OF THE DUO
Dino Saluzzi-Louis Sclavis
Bill Frisell-Joey Baron
Aki Takase-David Murray

Konzert 4: Sa 31. August 20.00
SATURDAY NIGHT SPECIAL
Roscoe Mitchell Ensemble
Maria João Group
Secret Cosmos feat. Daniel Schnyder

Konzert 5: So 1. September 14.30
VIVA ITALIA
Italian Instabile Orchestra
Carmen by Enrico Rava
feat. Gianluigi Trovesi, Michel
Godard, Han Bennink u.a.

Konzert 6: So 1. September 20.00
FINALE
Rita Marcotulli Trio feat. Bob Moses,
Palle Danielsson
Max Roach Quartet feat. Odeon Pope,
Cecil Bridgewater, Tyrone Brown

Rathausbühne:
Fr 30. Aug. 18.00: Trio Collectif/Hans Koch
Sa 31. Aug. 11.00: Lüdi-Saynkho-Kowald
So 1. Sept. 11.00: Pierre Favre-Tom Cora

Informationen/Vorverkauf:
Bei der Schweizerischen
Bankgesellschaft Luzern, Pilatusstrasse 8
Ab 15. August auch telefonische
Kartenreservierung möglich:
Tel. 0041-41-208 12 12 Fax 0041-41-208 12 13

Zeit:
Do 29. Aug. 18.00: Zounds
Fr 30. Aug. 18.00: Atongo - Afro Music
Sa 31. Aug. 12.00: B-Connection,
Funk-Fusion
So 1. Sept. 12.00: No No Diet Bang

Gratis Camping

29. August bis 1. September

Jazz-Festival Willisau

- The Mike Westbrook Orchestra, Richard Galliano/Daniel Humair/Jean-François Jenny-Clark, Zounds (29. 8.)
- Vernon Reid/Elliott Sharp, Jean-Paul Bourelly «Blue Wave Band», Collectif & Hans Koch, Alango (30. 8.)
- Dino Saluzzi/Louis Sclavis, Bill Frisell/Joey Baron, Roscoe Mitchell Ensemble, Maria João Group, Secret Cosmos, Soykho Namshilak/Werner Lidi/Peter Kowald, B-Connection (31. 8.)
- Italian Instabile Orchestra, Carmen by Enrico Rava; Rita Marcotulli Trio, Max Roach Quartet, Pierre Favre/Tom Cora, No No Diet Bang (1. 9.)

Verkauf (ab 3. Juli):

SBG Luzern

Tel 041 208 12 12

24 heures

Trente ans de jazz contemporain dans la campagne lucernoise

Le Festival de Willisau n'a pas vendu son âme. Niklaus Troxler a réussi à maintenir une ligne de programmation pointue, faite d'exclusivités et de nouveaux projets.

Grand bourg de la campagne lucernoise, Willisau héberge un festival qui est né dans les turbulences du free jazz, a grandi avec les musiciens qui s'y sont produits et a vu défiler à peu près toute la crème des avant-gardes américaine et européenne. Le patron des lieux, le graphiste Niklaus Troxler, relève chaque année le même défi et fête aujourd'hui trente ans de concerts.

A ses débuts, vers la fin des années soixante, Willisau était avec Montreux et Zurich l'un des seuls festivals annuels proposés aux inconditionnels du jazz. Depuis, les festivaliers se sont multipliés, et l'on a trouvé d'autres publics allant jusqu'à devenir, pour certains, des supermarchés de la musique et des loisirs. Face à cette évolution, Niklaus Troxler a cherché à maintenir une ligne de programmation pointue, faite d'exclusivités et de nouveaux projets. «Le festival vit grâce à un important réseau de relations directes avec les musiciens. Mon programme est un mélange entre les offres du marché et les nouvelles idées proposées par les artistes eux-mêmes.» Sa formule semble immuable: quatre jours de musique dans une halle des fêtes à la capacité moyenne et sur deux scènes secondaires.

L'occasion de présenter à un public d'habitues — la trentaine en moyenne — une vingtaine de groupes environ. Si vous passez à Willisau vers la fin août, vous ne remarquerez aucune agitation spéciale, à tel point l'organisation est-elle rodée et les sponsors discrets.

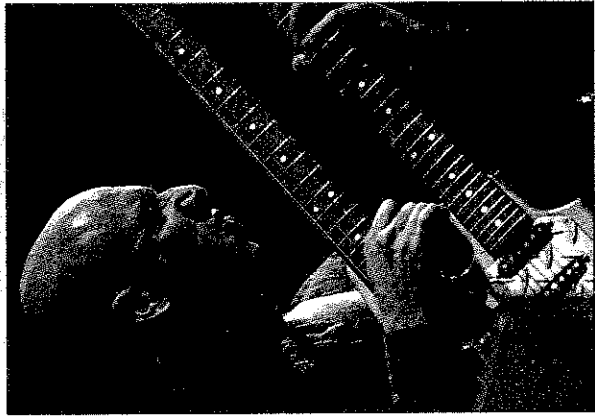
Le prix de l'indépendance

Les coûts du festival ont fortement augmenté depuis la fin des années quatre-vingt. Les prix d'entrée un peu moins, mais de façon régulière. Le budget 1996 se monte à un demi-million de francs, couvert à un tiers ou presque par quelques sponsors et par des subventions publiques avant tout. Sans ces dernières et sans une équipe de bénévoles, l'événement n'aurait

pas lieu — comme la plupart des événements musicaux pointus proposés en Suisse. Pour Troxler, il importe de composer un programme qui reflète plus que l'actualité des maisons de disques et des tournées. «Je fais mes choix pour que les spectateurs restent à Willisau quatre jours durant et écoutent le programme de A à Z. Ce qui est déjà beaucoup demander! Heureusement, je constate depuis deux ans environ un rajeunissement du public, ce qui me donne une raison supplémentaire de continuer.»

A quelques exceptions près, on a donc vu cette année à Willisau toute une série de musiciens qui, soit sont en train de changer de cap, soit cherchent de nouvelles rencontres. A l'exemple de Roscoe Mitchell, l'ancien membre du Art Ensemble of Chicago, qui a proposé avec son nouveau groupe Note Factory une improvisation collective faite de puissance et de spiritualité. Ou du duo Vernon Reid-Elliott Sharp, dont la symphonie électronique improvisée sur des rythmiques aléatoires a pris la techno et la jungle à rebours. En choisissant ces matériaux-là pour exercer leur imagination, les deux musiciens ont innové dans un domaine où les jazzmen sont rares à s'aventurer. Plus encore que dans les retrouvailles attendues avec les grands noms de la Black Music (Jean-Paul Bourelly, Max Roach et David Murray cette année), c'est là que réside l'intérêt d'une manifestation qui a toujours su éviter les pièges de l'autosatisfaction.

Willisau / Christian Steulet



Elliott Sharp.

Reuter

MUSARDER A... WILLISAU

Même les jazzmen ne résistent pas au charme de la petite cité historique

Nichée entre les douces collines de l'arrière-pays lucernois, la petite cité de Willisau réserve de nombreuses surprises à ses visiteurs. Enclave fédérale dans une campagne conservatrice, havre océanique dans une région catholique, la bourgade défie tous les préjugés!

Protégée par ses tours et son mur d'enceinte des 14 et 15^e siècles, la vieille ville de Willisau semble ne pas subir l'emprise du temps. C'est que ses habitants mettent un point d'honneur à restaurer fidèlement les vestiges du passé.

Au détour des ruelles, le visiteur découvre ainsi le moulin municipal, une bâtisse de bois qui a miraculeusement résisté au quatrième et dernier incendie qui a ravagé la cité en 1704, les fontaines heptagonales, des enseignes à l'effigie des anneaux sucrés, et les anciens abattoirs métamorphosés en hôtel de ville. C'est au troisième étage de cette demeure, qui arbore fièrement les lions emblématiques de la ville, que se niche le plus vieux théâtre intérieur de Suisse. Érigée en 1805, et rénovée en 1991, cette scène baroque accueille aujourd'hui encore la société théâtrale locale.

Car la bourgade lucernoise n'offre pas seulement ses monuments historiques à la curiosité des visiteurs: elle propose également multi activités culturelles. «Nous avons plus de 100 sociétés», annonce fièrement Josef Tschopp, membre de l'Exécutif de la ville. Sports, théâtre, tir, cartes, musique, chant... les quelque 2900 habitants de Willisau sont aussi actifs que chaleureux!

Parmi les plus entrepreneurs, on retiendra le cordobais Néline Traveler qui consacre

tout son temps libre à organiser l'annuel Festival de jazz. Depuis 21 ans, il parvient à attirer les plus grands noms du jazz dans sa ville! Pour ce faire, il n'hésite pas à tout mettre en œuvre: «La première fois qu'Arthur Rhames est venu en Europe, il a été bloqué à l'aéroport de Zurich parce qu'il n'avait pas de pièce d'identité. Or, c'était la vedette du festival! Pour lui obtenir un passeport provisoire, je me suis adressé au Conseil fédéral qui est personnellement intervenu auprès de l'ambassadeur des États-Unis», se souvient Niklaus Troxler. Et une fois sur place, les musiciens ne résistent pas au charme du lieu: «Après être venu jouer, Keith Jarrett est revenu en vacances avec toute sa famille.»

Cet été, du 29 août au 1^{er} septembre, les amateurs de jazz pourront découvrir des bands aussi variés que the Mike Westbrook Orchestra, B-Connection ou the Max Roach Quartet. «Je me réjouis particulièrement d'accueillir l'Italian Instabile Orchestra et la Carmen d'Enrico Ravas», confie l'organisateur qui aime à mêler les genres... pour le plus grand plaisir du public qui peut passer du blues au funk, du jazz traditionnel au rap.

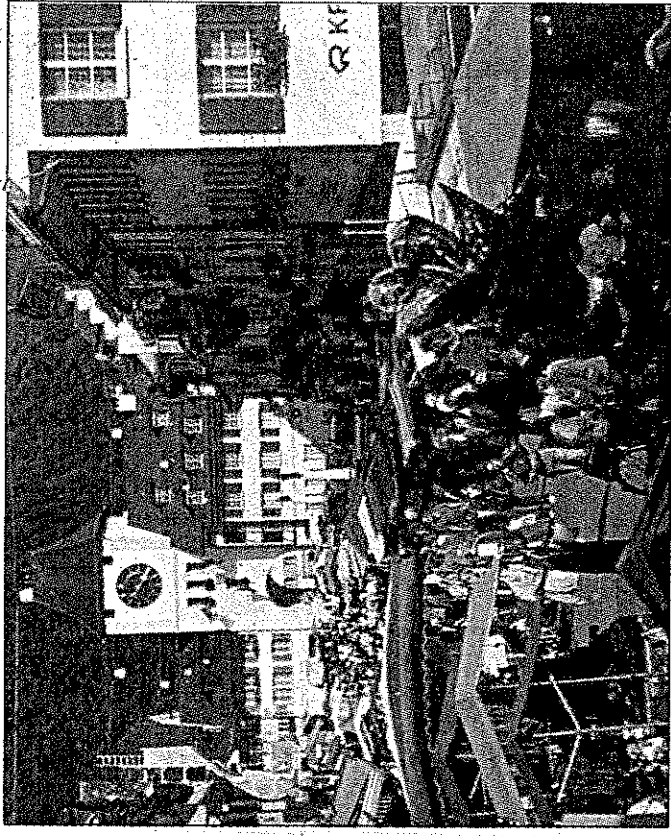
Mais si un citoyen parvient ainsi en quatre jours à attirer plus de 10000 spectateurs, les autorités s'activent aussi. «Nous voulons encore développer l'attractivité de la ville», assure Josef Tschopp. Notamment avec l'aménagement d'une route de contournement qui permettrait de libérer la vieille ville de la circulation de transit et rendrait plus attrayantes les terrasses de la cité médiévale. «Après 20 ans de planification, la réalisation devrait enfin intervenir», assure Josef Tschopp. En effet, la population et le canton viennent de libérer 20 millions de francs pour la

construction de cette route.

Pour l'instant, bien que situé à l'écart du réseau autoroutier, Willisau fait déjà office de centre commercial et culturel de la région. Et son économie a connu un développement inespéré, en 1992, avec l'implantation de l'entreprise Lego. Coïncidence: l'usine s'étend sur 250 mètres... tout comme la vieille ville!

A l'instar de ce hasard métrique, de nombreux liens unissent passé et présent, tradition et développement dans la cité. Comme les folkloriques nains de jardins qui ornent une vitrine de matériel hifi sophistiqué! Il est vrai que les citoyens de Willisau ne craignent pas de bousculer préjugés et conservatisme frileux. «Nous avons élu une femme à la Direction de la police et sommes la seule commune libérale dans ce fief du Parti démocrate-chrétien», rappelle Josef Tschopp qui conclut sur un autre exemple de l'esprit de tolérance de ses concitoyens: «Comme l'église catholique du 15^e siècle est en rénovation, les messes se donnent dans l'église protestante!»

Claudia SPAETIG / ROC



Tous les samedis, le marché paysan anime la pittoresque vieille ville de Willisau. (cdd)



Un musée vert et vivant

A quelques minutes de Willisau, le Musée de l'agriculture d'Alberswil offre aux citadins un excellent aperçu de la vie paysanne. Des méthodes manuelles d'antan aux techniques sophistiquées d'aujourd'hui, le musée trace de manière vivante l'évolution des méthodes de production agricole.

Des champs, des vergers, des pâturages... on ne saurait imaginer cadre plus approprié pour un musée d'agriculture. Installé dans le hameau Berggrain (19e siècle), le musée d'Alberswil reconstitue dans ses moindres détails une ancienne exploitation agricole. « Nous avons recueilli tous les meubles et ustensiles dans les fermes de la région », précise Walter Steiner, conservateur et enseignant à l'école de technique agricole attenante. Plus loin, le visiteur peut découvrir toutes les activités manuelles que les paysans pratiquaient: le filage, la tannerie, le moulage, la distillation - avec un pressoir de 200 ans qui fait la fierté du conservateur. Ouvert depuis 1974, le musée utilise la technique moderne (film vidéo, observatoire microscopique, automates...) pour retracer les méthodes ancestrales. « Mais l'originalité de notre musée, c'est que l'on peut tout toucher! », souligne Walter Steiner. Soucieux de ne pas laisser son institution s'empoussiérer, le conservateur innove de la vie partout où il le peut. Ainsi, plutôt que de présenter un graphique de la production du miel ou la reconstitution d'un rucher... il a installé, sous verre, une véritable ruche!

Mieux encore: à quelques pas du bâtiment principal, un rucher de démonstration offre une approche incomparable du monde des abeilles, notamment par le biais de binoculaires.

Les visiteurs qui souhaitent approfondir leur exploration du monde agricole peuvent emprunter le « parcours didactique ». En 1 h 30, il permet de découvrir les modalités de l'élevage naturel de volailles et de bétail, les détails de la production intégrée ainsi que de nombreux monuments historiques. « Nous avons la chance d'être situés dans une région culturellement riche », se réjouit Walter Steiner. Nous en profitons pour souligner les liens entre le paysage et le développement de l'agriculture.

La promenade didactique, rythmée par le carillon des cloches de vaches, passe ainsi par une colline où se dresse la chapelle baroque « Sankt Blasius » et qui offre une superbe vue sur le paysage bucolique des alentours, les ruines du château « Kastelen » qui date du 12e siècle, un moulin médiéval et un biotope.

Pour mieux souligner l'évolution technologique, le musée présente également une exposition de photographies du début du siècle. Des documents rarissimes qui plongent le visiteur dans la vie quotidienne des paysans d'antan: les femmes qui battent le lin, les enfants qui manœuvrent le pressoir, les hommes qui fauchent le blé. Le contraste est saisissant avec les machines et les tracteurs modernes présentés en parallèle!

• Renseignements: Musée suisse de l'agriculture « Burggrain », 6248 Alberswil.
Heures d'ouverture: mardi à dimanche, du 1er avril au 31 octobre, de 14 à 17 h. Visites collectives à d'autres heures sur rendez-vous. Tél. 045 71 28 10.

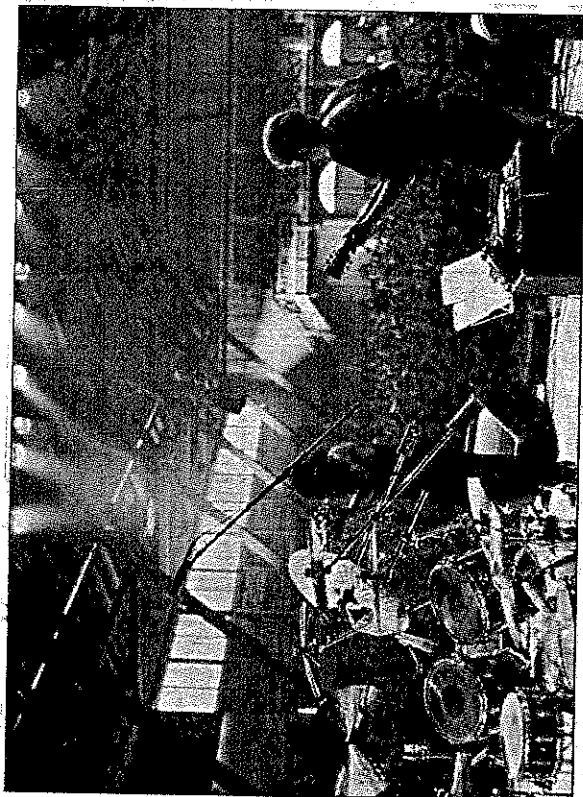
Une visite qui vaut de l'or

Willisau est traversé par les cascades de la Wigger, une rivière qui prend sa source sur le Napf (à 15 min. de la ville). Or cette montagne est réputée depuis des siècles pour ses pépites d'or! Pourquoi ne pas profiter d'un séjour à Willisau pour marcher sur les traces des orpailleurs et tenter votre chance dans les flots scintillants de la Wigger?

Moins enrichissante mais tout aussi intéressante: la promenade des plaines qui part de Willisau et permet, en 5 kilomètres, de parcourir toute la galaxie! En fait, l'arrière-pays lucernois offre quantités de promenades au départ de Willisau. Mais si vous préférez découvrir le paysage de manière plus confortable, n'hésitez pas: la petite cité historique propose de pittoresques balades en calèche!

Côté gastronomie, la spécialité locale est un biscuit! Le fameux « anneau de Willisau » dont les habitants gardent farouchement le secret depuis 150 ans. A la confiserie Amrein, qui a hérité de la recette authentique de Heinrich Maurer, on admet qu'il y a du sucre, de la farine, du citron et de l'eau. Mais nul ne vous confiera les ingrédients qui donnent à ces anneaux leur saveur inimitable!

• Pour plus d'informations contactez l'Office régional du tourisme, place de la Gare 1, 6130 Willisau. Tél. 041 970 26 66.



Fin août, la chaleur monte à Willisau: des milliers d'amateurs de jazz viennent y acclamer leurs idoles. (add)

Jazz in Willisau

(sda) Das Jazzfestival Willisau bleibt auch in diesem Jahr – vom 29. August bis zum 1. September – seiner Tradition treu und bietet einen Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz. Ungewohnt ist allerdings der besondere Akzent, den in diesem Jahr italienische Jazzmusiker setzen.

Insgesamt 125 Musikerinnen und Musiker führt das Programm des 22. Festivals auf. Das Schwergewicht bilden die sechs Konzertblöcke in der Festhalle. Dazu kommen drei Konzerte auf der intimeren Rathausbühne sowie vier Konzerte im Festzelt.

Festivalorganisator Niklaus Troxler hat auch in diesem Jahr einen vielversprechenden Querschnitt durch die zeitgenössische Jazzszene zusammengestellt. Dabei vergass er auch einen der massgebenden Väter des heutigen Jazz nicht: Das Finale des Festivals bestreitet am Sonntag der 71jährige Schlagzeuger Max Roach mit seinem Quartett. Den Auftakt anderseits macht ein bewährter Engländer: Mike Westbrook mit seinem Orchester.

Mehr Platz als gewohnt nimmt in diesem Jahr der italienische Jazz ein. «Viva Italia» ist der Sonntagnachmittag betitelt. Dabei treten gleich zwei Grossformationen auf: Das 17köpfige Italian Instabile Orchestra und eine 14 Mitglieder zählende Formation um den Trompeter

Enrico Rava mit einer «Carmen»-Adaptation. Italienisch beginnt auch der Sonntagabend: Mit dem Trio der Pianistin Rita Marcotulli.

Hochkarätige Begegnungen versprechen die drei Duos am Samstag nachmittag. Der argentinische Bandoneonspieler Dino Saluzzi spielt mit dem französischen Klarinettenisten Louis Slavis, die japanische Pianistin Aki Takase trifft den amerikanischen Saxophonisten David Murray und der Gitarrist Bill Frisell den Schlagzeuger Joey Baron (beide USA).

«Blues-Rock-Funk-Rap» am Freitagabend: Zu hören sind Vernon Reid und Elliot Sharp, das Hiram-Bullock-Trio sowie Jean-Paul Bourelly. Der Schweizer Jazz ist auf der Rathausbühne vertreten. Der Bieler Saxophonist Hans Koch spielt mit dem Genfer Collectif Trio; der Bündner Saxophonist Werner Lüdi tritt mit der sibirischen Stimmakrobatin Sainkho Namtchylak und dem Bassisten Peter Kowald auf; der Schlagzeuger und Perkussionist Pierre Favre schliesslich spielt im Duo mit dem Cellisten Tom Cora.

Mit Roscoe Mitchell und seinem Ensemble gastiert am Samstagabend ein Vertreter der «Great Black Music», die in Willisau seit jeher gut vertreten ist; Mitchell gehörte zu den Gründern des Art Ensemble of Chicago. Am gleichen Abend sind die Sängerin Maria João sowie die New Yorker Gruppe Secret Cosmos mit dem Schweizer Saxophonisten Daniel Schnyder zu hören.

Neue Zürcher Zeitung

1831 9 Vom Duo bis zur Big Band

30 Jahre Jazz in Willisau

kl. Sein erstes Jazzfestival organisierte der rühmige Willisauer Graphiker Niklaus «Knox» Troxler zwar erst im Jahre 1975. Am 16. Juli 1966 hingegen fand das erste Jazzkonzert in Willisau statt. Angesagt war damals freilich nicht etwa Avantgarde, sondern Swing. Im grossen Kreuzsaal musizierten «The Swinghouse Six», «eine der besten Bands der Schweiz» (Originaltext Plakat). Profiliert hat sich Willisau allerdings mit radikaleren Klängen. Die vor zwanzig Jahren noch gehörig schockierenden Avantgardisten waren es, die das Festival animierten. In der Zwischenzeit hat sich in der Jazz-Szene einiges getan, die meisten Free-Jazzler sind von der Bildfläche verschwunden oder bedeutend milder geworden.

Das Programm des diesjährigen Festivals, das vom 29. August bis zum 1. September stattfinden wird, ist auf jeden Fall ausserordentlich breitgefächert, wie üblich qualitativ hochstehend, aber alles andere als extrem. Da sind gleich drei euro-

päische Grossformationen zu hören (das britische Mike Westbrook Orchestra mit einem theatralischen Programm zum Thema «Utopie», die aus Italien stammende Allstar-Band Italian Instabile Orchestra und Enrico Ravas Opernprojekt Carmen). Auf der anderen Seite ist ein ganzes Konzert der Kunst des Duospiels gewidmet (mit so illustren Namen wie Dino Saluzzi, Bill Frisell und David Murray). Das durch zahlreiche Begleitveranstaltungen (Ausstellung, Konzerte an Nebenspielformen) angereicherte Programm enthält aber auch die Namen gestandener, illustrier Jazzgrößen wie Roscoe Mitchell und Max Roach, und auch die rockigere Fraktion ist mit den Gitarristen Vernon Reid, Hiram Bullock und Jean-Paul Bourelly gut vertreten. Auskunft erteilt: Jazz in Willisau, Postfach, 6130 Willisau (Telefon 041/970 27 31 oder über Internet <http://www.jazz-willisau.ch/>).

WillisauerBote

831 9 Das Festival auf Internet

Jazz Festival Willisau

jiz. Das Jazz Festival Willisau goes Internet. Ab sofort können die aktuellen Informationen über die Veranstaltung auf dem weltumspannenden Datennetz, dem World Wide Web, abgerufen werden.

Das Festival '96 findet vom kommenden 29. August bis 1. September statt und bietet wiederum eine Fülle von Konzerten in der Festhalle und im Festzelt.
<http://www.jazzwillisau.ch/>

24 heures

831 9 B. Connected se branche fusion

Une formation lausannoise vient d'enregistrer un album, qu'elle défendra au Festival jazz de Willisau, le 31 août.

Des sous-sols miteux d'un entrepôt lausannois à la scène du Festival jazz de Willisau le 31 août prochain, B. Connected n'aura mis que deux ans à gagner les sentiers de la reconnaissance, deux ans à mijoter un album où fusionnent les rythmiques carrées du funk et l'âme de la musique noire. La galette de ces sept musiciens, *SOS Stop Return*, contient onze titres instrumentaux dont certains bénéficient de la présence du tromboniste Jean-François Bovard ou des effets de voix de Laurence Revey.

Formés, pour la plupart, à l'Ecole de jazz et musiques actuelles de Lausanne puis au Musicians Institute de Los Angeles, les membres de B. Connected ne débarquent pas dans l'univers des sonorités urbaines. Anciens *sidemen* du chanteur américain David Durham, le guitariste Eugène Montenero et le saxophoniste (alto et soprano) Moreno Helmy, également fondateur de Soul Syndrom et d'Urgent Feel, viennent de se répartir l'écriture des morceaux de *SOS Stop Return*, enregistré au mois de mars; ils n'auront guère eu de peine à convaincre de jeunes talents de les

accompagner, tels le percussionniste colombien Oscar Fierro ou encore Youri Gonnard et ses anches, dans le registre ténor. Christophe König allait prendre place aux claviers tandis que Didier Blum et Pascal Macheret se chargeraient de la section rythmique.

A la recherche d'un «compromis entre l'expérience et la jeunesse, la finesse des harmonies et l'efficacité du *groove*», les deux auteurs semblent avoir été bercés par une prise de son qui ne parvient pas forcément (faute de moyens financiers ou techniques?) à restituer la puissance des souffleurs ni l'assurance de l'ensemble. Un seul remède: courir les découvrir à Willisau ou au Festiperm de La Chaux-de-Fonds, le 7 septembre.

Joelle Isler □

B. Connected: *SOS Stop Return*, distr. Sound Service. En concert le 31 août au Festival jazz de Willisau et le 7 septembre au Festiperm de La Chaux-de-Fonds.



Formés à Lausanne et à Los Angeles, les sept musiciens de B. Connected.

Lucien Zürcher

30 Jahre Jazz-Festival in Willisau 1996

vg. In diesem Sommer wird im alten historischen Landstädtchen Willisau im luzernischen Hinterland vom 29. August bis 1. September zum 40. Mal ein international besetztes Jazz-Festival über die Bühne gehen. Gefei-ert wird dieser eigentliche Jubiläumsanlass mit einem vielseitigen und hochstehenden Konzertprogramm, das sich ausschliesslich an Liebhaber des modernen bis avantgardistischen Jazz richtet. Als Gründer und Programmsupervisor dieses heute europaweit beachteten Festivals ist der bekannte einheimische Grafiker Niklaus Troxler, welcher speziell durch seine dominierende Plakatkunst internationalen Ruhm erlangte und dessen faszinierenden Werke heute selbst in den wichtigsten Kunstmuseen der USA zu bewundern sind, sowie auch als Buch erschienen.

An sechs Hauptkonzerten in der 1200 Personen fassenden Festhalle sowie in drei Duo-Konzerten auf der Rathausbühne und an vier Konzerten im grossen Restaurantzelt werden Jazzsolisten aus den USA, Afrika, Japan, Argentinien, Frankreich, England, Italien, Deutschland und der Schweiz auftreten. Neben verschiedenen Gönnern und Sponsoren leisten vor allem die Stiftungen Pro Helvetia und Stanley Thomas Johnson, die Kulturförderung des Kantons Luzern sowie die SBG eine grössere Unterstützung.

Den Auftakt macht am Donnerstag, 29. August, das englische Mike Westbrook Orchestra und ein Trio des CH-Schlagzeugers Daniel Humair mit Richard Galliano (Akkordeon) und Jean-François Jenny-Clark (Bass).

Ebenfalls um 20 Uhr startet am 30. August der zweite Festivalabend unter dem Motto «New York-Blues-Rock-Funk-Rap», während am Samstag und Sonntag jeweils zwei Konzerte stattfinden. So steht das dritte Konzert am 31. August im Zeichen von drei Gruppen unter dem Slogan «The Art Of The Duo» (ab 14.30 Uhr), während das abendliche «Saturday Night Special» von Roscoe Mitchell (Saxes), Maria Joao (Vokal) und dem CH-Komponisten und Saxophonisten Daniel Schnyder bestritten wird. Am Sonntag, 1. September, um 14.30 Uhr bringt das renommierte «Italian Instabile Orchestra» einige der wichtigsten Solisten der italienischen Avantgarde zu Gehör, während das abendliche Finale um 20 Uhr vor allem dem weltberühmten schwarzen Drummer Max Roach und seinem Quartett vorbehalten bleibt.

Für Karten und Infos steht Telefon 041/970 27 31 in Willisau LU zur Verfügung.

SCHWEIZER
ILLUSTRIERTE

8319 KUNST
NEBENAN

WILLISAU Die trefflichste Art, sich das Jazz-Festival (29. 8.-1. 9.) einzustimmen, geht im Rathaus über die Bühne. Der Maler und Grafiker Feliks Büttner aus Rostock zeigt Jazz-Bilder (bis 1. 9.), die er live an Konzerten malte. An der Vernissage am 23. 8. sollen weitere Werke zu den Klängen des Helmut Joe Sachse Trios entstehen.



TIP 62 WILLISAU LU 8319

All that Jazz

Groove, Gitarren und Synkopen: Zum 30. Mal

geht das legendäre Jazz Festival Willisau über die Bühne. 29. August bis 1. September.

Infos: Telefon 041 - 970 27 31. Tickets: Telefon 041 - 208 12 12.

Neue Zürcher Zeitung
Basler Zeitung

NEUE
LUZERNER ZEITUNG

Neues vom Jazz DRS 2 20.00

«Neues vom Jazz» bringt eine Vorschau auf das Jazzfestival Willisau: Ein Gespräch mit Veranstalter Niklaus Troxler und dazu CD-Neuheiten der Festivalgäste Bill Frisell, Vernon Reid, Mike Westbrook, Max Roach, Italian Instabile Orchestra und Richard Galliano.

KONZERT



«Jazz in Willisau»
Willisau

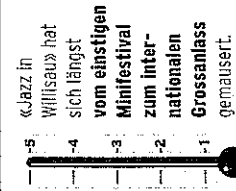
29. August bis
1. September

Res.: 041 - 208 12 12

Gratistickets: Seite 74!



Schweizer Woche



Was Claude Nobs für das Jazzfestival Montreux, ist **Niklaus Troxler (Foto unten)** für Willisau. Seit 30 Jahren ist er die treibende Kraft hinter diesem Fest der Jazzmusik, die er so liebt. Troxler ist auch Künstler und entwirft die Plakate «saines» Festivals stets selbst.

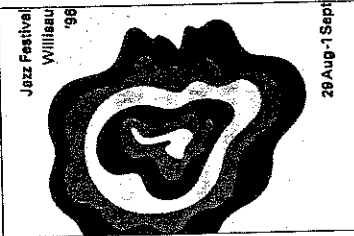


Wie vielseitig Troxlers Interessen sind, beweist die Bandbreite des Programms: Neben Jazzgiganten wie Drummer Max Roach tritt

auch der Supergitarrist **Vernon Reid (Ex-Living-Color, oben)** auf.

Willisau bietet auch bildende Kunst. Der Maler **Felix Bittner** aus Rostock zeigt Bilder zum Thema Jazz, die er live zur Musik gemalt hat. Zur Feier des diesjährigen Jubiläumsfestivals wird eine Serigraphie (150 Exemplare à Fr. 380.–) des

Schw. Illustrierte



62 Mitreisende Rhythmen am Jazz-Festival in Willisau.

NIKLAUS TROXLER LE ROI DE WILLISAU

En ce dernier week-end d'août, les balcons fleuris de géraniums du Hinterland lucernois verront défiler la faune peu habituelle de musiciens de jazz américains et européens. A l'origine de ce drôle de mélange un irréductible amoureux du jazz: Niklaus Troxler. Dans son bureau de graphiste de Willisau, ils sont deux en tout et pour tout à diriger ce rendez-vous d'audience internationale — sur les 10 000 spectateurs que recense le festival, près d'un tiers sont étrangers.

Ici pas de chichis, mais un coup de main généralisé de la population de la bourgade pendant les quatre jours du festival. «Tous adorent l'ambiance, mais rares sont ceux qui viennent voir les concerts», affirme Niklaus Troxler, conscient de mettre la barre assez haut. «Je ne cherche pas à faire un festival de jazz d'avant-garde ou à être étiqueté d'aucune façon. Je veux juste refléter l'état de la scène musicale actuelle.» Pour ce faire il se rend à New York chaque année, et entretient des relations privilégiées avec certains musiciens. «Je me mets à réfléchir à la programmation en décembre. Le processus est lent et les concerts se mettent en place progressivement.»

Une remise en question permanente qui lui permet de toujours aller de l'avant et d'inviter des personnalités musicales que plus personne n'ose faire venir comme Bill Laswell l'an passé ou



Niklaus Troxler signe et la programmation et les affiches du festival de Willisau!

Vernon Reid (ex-Living Colour) cette année. Engagé personnellement dans cette aventure dès ses débuts, Troxler signe aussi toutes les affiches du festival. Et même s'il a essuyé par le passé un ou deux bouillons financiers, il reste catégorique: «Je n'ai jamais eu envie d'arrêter. J'aime trop ça.»

ELISABETH STOUDMANN

Jazz Festival Willisau '96, du je 29 au di 1^{er} sept. Rens (041) 970 27 31. Programme complet en page 75.

JAZZ FESTIVAL WILLISAU

New York rock funk rap

Pour célébrer dignement la créativité de la scène new-yorkaise, qui d'ailleurs que le guitariste Vernon Reid, fondateur du groupe Living Colour et membre actif de la Black Rock Coalition pouvait mieux personifier la recherche musicale perpétuelle. Alors qu'il sort son premier album de fusion funk rap sous son nom, l'homme affirme vouloir travailler sa guitare, en solo ou en duo. Le voilà donc confronté à un autre guitariste inclassable (également saxophoniste et bassiste) Elliot Sharp, grand adepte du chaos sonore. A la suite de ce choc des titans, déboule Hiram Bullock dont les cordes ont dialogué avec la basse de Pastorius et la trompette de Miles Davis, quand elles ne se sont pas mises au service de pop stars comme Sting et Clapton. Enfin Jean-Paul Bourrelly, méconnu mais non moins talentueux, viendra démontrer l'efficacité de son groupe Blue Wave Bandits et de son blues-rap vorace. Ve 30, 20 h.

The Art of The Duo

Soit un tour du monde des instrumentistes avec d'abord un dialogue entre le bandonéoniste argentin Dino Saluzzi et le clarinettiste et saxophoniste français Louis Sclavis qui puisent tous

deux leur inspiration aux sources du folklore. Quant à l'Américain Bill Frisell, un habitué de Willisau, il revient avec son fidèle complice batteur Joey Baron décliner son univers riche et chaleureux. Enfin le génial ténor David Murray croquera le fer avec la Japonaise Aki Takase dans un dialogue aux conflits de l'Orient et de l'Occident. Sa 31, 14 h 30.

Roscoe Mitchell Ensemble

C'est la formation phare de cette soirée qui voit s'assembler autour du souffleur patenté de l'Art Ensemble of Chicago, Matthew Shipp (piano), Hugh Ragin (trompette) et une rythmique diabolique avec deux basses, Jaribu Shahid et William Parker; et deux batteries, Tani Tabbal et Gerald Cleaver pour le meilleur de la «Great Black Musik». Viennent défendre ensuite les vertus d'un jazz portugais expérimental la chanteuse Maria Joao et son trio piano-guitare-percussions. Aux conflits de la musique de chambre européenne et du jazz américain, on pourra encore découvrir Secret Cosmos sous la houlette du compositeur et saxophoniste Daniel Schnyder. Sa 31, 20 h.

Max Roach Quartet

Pour clore le festival, un géant de la batterie qui a joué avec tout le gotha du jazz, de Charlie Parker à Eric Dol-

phy ou à sa femme Abbey Lincoln. Roi du hard bop puis du free, Max Roach se produit ici avec deux de ses fidèles compagnons de route, le trompettiste Cecil Bridgewater et le saxophoniste Odeon Pope, plus Tyrone Brown, à la basse. En lever de rideau, la talentueuse pianiste italienne Rita Marcotulli en compagnie de Palle Danielsson (basse) et Bob Moses (batterie). Di 1^{er}, 20 h.

Et encore...

Jazz et musette avec Mike Westbrook Orchestra et le trio Richard Galliano, Daniel Humair, Jean-François Jenny Clark. Je 29, 20 h. Dimanche après-midi, place aux big bands avec l'Italian Instabile Orchestra et l'ensemble d'Enrico Rava dans une relecture de l'opéra «Carmen». Di 1^{er}, 14 h 30.



Claude Gassian

Max Roach, géant de la batterie et accessoirement militant de justes causes

JE 26

Soirée jazz musette
au très estimé Festival
de jazz de Willisau:
The Mike Westbrook
Orchestra et le
trio Richard Galliano
- Daniel Humair
- Jean-François Jenny-
Clark. Rens. (041)
970 27 31.



Willisauer Bote

83/19

Jazzbilder von Feliks Büttner

Rathaus Willisau



des deutschen Künstlers Feliks Büttner findet schon am Freitag, 23. August, statt. An dieser Vernissage wird es zu einem ausserordentlichen Konzert kommen: Es spielt das Helmut Joe Sachse Trio mit dem Gitarristen Helmut Joe Sachse, dem Saxophonisten Manfred Hering und dem Schlagzeuger John

pd. Wie immer in den letzten Jahren veranstaltet das Jazz Festival Willisau auch dieses Jahr eine Kunstausstellung. Die Vernissage zur Ausstellung von Jazzbildern

Marshall. Der Gitarrist Joe Sachse und der Saxophonist Manfred Hering gehörten schon zu den wichtigsten Musikern der DDR-Szene. Sachse kann als europäisches Pendant zum schwarzen Jimi Hendrix gesehen werden und der englische Schlagzeuger John Marshall war einer der grossen Jazz-Rock-Pioniere. Er war der Gründer der legendären «Soft Machine». An der Vernissage wird der Maler Feliks Büttner «live» zur Musik dieses Trios malen, was sicher von einiger Spannung sein wird. Diese öffentliche und kostenlose Vernissage kann als eigentlicher Auftakt zum 22. Jazz Festival Willisau betrachtet werden.

Vernissage 23. August, 18.30 Uhr.
Öffnungszeiten: Samstag, 24., Sonntag, 25. August 10-12 und 14-17 Uhr; Donnerstag, 29. August 14-20 Uhr; Freitag, 30., Samstag, 31. August, Sonntag, 1. September 10-12 und 14-20 Uhr.

Frisell, Roach und all die anderen



Max Roach: «Mit dem Rhythmus das tun, was J. S. Bach mit der Melodie getan hat».

Das diesjährige Jazzfestival Willisau verspricht einen facettenreichen Überblick über das aktuelle Jazzschaffen: New Yorker Brachialität fehlt ebenso wenig wie Portugals Saudade. Den Schlusspunkt setzt am Sonntag abend der legendäre Schlagzeuger Max Roach.

Jazz in Willisau – diese Erfolgsgeschichte begann vor 30 Jahren mit einem Konzert der Schweizer Traditional Band The Swinghouse Six: das Publikum bezahlte Fr. 3.30 bzw. 4.40 und hat wohl mächtig mit den Fingern geschnippt. Organisiert wurde das Konzert von der Roverrotte Cartouche. Deren führender Kopf Niklaus Troxler wurde schnell einmal zum Motor und holte die Avantgarde ins Luzerner Hinterland. Im geschichtsträchtigen Jahr 1968 spielten Irène Schweizer und Pierre Favre in Willisau (letzterer ist am diesjährigen Festival im Duo mit dem Cellisten Tom Cora zu hören, und zwar auf

der Rathausbühne, die seit letztem Jahr für intimere Konzerte genutzt wird). 1970 meinte ein Kritiker nach einem weiteren Auftritt Favres konsterniert: «Als die Übung abgebrochen wurde, fragte man sich, ob die Diskrepanz zwischen Musikern und Publikum ein Zeichen der Zeit oder der Schwäche war. Wo wäre die Schwäche zu suchen, beim Publikum oder bei den Musikern?» Doch die Entwicklung der nächsten Jahre liess solche Fragen obsolet werden: Musiker und Publikum bewegten sich aufeinander zu. Schliesslich wurde Willisau von Keith Jarrett zu «one of the best places for music» geadelt.

Intellektueller des Jazz

1975 stellte Troxler – «dieser Organisator, der dort, wo andere Businessrücksichten wälzen, so etwas wie ein künstlerisches Gewissen sitzen hat» (Peter Rüedi) – das erste Festival auf die Beine. Beim zweiten Festival, also vor 20 Jahren, kam es zu einem Auftritt von Charles Mingus (1922–1979), einem heiligen Monster des Jazz. Max Roach. 1925 in New York geboren und also ein Zeitgenosse Mingus' und mit diesem mitbeteiligt am 1953er Massey Hall Concert, dem Schwanengesang des Bebop, dessen führender Schlagzeuger er war, dieser Max Roach also, der einmal gefordert hat, man müsse «mit dem Rhythmus das tun, was Johann Sebastian Bach

mit der Melodie getan hat», und der über ein herausragendes Formbewusstsein verfügt, das ihn zu einem grossen Strukturalisten und Architekten unter den Jazzschlagzeugern macht, dieser famose Max Roach also, ein Intellektueller des Jazz, der auch als Schriftsteller und Professor tätig ist und sich immer wieder politisch engagiert, wird das Festival mit einem Auftritt seines Quartetts beenden – mit von der Partie: der druckvolle Tenorsaxophonist Odean Pope, der 1983 mit seinem eigenen Trio Furore machte. 1983 sorgte

der Engländer Mike Westbrook mit «The Cortège» für einen grossorchestral-gloriosen Festivalsausklang, heuer wird er das Festival mit seinem 22köpfigen Orchestra und dem Programm «Bar Utopia» eröffnen; ebenfalls am ersten Abend zu hören: der «New Musette»-Akkordeonist Richard Galliano.

Der Gitarrenmagier

Die elektrischen Gitarren werden dann am Freitag kreischen, jaulen, sägen und singen; u. a. wird der Ex-Living-Color-Gitarrist Vernon Reid

auf den Sound Schredderer Elliott Sharp treffen. Ein Festival-Highlight dürfte wohl der Auftritt von Bill Frisell und Joey Baron im Rahmen des Duo-Nachmittags vom Samstag werden. Baron hat ja kürzlich die Band des Gitarrenmagiers Frisell verlassen, um sich vermehrt eigenen Projekten widmen zu können (neben dem Trio Barondown soll auch eine Gruppe mit Kenny Garrett, Ron Carter und ... Bill Frisell! entstehen); Frisell arbeitet seither ohne Schlagzeuger. Auf den Dialog dieser kongenialen Musiker darf man also gespannt sein. Am Samstag Abend reicht das Spektrum vom afro-amerikanischen Avantgardisten Roscoe Mitchell über die portugiesische Sängerin Maria Joao bis zum Schweizer Daniel Schnyder, Wanderer zwischen Jazz und Klassik (in Bern wurde seine erste Oper uraufgeführt) und Jetter zwischen CH und USA. Am Sonntag kommt Italien nach Willisau: mit dem 17köpfigen, multistilistischen Instabile Orchestra, dem ambitionierten Carmen-Projekt des Trompeters Enrico Rava und dem hochkarätig besetzten Trio der Pianistin Rita Marcotulli. Und schliesslich kommt noch Max ...

TOM GSTEIGER

PROGRAMM JAZZFESTIVAL WILLISAU

Festhalle:

Donnerstag, 29. August,
20 Uhr:

Orchestra and new Musette
(The Mike Westbrook Orchestra play «Bar Utopia»)

Freitag, 30. August,
20 Uhr:

NY-Blues-Rock-Funk-Rap
(Vernon Reid – Elliott Sharp – Hiram Bullock Trio / Jean-Paul Bourelly «New WaveBandit»)

Samstag, 31. August,
14.30 Uhr:

The Art of the duo (Dino Saluzzi – Louis Sclavis / Bill Frisell – Joey Baron / Aki Takase – David Murray)
20 Uhr:

Saturday night special
(Roscoe Mitchell Ensemble / Maria Joao

Group/Secret Cosamos NY
fest. Daniel Schnyder)

Sonntag, 1. September,
14.30 Uhr:
Viva Italia (Italian Instabile Orchestra / «Carmen»)

20 Uhr:
Finale (Rita Marcotulli Trio / Palle Danielsson, Bob Moses, Max Roach Quartet feat. Odean Pope, Cecil Bridgwater, Tyrone Brown)

Rathausbühne:

Freitag, 30. August,
18 Uhr:

Trio Collectif & Hans Koch

Samstag, 31. August,
11 Uhr:

Lüdi-Saynkhö-Kowald

Sonntag, 1. September,
11 Uhr:

Pierre Favre-Tom Cora

Im Zelt:

Donnerstag, 29. August,
18 Uhr:
Zounds

Freitag, 30. August,
18 Uhr:
Atongo – Afro Music

Samstag, 31. August,
12 Uhr:
B-Connected, Funk-Fusion

Sonntag, 1. September,
12 Uhr:
The No No Diet Bang.

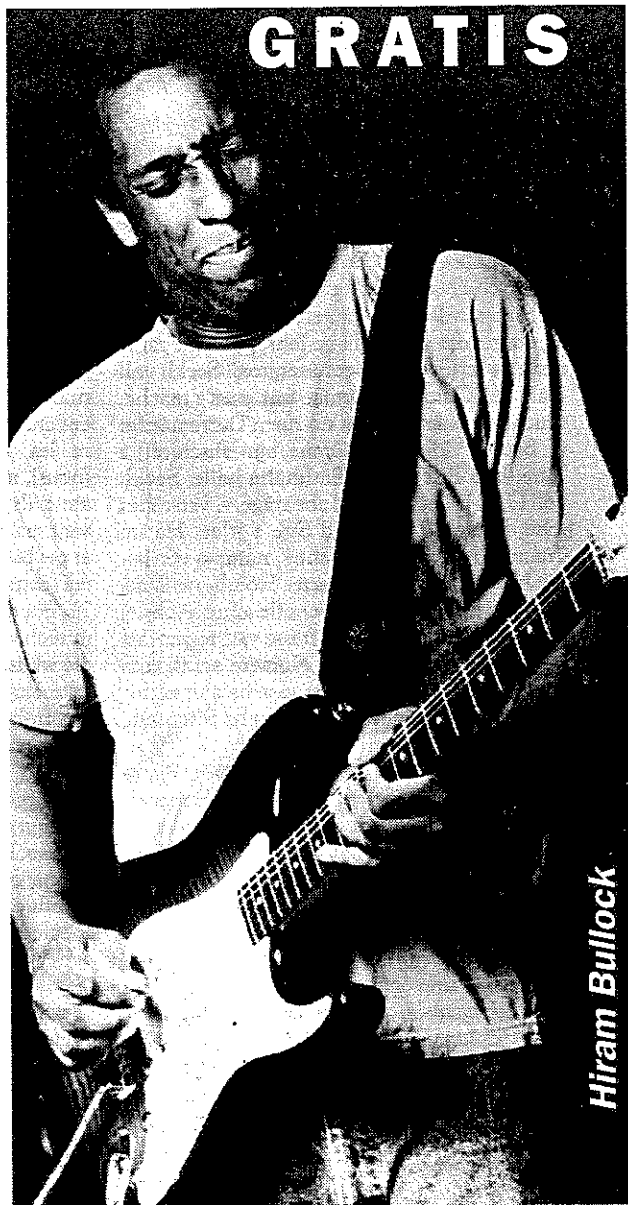
Vorverkauf:

Tel. (041) 208 12 12.
(Kein Vorverkauf für die Konzerte auf der Rathausbühne und im Zelt: Kassaöffnung jeweils eine halbe Stunde vor Konzertbeginn.)

D A Z

18319

**Do you
like
NY-
Blues-
Rock-
Funk-
Rap?**



Hiram Bullock

Das zweite Konzert am diesjährigen Jazzfestival Willisau ist New York gewidmet – mit ein bisschen Glück sind Sie mit DAZ gratis dabei!

Gleich drei verschiedene Exponenten des alten und neuen Schmelztiegels an der Ostküste sind am Freitag, 30. August in der Festhalle Willisau zu hören: Zum einen ex-Living Color-Gitarrist **Vernon Reid**, das Aushängeschild der Black Rock Coalition. In Willisau tritt er jetzt im Duo mit dem queren Saxophonisten **Elliott Sharp** auf. Ebenfalls einer der wichtigsten zeitgenössischen Elektrogitarristen ist sicher **Hiram Bullock**, der anschliessend im Trio mit Frank Gravis (e-b) und Clint Garnon (dr) zu hören ist. Aus Chicago zugezogen ist der dritte Star des Abends: Jean-Paul Bourel-

ly und seine «Blue Wave Bandits» (Marc Betson, Melvin Gibbs, Will Calhoun). Gluschtig? **Dann wählen Sie morgen Freitag, 23. August um 15 Uhr die Telefonnummer 01/295 92 57** – DAZ verlost Gratis-Tickets für diesen New York-Abend.

Aber auch das übrige Programm von Willisau '96 ist für Jazz-Fans Abend für Abend ein Muss: Richard Galliano zusammen mit Daniel Humair (29.8.), Bill Frisell und Joey Baron (31.8.), Maria João (31.8.), das Italian Instabile Orchestra mit Enrico Rava (1.9.) oder Max Roach im Quartett (1.9.) sind nur die ganz grossen Namen. Daneben gibt es auch noch die kleinen Leckerbissen auf der Rathaus-Bühne oder im Festzelt. Mit einem Wort: Das 30jährige Jazzjubiläum wird am Wochenende vom 29. August bis 1. September in Willisau gebührend gefeiert.

PROGRAMM & INFO: JAZZ IN WILLISAU, POSTFACH, 6130 WILLISAU.
BILLETRESERVATION: TEL 041/208 12 12 ODER FAX 041/208 12 13.

Enrico Rava

Max Roach

Galliano

Maria João

Jazz Festival Willisau '96 30 Jahre Jazz in Willisau

/831 9

KULTUR
JAZZIN WILLISAU:
Jazzfestival.

Gitarrist/ Lärm und Melodien

Vernon Reid, einst Gitarrist der Rockband Living Colour, hat in die Jazz-Ecke gewechselt und kommt nach Willisau.



QUERDENKER: Vernon Reid überwindet spielend stilistische Grenzen.

Gitarristen sind gemeinhin konservativ. Vernon Reid, 38, gehört zu den wenigen Querdenkern an diesem Instrument. Der neuste Überraschungscoup des Eklektikers: Reid, einst Rockstar, tritt am Jazzfestival Willisau auf.

«Gitarristen sind Fetischisten», charakterisiert Reid die eigene Zunft. «die nur unwillig von dem abweichen, was sie gut kennen.» Reid selber setzt sich über stilistische Grenzen hinweg. Zur Offenheit wurde er als kulturell Entwurzelter früh gezwungen: Seine Familie siedelte während Reids drittem Lebensjahr von London nach New York über.

Mit 16 begann er, diesen fragmentarischen Hintergrund auf dem Griffbrett zu vertonen. Eines der frühen Leitbilder war

Carlos Santana, weil der Mexikaner «seine ethnischen Wurzeln in den Rock 'n' Roll einbrachte und dadurch eine eigene Stilmischung entwickelte, die allgemein als Rock akzeptiert wurde», sagt Reid.

Seine Sporen verdiente sich Reid in der New Yorker Avantgarde ab. Parallel zu seinen Aktivitäten mit Bill Frisell, Defunkt und Roland Shannon Jackson entwickelte er das Bandprojekt Living Colour, mit dem er den Heavy Metal von der weissen Dominanz zu dessen schwarzen Wurzeln zurückführen wollte.

Living Colour stiessen auf breites Desinteresse, bis Rolling-Stones-Sänger Mick Jagger der Gruppe zu einem Plattenvertrag verhalf. Der musikpolitisch korrekte Rock des Debüts «Vivid» fand 1988 Anklang bei einer Hörerschaft, die

keinen regulären Heavy Metal mochte: Die Platte verkaufte sich zwei Millionen Male. Puristen beider Couleur jedoch begnügten Living Colours prototypischem Crossover mit Misstrauen, weil er den afro-amerikanischen Medien zu weiss, den Rockfans zu schwarz war. «Es ist Unsinn, die Frage nach schwarzem Rock zu einem rein schwarzen Problem zu stemeln», sagt Reid, «das dient, wie bei allen Rassenfragen, der Verdrängung.»

Das Gezänk um die ethnische Zugehörigkeit seines Sounds lenkte von Reids stupendem Gitarrenspiel ab. In unorthodoxen Harmoniegebilden und Hi-Tech-Einlagen unterwanderte er gängige Klischees mit radikaler Konsequenz. Einigen freilich klang seine Hektik zu undiszipliniert. «Man wirft mir fälschlicherweise vor, ich hätte keine Ahnung, was ich auf meinem Instrument spielte», klagte er 1990, «in Wirklichkeit bemühe ich mich einfach, frei zu improvisieren.»

Dem experimentellen Ansatz wurde Reid 1990 auf dem meisterlichen zweiten Werk «Time's Up» gerecht, doch hatte die Band ihren kommerziellen Zenit bereits überschritten. Andere Crossover-Formationen wie die Red Hot Chili Peppers gruben ihr das Wasser ab, der Grunge-Szene war die gestylte Gruppe ohnehin suspekt. Schlimmer noch: Living Colour wurden von der Musikindustrie als Vorwand benutzt, um das Thema schwarze Rockmusik abzuhaken.

«Living Colour waren emotional ausgehöhlt», gibt Reid heute als Grund für die Auflösung der Band Ende 1994 an, «und ich mochte nicht mit einer Lüge leben, bloss um Risiken auszuweichen.» Sein erstes Solo-Album «Mistaken Identity» scheut das Risiko nicht. Es zeigt eine Loslösung von Strukturen, indem es Hip Hop, Jazz und Rock in einer konfusen Weise vermischt, die befremdlich wirkt, aber zu faszinieren weiss: Reid ist ein derart virtuoser Freigeist, dass selbst Fehltritte sein Spiel markant machen.

Im Rockschemata des Vier-Minuten-Songs fühlte sich Reid kreativ eingeschränkt. Typisch für ihn ist aber, dass er eine Rückkehr zur alten Form nicht ausschliesst: «Zwar genügt mir heute zuweilen eine Melodie, um ein Gefühl zu vermitteln. Aber ich habe durchaus noch Interesse am konventionellen Song.»

Vorerst gilt sein Interesse jedoch neuen Ausdrucksformen. In Willisau tritt er allein mit dem Bassisten, Gitarristen und Saxophonisten Elliot Sharp auf. «Das dürfte spannend werden», freut sich Reid, «wir interessieren uns beide für Lärm und Melodien.»

NICK JOYCE

Konzert: 30.8., Jazz in Willisau.

40

APEROCASINO

29. AUGUST BIS
1. SEPTEMBER
1996

VERNON REID

Aushängeschild der Black Rock Coalition

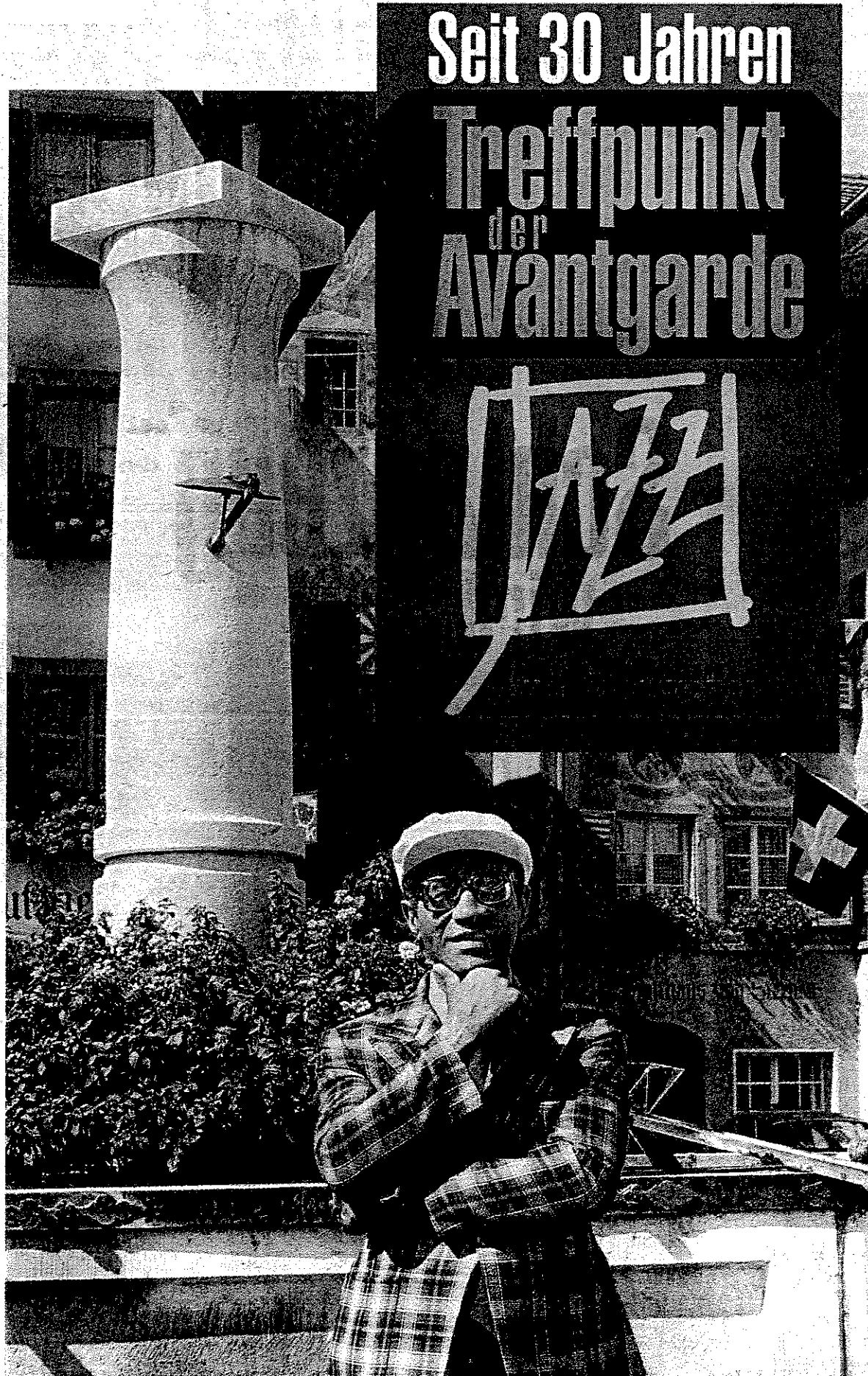
BEILAGE



DAS AUSGEH- UND FREIZEITMAGAZIN VON NEUE LUZERNER ZEITUNG NEUE URNER ZEITUNG
NEUE SCHWYZER ZEITUNG NEUE OBWALDNER ZEITUNG NEUE NIDWALDNER ZEITUNG NEUE ZUGER ZEITUNG

22. AUG. BIS 4. SEPT. 1996

APERÖ



**Seit 30 Jahren
Treffpunkt
der
Avantgarde**

JAZZ

Das Luzerner Städtchen Willisau steht vom 29. August bis zum 1. September bereits zum 30. Male im Zeichen des internationalen Jazz. Stargast ist heuer der 72jährige Schlagzeuger, Komponist und Bandleader Max Roach, der das sonntägliche Final bestreiten wird und der bereits 1979 in Willisau auftrat (Bild). Weitere Festival-Höhepunkte bilden der Freitagabend, der die aktuelle schwarze New Yorker Blues-, Rock-, Funk- und Rap-Szene präsentiert, der Samstagnachmittag, der im Zeichen des Duos steht, und der Sonntagnachmittag, der ganz der italienischen Jazz-Avantgarde gewidmet ist.

Schon Mitte der vierziger Jahre ein gefragter «Trommler», wirkte Max Roach während Jahrzehnten stilbildend im modernen Jazz. So prägte er den Bebop und später den Hardbop.

Wenn der Schlagzeuger Cozy Cole mit Louis Armstrongs All Stars von 1950 das legendäre «Negerbegräbnis» (New Orleans Functions) antrommelt, dann tut er dies halb parodistisch im steifen Stil des Tambours einer Marschkapelle, und dann wechseln er und die Band unverhofft mit einem Break nicht nur das Tempo, sondern auch den musikalischen Stil: Afro-amerikanische Rhythmen ertönen anstelle der europäischen – das Stück fängt mit einem Male zu swingen an. Das Beispiel illustriert auf simple Weise die Tatsache, dass es in der europäisch-abendländischen Musik einen seltsamen Bruch gibt zwischen einer hochentwickelten Ausbildung melodischer, harmonischer und formaler und einer Verkümmern der rhythmischen Elemente. Der Jazz verdankt seine eigenständige Entwicklung nicht zuletzt dieser Tatsache.

Völlig verändertes Schlagzeugspiel

Im selben Jahr 1950 spielte Miles Davis mit seinem Capitol Orchestra die letzten Aufnahmen des berühmten «Birth of the cool»-Albums ein. Am Schlagzeug sass der 25jährige Max Roach, der – verglichen mit Cozy Cole – ein völlig neues Spiel praktizierte: An die Stelle des Staccato tritt ein Legato, der Rhythmus wird zum «son continu», einem ununterbrochenen Klang. Von der Trommel wird der Beat auf das Becken verlagert, das ständig am Klingen gehalten wird. Auf seinen anderen Schlaginstrumenten trommelt Roach rhythmisch verlagerte Akzente, die den Grundrhythmus dadurch um so stärker hervorheben, als dass er nicht betont, sondern gleichsam «eingekreist» wird.

Roach steht – neben Kenny Clarke – am Beginn der Entwicklung dieser Schlagweise, und er hat sie am vollkommensten und am reifsten ausgeprägt. Er ist der Prototyp des modernen Schlagzeugers, an dem sich alle jüngeren mehr oder weniger deutlich orientieren.

Mehrmals stilbildend

Max Roach, in Brooklyn aufgewachsen, lernte mit acht Jahren Trompete, danach Klavier und Schlagzeug und absolvierte später ein

* Joachim E. Berendt: Das Jazzbuch, Wolfgang Krüger Verlag, Frankfurt am Main.

** Jazz-Podium Nr. 2/96, Jazz-Podium Verlag, Stuttgart.

des modernen Schlagzeugers

Special Guest

Schlagzeug wird

am Willisauer Jazz Festival 1996
das Finale

Kompositionsstudium am Manhattan-Konservatorium. Bereits ab Mitte der vierziger Jahre zählte er zu den gefragtesten Drummern des modernen Jazz namens Bebop, wie er eben an der 52nd Street in New York entwickelt worden war. Er ist der einzige Schlagzeuger, der wiederholt stilbildend wirkte: 1945 initiierte er im Quintett Charlie Parkers den Bebop, 1949/50 prägte er im Capitol-Orchester Miles Davis' den Cool Jazz und Mitte der fünfziger Jahre im Max Roach/Clifford Brown-Quintet den Hardbop. Seine Gruppe war Ende der Siebziger eine Keimzelle der Neobop-Szene, und er hat um die Wende zu den achtziger Jahren in freien Duo-Konzerten und -Aufnahmen mit Musikern wie Archie Shepp, Anthony Braxton, Dollar Brand und Cecil Taylor seine melodisch-rhythmische Kraft bewiesen.

Emanzipator des Schlagzeugs

Max Roach gilt als wichtigster Emanzipator des Schlagzeugs, nicht zuletzt weil er zu den ersten gehörte, die Melodielinien hörbar zu Ende geschlagen haben. Joachim E. Berendt erwähnt in seinem «Jazzbuch»-Mitschnitte von historischen Bebop-Sessions im New Yorker «Royal Roost» aus der zweiten Hälfte der vierziger Jahre: «Was Roach trommelt, kann man genauso mitsingen

wie das, was Lee Konitz auf dem Altsaxophon bläst. Und umgekehrt: Was Lee auf dem Altsaxophon spielt, ist rhythmisch genau so komplex wie das, was Roach auf dem Schlagzeug schlägt.»

Auch im legendären Massey-Hall-Konzert von Toronto im Jahre 1953 mit Charlie Parker und Dizzy Gillespie trommelt Roach, etwa in «Salt Peanuts», Melodien. In einem Interview mit dem Jazz-Podium** auf die damalige Spektakularität dieser Spielweise angesprochen, meinte Roach allerdings, dass dies nichts Neues gewesen sei. «All die anderen vor uns, wie Big Sid Carlett oder Baby Dodds, haben es auch getan; sie haben improvisiert.»

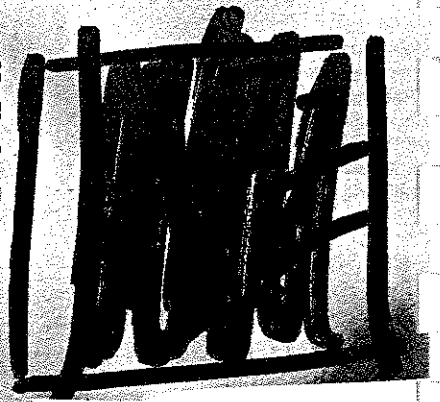
«I look for lyricism»

Schliesslich hat Roach den Glauben, dass Jazz nur im 4/4-Takt swingen könne, gründlicher zerstört als irgendein anderer. Er spielt ganze Drum-Soli in konsequentem Walzerrhythmus und swingt gleichwohl mehr als mancher andere Musiker, der sich auf Viererrhythmen beschränkt. Und er überlagert dicht und strukturell in einer Art rhythmischen Kontrapunkts beispielsweise 7/4-Metren mit 4/4-Metren, und dies alles mit einer Klarheit und Zurückhaltung, durch die sein Ausdruck verständlich wird: «I look for lyricism.»

1956/57 hat er mit seinem Quintett eine ganze LP im Walzertakt aufgenommen: «Jazz in 4/4-Takt»

«Ich versuche mit dem Rhythmus
zu tun, was Bach mit der Melodie
getan hat.»

Max Roach



me». Zu dieser Arbeit meinte
Roach: «Anfanglich geht es
einem wider den Strich, so
zu spielen, doch nach einer
Weile pendelt sich alles ein.
Ich fühle mich auch nicht
eingeengt oder befürchte,
in den $\frac{7}{4}$ -Takt zu verfallen,
wenn ich nicht ständig auf-
passen würde. Nach kurzer
Zeit ist alles ganz natür-
lich.» Und darin liegt letzt-
lich wohl auch das Ge-
heimnis der organisch ge-
wachsenen Musikalität von
Max Roach, nämlich so
weit zu kommen, «dass man
nicht mehr vor einem In-
strument sitzt, sondern das
Instrument selber ist. Wenn
ich am Schlagzeug sitze mit
all den Becken und Fellen,
bin ich nicht länger Max; ich
bin das Schlagzeug, ich bin
die Trommel, und wenn ich
spiele, gehe ich aus mir
heraus im eigentli-
chen Wortsinn.
Ich erweitere
mich.»

Beat Müller

APERERO

Bill Frisells Musik ist Fiktion. Die Fiktion einer grossen amerikanischen Volksmusik aus den Jahrzehnten, da die USA modern waren. Der Gitarrist und Komponist spielt in Willisau im Duo mit seinem langjährigen Drummer Joey Baron.

Wenn Bill Frisell auf der Bühne oft seinen Standort wechselt, geschieht dies nicht, weil sein Arzt ihm Bewegung nahegelegt hätte. Es sei halt nützlich, so der Gitarrist, die Musik aus verschiedenen Perspektiven zu hören.

Mit der gleichen Methode hat Bill Frisell aus der US-amerikanischen Musik des 20. Jahrhunderts seine eigene Vision geronnen. Er hat die verschiedensten Standorte eingenommen und differenzierte Perspektiven entwickelt. Er war der Bluesman, der sich über Aaron Coplands Partituren beugte, der Jazzer, der Jazz als Folk verstehen lernte. In den Arbeiten der letzten Jahre, auf dem meisterhaften Album «This Land» (1994) wie auf der aktuellen «Quartet»-Platte, scheint Bill Frisell am Ziel angekommen zu sein – bei einer ureigenen Musik, frei von Stilen, geprägt durch eine fast schon unheimlich kraftvolle Omnipräsenz der amerikanischen Populärkultur.

Zunächst hatte Bill Frisell, 1951 in Baltimore geboren, mit seiner ungewöhnlichen, in Berklee entwickelten Technik auf sich aufmerksam gemacht. Zwar aus der Fusion-Schule mit ihrem Rock/Jazz-Hybrid stammend, richtete Frisell sehr früh sein Augenmerk darauf, Noten wegzulassen. Den so gewonnenen Raum nutzt er zu Experimenten mit Klangfarben, was zu seinem flächigen, hallenden, oft fast orgelhaften Gitarrenspiel führt – zu einer ungleich reichhaltigeren Musik, als sie der Noten-Overkill des Fusion-Mainstreams je bieten konnte.

Seine eigene Gitarrensprache

Nach Versuchen, wie Jim Hall oder John McLaughlin zu klingen – fand Bill Frisell durch seine Sessions und Tourneen mit Paul Motian und John Zorn weiter. Speziell Zorn habe ihn aus dem «komfortablen Bereich» herausgelockt und zu einem «experimentelleren, unvoreingenommenen Zugang zu seinem Instrument genötigt.

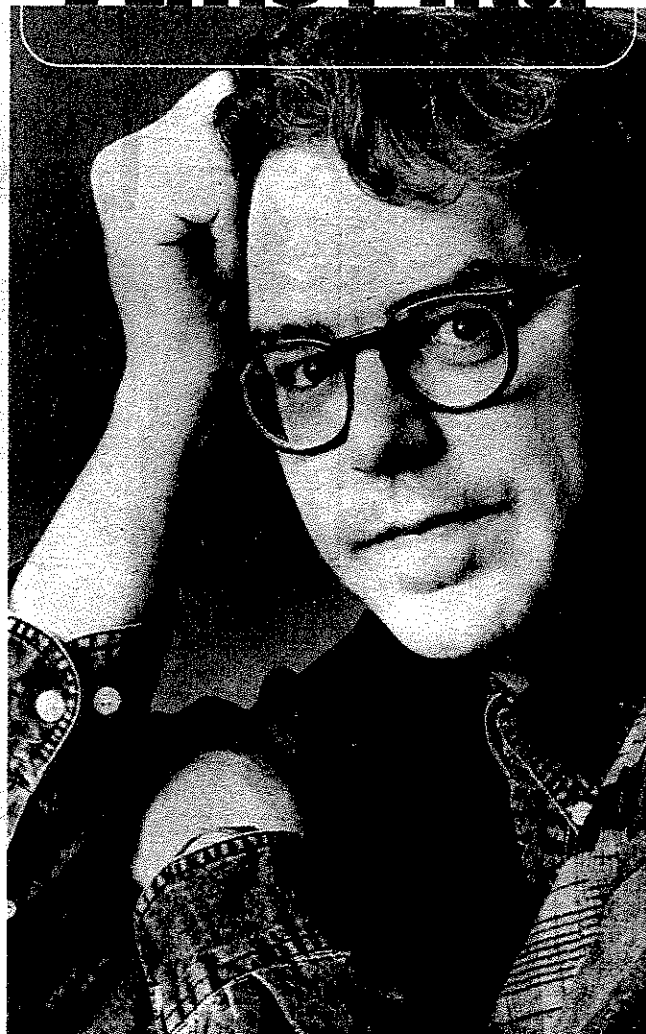
Mit diesem Rucksack begab er sich schliesslich zurück in seine Jugend, als er in einer Marching Band Klarinette spielte. «Ich erinnerte mich plötzlich an Lieder, die ich als Zweijähriger gehört hatte. Was immer da noch auftaucht, ich werde es benutzen – auch wenn jemand den-

ken sollte, das sei nicht cool», erzählte Frisell dem Jazzmagazin «Downbeat» über seine Vision von amerikanischer Musik. Das Album «Have A Little Faith» (1993) war ein erster grosser Schritt dahin: In ungewöhnlicher Besetzung – neben seiner langjährigen, nun aufgelösten Rhythmusgruppe mit Drummer Joey Baron und Bassist Kermit Driscoll spielte Don Byron die

«Die Bühne ist der Platz, wo alles möglich ist; wo ich sämtliche Regeln brechen kann, ohne dass jemand verletzt wird»

Bill Frisell

Amerika the beautiful



Volksmusik mit Bill Frisell

bum selbstgewiss «This Land» nennen konnte. Ohne Klucevsek, dazu mit Billy Drewes (Sax) und Curtis Fowlkes (Posaune), wurden nun ausnahmslos Frisell-Kompositionen gespielt. Die beinahe schon überlebende grosse Fiktion einer amerikanischen Volksmusik wird ohne Zweifel auch in Zukunft eines der Hauptwerke des Gitarristen bleiben.

Inspiration durch Bildmedien

Danach waren weiterführende Schritte bestimmt nicht einfach, doch Bill Frisell fand sie – obwohl vielbeschäftigt in anders gelagerter Projekten mit Don Byron, Ginger Baker oder Elvis Costello (mit dem er die monströs schlechte Live-CD «Deep Dead Blue» einspielte). Er liess sich zusätzlich von Bildmedien inspirieren. Auf zwei CDs spielte er im Trio mit Joey Baron und Kermit Driscoll Musik zu den Buster-Keaton-Filmen «Go West», «The High Sign» und «One Week» – wunderliche, verspielte Musik, die dem Slapstick in Keatons Kunst ebenso gerecht wird wie der bodenlosen Traurigkeit.

Heute lebt Bill Frisell in Seattle, wo er einen berühmten Nachbarn hat: Gary Larson. Für ein TV-Special mit Animationen des genialen Cartoonisten geschriebene Stücke hat Frisell nun für sein neues Quartett (Frisell; Ron Miles, Trompeten; Eyvind Kang, Violine, Tuba; Curtis Fowlkes, Posaune) arrangiert. Entstanden ist souveräne Musik über die Ideen eines Sarkasten, dessen Mission – und grosser Spass – ebenfalls ist, gewohnte (amerikanische) Perspektiven zu verschieben...

Christoph Fellmann

Samstag, 31. August
The Art of the Duo
14.30 Uhr

Vor genau zehn Jahren hatte Vernon Reid mit seinen Living Colour am Willisauer Festival Europa-Premiere – zwei Jahre vor dem grossen Durchbruch mit dem Album «Vivid» von 1988. Living Colour haben sich 1995 aufgelöst. Ein Wiederhören mit dem «Teufelsgitarristen» gibt es nun im Duo mit Elliot Sharp.

Die New Yorker Szene war Anfang der achtziger Jahre mächtig am Brodeln. Und die damals innovativsten Impulse sowohl im New-Jazz als auch in der experimentellen Avantgarde und im Rock kamen denn auch aus dem «Big Apple». Ein gewichtiger Exponent und als solcher in etwa ein Sammelsurium gleich aller Bestrebungen war der von der westindischen Insel Montserrat stammende, jedoch im New Yorker Stadtteil Brooklyn aufgewachsene Vernon Reid.

Musikalisch kümmerte sich Vernon Reid nie um etwelche Schwarzweissmalerei. Hingegen etlichen und polemischen Kummer bereitete sein unbekümmerter Umgang mit weissen Formen wie dem Hardrock und Heavy Metal den ethnisch-ideologisch strikten schwarzen Lagern. Afroamerikanische Musikblätter verhöhnten Reid lange ob seiner weissen Annäherung.

Aber auch die Plattengiganten in weisser Hand zeigten anfänglich Berührungsängste und zögerten, trotz prominenter Fürsprache von Mick Jagger, mit einem Vertragsabschluss. Bei allem Geplänkel um ihn und um seine Musik am, meisten missverstanden fühlte sich Vernon Reid selber. «Black Power» sah er nie verraten. Im Gegenteil. Ihm ging es stets um ein gestärktes schwarzes Selbstbewusstsein, das eben innerhalb einer weissdominierten Gesellschaft. Seine politisch und sozialkritisch engagierten Songs sprechen diesbezüglich so radikal wie eigentlich unmissverständlichen Klartext.

Fünf harte Jahre mussten dennoch zwischen der Bandgründung von Living Colour 1993 bis zum Platten-Debüt verstreichen. Doch wie «Vivid» schlagartig sich zum Millionenseller entwickelte, erblassen allmählich auch die Nörgler. Das Publikum indes, ein vorerst vorwiegend weisses zwar, fuhr auf Living Colour sofort ab. Mit ihrem ebenso aggressiven wie expressiven Mix aus Heavy Metal und Punk mit Funk und Jazz feierten Vernon Reid und seine zeitweilig umbesetzte Band während

sieben Jahren weltweite Erfolge. Der als Gitarrist erklärtermassen von einem Jimi Hendrix genauso wie von Carlos Santana beeinflusste und von Bands wie Led Zepplin, Sly and the Family Stone und Grand Funk Railroad beeinflusste Vernon Reid war in der New Yorker Szene schon vor dem Durchstart mit Living Colour ein Begriff. Insbesondere seine Mitwirkung in Joseph Bowies Jazzfunk-Tuppe Defunkt und danach in Decoding Society des Free-Funkers Ronald Shannon Jackson waren ihm ein Sprungbrett.

Produziert worden ist diese womöglich wirklich nur «missverständene Identität» von so gewieften Kennern wie Teo Macero (Thelonious Monk, Charles Mingus, Miles Davis) und Prince Paul (De La Soul). Mit bekannten Musikern aus Rock und Jazz sowie dem Scratcher DJ Logic bietet Reid einen Streifzug kreuz und quer durch seine gesammelten und gemachten Erfahrungen. Jazz, Funk, Punk, Rock, Blues, darunter Reverenzen an John Lee Hooker und Lightnin' Hopkins, Soul, Noise, Minimal, in einem Fall gar im sinfonischen Absprung und neuerdings auch Hip-Hop von allem ein bisschen. Eine in der Tat chameleonartige Musikeridentität.

In Willisau jedoch präsentiert sich Vernon Reid wiederum anders. Hier trifft er im Duo auf den radikalen Avantgardisten Elliot Sharp (g, b, sax). Begegnungen in

musikalischer Zweisamkeit sind für Vernon Reid allerdings nicht neu. Diesbezüglich in bester Erinnerung ist etwa die ebenso spannende wie herausfordernde Einspielung mit dem heuer ebenfalls am Festival auftretenden Bill Frisell.

Charles P. Schum

Brückenbauer

Wiederhören mit Vernon Reid

Freitag, 30. August,
19 Uhr
NY-Blues-Rock-Funk-Regg.
20 Uhr

CD-TIPS

KONZERT 1

Mike Westbrook Orchestra, *Le Cortège, On Duke's Birthday*
 Mike Westbrook Trio, *Love for Sale*
 Kate and Mike Westbrook Duo, *Stage Set*
 The Westbrook Blake, *Bright as Fire*
 Richard Galliano/J. Ch. Capon, *Blues sur Seine*
 Richard Galliano, *Lanita, Viaggio, Spleen*
 Kühn/Humair/Jenny-Clark, *Dreigroschenoper, Usual Confusion, From Time To Time Free*
 Daniel Humair, *Edges*
 Jean-François Jenny-Clark, *Unison*

KONZERT 2

Elliot Sharp, *Dyners Club, Westwork*
 Elliot Sharp/Carbon, *SubContempTation*
 Hiram Bullock, *World of Collision, Way Cool*
 Jean-Paul Bourelly, *Blackademic Blues, Saints and Sinners, Tribute to Jara*

KONZERT 3

Dino Saluzzi, *Kalman, Andina*
 W. Danner/Ch. Mariano/D. Saluzzi, *Pas de trois*
 Louis Scavias, *Rouge*
 A. Romano/L. Scavias/H. Texier, *Le Quercet*
 L. Scavias/E. Reijseger, *Et ou ne parle pas*
 Bill Frisell Quartet, *Bill Frisell Quartet*
 B. Frisell/H. Roberts/K. Driscoll/
 J. Baron, *Lookout for Hope*
 Joey Baron, *RAISEDpleasuredot*
 Bill Frisell Band, *Is that You?*
 Joey Baron, *Tongue in Groove*
 G. Peacock/B. Frisell, *Just so Happens*
 A. Takase/D. Murray, *Blue Monk*
 Aki Takase, *Close Up of Japan*
 David Murray, *The Tip, Jug-a-Lug, Hope Scope*

KONZERT 4

Roscoe Mitchell, *Hey Donald*
 Roscoe Mitchell & the Note Factory, *This Dance is for*
 Roscoe Mitchell & Ensembles, *Sound & Space Ensembles*
 Maria Joao, *Sol*
 M. Joao/M. Laginha, *Danças*
 M. Joao/A. Takase/N. H. Oersted-Pedersen, *Alice-Love*
 J. Joao/A. Takase, *Looking for Love*
 Daniel Schnyder, *The City, Mythology, Nucleus*

KONZERT 5

Italian Instabile Orchestra, *Skies of Europa, Live in Noci and Rive de Gier*
 G. L. Trovesi/G. Schiaffini, *Lei*
 G. L. Trovesi/Coscia, *Radici*
 Enrico Rava, *Carmen, L'Opera va, Electric Five*
 E. Rava/F. D'Andrea, *For Bix and Pops*
 Rava/Pieranunzi/Pietropaoli/Gatto, *Bella*

KONZERT 6

Rita Marcotulli, *Night Caller*
 P. Erskine/R. Marcotull/Taylor, *As is it*
 Max Roach Double Quartet, *Easy Winners, Bright Moments*
 Max Roach Quartet, *Scott Free*
 O. Pope Saxophone Choir, *The Saxophone Shop*
 O. Pope Saxophone Quartet, *The Ponderer*

Das Jazz-Festival

Von Donnerstag, 29. August, bis Sonntag, 1. September

IN DER FESTHALLE

DONNERSTAG, 20 UHR

Konzert 1: Orchestra and New Musette
 Mike Westbrook Orchestra:
 «Bar Utopia» mit 21köpfiger Band
 Richard Galliano acc; Daniel Humair dr; Jean-François Jenny-Clark b

Freitag, 20 UHR

Konzert 2: NY-Blues-Rock-Funk-Rap
 Vernon Reid g; Elliot Sharp g, el-b; sax
 Hiram Bullock g, voc; Frank Gravis el-b;
 Clint Ganon dr
 Jean-Paul Bourelly g, voc; Mark Betson key; Melvin Gibbs el-b; Will Calhoun dr

SAMSTAG, 14.30 UHR

Konzert 3: The Art of the Duo
 Dino Saluzzi bandoneon; Louis Scavias cl, bs, as
 Bill Frisell g; Joey Baron dr
 Aki Takase p; David Murray bcl, ts

SAMSTAG, 20 UHR

Konzert 4: Saturday Night Special
 Roscoe Mitchell reeds; Matthew Shipp g;
 Hugh Ragin tp; Jaribu Shahid b; William Parker b; Tani Tabbal dr; Gerald Cleaver dr
 Maria Joao voc; Mario Laginha p;
 Ricardo Rocha fado g; José Salguero perc
 Daniel Schnyder comp, sax; Michael Mossman tp; Jim Pugh tb; Dave Taylor btb; Robert Routh fr-h; Thomas Chapin ft; Andy McKee b

Sonntag, 14.30 UHR

Konzert 5: Viva Italia
 Italian Instabile Orchestra:
 Big Band mit italienischer Avantgarde
 «Carmen» by Enrico Rava
 feat. Gianluigi Trovesi, Michel Godard, Han Bennink u.a.

Sonntag, 20 UHR

Konzert 6: Finale
 Rita Marcotulli p; Palle Danielson b;
 Bob Moses dr
 Max Roach dr; Odeon Pope ts; Cecil Bridgewater tp; Tyrone Brown b

IM ZELT

DONNERSTAG, 18 UHR

Zounds
 Carlos Baumann tp; Marcel Papaux dr;
 Jean-Philippe Zwahlen g; Ohad Talmor sax

Freitag, 18 UHR

Atongo, Afro Music
 Atongo Simba voc, moro, gonje; Gabriel Schiltknecht dr, perc; Ljubo Majstorovic g; Nii Otu Annan el-b, gome; Alex Kanitua Bapulah obiente, perc

SAMSTAG, 12 UHR

B-Connected, Funk-Fusion
 Eugène Montenero g; Moreno Helmy as, ss; Christophe König key; Youri Gonard ts; Didier Blum dr; Pascal Macheret el-b; Mario Palumbo perc

Sonntag, 12 UHR

The No No Diet Bang
 Beat Wenger sax; Andy Brügger dr, perc;
 Jean-Pierre Schaller el-b; Theo Kapilidis g; Juan Monguía tp

RATHAUSBÜHNE

Freitag, 18.30 UHR

Trio Collectif & Hans Koch
 Pete Erhnrooth syn, cl; Bernard Donzel-Gargand syn; Philippe Moëgne-Loccoz syn, mandoline; Hans Koch b-cl, ts

SAMSTAG, 11 UHR

Lüdi/Saynkh/Kowald
 Werner «Sunnymoon» Lüdi as, ss; Sainkho Namtchylak voice; Peter Kowald b

Sonntag, 11 UHR

Pierre Favre, Tom Cora
 Pierre Favre dr, perc; Tom Cora cello

VERSCHIEDENES

EINTRITTSPREISE

Karten für sämtliche Haupt- und Zeltkonzerte Fr. 220.-
 Karten für Konzerte 1 bis 6 je Fr. 45.-
 Karten für Konzerte Rathausbühne Fr. 20.-
 Karten für Zeltkonzerte Fr. 10.-

KARTENVERKAUF

bei der Schweizerischen Bankgesellschaft Luzern, Pilatusstrasse 8, Luzern. Tel. 041 - 208 12 12
 Mit SBG-Jugendkarte Preisreduktion von Fr. 10.- bei Ticketbezug am SBG-Schalter in Luzern.

ÜBERNACHTUNG

Der Campingplatz im Festgelände ist für Festival-Besucher kostenlos.
 Das Matratzenlager im Sportzentrum kostet Fr. 10.- pro Nacht.
 Hotelunterkünfte sind nur in der Umgebung von Willisau möglich;
 Auskunft: Verkehrsbüro Willisau, Tel. 041 - 970 26 66.

AUSSTELLUNG



Der bekannte Rostocker Künstler Feliks Büttner zeigt vom 23. August bis 1. September im Rathaus Willisau Jazzbilder. An der Vernissage vom Freitag, 23. August, um 18.30 Uhr, spielt das Helmut Joe Sachse Trio (Helmut Joe Sachse, g, Manfred Hering, sax, John Marshall, dr). Der Künstler wird live zur Musik malen.

SERIEGRAFIE



Der Willisauer Grafiker und Organisator von Jazz in Willisau, Niklaus Troxler, offeriert zum Jubiläum «30 Jahre Jazz in Willisau» und, um die hohen Festivalkosten zu decken, eine Original-Seriegrafie im Format 56 x 76 cm, handsigniert und nummeriert. Das vierfarbige Blatt kostet Fr. 380.- (ungerahmt) bzw. Fr. 500.- (gerahmt). Es wird auf Wunsch von Troxler mit einer persönlichen Widmung versehen. Näher Informationen bei: Jazz in Willisau, Postfach, 6130 Willisau.

INTERNET

Alle Informationen zum Festival finden Sie dieses Jahr auch auf der Homepage vom Jazz Festival Willisau:
<http://www.jazzwillisau.ch/>

Das Herz auf den Tisch legen

Saxophonist Werner Lüdi

Einst aus der Enge Graubündens geflohen, lebt er jetzt idyllisch in Malans und macht auf seinem Saxophon immer noch «erschreckende» Musik: Werner Lüdi am Samstag in Willisau.

Lüdi am Telefon. Erzählt vom Festival in Nickelsdorf, wo er mit dem Trio (Stefan Wittwer, Michael Werthmüller) angetreten ist. «Und weisst du, es ist uns gelungen, was man schon nicht mehr für möglich hält. Wir haben die Leute erschreckt! Tage später treffe ich ihn in Zürich, zwischen Proben für Cendrars' «Madame Thérèse». Als Faktum wird er dort, mit und ohne Saxophon, bestimmt auch wieder ein paar Leute erschrecken.

«Erschreckst du sie gerne, die Leute?» – «Ach, weisst du, das ist oft ein ganz grosses Missverständnis», meint er. In Chur hätten sie ihn auch immer gefragt: Warum bist du so wütend, so zornig? «Dann musste ich immer sagen: Das ist Lebensfreude, Überschwang, emotional geladen! Nicht weil ich wütend bin auf die Umstände – die sind zwar katastrophal, aber nicht für mich speziell.»

Lüdi ist unverwechselbar

Allein seine physische Präsenz löst journalistische Phantasieschübe aus: Der knorrige Bergler, der mit den Geissen redet, der Eigenbrötler mit dem kantigen Schädel, Bündner Urgestein. Stört ihn nicht weiter, amüsiert ihn wohl letztlich. Möglich, dass er die Kohle noch schürt und gespannt ist, welche Zeitungsprosa entsteht, wenn er erzählt, dass er vor Wasserfällen bläst, oder damals, als er das Saxophon nach fünfzehn Jahren wieder aus der Ecke geholt und im Wald damit Bäume angebrüllt hat.

Angefangen hatte er mit 18 oder 19 oder 20. Der Motor? «Damit ich eine Möglichkeit hatte, mit meiner komplexen Charakteranlage fertigzuwerden, damit ich das irgendwie the-

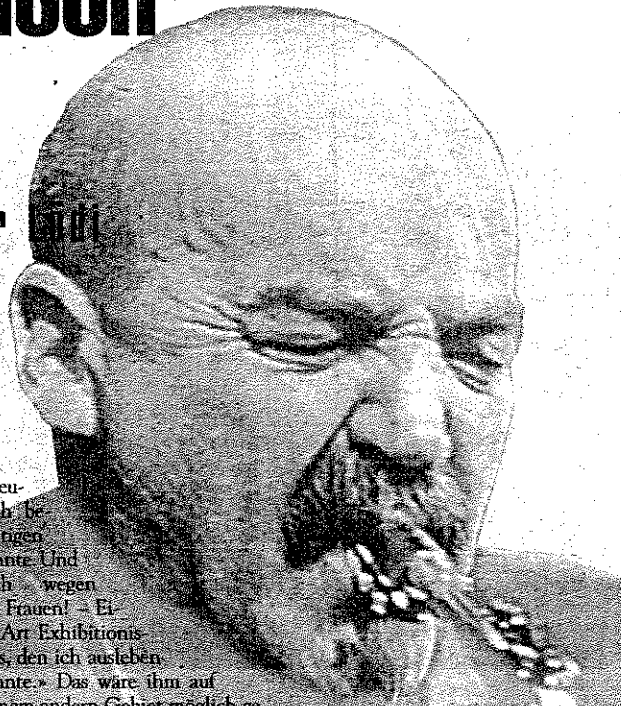
rapeutisch bewältigen konnte. Und auch wegen der Frauen! Eine Art Exhibitionismus, den ich ausleben konnte.» Das wäre ihm auf keinem andern Gebiet möglich gewesen. Er habe einfach nach Gehör gespielt. «Und bin dabei grandios gescheitert. Weil ich nur auf die Bühne wollte, ohne technisches Rüstzeug.»

Lüdi ging in die Werbung. Und nach Deutschland. «Aus der Schweiz raus, hatte sie gestrichen voll, alles Spiesser, und Graubünden im Hochquadrat. Auch der Süden lockt nicht. Anna Magnani und ihre Italianità haben mich genervt, dieses Laute, Lebenslustige. Ich bin ein introvertierter, verklemmter Mensch gewesen.» Deutschland dagegen hat ihn gelockt. «Hatte Maloché!» Mit Hans Henny Jahn hat er Skandinavien entdeckt und bereist.

Nach zehn Jahren – eine Love-Story – ist er nach Basel gezogen. Ist irgendwie in der Reklamationsabteilung bei Firestone gelandet, bevor man ihn bei der hochkarätigen Agentur G&K entdeckte. «Ich bin Texter geworden und habe gar nicht gewusst, dass es das gibt.» Einer der G&K-Inhaber, Markus Kutter, habe gemerkt, «der war in Deutschland und hat Eisen gefressen». Bekam prompt einen der potentesten Aufträge: die Swissair-Kampagnen.

Noch ein Anfang

Nach fünfzehn Jahren Werbung, relativ bürgerlichem Leben und Komfort die klassische Krise mit 45:



«Dass ich meinen Traum, ein Musiker zu sein, keineswegs erfüllt habe.» Das Saxophon aus der Ecke geholt. Der Wald. Die Bäume. Und zufällig war Niklaus Troxler bei Ekkehard Jost über die sieben oder acht Zeilen gestolpert, die dieser dem freien Saxophonisten Lüdi gewidmet hatte. Knox holte ihn nach Willisau. Und Lüdi kam, with a little help from his friends, wieder auf die Bühne. Mittlerweile ist das Comeback fünfzehn Jahre alt. «Und der Motor, denke ich, ist immer noch der von früher. Die Möglichkeit, das Herz auf den Tisch zu legen mit dieser Musik. Noch immer interessieren mich nicht so sehr technische Brillanz oder komplexe Konzepte, sondern mich auszudrücken. Ausdruck ist für mich wichtiger als Eindruck!» Mit dem wunderbaren Nebeneffekt, dass er jetzt zu dieser randständigen Gruppe von frei improvisierenden Musikern gehört, zu denen er immer gehören wollte.

Mit dem weniger wunderbaren Nebeneffekt, dass sich mit dem Randständigen der Lebensunterhalt nicht bescheiden lässt. Es gebe zwar Musiker, die damit über die Runden kämen. Aber so ein Lebensstil widerstrebe ihm. «Ich habe gerne angenehme Lebensumstände, ich habe einen Sohn und eine Frau, die sind meine Stützen, und die sollen nicht am Hunger-



«Dass man eine Stunde lang alles gibt, was da ist. Das, denke ich, ist ja auch ein Konzept.»
Werner Lüdi

tuch nagen.» So muss er halt dazuver-dienen. Schreibt immer noch Werbe-texte (die besser sind als vieles, was zwischen Buchdeckeln daher-kommt). Und kann trotzdem nicht zu Höhenflügen ansetzen, muss auf dem Boden, muss bescheiden bleiben.

Hochqualifizierter Krach

Etwa 50 Konzerte pro Jahr kann er machen – in der Schweiz, in Deutsch-land, in Österreich. Fünfzigmal im Jahr Leute erschrecken, fünfzigmal «hochqualifizierter Krach» (ein Ver-anstalter). «Das trifft's irgendwie ganz gut», meint Lüdi. «Dass man eine Stunde lang alles gibt, was da ist...»

Lüdi ist mittlerweile 60. Ein grosszügiger, offener Mensch. Erzählt gerne und witzig, schön und bildhaft. Immer wieder Anflüge von rabeläuschem Gelächter, eine Art Vorgewitter zu den Exzessen am Saxophon. Und er wohnt, ganz idyl-lisch, in Malans (weiss inzwischen, dass es in Graubünden auch nicht schlimmer ist als anderswo). Aber man erwartet dort nicht unbedingt Musik, wie Lüdi sie macht. Müsste eine solche Musik nicht aus einer Grossstadt kommen, aus New York? – «Tönt denn Elliott Sharp wie ein Downtown-Eastsider? Tönt er nicht, wie wenn er irgendwo fischen ginge? – Nehmen wir mal an, das Trio ist urbane Musik und ich wohne aber ländlich, und die Musik hat eine gewisse Revolte, ich habe aber auch bürgerliche Züge. Ich muss es dir überlassen, wie du das siehst. Für mich ist es möglich. Mich hat auch der Lenin, der Rolls-Royce fährt, nie gestört. Ich habe den gut verstan-den. Weisst du, was ich meine!...»

Meinrad Buholzer

Samstag, 21. August
Werner Lüdi/Saxophon
Theaterhaus Willisau
19.30 Uhr / 20.00 Uhr



Der Schweizer Saxophonist Daniel Schnyder lebt in New York, weil er dort auf eine aussergewöhnliche musikalische Infrastruktur traf.

Daniel Schnyder und «Secret Cosmos» aus New York

Der Schweizer Komponist und Saxophonist Daniel Schnyder bringt aus New York sechs Spitzenmusiker nach Willisau: «Secret Cosmos» verknüpft Klassik und Jazz, Geschriebenes und frei improvisiertes zu polyphonen verwobenen Klangbildern.

Die Traditionen der europäischen Kammermusik und des amerikanischen Jazz miteinander zu verbinden und auf einen neuen Nenner zu bringen ist in den letzten Jahren zum bevorzugten Arbeitsgebiet von Daniel Schnyder geworden. Der 35-jährige Schweizer, der seit vier Jahren in New York lebt, hat diesbezüglich seine Ambitionen schon mehrfach eingelöst. Seine Werke hat er auf über zehn Platten dokumentiert. Er hat sowohl mit dem Vienna Jazz Orchestra wie mit dem Orchester der Tonhalle Zürich oder der NDR-Big-Band zusammengearbeitet.

Seit seiner musikalischen Ausbildung am Konservatorium Winterthur, am Boston Berklee College of Music und an der Banff Summer School in Kanada ist Schnyder in beiden Idiomen zu Hause: Er hat Opern, Streichquartette und Symphonien geschrieben, handkehrum aber auch immer das Handwerk

und die Inspiration des Jazz gepflegt.

Spitzenmusiker

«In meinem Ensemble Secret Cosmos habe ich eine geradezu ideale Gelegenheit, die Möglichkeiten einer Verknüpfung von Kammermusik und Jazz auszuloten und mit diesen musikalischen Sprachen zu experimentieren», betont Schnyder. Das Projekt «Secret Cosmos» existiert mit Unterbrüchen seit zehn Jahren. Das neue Ensemble – mit sechs Bläsern und einem Bassisten – ist durchwegs mit Musikern aus New York besetzt: Michael Mossmann (Trompete), Jim Pugh (Posaune), David Taylor (Bassposaune), Andy McKee (Bass), Thomas Chapin (Flöte) und Robert Routh (Frenchhorn). Schnyder selber spielt Saxophon und zeichnet für die Kompositionen verantwortlich.

Schnyder ist ausserordentlich glücklich mit diesem Ensemble. «Die Musiker sind wahre Virtuosen auf ihren Instrumenten. Du kannst irgend etwas Ausgeklügeltes schreiben, und sie können es spielen. Das gibt es selten genug.» Die Gelegenheit, regelmässig mit solchen Spitzenmusikern arbeiten zu können und sich davon inspirieren zu lassen sei ein Hauptgrund, warum er in New York lebe. «Zudem ist hier die ganze musi-

kalische Infrastruktur in einem Ausmass vorhanden, wie man das in der Schweiz nicht hat. Das wiederum zieht Künstlerinnen und Künstler aus ganz verschiedenen Bereichen an. Damit wird New York auch für einen Komponisten interessant.»

Polyphonie

Das aktuelle Ensemble «Secret Cosmos» setzt Schnyders Intentionen fort, kammermusikalisches und jazziges Material möglichst ohne Abstriche ineinander zu überführen und damit neuartige polyphone Klang- und Groove-Texturen zu schaffen. In erster Linie werden in Willisau Kompositionen von der brandneuen CD «Tarantula» (Enja) zu hören sein, die rechtzeitig zum Festival erscheinen wird. Auf ihr sind die gleichen Musiker wie beim Live-Auftritt mitbeteiligt. Bei zwei Stücken wirkt ausserdem Flötist Hubert Laws mit.

Neben «Secret Cosmos» hat Schnyder in New York weitere Projekte laufen. Demnächst wird ein «Tribute to Billie Holiday» auf CD erscheinen, an der auch Saxophonist Lee Konitz beteiligt ist. Im weiteren hat der vielbeschäftigte Schweizer für Abdullah Ibrahim (Dollar-Brand) Kompositionen geschrieben, die zusammen mit einem Symphonieorchester und afrikani-

schen Musikern aufgeführt werden. Auch ein Violinkonzert ist in Arbeit. «Es ist verrückt in New York. Hier sind viele der weltbesten Musiker in Reichweite. Und die Bereitschaft ist jeweils gross, bei einer Projekt mitzumachen, während in der Schweiz oft schwierig ist, gerade bei grenzüberschreitenden Projekten, die Leute zu motivieren.»

Integration

Das breitgefächerte Potential bestens ausgewiesener Musikerinnen und Musiker, die sich zudem in ganz verschiedenen Stilen des 20. Jahrhunderts auskennen, kommt Schnyders Verknüpfungsambitionen sehr entgegen. «Diese Ausgangslage wie ich sie in New York antreffe, wie die Musik bestimmt weiterbringen. Die Musik wird immer stärker zu einem essentiellen Abbild unserer künstlerischen Realität werden. Nicht mehr eine weitere Aufführung in einzelne Spezialitäten, sondern im Vordergrund stehen, sondern Integration von Ideen. Und zwar eine Integration ohne Einbussen.»

Pirmin Bass

Sonntag, 31. August,
Saturday Night Special,
20 Uhr

Individuell streng und herzhaft



Das Italian Instabile Orchestra brilliert seit 17 Jahren mit einer einzigartigen Mischung aus volkstümlichen Formen, Kompositionen und Improvisationen.

Willisau gibt zu Entdeckungen Anlass. Es schafft den Blick frei – an der eigenen, nationalen Szene, ein paar internationalen Stars und den Amerikanern vorbei – über Grenzen hinweg, zum Beispiel die italienische.

Mit dem Italian Instabile Orchestra gastiert so etwas wie ein Konzentrat der interessantesten zeitgenössischen Musiker der Halbinsel in Willisau. Das Orchester wurde 1990 vom Trompeter Pino Minafra und vom Dichter Vittorio Curci gegründet. Vom Konzept her dem Vienna Art Orchestra oder dem Breuker Kollektief verwandt, strebt es – vergleichbar den Projekten des Franzosen Louis Scalvis – eine imaginäre Folklore an. Ohne Hierarchie sind hier Musiker unterschiedlichster, wenn nicht sogar widersprüchlichster Positionen vereint. Das bringt das Schiff zuweilen ins Schlingern, in die programmatische Instabilität.

Hitzig diskutiert

Den Aufführungen gehen offenbar zuweilen hitzige Diskussionen voraus. Der Posaunist Sebi Tramonata: «Bei uns ist alles so instabil.» Zugleich gewinnt das Ensemble daraus seine Kreativität und entzieht

sich der Erstarrung und den Erwartungen. Es breche Hörgewohnheiten und Szenentabus, schrieb «Jazzthetik»: «Keine andere Band spielt so selbstverständlich frei, dissonant, melodisch, romantisch, kitschig, schmalzig, schräg, akademisch, streng, impressionistisch, expressionistisch und herzhaft.» Und gerade hierin liegt wohl eine Qualität der Italiener: Dass sie sich ihre Individualität nicht nehmen lassen und sie, mit einer Portion Sturheit, aber auch mit Toleranz und Ironie, in ein vitales, vielschichtiges Orchester einbringen. Offenbar kein schlechtes Rezept: Ihre Instabilität hat sich als ziemlich stabil und robust erwiesen.



«Die Musik wird immer stärker zu einem essentiellen Abbild unserer künstlerischen Realität werden.»

Daniel Schneider

Auch in Willisau dürfte die 17köpfige Grossformation mit ihrer Mischung aus volkstümlichen Formen, Kompositionen und freien Improvisationen einen anregenden Beitrag zur zeitgenössischen Musik leisten.

Rava und Marcotulli

Eine zweite Grossformation bringt der Trompeter Enrico Rava auf die Bühne. «In Italien kann man der Oper nicht entfliehen», sagt der 53jährige Musiker, «sie ist ständig präsent, nicht nur in den Unterhaltungsmedien Radio und Fernsehen, sondern auch auf der Strasse. Die Oper ist Teil unserer Alltagskultur.» So hat er sich denn in jüngster Zeit

gleich an zwei Opern-Projekte gemacht: Die Verarbeitung von Opern melodien Puccinis, Pergolesis und Bizets für Jazzcombo und Kammerorchester sowie die Aufarbeitung von Bizets «Carmen». Unter den vier zehn Musikern, die mit Rava auftreten, finden sich Leute wie der Klarinetist Gianluigi Trovesi, der Bassist Bruno Tommaso als Arrangeur und Dirigent (beide übrigens auch im Instabile Orchestra), der Schlagzeuge Han Bennink sowie der Tubaspiele Michel Godard.

Mit einem eigenen Trio (mit den Bassisten Palle Danielsson und den Schlagzeuger Bob Moses) kommt die Pianistin Rita Marcotulli nach Willisau. Bereits in den achtziger Jahren auf der Jazzszene aktiv, hat sich die heute 37jährige Römerin in den letzten Jahren durch ihre Zusammenarbeit mit renommierten Jazzmusikern (unter anderem Dewey Redman, Enrico Rava, Michel Portal, Hélène La Barrière) einen Namen gemacht. Mit ihrem Gefühl für Sound und Rhythmus hat sie auch Soundtracks zu Filmen und Musik für Tanzprojekte geschrieben.

Meinrad Buholze

Sommerfest Willisau
Jazz Festival
Jazz Italia, 16.30 Uhr
Freitag, 20.00 Uhr

Gemeinsam sind sie stark

Es dürfte einer der Höhepunkte des diesjährigen, 30. Jazzfestivals von Willisau werden: das 18köpfige Italian Instabile Orchestra vereinigt die wichtigsten italienischen Jazzmusiker der verschiedensten Regionen, Generationen und Stilrichtungen.

Die berühmtesten «italienischen Verhältnisse» jetzt auch im Jazz? Viel schlimmer noch, beim «Italian Instabile Orchestra» wechselt der Bandleader schneller als jede italienische Regierung, nämlich alle paar Minuten: Im «demokratischsten Orchester der Welt», so der Begründer Pino Minafra, bringt jeder nicht nur seine eigenen Kompositionen mit, sondern leitet auch gleich selber deren Aufführung. Trotz dieser instabilen italienischen Zustände aber ist das 18köpfige Orchester inzwischen nicht bloss eine der stabilsten Einrichtungen der italienischen Jazzszene, sondern mittlerweile auch eine der spannendsten experimentellen Bigbands von Europa.

Entstanden ist das «Italian Instabile Orchestra» allerdings nicht aus einem bloss musikalischen Impuls: Es war vielmehr, wie die legendären amerikanischen Musikerkooperativen aus den 60er Jahren, zuerst einmal eine Verzweigungstat gegen den Zusammenbruch der experimentellen Jazzszene in den 80er Jahren.

Krisenstimmung

Noch in den 60er und 70er Jahren gab es in Italien neben den grossen internationalen Festivals nicht nur eine ganze Reihe von Jazzklubs und aktiven Konzertveranstaltern, sondern auch ein breites Publikum, das die neue Musik mit Offenheit und Neugier verfolgte. Und es gab auch einiges zu hören damals in Italien:

Während die einen Musiker, so der Trompeter Enrico Rava, der Schlagzeuger Aldo Romano oder das Quartett «Gruppo Romana Free Jazz», sich vor allem am amerikanischen und europäischen Freejazz orientierten, versuchten andere, so der Pianist und Komponist Giorgio Gaslini oder der Posaunist Giancarlo Schiaffini, Jazz mit der europäischen Zwölfton- und elektronischen Musik zu verbinden; wieder andere, so der Pianist Antonello Salis, der Bassist Marcello Melis oder die Saxophonisten Gianluigi Trovesi und Eugenio Colombo, liessen sich von der Folklore Siziliens, Sardinien oder des Piemonts inspirieren.

Zu den wichtigsten Foren der experimentellen Musik gehörten damals vor allem auch die zahlreichen Feste dell'Unità der kulturpolitisch progressiven Kommunistischen Partei. Mit der Trendwende zum kulturellen Konservatismus, der Sparwut der staatlichen Institutionen und dem Zusammenbruch der KPI in den 80er Jahren aber geriet die experimentelle italienische Musikszene zunehmend zum kargen Holzboden; nur gerade einige wenige, meist von den Musikern selbst initiierte Festivals wie das Clusone-Festival, das Contraindicazione-Festival in Rom oder das Noci-Festival in Puglia boten den italienischen Freejazzern noch bescheidene Auftrittsmöglichkeiten.

Gegen die Resignation

So war der erste Auftritt des Italian Instabile Orchestra, das der Trompeter und Festivalleiter Pino Minafra 1990 für sein Noci-Festival zusammenstellte, denn auch in erster Linie ein Akt der Selbstbehauptung, gleichsam die Musikalisierung der alten Arbeiterparole «Gemeinsam sind wir stark», ein Notruf auch gegen die Resignation unter den Musikern. Darüber hinaus, so

die Hoffnung Minafras, könnte ein solches Orchester, das Exponenten der verschiedensten Szenen, der verschiedensten Regionen und Generationen zusammenbringt, der desolaten Szene auch neue musikalische Impulse geben.

Obwohl das Instabile bereits bei seinem ersten Auftritt in Noci durchschlagenden Erfolg hatte, zeigte sich schnell, dass der gute Vorsatz auch seine riskanten Seiten hatte: Immer wieder brachte die Vielfalt der stilistischen Ansätze einzelne Musiker in den ersten zwei Jahren an die Grenze ihrer Toleranz und das Orchester an den Rand des Zusammenbruchs. So weigerte sich Giorgio Gaslini beim zweiten Auftritt des Instabile in Noci, wo er seinen berühmten «Pierrot Solaire» aufführte, bei den Kompositionen der anderen Orchestermitglieder mitzuspielen.

Italiensicher Bilderbogen

Inzwischen sind aus den ehemaligen Kontrahenten Freunde geworden, und was anfänglich als einmaliges Festival-Projekt gedacht war, hat sich in zahlreichen Konzerten in ganz Europa zu einem der aufregendsten Grossorchester der experimentellen Musik verfestigt. Obwohl das Instabile kaum etwas auslässt zwischen Postbop, melodieliebigem Rührstück, dissonanten Free-Jazz-Ausbrüchen, ausgeschriebenen Suiten und fröhlichen Folklore-adaptationen, ist seine Musik alles andere als die Verquickung zur postmodernen Beliebtheit. Vielmehr ist das Repertoire der 18 Komponisten und Musiker ein grossartiges Panorama der aktuellen italienischen Musik im weiten Umkreis des Jazz, ein Spiegel dessen, was derzeit die italienische Jazzszene bewegt.

Christian Rentsch

■ CD: Italian Instabile Orchestra. Skies Of Europe. ECM 1543.



Das demokratischste Orchester der Welt: Italian Instabile Orchestra.

(Bild: Luigi Zanon)

Das Programm des 30. Jazzfestivals Willisau

Do, 29. August

Orchestra And New Musette
The Mike Westbrook Orkestra
plays 'Bar Utopia', Richard Galliano - Daniel Humair - Jean-François Jenny - Clark 20.00 Uhr

Fr, 30. August

NY-Blues-Rock-Funk-Rap
Vernon Reid (Ex-Living Color) - Elliot Sharp, Hiram Bullock Trio, Jean-Paul Bourelly 'New Wave Bandit' 20.00 Uhr

Sa, 31. August

The Art Of The Duo
Dino Saluzzi - Louis Sclavis, Bill Frisell - Joey Baron, Aki Takase - David Murray 14.30 Uhr

Sa, 31. August

Saturday Night Special

Roscoe Mitchell Ensemble, Maria Joao Group, Secret Cosmos NY feat. Daniel Schnyder 20.00 Uhr

So, 1. September

Viva Italia
Italian Instabile Orchestra, 'Carmen' by Enrico Rava feat. Bruno Tommaso, Gianluigi Trovesi, Michel Godard, Han Bennink u.a. 14.30 Uhr

So, 1. September

Finale
Rita Marcotulli Trio/Palle Danielsson, Bob Moses; Max Roach Quartet feat. Odeon Pope, Cecil Bridgewater, Tyron Brown 20.00 Uhr

Rathaus Bühne

Fr, 30. August: Trio Collectif & Hans Koch, 18 Uhr, Sa, 31. August: Lüdi - Saynkho - Kowald, 11 Uhr,

So, 1. September: Pierre Favre - Tom Cora, 11 Uhr

Im Zelt

Do, 29. August: Zounds, 18 Uhr, Fr, 30. August: Atongo - Afro, 18 Uhr, Sa, 31. August: B-Connected, Funk-Fusion, 12 Uhr, So, 1. September: No No Diet Bang, 12 Uhr

Ausstellung

Feliks Büttner, Rostock, Jazz-Bilder im Rathaus, 23.8.-1.9.

Tickets

Telefonische Reservationen:
041/208 12 12, Fax: 041/208 12 13

Informationen

Jazz in Willisau, Postfach, 6130 Willisau, Tel. 041 970 27 31, Fax 041 970 32 31

Jazzfestival Willisau, 29. August bis 1. September

Erneut ein rundes Jazzjubiläum

Jazzfestivals kommen und gehen, dasjenige von Willisau hingegen steht wie ein Fels in der Brandung da. Ein Jahr nach dem 20. Jazzfestival kann man dieses Jahr im Luzerner Hinterland erneut ein rundes Jubiläum feiern. «30 Jahre Jazz in Willisau» steht als Motto über dem Festival, das am übernächsten Wochenende einmal mehr einen Einblick ins aktuelle Jazzschaffen gibt.

MARK THEILER

In der Schweizer Festivallandschaft ist Willisau eine der seltenen Konstanten. Während Montreux schon seit Jahren das Etikett Jazzfestival nicht mehr verdient, muss man sich in Zürich mit Geld- und anderen Sorgen herumschlagen, statt sich einer musikalischen Kontinuität widmen zu können. In Willisau dagegen bleibt das Konzept Jahr für Jahr das selbe. Neuerungen werden, wenn überhaupt, still und leise an das bestehende Grundgerüst, bestehend aus sechs Konzertblöcken an vier Tagen, angehängt.

Europa...

Der europäische Jazz bildet einen der beiden Schwerpunkte. Zuerst von ihren amerikanischen Kollegen, später dann vermehrt von der europäischen Kunst- oder Volksmusik beeinflusst, haben die Jazzer des alten Kontinents im Verlaufe der letzten Jahrzehnte eine eigene Sprache gefunden. Der italienische Trompeter Enrico Rava, die portugiesische Sängerin Maria Joao und der französische Akkordeonist Richard Galliano sind die besten Beispiele für diese Entwicklung. Rava verknüpft seine Liebe zur Oper mit neuem Jazz, Joao vermischt Fado, das Volksliedgut ihrer Heimat, mit der Gesangstradition einer Ella Fitzgerald, während Galliano die Musette-Klänge in ein Swing- und Bopumfeld setzt. Auch Louis Sclavis hat sich auf dem Gebiet

der realen und der imaginären Folklore einen Namen gemacht.

Am stärksten im europäischen Teil vertreten ist die Jazzgemeinde Italiens. Das Italian Instabile Orchestra ist sozusagen ein Konzentrat der führenden Köpfe der dortigen Szene. Namen wie Giorgio Gaslini, Gianluigi Trovesi, Pino Minafra, Bruno Tommaso oder Paolo Damiani gelten als ideenreiche Improvisatoren und Komponisten. Etwas anders die Pianistin Rita Marcotulli: Sie orientiert sich mehr an den amerikanischen

Wurzeln und hat ihre Sporen als Begleiterin von Dewey Redman oder Pat Metheny abverdient.

... und New York

Der zweite Schwerpunkt der Willisauer Festivalkarte ist klar dem US-Jazz gewidmet, der im Luzerner Hinterland eh und je in seiner ganzen Breite dokumentiert worden ist. Trotz verschiedenen grösseren lokalen Szenen ist und bleibt New York der Fixpunkt für den amerikanischen Jazz. Die fruchtbare Ambiance dieser Stadt zieht auch Europäer, wie den Zürcher Daniel Schnyder, an. Für den Mann, der als Komponist und Interpret mühelos zwischen Symphonik, Postbop, Kammermusik und Third Stream hin- und herpendelt, ist Big Apple

schon längst zur Heimat geworden. Erstaunlich ist, dass Schnyder für seinen Willisauer Auftritt auf ein Projekt zurückgreift, das schon vor seiner New Yorker Zeit entstanden ist, auf das schlagzeuglose Bläserensemble Secret Cosmos.

Neben dem Wahl-New Yorker Schnyder ist das dortige Jazzschaffen mit einigen wichtigen Exponenten in Willisau vertreten. Max Roach, Roscoe Mitchell und David Murray vertreten verschiedene Generationen des schwarzen Free Jazz, die Black Music; Bill Frisell und Joey Baron sind Repräsentanten der jungen weissen Avantgarde, während Vernon Reid und Jean-Paul Bourelly die Härte des Rock mit den Feinheiten des Jazz paaren.



Wieder einmal in Willisau: Max Roach, 1979 bei seinem Duoauftritt mit Anthony Braxton.

Foto: alt

13 Blöcke mit total 22 Konzerten an vier Tagen

Das Programm des Jazzfestivals Willisau

- mt. Sechs Konzertblöcke mit 15 Gruppen auf der Hauptbühne, drei Veranstaltungen auf der Rathausbühne und vier Auftritte im Festzelt bilden die Konzertaktivitäten des diesjährigen Willisauer Jazzfestivals. Das Programm im Detail:
- Traditionellerweise eröffnet eine Big Band am Donnerstagabend (29. August, 20 Uhr) das Festival: Dieses Jahr ist es einmal mehr Mike Westbrook und sein Klangkörper mit dem Programm «Bar Utopia». Zur Abrundung ein New Musette-Trio mit dem französischen Akkordeonisten Richard Galliano sowie Daniel Humair (dm) und Jean-François Jenny-Clark (b).
- New York wie es brodelt und kocht am Freitagabend (30. August, 20 Uhr): Die Gitarristen Vernon Reid, Elliot Sharp, Hyriam Bullock und Jean-Paul Bourelly lassen in drei verschiedenen Formationen ihre elektrisch verstärkten Saiten erschallen.
- Mit «The Art Of The Duo» ist der Samstagnachmittag (31. August, 14.30 Uhr) überschrieben: Dino Saluzzi (acc) trifft auf Louis Sclavis (cl); Bill Frisell (g) auf Joey Baron (dm) und Aki Takase (p) auf David Murray (ts).
- Stilsprünge prägen den Samstagabend (31. August, 20 Uhr): Zuerst freie Black Music mit dem Roscoe Mitchell Ensemble, dann Vocaljazz mit der portugiesischen Sängerin Maria Joao und zuletzt moderner Third Stream mit der Gruppe Secret Cosmos des in New York arbeitenden Schweizer Daniel Schnyder.
- «Viva Italia» ist das zutreffende Motto für den Sonntagnachmittag (1. September, 14.30 Uhr): Im Italian Instabile Orchestra sind 17 der besten italienischen Jazzler vereint; ein Teil davon bestreitet im zweiten Teil an der Seite von Enrico Rava auch das «Car-men»-Programm.
- Nahtlos geht's am Sonntagabend (1. September, 20 Uhr) mit Italofazz weiter: Rita Marcotulli, die italienische Pianistin, die schon mit Dewey Redman in Willisau aufgetreten ist, präsentiert sich erstmals als Leaderin eines Trios. Für das furiose Finale sorgt dann die Drummerlegende Max Roach, der ein prominent besetztes Begleittrio mit Odeon Pope (ts), Cecil Bridgewater (tp) und Tyrone Browne (dm) nach Willisau bringt.
- Auf der Rathausbühne sind eher kleinere Formationen angesagt: Das Synthesizentrio Collectif trifft auf den vielseitigsten Improvisator Hans Koch (bcl, ts) (Freitag, 18.30 Uhr); Werner Lüdi (as, ss), Sainkho Namtchylak (vcl) und Peter Kowald (b) pflegen das freie Triospiel (Samstag, 11 Uhr) und Pierre Favre trifft - dieses Mal ohne störende Trommlergruppe - auf den Cellisten Tom Cora (Sonntag, 11 Uhr).
- Im Festzelt ist lautes und hüpfiges Trümpf: Carlos Bauermanns neue Gruppe Zounds (Donnerstag, 18 Uhr); die Afrogruppe Alongo (Freitag, 18 Uhr), die Funkband B-Connected (Samstag, 12 Uhr) und The No No Diet Bang (Sonntag, 12 Uhr) treten dort zum Aperitif auf.

CASH

2319

Das hochexplosive Duo

Vernon Reid und Elliot Sharp suchen Willisau heim

Mit der Band Living Colour durchbrach der Gitarrist Vernon Reid Genrebarrieren. Gleiches tut er nun als Solomusiker.

Marc Bodmer

Rolling-Stones-Vorsteher Mick Jagger dachte, der dritte Weltkrieg sei losgebrochen, als Vernon Reid auf der Bühne des Punk-Schuppens CBGB in die Gitarre griff. Trotz dieses traumatischen Erlebnisses entschloss sich Jagger, für die noch unbekannte schwarze Rock-Band Living Colour zwei Demo-Songs zu produzieren. Doch selbst die prominenten Rückendeckung vermochte die Klischeevorstellungen der Studio-Gnommen nicht aus dem Weg zu räumen. Die farbigen Rocker hatten grösste Mühe, einen Plattenvertrag zu finden. Das war Mitte der achtziger Jahre. Heute - Platin- und Gold-Alben und eine Bandauflösung später - wütet Reid, der Wegbereiter der Metal- und Funk-Crossover-Generation, alleine weiter. Geblichen ist für die Sparten-

CD/KONZERT
CD: Vernon Reid, «Mistaken Identity», Sony Music, 28 Franken.
Konzert: Jazzfestival Willisau, 30. August, 20.00 Uhr, telefonische Reservationen: Telefon 041 208 12 12, Fax 041 208 12 13.



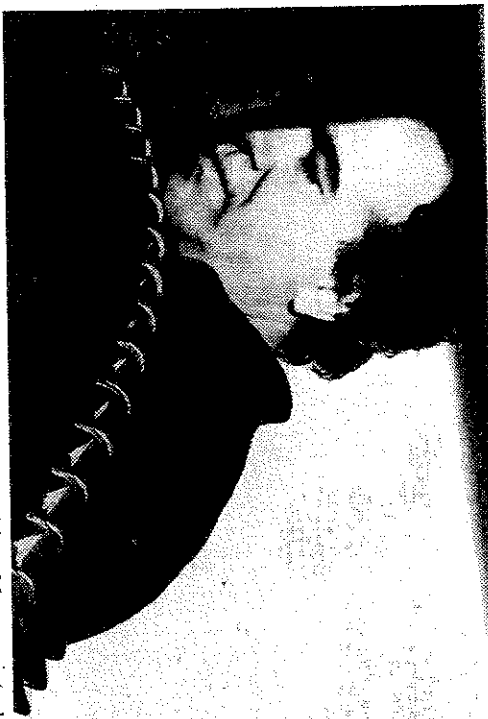
Vernon Reid steigt auf seinem aktuellen Soloalbum, das er wohlweislich «Mistaken Identity» nennt, mit einem queren Mix ein. Groovige Basslinien, um die sich seine Gitarrenriffs legen, werden von HipHop-Schrapnell durchschossen. Einziger sicher ist das Schlagzeugfundament. Diese rhythmische Basis verankert selbst abgehobene Kombinationen aus Autohupen-Arrangements und aus gesampeltem Babygeschrei. Mit

dieser faszinierenden Wechselwirkung hat Gitarrist Reid bereits zu Living-Colour-Zeiten experimentiert. Waren damals die Led-Zeppelein-Wurzeln noch stärker, hat Reid nun seine eigene, bizarre Identität gefunden, die er aber auf der CD wieder in Frage stellt. «Who Are You?» oder «What's My Name?» titelt er die Stücke, die keine Grenzen kennen. Reid zieht aus abgegriffenen Samples komplexe Gewächse heran, die den Hörer mit ihrem Funk augenblicklich umgarnen. Reids Ideenreichtum wird höchstens noch durch sein virtuos-ses Gitarrenspiel übertroffen. Der schwarze Gitarrero lässt sich nicht auf Hochgeschwindigkeitsbanalitäten ein, sondern versteht sein Instrument wie einst Hendrix als akustische Wunderüte. Mal schrummt er, dass es einem gesetzten Blueser wohl, mal quietscht und trillert er wie ein defekter Flipperautomat.

Mit welchen Überraschungen Vernon Reid in Willisau aufwarten wird, lässt sich nicht abschätzen. Bekannt ist bisher nur, dass er den Studio-personalbestand von sechs auf zwei Köpfe reduzierte. Mit seinem charismatischen Kollegen Elliot Sharp (Bass, Gitarre, Saxophon) dürfte er aber manchen horizontweiternden Scherz auf Lager haben. Selbst das Programmheft bezeichnet das Duo als «hochexplosiv».

Jazz Festival Willissau

29. August bis 1. September



Richard Galliano, bekannt als Begründer der «New Musette». (pd)

Vom 29. August bis 1. September findet in Willissau das Jazzfestival statt. DRS 2 überträgt den Eröffnungsabend am Donnerstag ab 20 Uhr, unter anderem mit dem Mike Westbrook Orchestra und dem Akkordionisten Richard Galliano. Nachfolgend ein Überblick über die Hauptkonzerte.

(lrb) Der Engländer Mike Westbrook und sein 21köpfiges Orchester gehören in Willissau zu den Stammgästen. Die Band, die das diesjährige Festival eröffnet, bringt wichtige britische Instrumentalisten zusammen, etwa Kate Westbrook, John Winfield,

Kunst des Duos

Der Samstagnachmittag steht ganz im Zeichen des Duos. Zentrales Element in der Musik des argentinischen Bandleaders Dino Saluzzi ist der «Tango Nuevo», immer mehr findet man aber in seiner Musik auch brasilianische Sambas oder Anklänge an die Anden, die er, zusammen mit dem französischen Klarinetisten und Saxophonisten Louis Schavis, zu moderner Improvisationsmusik verarbeitet. Grenzensprengend zeigt sich seit langem auch der amerikanische Gitarrist Bill Frisell, der mit seinem langjährigen Partner Joey Baron der Phantasie freien Lauf lässt. Ost und West begegnen sich im Zusammenspiel der japanischen Pianistin Aki Takase und des amerikanischen Saxophonisten David Murray.

Maria João

«Saturday Night Special» bringt das Roscoe Mitchell Ensemble, die Maria João Group sowie Daniel Schnyder mit seiner Gruppe «Secret Cosmos» auf die Bühne. Herausragend ist hier der Auftritt von Maria João: Inzwischen gibt es im Jazz eine Reihe von Sängerinnen der jüngeren Generation, die ihre Stimme wie ein Instrument einsetzen; unter ihnen vermag die Portugiesin aufgrund ihrer künstlerischen Reife und der Sicherheit ihres musika-

Infos und Reservationen

Die Konzerte beginnen jeweils abends um 20 Uhr sowie am Samstag- und Sonntagnachmittag um 14.30 Uhr. Zusätzliche Konzerte auf der Rathaus-Bühne und im Zelt, am Donnerstag und Freitag ab 18 Uhr, am Samstag und Sonntag ab 11 Uhr. Information: Telefon 041/970 27 31. Reservation: Telefon 041/208 12 12.

Live-Sendungen auf DRS 2:

Do 29.8. 20 Uhr
Fr-So, 30.8.-1.9. 20.40 Uhr
Die Live-Sendungen kommentiert Jürg Solothurnmann.

Die Nachmittagskonzerte werden vom Radio aufgenommen und zu einem späteren Zeitpunkt gesendet.

lischen Geschmacks ihre Position zu behaupten.

Max Roach als Höhepunkt

Am Sonntag schliesslich heisst es nachmittags «Viva Italia!». Das «Italian Instabile Orchestra» präsentiert die Crème der italienischen Jazzgarde, und Enrico Rava zeigt mit seinem vielköpfigen Orchester, wie man aus Puccini und Bizet Jazz herstellt. Und abends, nach dem Rita Marcotulli Trio der Höhepunkt des Festivals: der Drummer Max Roach, ein Gigant der Jazzgeschichte, mit seinem Quartett.

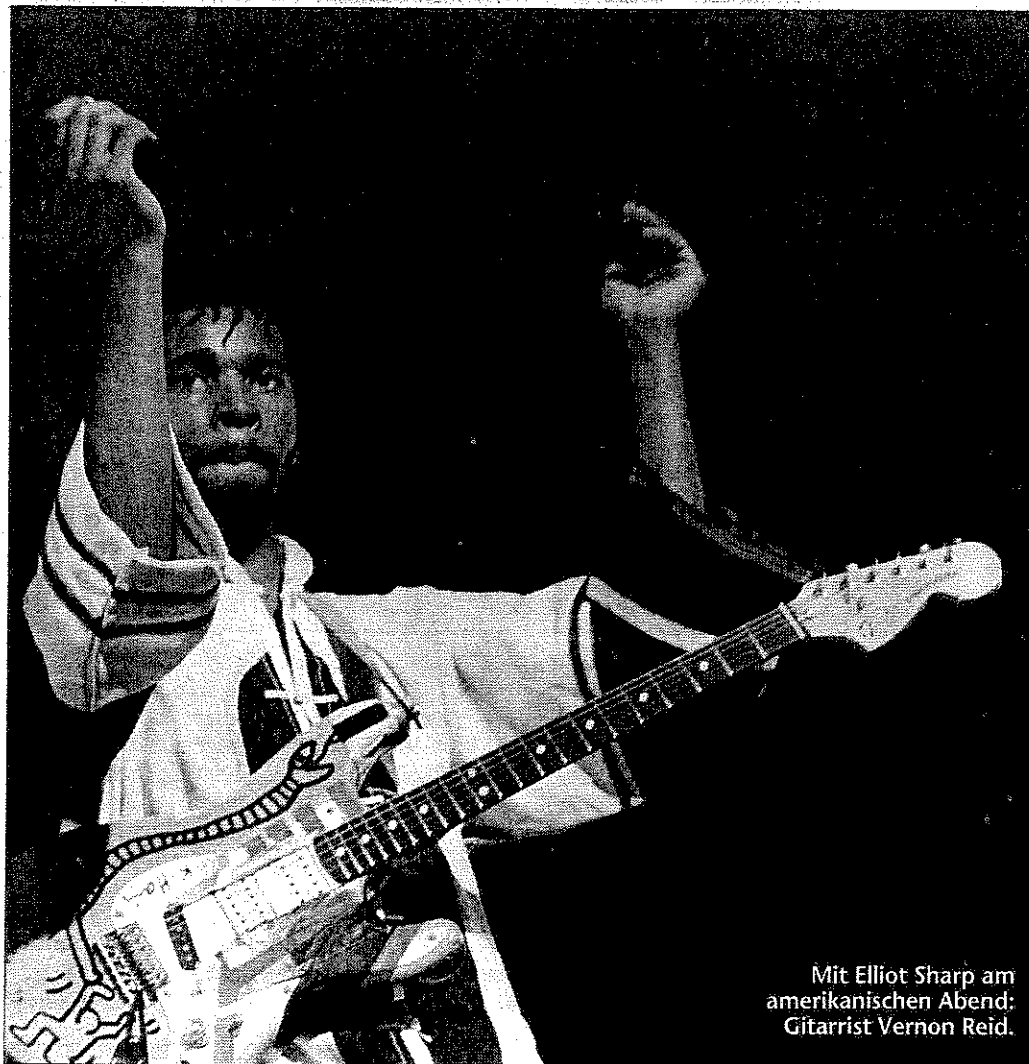
Das Jazz Festival hat Niklaus Troxler in Willissau zum ersten Mal organisiert. Dieses Jahr wird im Rahmen des diesjährigen Jazzfestivals zelebriert. Zur Eröffnung wurde das einundzwanzigköpfige Orchester des englischen Pianisten und Komponisten Mike Westbrook eingeladen, der vor sieben Jahren mit «On Abbey Road» am Festival den Beatles huldigte und dieses Jahr mit Bar Utopia Sounds und Songs um Utopia kreien lässt. Der Akkordionist Richard Galliano gilt als Begründer der New Musette, ist somit, was Astor Piazzolla für den Tango Nuevo war. Mit dem Schlagzeuger Daniel Humair und dem Bassisten Jean-François Jenny-Clark hat er zwei der wichtigsten Exponenten aus der Pariser Jazzszene zur Seite. Am kommenden Freitag spielen mit den Formationen der Gitarristen Herminio Ballester und Jean-Paul Bourelly die Crème der New Yorker Funk-Rock-Blues-Szene, etwas aus den gewohnten Bahnen geworfen durch das Duo von Vernon Reid und Elliott Sharp, die gewissermaßen den Duo-Nachmittag vom Samstag einleiten, an dem der Akkordionist Dino Saluzzi auf den Saxophonisten Louis Schavis trifft. Der Gitarrist Bill Frisell und der Schlagzeuger Joey Baron sind ein bewährtes Gespann, während mit der japanischen Pianistin Aki Takase und dem Saxophonisten David Murray recht gegensätzliche Welten aufeinander treffen. In der nächsten Woz erscheint ein Interview, das der Saxophonist Werner Lüdi mit der aus Tübingen stammenden Sängerin Sainkho Namtchylak geführt hat. Mit dem Bassisten Peter Kowald führen sie das Zwiesgespräch auf der musikalischen Ebene im Rahmen des Festivals weiter. (fb)

Willissau, Jazzfestival, Do, 29. Aug., bis So, 1. Sept.
Details im Kalender.

Dino Saluzzi ist sei Astor Piazzollas Tod der gefragteste Bandoneon-Spieler Argentinien. Am Jazzfestival Willisau spielt er zum Tango der etwas anderen Art auf.

Auftritt: 31.8. Willisau, CH-Tournee mit dem Omnibus Wind Ensemble vom 28.8.-04.9.

TELE Radio



Mit Elliot Sharp am
amerikanischen Abend:
Gitarrist Vernon Reid.

JAZZFESTIVAL WILLISAU 96

Europa im Kopf, Amerika im Bauch

Willisau feiert. Seit dreissig Jahren gibt es Jazz im kleinen Städtchen. Ein weltoffenes Festival präsentiert Musikerinnen und Musiker von allen Kontinenten.

Aus europäischen Ländern werden heuer auffällig viele Orchesterprojekte zu Gast sein. Aus den USA reisen Exponenten der aktuellen New Yorker Szene an und bringen einen Koffer voller Stilelemente aus Rock, Jazz, Funk und Rap mit. Spielt sich hier vor den Augen des Publikums das ab, was so oft als Klischee auf die amerikanische und die europäische Kultur projiziert wird? Die «geschichtslosen» Amerikaner bearbeiten aktuelle zeitbezogene Themen, während die Europavertreter mehr oder weniger hilflos in der Geschichte stochern und aus Versatzstücken ein neues altes Programm zusammenkleistern.

Auf den ersten Blick könnte dieser Eindruck tatsächlich entstehen. Der italienische Trompeter Enrico Rava wühlt in der Opernkiste und greift sich die «Carmen» heraus, um sie in einem Arrangement von Bruno Tommaso mit seinem Ad-hoc-Ensemble aufgefrischt zu präsentieren. Dem «Italian Instabile Orchestra» ist nichts heilig, ihm ist Duke Ellington was Giacinto Scelsi, die «Stones» was neapolitanische Klagegesänge, Hauptsache, die Stücke geben etwas her – ein Pasticcio der besonderen Art erwartet die Zuhörerschaft. Und dann ist da noch Mike Westbrook samt Big Band, der in seinem Programm «Bar Utopia» einen Teil seiner alten Songs miteinbezieht.

So einfach diese Einteilung zu machen wäre, so schnell

KURZ-TIP: ^{831 5} *Jazz-Festival Willisau*, 29. August bis 1. September: Mike Westbrook Orchestra und Max Roach Quartet featuring Odeon Pope heissen die Zugpferde des diesjährigen Festivals (Info-Line 041/970 27 31).
Deep Purple, Hallenstadion Zürich, 1. September: Als Ersatz für den langjährigen Problemitarrero Ritchie Blackmore hat sich der britische Hardrock-Dinosaurier Deep Purple Steve Morse (ex-Kansas) einverleibt.

D A Z u.a.

neXt ^{831 9}
 Sonntag SF DRS 21.40 Uhr
 Urs Widmers neuestes Buch «Im Kongo» wird ein Bestseller.
 / Theaterspektakel in Zürich - neXt begleitet Saburo Teshigawara durchs Getümmel. / Das Jazzfestival Willisau feiert den 30. Geburtstag und beschenkt sich mit Dino Saluzzi.

Anzeiger vom Bürschsee u.a.

Salsa & Afrika

5. Saisonbeginn im Moods

Moods • Während sich die Jazzfans Richtung Willisau aufmachen, lädt das Zürcher Moods mit Salsa, Klängen aus Afrika und dem Vorderen Orient zur Eröffnung der fünften Saison ein. Den Auftakt machen heute abend die Salsagruppe *Mayra León y Quinteto Cubano Cuba*. Das Ferien-sind-nun-vorbei-Fest beginnt um 21 Uhr. Am Samstag, Mittwoch und Donnerstag feiert dann ein Minifestival mit afrikanischer und arabischer Musik über die Bühne, nach der schweizerisch-afrikanischen Gruppe *Fanakolo* (African Night Nr. 1) folgt mit der *Atongo Simba Band* aus Ghana ein Brückenschlag von Afrika zu den Alpen (African Night Nr. 2), bevor mit der rituellen schwarzen Gruppe *Dar Gnawa Morocco* African Night Nr. 3, der Schluss- und Höhepunkt, folgt. (zsz.)

Willisauer Bote

^{831 9}
Jazz Festival Willisau

Region am Radio

pd. Die Zusammenarbeit zwischen dem Jazzfestival Willisau und Schweizer Radio DRS ist so alt wie die Veranstaltung im Luzerner Hinterland. Diese findet vom 29. August bis 1. September zum 22. Mal statt. DRS2 bringt die Eröffnung am Donnerstag sowie am Samstag und Sonntag Live-Sendungen mit Beginn um 22.40 Uhr.



Mike Westbrook



Jean-Paul Bourelly



Hiram Bullock



Enrico Rava

Fortsetzung von Seite 1

JAZZFESTIVAL WILLISAU 96

entpuppt sie sich als oberflächliche Fehleinschätzung. Zwar haben die Europäer mehrheitlich intellektuelle Programme zusammengestellt, dem stellen die Amerikaner einiges an Emotionalität entgegen. Doch die Amerikaner sind nicht kopflos und die Europäer keine körperlosen Musiker. Rava sieht in der Oper eine Aktualität und einen direkten Zusammenhang mit dem Leben in sei-

ner Heimat: «In Italien kann man der Oper nicht entfliehen, sie ist ständig präsent – nicht nur in den Unterhaltungsmedien, sondern vor allem auch auf der Strasse. Die Oper ist Teil unserer Alltagskultur.» Das «Italian Instabile Orchestra» seinerseits packt die ausgewählten Musikstücke mit Spielfreude, Improvisationstalent und Humor an und geht keinesfalls zimperlich mit ihnen um.

Westbrooks Programm dreht sich um Utopien, und dies nicht nur instrumental, sondern in guter alter Westbrook-Manier mit unkonventionellen Songs. Auch hier werden also unter Zuhilfenahme der Sprache Wünsche

formuliert, Missstände angeprangert, die Gegenwartsbezug haben – so, wie das am amerikanischen Abend mit Vocals und Raps geschehen wird. Vernon Reid, der Gitarrist der mittlerweile aufgelösten Band «Living Color», hat sein Powerplay mit demjenigen des Multitalents Elliot Sharp zusammengeschlossen. Sharp ist ein unermüdlicher Tüftler und ein kraftvoller Spieler. Seine Musik ist kompromisslos, neu und heftig und folgt sehr genau dem angestrebten Ideal. Jean-Paul Bourelly ist bekannt für seine engagierte, meist tanzbare Musik. Auch hier also nicht nur Rhythmus und Gefühl.

Kopf und Bauch gehören sowohl bei den Amerikanern als auch bei den Europäern zusammen. Einzig die Dosierung ist unterschiedlich. Fehlen wird weder das eine noch das andere Element.

Gabriela Schöb

Live-Übertragungen auf DRS 2 vom Jazzfestival Willisau 1996

Donnerstag, 29. August, 20.00–00.00

Freitag, 30. August, 22.40–01.00

Samstag, 31. August, 22.05–01.00

Sonntag, 1. September, 22.30–00.00

Fotos: Gérald Bosshard, Jacques Lowe, Ulf Fild

MUSIQUE

Avec le Festival de Willisau, l'été jazzy finit en beauté

La semaine prochaine, les amateurs de jazz ont rendez-vous à Willisau pour le meilleur festival de l'été.

Le Festival de Willisau en est à sa vingt-deuxième édition. Organisé de main de maître par le graphiste lucernois Niklaus Troxler, c'est le seul grand festival suisse exclusivement consacré à la musique de jazz moderne. A mille lieues des grandes machines commerciales hypermédiatisées comme Montreux, il propose un large panorama de la création musicale actuelle, dans des conditions d'écoute optimales et une ambiance chaleureuse et décontractée. Cette année, l'affiche fait la part belle aux musiciens européens et aux femmes. On pourra ainsi apprécier, parmi les habituelles «pointures» américaines, une chanteuse portugaise, une pianiste japonaise et une autre italienne, ainsi que deux grands orchestres venus de Hollande et d'Italie.

L'édition 1996 débute en beauté le jeudi 29 août, avec le nouveau projet de Mike Westbrook, l'un des compositeurs et arrangeurs les plus innovateurs du jazz contemporain. Après avoir revisté Puccini et les Beatles, le pianiste anglais viendra présenter avec son big band de 21 musiciens une suite musicale sur le thème de l'utopie, intitulée «Bar Utopia». La soirée se poursuivra avec le magnifique trio de l'accordéoniste français Richard Galliano, entouré de Daniel Humair à la batterie et de Jean-François Jenny-Clark à la contrebasse.

GUITARES EXPLOSIVES

La soirée de vendredi sera résolument

électrique: trois guitaristes parmi les plus doués de la nouvelle génération se partageront l'affiche avec un mélange explosif de rap, de rock et de funk. On attend tout spécialement de découvrir le duo de deux allumés de la scène new-yorkaise, le guitariste Vernon Reid (fondateur du fameux groupe Living Colour) et du multi-instrumentiste Elliot Sharp. A l'affiche également le trio du virtuose Hiram Bullock et le band du très original guitariste et chanteur de Chicago Jean-Paul Bourelly, avec le fameux bassiste Melvin Gibbs. Pour cette soirée à haute tension, les boules Quies sont vivement conseillées...

Le samedi après-midi s'annonce magique, avec trois superbes duos: tout d'abord, la rencontre du clarinetiste français Louis Sclavis et du bandonéoniste argentin Dino Saluzzi, puis celle du guitariste américain Bill Frisell et de son complice et batteur de longue date, le facétieux Joey Baron, et enfin un duo plutôt inattendu entre la pianiste japonaise Aki Takase et la star du saxophone David Murray. On se dépêchera d'aller manger pour ne pas rater la soirée, également chargée, qui verra se succéder le groupe de Roscoe Mitchell, l'un des fondateurs du fameux Art Ensemble de Chicago, le quartette de la séduisante chanteuse portugaise Maria Joao, avec son mélange unique de fado et de jazz, ainsi qu'un projet du saxophoniste zurichois Daniel Schnyder.



Maria Joao pour un festival qui fait la part belle aux femmes. E. Steiner

VIVA ITALIA

Et s'il fallait ne choisir qu'un seul concert parmi les six proposés par Niklaus Troxler, ce serait sans doute celui du dimanche après-midi, intitulé «Viva Italia», avec deux prestations qui promettent beaucoup: tout d'abord, le groupe du trompettiste Enrico Rava, le plus connu des musiciens de jazz italiens, qui propose des variations autour de l'opéra «Carmen», en compagnie de joyeux lurons comme le batteur hollandais Han Bennink ou le tubiste français Michel Godard. Ensuite, on pourra enfin entendre en Suisse la plus fantastique des grandes formations de jazz européennes, le fameux Italian Instabile Orchestra, qui comprend la crème des musiciens de la Péninsule pour un voyage musical plein de verve entre folklore et improvisation. Charlie Minus et les Rolling

Stones. Enfin, comme c'est devenu une habitude à Willisau, le dimanche soir est consacré à une très grande star: histoire de retenir les festivaliers exténués qui ne songent qu'à regagner leur lit... Cette année, après le trio d'une jeune pianiste italienne de très grand talent, Rita Marcotulli, c'est l'immense batteur américain Max Roach et son quartette qui jeteront les derniers feux d'une édition qui s'annonce superbe.

ERIC STEINER

Festival de jazz de Willisau, du 29 août au 1^{er} septembre. Réservations: 041/208 12 12. Prix par concert: 45 fr./abonnement pour les 6 concerts: 220 fr. On accède à Willisau par l'autoroute N2, direction Lucerne, sortie Dagmersellen.

WILLISAU KULTUR JAZZ FESTIVAL PROGRAMM SEP

Separat =

Donnerstag, 29. August:

Freitag, 30. August:

Samstag, 31. August:

Sonntag, 1. September:

(SDA-ATS\bum-rs/kul lu)

250552 aug 96

LU WILLISAU JAZZ FESTIVAL HINTERGRUND

Jazz Festival Willisau

Seit 30 Jahren bringt Niklaus Troxler Jazz nach Willisau

```
intergrund =
```

Am 16. Juli 1966 organisierte der damals 19jährige Niklaus
Proxler in Willisau ein Jazz-Konzert mit The Swinghouse Six. Dass

er damit seine Grundlage als Konzertveranstalter und zu einem der wichtigsten Festivals der Schweiz schuf, war ihm kaum bewusst. Noch weniger lässt die erste engagierte Gruppe darauf schliessen, dass Willisau bald ein Zentrum des Free Jazz werden sollte.

Offenbar bekam Troxler Lust am Organisieren. Jedenfalls brachte er auch 1967 wieder zwei Jazzgruppen ins Luzerner Hinterland. Und 1968 - während in aller Welt die Studenten revoltierten - waren in Willisau neue, bald darauf revolutionäre Töne zu hören. Unter anderen spielten Pierre Favre und Irène Schweizer dort. 1970 waren es bereits sieben Konzerte, die der Grafiker Troxler - auch Knox genannt - veranstaltete.

«One of the best places for music!»

Bemerkenswert ist einerseits, welche Musiker in der Provinz gastierten: John Tchicai, John Surman, Jan Garbarek, Chick Corea usw. Und bald rühmte Keith Jarrett Willisau als «one of the best places for music in the world». Bemerkenswert aber auch das Publikum, das fast aus der ganzen Schweiz nach Willisau pilgerte, um dort die neuen Töne des Jazz zu hören, während Free Jazzler andernorts vor leeren Sälen spielten.

1975 ging Troxler noch einen Schritt weiter und organisierte das erste Festival. Damit etablierte er Willisau als Zentrum des aktuellen Jazz mit europäischer Ausstrahlung. Die «Weltwoche» bezeichnete es damals als das «am sorgfältigsten programmierte Jazz-Festival des Jahres».

Unterstützungsbeiträge dank Defizit

Das erste Festival, obwohl musikalisch ein Erfolg, schloss mit einem beträchtlichen Defizit. Das hatte aber den positiven Effekt, dass Jazz in Willisau Unterstützungsbeiträge von Institutionen und Behörden, namentlich auch vom Kanton Luzern, erhielt. Man hatte dort inzwischen die Bedeutung der Konzerte und des Festivals erkannt.

Heute steht das Willisauer Festival nicht mehr so einsam in der Kulturlandschaft. Die Jazz- und Festival-Szene hat sich in den letzten Jahren stark verändert. Überall finden Konzerte statt, und kaum ein Wochenende vergeht ohne Festival.

Weiterhin herausragend

Brachte Troxler früher viele unbekannte, in der Schweiz noch zu entdeckende Musiker nach Willisau, so sind diese Überraschungen heute seltener geworden. Auch Willisau ist von Musik-Management und Agenturen abhängig geworden. Dennoch ist es gelungen, die herausragende Stellung und den eigenständigen Charakter des Festivals zu erhalten.

Nach wie vor spielen in Willisau repräsentative Vertreter aktueller Strömungen im Bereich des Jazz. Auch bemüht sich Troxler immer wieder, neue Tendenzen einzufangen. Und obschon er heute auf Sponsoren angewiesen ist (Hauptsponsor ist die Schweizerische Bankgesellschaft), konnte er verhindern, dass das Festival zu einem kommerziellen Rummelplatz der Beliebigkeit wurde.

Mehr denn je, hiess es im vergangenen Jahr in der «Neuen Zürcher Zeitung», habe Willisau versucht, «die Befindlichkeit des zeitgenössischen Jazzschaffens im übersichtlichen Mikrokosmos zu spiegeln». Und der Jazzkritiker Christian Rentsch meinte, das Festival bleibe «weiter das wichtigste Dokumentationsforum des modernen, aktuellen Jazz in der Schweiz».

18319
bsd020 4 ku 285 lzd 2280

WILLISAU KULTUR JAZZ FESTIVAL VORSCHAU

Jazz Festival Willisau

Zeitgenössische Klänge von Rava, Roach und Reid

Vorschau =

Willisau LU, 25. Aug. (sda) Am Donnerstag (29. August) wird das 22. Jazz Festival Willisau eröffnet. Das viertägige Festival bietet einen Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz und jazznahe Stile - der herausragende Anlass in diesem Bereich. 22 Konzerte mit insgesamt 125 Musikern und Musikerinnen sind programmiert.

Einen Prolog zum Festival gab es bereits am vergangenen Freitag abend. Im Rathaus wurde eine Ausstellung mit Jazz-Bildern des deutschen Malers und Grafikers Feliks Büttner eröffnet. An der Vernissage spielte das Helmut Joe Sachse Projekt. Die Ausstellung dauert bis zum 1. September.

Auftakt mit Mike Westbrook

Eröffnet wird das Festival am Donnerstag abend mit dem Orchester des Engländers Mike Westbrook und seinem neuen Programm «Bar Utopia». Im zweiten Teil spielt ein französisches Trio mit Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-Francois Jenny-Clark. Der Freitag abend steht im Zeichen von Blues, Rock, Funk und Rap: Vernon Reid und Elliot Sharp, das Hiram Bullock Trio und Jean-Paul Bourellys New Wave Bandit sind angekündigt.

Drei hochkarätige Duos sind am Samstag nachmittag zu Gast: Dino Saluzzi und Louis Sclavis, Bill Frisell und Joey Baron sowie Aki Takase und David Murray. Am Abend ist der Schweizer Saxophonist Daniel Schnyder mit der New Yorker Gruppe Secret Cosmos zu hören. Ausserdem treten das Roscoe Mitchell Ensemble und die Maria Joao Group auf.

Italienischer Akzent am Sonntag

Einen italienischen Schwerpunkt setzt der Sonntag. Am Nachmittag

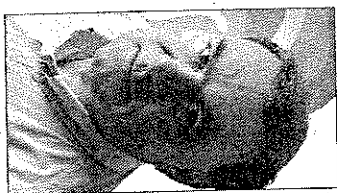
ist erstmals in Willisau das Italian Instabile Orchestra zu Gast. Anschliessend ist Enrico Ravas «Carmen»-Adaption zu hören. Auch der Abend beginnt mit einem italienischen Beitrag: dem Trio der Pianistin Rita Marcotulli. Zum Abschluss des Festivals kommt einer der grossen Jazzmusiker, der 71jährige Schlagzeuger Max Roach.

Zum zweiten Mal führt Festival-Organisator Niklaus Troxler einen kleinen Konzert-Zyklus auf der Rathaus-Bühne durch. Es spielen das Trio Collectif mit Hans Koch (Freitag), das Trio Lüdi-Saynkhokowald (Samstag) sowie Pierre Favre und Tom Cora (Sonntag). Auch im Festzelt werden wiederum Konzerte durchgeführt: Zounds (Donnerstag), Atongo (Freitag), B-Connected (Samstag) und The No No Diet Bang (Sonntag).

(SDA-ATS\bum rs/kul lu)

250551 aug 96

KULTUR



Jazz in Willisau
Niklaus Troxler über sein Festival, die Suche nach Neuem und den Spass an der Musik.

35

«Willisau kann mich nicht mehr provozieren»

Zum 22. Jazzfestival Willisau: Niklaus Troxler über Spass, Suche und Szene

Am kommenden Donnerstag beginnt die 22. Ausgabe des Jazzfestivals Willisau. Jazzkonzerte gibt es im Luzerner Landstädtchen aber schon seit dreissig Jahren. Ein Gespräch mit Niklaus «Kno» Troxler, dem Mann, der das möglich gemacht hat.

Als Sie vor dreissig Jahren die Willisauer Konzerte und neun Jahre später das Jazzfestival Willisau ins Leben riefen, waren diese Veranstaltungen frische Alternativen zum herrschenden Jazzbetrieb. Wie sieht es heute damit?

Niklaus Troxler: Natürlich ist es so, dass die provokative Seite, die der aktuelle Jazz damals hatte, in der Zwischenzeit weitgehend verlorengegangen ist. Heute kann man das Publikum mit keiner Musik mehr provozieren. Trotzdem organisiere ich meine Festivals mit dem gleichen Spass wie damals. Heute freue ich mich zum Beispiel daran, dass viele Musiker der ersten Stunde sich auf der Szene durchgesetzt und einen Stellenwert in der Jazzgeschichte erreicht haben. Sie möchte ich mit ihrer aktuellen Arbeit vorstellen. Daneben suche ich auch heute noch nach Neuem.

Hat sich die Erwartungshaltung des Publikums verändert?

Troxler: Früher glaube ich einmal, das Schubladendenken würde sich mit der Zeit aufweichen. Heute stelle ich fest, dass sich das Publikum gerade im Bereich des Jazz auf ganz enge stilistische Segmente kapriziert. Auf der anderen Seite wächst eine junge Hörerguppe heran, die viel offener ist. Für sie kann zum Beispiel traditioneller



Jazz plötzlich zur Entdeckung werden. Ich hute mich davor, ihnen als alter Kenner besserwisserisch den Spass an der Freude zu verderben. Die Zahl der Konzert- und Festivalveranstaltungen hat in den letzten Jahren auch in der Schweiz inflationäre Ausmasse angenommen. Was ist heute noch der Sinn eines Jazzfestivals Willisau?

Troxler: Selbstverständlich beobachte auch ich diese Inflation. Und tatsächlich habe ich bei den Einzelkonzerten übers Jahr zunehmend Mühe, mich von andern Konzertveranstaltern zu unterscheiden. Auch ich muss engagieren, was mir die Tourneveranstalter anbieten. Beim Festival ist es aber doch noch etwas anders. Ich bemühe mich da nicht wie andere Organisatoren,

möglichst dem Zeitgeist zu entsprechen. Ich mache mein Festival wie bisher nach meinem eigenen Gusto. So entsteht eine einmalige Dramaturgie, die den Anlass unverwechselbar macht und die offenbar nach wie vor von vielen Besuchern goutiert wird.

Apropos Dramaturgie: Was sind die Leitgedanken, die Schwerpunkt in diesjährigen Festivalprogramm?

Troxler: Ich programmiere eher intuitiv. Am Schluss läuft es dann immer wieder auf das hinaus, was ich eingangs schon festgestellt habe: Es sind Musiker im Programm, die mit der Willisauer Festivalgeschichte eng verbunden sind, die aber heute in ganz neuen Konstellationen musizieren, künstlerisch also beweglich geblieben sind. Da wären die-

ses Jahr Namen wie Mike Westbrook, David Murray oder Bill Friel, aber auch ein Grand Old Man wie Max Roach zu nennen. Daneben gibt es aber auch Schweizer Premieren, etwa mit dem italienischen Pianisten Rita Marcotulli und ihrem neuen Trio.

Wie geht es weiter mit dem Jazzfestival Willisau? Werden Sie die Organisation über kurz oder lang an jüngere abtreten?

Troxler: Momentan macht mir die Arbeit am Festival auch deswegen Spass, weil ich auf viele engagierte junge Helfer zählen kann. Ich habe aber bis jetzt immer nur von Jahr zu Jahr geplant und werde es auch weiterhin so halten.

Interview: Bruno Rüb

Jazz in Willisau: 30 Jahre Gesamtkunstwerk

Wie Niklaus Troxler nicht dem Jazz nachreisen wollte, sondern ihn zu sich holte

The Swinghouse Six – eine der besten Bands der Schweiz – verkündete das Plakat, das 1966 zum ersten Jazzkonzert nach Willisau im Luzerner Hinterland einlud. Der Plakatgestalter und Initiant des Anlasses, der Werbegrafiker Niklaus «Knox» Troxler, bewies schon damals Familiensinn: Hauptsolist der «Swinghouse Six» war der Tenorsaxophonist Ernst Gerber, Troxlers Cousin.

Die Förderung seiner Verwandten war freilich nicht das erste Anliegen Troxlers. Er war auch für Neues offen. So führte die Aufbruchstimmung der späten sechziger Jahre, die sich im Jazz genauso bemerkbar machte wie in Troxlers grafischem Atelier, auch bei den Willisauer Jazzkonzerten zu einem Stilwechsel. Mehr und mehr wur-

den sie ein Forum für die schwarze amerikanische Avantgarde und den europäischen Free Jazz.

Als «Knox» nach neun Jahren ein erstes Festival unter Mithilfe seines ganzen grossen Familiencians organisierte, profilierte sich der Anlass von Anfang an als ein Ort, an dem sich die Jazzhörerinnen und -hörer über neue Strömungen informieren konnten. Das Konzept, das Troxler für seine jährliche, viertägige Ver-

anstaltung entwickelt hatte, passte dem progressiveren Teil des Jazzpublikums genauso wie das frechfarbige Erscheinungsbild, das wesentlich von der unverwechselbaren Plakatgrafik ihres Initianten geprägt wurde. Die Konzerte, die Festivals, die Plakate: Das zusammen ergab so etwas wie ein Gesamtkunstwerk «Jazz in Willisau».

Dass die urbanste aller Musikanstalten just in der ländlichen Idylle Wil-

lisau ein wichtiges Asyl erhielt hängt einzig mit der Person Niklaus Troxler zusammen. Schriftsteller Peter Bichsel hat es in einer Laudatio einmal so formuliert: «Knox ist Jazzliebhaber, und Knox ist Willisauer. Er hatte zwei Möglichkeiten: entweder für den Jazz Willisau zu verlassen oder den Jazz nach Willisau zu holen.»

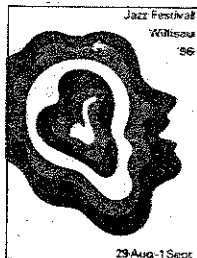
Troxler hat sich für die zweite Möglichkeit entschieden. Und so ist Willisau bis heute ein Jazztreffpunkt geblieben, auch wenn das Festival heute für sich nicht mehr der Titel eines Mekka der Avantgarde in Anspruch nehmen kann.

Das liegt allerdings weniger an Niklaus Troxler als an der postmodernen Stilvielfalt, in der so etwa wie eine Avantgarde gar nicht mehr auszumachen ist. **Bruno Rul**



Typische Grafik: Plakate für das erste, zehnte und zwanzigste Jazzfestival Willisau

**Sonntags
Blick**



Ein Mann verwandelt Willisau in Jazz-City



VON SANDRA ZIEGLER

Im «Museum of Modern Art» in New York, im «Plakat Museum Essen», in der Tokioter «Ginza Graphic Gallery» – Niklaus Troxlers Plakate haben die Welt gesehen. Und die Welt kommt nach Willisau LU. Kommendes Wochenende wird das Städtchen wieder zur Jazzmetropole.

«Ich bin in Willisau geboren und werde hier wohl auch sterben», sagt der fast fünf-

zigjährige Niklaus Troxler. Für den weitoffenen EG-Befürworter und seine vier Frauen, Ems und die Töchter Kathrin, Annik und Paula, ist Willisau ein Stück Heimat. Verlassen hatte es Troxler in all den Jahren nur einmal – aus beruflichem Interesse. 1972 ging er für ein Jahr als Art Director nach Paris.

Danach ging's zurück in die Schweiz, zurück nach Willisau. An Willisau liebt Troxler das Provinzielle, hier sei alles noch durchschaubar und übersichtlich: «In Willisau kann ich meine Meinung manifestie-

ren, da kennt man sich noch und weiss, an wen man sich wenden muss.»

Troxler engagiert sich weder politisch noch sportlich. «Ich bin kein Vereinsmeier. Einzig meine Kreativität setze ich ein.» Kreativität, die der mehrfach preisgekrönte Grafiker, der schon für Swatch und Michel Jordi arbeitete, auch als Organisator umsetzt. Waren es Mitte der sechziger Jahre einzelne Konzerte im «Kreuz» und im «Mohren», erreichten die Anlässe ab 1975 Festivalgrösse.

Dank der Unterstützung vom gesamten Troxlerclan

und unzähligen Helferinnen und Helfern sind die vier Tage Jazz Ende August zur



Institution geworden. D diesjährige Programm's der «Breite des Jazz» recht werden und die kontrastreiche Vielfalt, die sich in den letzten 30 Jahren hören liess, wiederbeben», freut sich der eifrige Organisator aufs Festival.

Infos: Jazz in Willisau
Postfach, 6130 Willisau
T 041/970 27 31

Zum Thema Musik sind im Willisauer Rathaus während des Festivals Bilder von Felix Büttner aus Rostock (D) zu sehen

Die Stars am Jazz-Festival

Do 29. August, 20 Uhr:
The Mike Westbrook Orchestra;
Galliano/Humair/Jenny-Clark

Fr 30. August, 20 Uhr:
Reid/Sharp; Hiram Bullock
Trio; New Wave Bandit

Sa 31. August, 14.30 Uhr:
Saluzzi/Sclavis, Frisell/Baron,
Takase/Murray

Sa 31. August, 20 Uhr:
Roscoe Mitchell Ensemble;
Maria Joao Group (Bild
rechts); Secret Cosmos NY

So 1. September, 14.30 Uhr:
Italian Instabile Orchestra;
Enrico Rava,
Gianluigi Trovesi,
Michel Godard und andere



So 1. September, 20 Uhr:
Rita Marcotulli Trio;
Max Roach Quartet

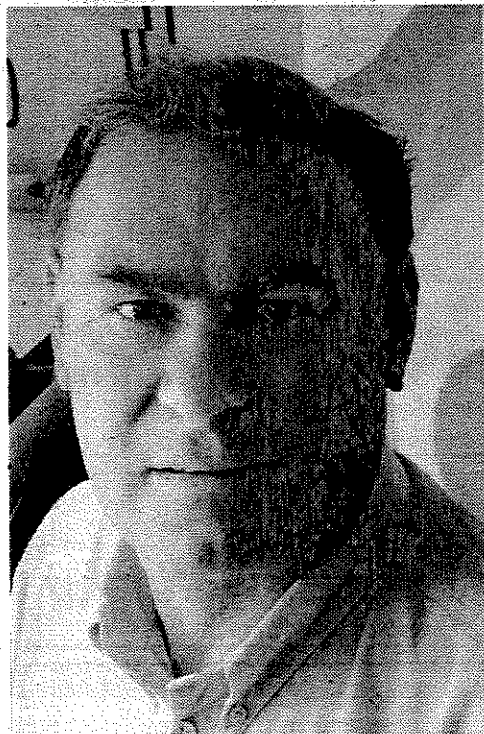
Wochenpass



Ein paar Fragen – ganz spontan...

HEUTE: Niklaus Troxler, Willisau

Wer kennt ihn nicht, den Grafiker Niklaus Troxler aus Willisau. Seine unverkennbaren Plakate sind international ausgezeichnet und ausgestellt, z.B. im weltberühmten Museum of Modern Art in New York. Seine Grafiken befinden sich auch auf textilen Sachen wie Krawatten, Foulards oder auf den Ziffernblätter von Jordi-Uhren. Seine grosse Leidenschaft: Jazz! Seit 30 Jahren organisiert er «Jazz in Willisau». Vom Donnerstag, 29. August bis Sonntag, 1. September 1996 jazzt es wieder in Willisau.



Name:	Niklaus Troxler
Geburtsdatum:	1. Mai 1947
Beruf:	Grafiker selbständig und Jazz-Festival- Veranstalter
Zivilstand:	verheiratet mit Ems Bättig von Ruswil
Kinder:	Kathrin (19) Annik (17) Paula (15)
Wohnadresse:	Bahnhofstrasse 22 6130 Willisau
Aufgewachsen in:	Willisau
Schulen besucht in:	Willisau und Kunst- gewerbeschule Luzern
Lehre gemacht als:	Schriftsetzer Mengis + Sticher, Luzern Grafiker Kunstgewerbeschule Luzern
Milit. Grad:	abgegeben (Funkerpionier, normal)
Bes. Merkmale:	Glatze

Festival Willisau '96 30 Jahre Jazz in Willisau

Seit 30 Jahren gibt es in Willisau Jazz! Gefei-ert wird dieses Jubiläum vom Don-nerstag, 29. August bis 1. September 96 mit einem vielseitigen und hochstehen-
den internationalen Festivalprogramm.

Künstler aus den USA, Afrika, Japan, Ar-gentinien, Frankreich, England, Italien, Deutschland und der Schweiz werden an sechs Hauptkonzerten in der Festhalle so-wie in drei Duo-Konzerten auf der Rathaus-bühne und an vier Konzerten im Restaurant-zelt auftreten.

8379



MEINE ZEHN BESTEN

Niklaus Troxler, 49, Grafiker und
Organisator des Jazz Festivals Willisau
(29. 8.–1. 9.), über seine tollsten Gigs.

Welche Auftritte bleiben Ihnen unvergessen?

- 1 John Tchicai Trio (18. Juli 1970)**
Der Free-Jazz-Pionier John Tchicai fragte mich um Mitspieler. Ich organisierte ihm Irene Schweizer und Pierre Favre. Doch wichtiger als die Musik war die Begegnung mit Ems, meiner Frau. An diesem Konzert verliebte ich mich in sie, und das hielt bis heute!
- 2 Chris McGregor's Brotherhood of Breath (14. Januar 1973)**
Der Saal kochte, als die Band loslegte! Das Konzert führte zur ersten «Willisau-live-Platte» (Ogu).
- 3 Ornette Coleman Quartet (27. April 1974)**
Als Coleman mit seinem Quartett auf der «Mohrenbühne» stand, war dies die Verwirklichung eines Traumes: engagierter Free Jazz, der direkt unter die Haut ging.
- 4 Cecil Taylor Unit (30. August 1975)**
Für den Pianisten war's der erste Schweizer Auftritt. Mit dabei waren Saxophonist Jimmy Lyons und Schlagzeuger Andrew Cyrille – freie Musik mit totaler Intensität, leider für viele «too much»: Sie verliessen den Saal.
- 5 Charles Mingus Group (29. August 1976)**
Mingus war in ungewöhnlicher Spiellaune und lehrte das Publikum, dass nicht nur Free Jazz intensiv sein kann! Das Publikum blieb.
- 6 Max Roach Quartet (3. September 1978)**
Roach und sein Quartett waren das Aushängeschild des Jahres. Er wird auch dieses Jahr wieder mit von der Partie sein und beweisen, dass er immer noch zu den Besten gehört.
- 7 Pat Metheny/Randy Brecker/Dewey Redman/
Charlie Haden/Jack DeJohnette (30. August 1981)**
Diese All-Star-Formation setzte 1981 den Höhepunkt: zweieinhalb Stunden ausgedehnte Improvisation, überraschender Gruppensound und schier unbegrenzter Ideenreichtum.
- 8 Maria João-Aki Takase Duo (6. März 1988)**
Zwei Jazzlady's mit unterschiedlichem musikalischem und kulturellem Background: Japan traf Portugal. Musik, wie sie nur von Frauen gespielt werden kann!
- 9 Gianluigi Trovesi Octet (29. August 1993)**
Dieses italienische Oktett um den Klarinettenisten und Saxophonisten Trovesi spielte eine Mischung aus Folklore, Ellington, Mingus, den Stones und neapolitanischen Klage- und Saufgesängen.
- 10 Michel Petrucciani (3. September 1995)**
Der französische Pianist, der kleine Mann mit dem grossen Herzen, begeisterte wie kaum jemand vor ihm.

Interview: Sandra Ziegler

Jazz

Les bonnes surprises de Willisau

Le 22e Festival de jazz de Willisau (LU) débute jeudi prochain. Durant quatre jours, 22 concerts et 125 musiciens sont à l'affiche, dont Richard Galliano et Daniel Humair, Louis Sclavis ou le batteur septuagénaire Max Roach. Le jazz est fêté à Willisau depuis trente ans, grâce au graphiste-fondateur Niklaus Troxler. En prologue au festival, une exposition du peintre allemand Feliks Büttner a été inaugurée vendredi dernier à l'Hôtel de Ville de Willisau. Les œuvres, inspirées par le jazz, sont visibles jusqu'au 1er septembre. Le «Mike Westbrook Orchestra» entamera jeudi soir le programme du festival. Son concert est intitulé «Bar Utopia». Le même soir, Richard Galliano jouera en trio avec Daniel Humair et Jean-François Jenny-Clark. La soirée du vendredi résonnera aux rythmes du blues et du rock avec Vernon Reid et Elliot Sharp, le trio Hiram Bullock et Jean-Paul Bourelly. Le festival se terminera avec notamment, pour la première fois à Willisau, un concert de la formation italienne Instabile Orchestra. Enrico Ravas proposera ensuite son adaptation de *Carmen*. Puis, se produiront le trio Rita Marcotulli, le quartette du batteur Max Roach, ainsi que le percussionniste suisse Pierre Favre. (ATS)

«Ehret einheimisches Jazzen»

| Jazz □ Neues Magazin für die Schweizer Szene

VON STEFAN KÜNZLI

«Ehret (auch) einheimisches Jazzen.» Unter diesem Slogan erscheint dieser Tage die erste Nummer von «JAZZ – Das Schweizer Jazzmagazin». Die Herausgeber Robi Weber und Urs Frey sowie Chefredaktor Kurt S. Weil glauben mit dem Jazzmagazin eine Marktlücke zu füllen. Sechsmal im Jahr und mit einer Auflage von 10 000 Exemplaren will «JAZZ» in leicht lesbarem Stil und moderner, lockerer Form über die Szene Schweiz berichten und informieren, ohne das internationale Jazzgeschehen zu vernachlässigen.

Plattform für Mainstream

Das Magazin möchte vor allem dem Mainstream des Jazz eine Platt-

form bieten. Neuen und neusten Formen des Jazz soll sich das Magazin aber nicht verschliessen. In der zweiten Ausgabe erscheint denn auch ein Artikel mit dem Titel «How Hip is Hop?».

Standort Schweiz

Hauptaugenmerk gilt aber dem Standort Schweiz. So porträtiert der Würenlinger Journalist Jürg Meier

in der ersten Ausgabe den helvetischen Jazz-Exportartikel, den Unternehmer-Jazzler und Flügelhornisten *Franco Ambrosetti*. Christoph Merki stellt den Zürcher Jazzclub Moods, Johannes Anders das Schweizer Label «TCB Records» und Ueli Staub die in der Schweiz wohnhafte kanadische Bassistin Laura Cesar vor. Vorschauen gibt es auf die Züri-Jazz-

Woche und das Willisauer Festival. Wohltuend kurz sind die CD-Besprechungen. Ein Interview mit dem omnipräsenten Tenorsaxophonisten Joshua Redman verleiht dem Magazin den internationalen Touch. Doch will die idealistische Crew nicht mit den bestehenden deutschsprachigen Jazzmagazinen konkurrenzieren.

Längerer Atem als die Vorgänger?

Die explizite Ausrichtung auf den Jazzplatz Schweiz bietet «JAZZ» denn auch die Chance, sich länger in einer Nische einzurichten. Das solide, erfahrene Umfeld und die realistisch-zurückhaltenden Ambitionen lassen hoffen, dass «JAZZ – Das Schweizer Jazzmagazin» einen längeren Atem hat als seine erfolglosen Vorgänger.

«Das Fussvolk macht den Sound»

Der Komponist und Bandleader Mike Westbrook über Utopien, Geld und grosse Gruppen

Kürzlich war er in Zürich, demnächst wird er am Jazzfestival von Willisau auftreten. Der Brite Mike Westbrook gibt Auskunft: «Die Big Band ist eine utopische Gesellschaft.»

MIT MIKE WESTBROOK
SPRACH THOMAS BODMER

Kein anderer Jazzkomponist unserer Zeit hat ein so breites Spektrum wie der 1936 geborene Engländer Mike Westbrook. Er hat, laut Ian Carr, «den britischen Jazz aus der amerikanischen Sklaverei befreit», bisher drei Opern und lange Suiten mit vertonter europäischer Lyrik komponiert. Er trat als erster Jazzmusiker bei den BBC-Proms in der Royal Albert Hall auf, tourte aber auch erfolgreich mit seinem Beatles-Programm «Off Abbey Road». War er im März beim Zürcher Duokonzert mit seiner Frau, der Sängerin Kate Westbrook, ganz in sich gekehrt zu hören, eröffnet er am Donnerstag das Jazzfestival Willisau mit seinem zugänglichsten Werk seit langem: «Bar Utopia», einer swingenden, witzigen und ironischen Optimismus versprühenden Big-Band-Komposition nach Texten von Henry Simpson.

Wie ist «Bar Utopia» entstanden?

Utopie war das Thema des letztjährigen Festivals von Bath. Ich erhielt vom dritten Programm der BBC einen Kompositionsauftrag, und für mich ist eine Big Band immer schon eine Art utopischer Gesellschaft gewesen: Da kommt eine Gruppe von Menschen mit einem gemeinsamen Ziel zusammen, und alle tragen bei, was sie am besten können.

Wie hält man eine zwanzigköpfige Band bei der Stange?

(Lacht). Auch das gehört in den Bereich der Utopie. Ich hatte längere Zeit keine

eigene Big Band mehr gehabt. «Big Band Rossini» war eine Auftragsarbeit des NDR für dessen Big Band, doch dann wollten auch Festivals das Rossini-Programm, und so habe ich 1991 wieder eine Band zusammengestellt mit einigen alten Freunden, aber auch einer Menge neuer, junger Musiker.

Das war die Band, die am Mike-Westbrook-Festival 1992 in Catania gespielt hat. Wie kam das denn zustande?

Wir waren 1968 mit der Brass Band für eine andere Gruppe am Jazzfestival von Catania eingesprungen. Niemand kannte uns, doch dann war das Publikum so begeistert, dass zum Schluss die Polizei geholt werden musste, sonst wären die nicht

«Marsalis war doch eher langatmig und geschwätzig.»

mehr nach Hause gegangen. Daraufhin haben mir die Veranstalter Pompeo Benincasa und Marcello Leanza Carte blanche für etwas Grösseres gegeben. Als ich sagte, ich würde gern drei komplett verschiedene Big-Band-Programme spielen, haben sie erst mal geschluckt, aber ein paar Jahre später hatten sie wundersamerweise das Geld beisammen. Ich habe monatelang neue Arrangements geschrieben und mit der Band geprobt, und das Resultat haben Sie ja dann gehört.

Allerdings, ein grosses Festival. Es hat mich als Schweizer beschämt, dass eine verglichen mit unseren Verhältnissen – mausarme sizilianische Stadt für einen lebenden Musiker eine dreitägige Veranstaltung ausgerichtet hat, was bei uns leider undenkbar wäre. Aber noch einmal: Wie hält man so eine Band zusammen?

In so einer Band zu spielen ist das, was Jazzmusiker am liebsten tun und was sie die ganze Zeit täten, wenn das finanziell möglich wäre. Tatsächlich haben alle meine Musiker noch andere Jobs, arbei-

ten in Musicals oder klassischen Orchestern, und wenn sie bei mir spielen, verdienen sie viel weniger als sonst. Doch habe ich das Glück, dass diese Leute so gern in dieser Band spielen, dass sie zu solchen Verzichtsbereiten sind.

Das war offensichtlich, als ich «Bar Utopia» letzten Dezember in Blackheath gehört habe: Die Musiker sprühen vor Spiel Freude, und das teilt sich auch mit. Dieses Programm ist das zugänglichste, was Sie seit langem gemacht haben, im Gegensatz etwa zu «London Bridge», womit Sie dem Publikum mehr als zwei Stunden oft faszinierender, aber auch anstrengender Musik zugemutet hatten.

Das hat mit der Entstehungsgeschichte von «Bar Utopia» zu tun. Ich hatte eben erst die Oper «Coming Through Slaughter» (basierend auf Michael Ondaatjes gleichnamigem Roman über Buddy Bolden) für klassische Sänger und ein Streichquartett geschrieben. Das war ein intensiver, schwieriger Prozess, der sich über mehrere Jahre erstreckt hatte. Nach dieser einsamen Arbeit brannte ich geradezu darauf, wieder etwas mit der Band zu machen, vor ein Publikum zu treten. Ich wollte etwas schreiben, das die Stärke der Band zeigte. Einerseits sollten möglichst alle mal solieren, andererseits wollte ich viele Bläsesätze drin haben, denn der Sound einer Big Band wird ja nicht in erster Linie von den Solisten, sondern sozusagen vom Fussvolk bestimmt, dem zweiten, dritten, vierten Trompeter: Die machen, dass eine Big Band gut klingt.

Sie spielen in «Bar Utopia» mit den klassischen Formen des Jazz: Blues kommt vor, Bebop, Balladen, und am Schluss hört es sich gar an, als würden verschiedene New-Orleans-Bands durcheinanderspielen. So was machen auch Leute wie Wynton Marsalis...

Moment, ich habe Wynton Marsalis so New-Orleans-artige Sachen spielen hören, und mich hat das ziemlich kalt gelas-

sen. Mir fiel ein, wie gut Mingus das doch bereits erledigt hatte, wieviel witziger und sparsamer.

Sie meinen auf «Mingus Ah Um»?

Genau. Auf Stücken wie «My Jelly Roll Soul» setzte sich Mingus als moderner Jazzkomponist auf interessante Art mit einem Altmeister wie Jelly Roll Morton

«Am Schluss musste das Publikum von der Polizei beruhigt werden.»

auseinander. Nun ist Marsalis ein unglaublich guter Trompeter, ein seriöser Musiker, der sich etwas denkt. Aber nach dem, was ich da gehört habe, muss ich mich fragen, ob er die nötigen kompositorischen Fähigkeiten hat, um so etwas zusammenzubauen. Das war doch eher geschwätzig und langatmig.

Also die alte Geschichte, dass ein guter Instrumentalist nicht automatisch ein guter Bandleader ist?

Ja, das hat aber mit dem enormen Druck der Musikindustrie zu tun, dass jeder, der als Solist bekannt geworden ist, eigene Platten einspielen soll. Deswegen ist doch die Welt vollgestopft mit ziemlich uninteressanten Stücken, die grossartige Solisten für ihre eigenen Bands geschrieben haben.

Umgekehrt weiss ich genau, dass ich kein virtuoser Pianist bin, sondern ein Komponist, der einigermaßen anständig Klavier spielt. Dafür weiss ich aber, wie man etwas strukturieren muss, damit es interessant wird. Ob ich nun ein Beatles-Stück nehme, eine Rossini-Ouvertüre oder Kurt Weills «September Song» – mich interessiert nur, meinen eigenen Weg durch diese Kompositionen zu suchen, zu alten Melodien neue Harmonien zu finden.



«Bloss das Geld fehlt»: Mike Westbrook hält das Prinzip Big Band hoch.

BILD PD

Dies kann aber nicht der einzige Grund sein, warum Kate und Sie ein zu Tode gespieltes Stück wie den «Surabaya Johnny» so bringen können, dass man es durchaus wieder hören mag.

Ich glaube, das ist in erster Linie eine Frage der Ehrlichkeit. Wir würden nie etwas spielen, von dem wir nichts halten. Kate geht an jedes Stück heran, als sei es neu erfunden worden. Sie legt grössten Wert auf die Texte und die ihnen zugrundeliegenden Gefühle. Jedesmal, wenn sie ein Lied singt, durchlebt sie es neu, bekommt es andere Nuancen. Sie hat keine Formel.

In «Bar Utopia» ist neben Kate ein neuer Sänger zu hören, John Winfield.

John ist vor Jahren ab und zu für Phil Minton eingesprungen, wenn dieser seiner vielen Soloprojekte wegen das Beatles-Programm «Off Abbey Road» nicht singen konnte. John ist eine ganz andere Art Sänger als Phil, konventioneller, wenn man will, aber auch jazziger, und er hat stimmlich denselben Tonumfang wie Kate.

Die Texte stammen von Helen Simpson. Wie haben Sie zusammengearbeitet?

Kate und ich hatten die Oper «Good Friday 1663» aufgrund einer Kurzgeschichte von Helen geschrieben, und als ich den Auftrag für «Bar Utopia» erhielt, habe ich Helen gebeten, sich etwas zum Thema «Utopie» einfallen zu lassen. Was, war ihr überlassen. Sie hat sich gesagt: «Utopisch? Die ganze Nacht Whisky und Gin trinken und am nächsten Morgen keinen Kater haben!» So ist zum Beispiel «The Happy Jazz Singer» entstanden.

Wie lange haben Sie an «Bar Utopia» geschrieben?

Es war lange unklar, ob das Konzert überhaupt zustande käme, ob die Veranstalter in Bath das nötige Geld zusammenbrächten. Und dann musste es plötzlich ganz schnell gehen, sechs Wochen genau gesagt, um die Stücke zu komponieren, zu

«Ich glaube, dass Subventionen enorm viel brächten.»

arrangieren, die Parts für die einzelnen Instrumente herauszuschreiben und das Ganze zu proben. Es war der reine Wahn-

sinn, aber ich wusste rasch, was ich wollte: Stücke, die auf den ersten Blick als Blues, Bebopnummer oder Ballade erkennbar waren und als solche genossen werden konnten, in denen aber untergründig eine Menge spannender struktureller Dinge geschahen, die das Publikum erst mit der Zeit wahrnahm.

Darwinisten würden sagen, dass «Bar Utopia» gerade deshalb so spontan und druckvoll wirkt. Andererseits gibt es staatlich unterstützte Big Bands wie das Vienna Art Orchestra oder das französische Orchestre National de Jazz. Wenn nun eine gute Fee käme und sagte: «Mike, du hast drei Wünsche frei.» Was würden Sie sich wünschen?

Nur mehr Geld. Alles andere habe ich ja die richtigen Leute, eine Menge Ideen, Blackheath, wo wir regelmässig spielen können. Bloss das Geld fehlt, damit wir uns ernähren und die Musiker so zahlen könnten, dass statt einem zwei Tage Proben vor einem Konzert möglich wären. Ich glaube, dass Subventionen enorm viel brächten, denn die finanziellen Überlegungen wirken sich furchtbar beengend aus. Aber wir sprechen hier von Utopien. Was soll's, wir machen auch so weiter.

Willisau: la grand-messe du jazz contemporain débute ce soir

Le 22^e Festival de jazz de Willisau (LU) débute ce soir. Durant quatre jours, 22 concerts et 125 musiciens sont à l'affiche, dont Richard Galliano et Daniel Humair, Louis Sclavis ou le batteur septuagénaire Max Roach

Maria Joao Group compléteront ce programme.

Le festival se terminera avec notamment, pour la première fois à Willisau, un concert de la formation italienne Instabile Orchestra. Enrico Ravas proposera ensuite son adaptation de « Carmen ». Puis, se produiront le trio Rita Marcotulli, le quartette du batteur Max Roach, ainsi que le percussionniste suisse Pierre Favre.

Trente ans de jazz

Willisau célèbre le jazz depuis 30 ans grâce à un graphiste passionné: Niklaus Troxler, dit « Knox ». En 1966, ce dernier a 19 ans et il se lance dans l'organisation de quelques concerts. Peu à peu, dans les années 70, la manifestation lucernoise devient un important rendez-vous pour des musiciens et auditeurs adeptes de free-jazz, dont Chick Corea ou Keith Jarrett.

Le festival de jazz de Willisau a été créé en 1975. Si autrefois l'organisateur pouvait

en prologue au festival, une exposition du peintre allemand Felix Büttner a été inaugurée vendredi dernier à l'Hôtel de Ville de Willisau. Les œuvres, inspirées par le jazz, sont visibles jusqu'au 1^{er} septembre.

Blues et rock

Le « Mike Westbrook Orchestra » entamera ce soir le programme du festival. Son concert est intitulé « Bar Utopia ». Le même soir, Richard Galliano jouera en trio avec

Daniel Humair et Jean-François Jenny-Clark. La soirée du vendredi résonnera aux rythmes du blues et du rock avec Vernon Reid et Elliot Sharp, le trio Hiram Bullock et Jean-Paul Bourelly.

Le samedi sera quasiment réservé à des duos prestigieux: Dino Saluzzi et Louis Sclavis, Bill Frisell et Jay Baron, ainsi que Aki Takase et David Murray se produiront dans l'après-midi. En soirée, le saxophoniste suisse Daniel Schnyder et le groupe new yorkais Secret Cosmos seront sur scène. L'Ensemble Roscoe Mitchell, le



C'était il y a deux ans à Willisau avec Gary Thomas.

photo Emilian Tolck

amener en Suisse des talents méconnus, cela n'est plus vraiment possible aujourd'hui. Avec les années, Niklaus Troxler n'a pas pu empêcher que le festival devienne une foire commerciale, même si la manifestation programme toujours les principaux représentants des courants actuels du jazz.

(ats)

Vor 30 Jahren legte Niklaus Troxler die Grundlage

Jazzfestival Willisau. Jazz in Willisau feiert in diesem Jahr sein 30jähriges Bestehen. Waren es anfänglich vereinzelte Konzerte, wurde Willisau in den siebziger Jahren zum «Mekka des Free Jazz». Seit 1975 findet zudem jährlich ein Festival statt – noch heute eine der wichtigsten Jazz-Veranstaltungen der Schweiz.

Am 16. Juli 1966 organisierte der damals 19jährige Niklaus Troxler in Willisau ein Jazz-Konzert mit The Swinghouse Six. Dass er damit seine Grundlage als Konzertveranstalter und zu einem der wichtigsten Festivals der Schweiz schuf, war ihm kaum bewusst. Noch weniger lässt die erste engagierte Gruppe darauf schliessen, dass Willisau bald ein Zentrum des Free Jazz werden sollte. Offenbar bekam Troxler Lust am Organisieren. Jedenfalls brachte er auch 1967 wieder zwei Jazzgruppen ins Luzerner Hinterland. Und 1968 – während in aller Welt die Studenten revoltierten – waren in Willisau neue, bald darauf revolutionäre Töne zu hören. Unter anderen spielten Pierre Favre und Irène Schweizer dort. 1970 waren es bereits sieben Konzerte, die der Grafiker Troxler – auch Knox genannt – veranstaltete.

«One of the best places for music!»

Bemerkenswert ist einerseits, welche Musiker in der Provinz gastierten: John Tchicai, John Surman, Jan Garbarek, Chick Corea usw. Und bald rühmte Keith Jarrett Willisau als «one of the best places for music in the world». Bemerkenswert aber auch das Publikum, das fast aus der ganzen Schweiz nach Willisau pilgerte, um dort die neuen Töne des Jazz zu hören, während Free Jazzer andernorts vor leeren Sälen spielten.

1975 ging Troxler noch einen Schritt weiter und organisierte das erste Festival. Damit etablierte er Willisau als Zentrum des aktuellen Jazz mit europäischer Ausstrahlung. Die «Weltwoche» bezeichnete es damals als das «am sorgfältigsten programmierte Jazz-Festival des Jahres».

Das erste Festival, obwohl musikalisch ein Erfolg, schloss mit einem beträchtlichen Defizit. Das hatte aber

den positiven Effekt, dass Jazz in Willisau Unterstützungsbeiträge von Institutionen und Behörden, namentlich auch vom Kanton Luzern, erhielt. Man hatte dort inzwischen die Bedeutung der Konzerte und des Festivals erkannt.

Heute steht das Willisauer Festival nicht mehr so einsam in der Kulturlandschaft. Die Jazz- und Festival-Szene hat sich in den letzten Jahren stark verändert. Überall finden Konzerte statt, und kaum ein Wochenende vergeht ohne Festival.

Weiterhin herausragend

Brachte Troxler früher viele unbekannte, in der Schweiz noch zu entdeckende Musiker nach Willisau, so sind diese Überraschungen heute seltener geworden. Auch Willisau ist von Musik-Management und -Agenturen abhängig geworden. Dennoch ist es gelungen, die herausragende Stellung und den eigenständigen Charakter des Festivals zu erhalten.

Nach wie vor spielen in Willisau repräsentative Vertreter aktueller Strömungen im Bereich des Jazz. Auch bemüht sich Troxler immer wieder, neue Tendenzen einzufangen. Und obschon er heute auf Sponsoren angewiesen ist (Hauptsponsor ist die Schweizerische Bankgesellschaft), konnte er verhindern, dass das Festival zu einem kommerziellen Rummelplatz der Beliebigkeit wurde.

Mehr denn je, hiess es im vergangenen Jahr in der «Neuen Zürcher Zeitung», habe Willisau versucht, «die Befindlichkeit des zeitgenössischen Jazzschaffens im übersichtlichen Mikrokosmos zu spiegeln». Und der Jazzkritiker Christian Rentsch meinte, das Festival bleibe «weiter das wichtigste Dokumentationsforum des modernen, aktuellen Jazz in der Schweiz».

sda

JAZZ A WILLISAU

Le 22e Festival de jazz de Willisau (LU) débute jeudi. Durant quatre jours, 125 musiciens sont à l'affiche, dont Richard Galliano et Daniel Humair, Louis Slavis ou le batteur septuagénaire Max Roach. Le jazz est fêté à Willisau depuis 30 ans, grâce à Niklaus Troxler. — (ats)

Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz

Am Donnerstag wird das 22. Jazz Festival Willisau eröffnet – 22 Konzerte

sda. Am kommenden Donnerstag wird das 22. Jazz-Festival Willisau eröffnet. Die viertägige Veranstaltung bietet einen Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz und jazznahe Stile – der herausragende Anlass in diesem Bereich. 22 Konzerte mit insgesamt 125 Musikern und Musikerinnen sind programmiert.

Einen Prolog zum Festival gab es bereits am vergangenen Freitagabend. Im Rathaus wurde eine Ausstellung mit Jazz-Bildern des deutschen Malers und Grafikers Felix Büttner eröffnet. An der Vernissage spielte das Helmut Joe Sachse Projekt. Die Ausstellung dauert bis zum 1. September.

Auftakt mit Mike Westbrook

Eröffnet wird das Festival am Donnerstagabend mit dem Orchester des Engländer Mike Westbrook und seinem neuen Programm «Bar Utopia». Im zweiten Teil spielt ein französisches Trio mit

Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-Francois Jenny-Clark. Der Freitagabend steht im Zeichen von Blues, Rock, Funk und Rap: Vernon Reid und Elliot Sharp, das Hiram Bullock Trio und Jean-Paul Bourellys «New Wave Bandits» sind angekündigt.

Drei hochkarätige Duos sind am Samstagnachmittag zu Gast: Dino Saluzzi und Louis Sclavis, Bill Frisell und Joey Baron sowie Aki Takase und David Murray. Am Abend ist der Schweizer Saxophonist Daniel Schnyder mit der New Yorker Gruppe Secret Cosmos zu hören. Ausserdem treten das Roscoe Mitchell

Ensemble und die Maria Joao Group auf. Einen italienischen Schwerpunkt setzt der Sonntag. Am Nachmittag ist erstmals in Willisau das Italian Instabile Orchestra zu Gast. Anschliessend ist Enrico Ravas «Carmen»-Adaption zu hören. Auch der Abend beginnt mit einem italienischen Beitrag: dem Trio der Pianistin Rita Marcotulli. Zum Abschluss des Festivals kommt einer der grossen Jazzmusiker, der 71jährige Schlagzeuger Max Roach.

Konzert-Zyklus

Zum zweitenmal führt Festival-Organisator Niklaus Troxler einen kleinen Konzert-Zyklus auf der Rathaus-Bühne durch. Es spielen das Trio Collectif mit Hans Koch (Freitag), das Trio Lüdi-Saynkho-Kowald (Samstag) sowie Pierre Favre und Tom Cora (Sonntag). Auch

im Festzelt werden wiederum Konzerte durchgeführt: «Zounds» (Donnerstag), «Atongo» (Freitag), «B-Connected» (Samstag) und «The No No Diet Bang» (Sonntag).

Runder Geburtstag

Seit 30 Jahren bringt Niklaus Troxler Jazz nach Willisau. Brachte Troxler früher viele unbekannte, in der Schweiz noch zu entdeckende Musiker nach Willisau, so sind diese Überraschungen heute seltener geworden. Auch Willisau ist von Musik-Management und -Agenturen abhängig geworden. Dennoch ist es gelungen, die herausragende Stellung und den eigenständigen Charakter des Festivals zu erhalten. Nach wie vor spielen in Willisau repräsentative Vertreter aktueller Strömungen im Bereich des Jazz.

Vernon Reids postulierte Beliebigkeit

JAZZ FESTIVAL WILLISAU / Vernon Reid, der Ex-Gitarist von Living Colour, der am Freitag in Willisau zusammen mit Elliott Sharp auftritt, legt mit «Mistaken Identity» ein Album vor, das ein stupendes Abbild einer orientierungslosen Welt ist.

thought it was me / Mistaken Identity».

Tiefe Verunsicherung

spö. Vernon Reid hatte einen Traum. Vor über zehn Jahren träumte der Afroamerikaner davon, mit seiner Band Living Colour den Durchbruch zu schaffen, und das ausgerechnet in der von Weissen dominierten Hardrock-Szene.

Doch kaum wurde sein Traum wahr, fühlte er sich nicht mehr wohl in seiner Haut. Mit dem Erfolg der Band wurden einerseits Erwartungen an ihn herangetragen, die er nicht erfüllen konnte oder wollte, andererseits merkte er, dass er sich selbst falsch eingeschätzt hatte. Living Colour ist nicht mehr, und «Mistaken Identity» (Epic/Sony) heisst vielsagend des Gitarristen erstes Soloalbum. «You thought it was me / Mistaken Identity», lässt er den Poeten Sekou Sundiata im Titelstück rezitieren; und dann: «I

thought it was me / Mistaken Identity».

Vernon Reid ist aber nicht nur seiner eigenen Persönlichkeit wegen zutiefst verunsichert, sondern auch der Welt wegen, die ihn umgibt. «Mistaken Identity» ist deshalb eine Anhäufung von Fragen und deren Beantwortungsversuchen, was sich in einem Kaleidoskop unterschiedlichster Musikeinflüsse, Mitwirkenden, Samples und Themen niederschlägt. So lässt sich der Altrap-per Chubb Rock über die zunehmende Vermischung von Informationen und Werbung im Fernsehen aus («You Say He's Just a Psychic Friend»); zwischen den Hommagen an den Blueser Lightnin' Hopkins und an das tragische Grunge-Idol Kurt Cobain

werden die Risiken von Sozialwohnungsjahren aufgezeigt («The Projects»). Dabei treiben gesampelte Wortfetzen und ein paar karge Rapbeiträge auf dem HipHop-Groove einer Institutionalismus, die sich zügellos Elementen des (Hard-)Rock, Jazz, Soul, Funk, Jungle und der Klassik bedient.

Es ist dies ein Album der Belieblichkeit, einer Belieblichkeit jedoch, die als positives, befreiendes Grundphänomen unserer Zeit verstanden sein will, als Postulat in einer Welt, in der es für viele Fragen keine allgemeingültigen Antworten mehr gibt. Wie sonst soll man sich erklären, dass Hooker im Eröffnungssong «CP Time» nicht über ein «Well, I'm wondering...» hinauskommt? Oder dass mit «Unborne Embra-

ce» ein Produkt des reinen Zufalls die CD beschliesst? Ist es auch ein Zufall, dass die skurrilen «Important Safety Instructions» für ein zu einem ordinären Gegenstand degradieren Karma unmittelbar auf die Hommage an den verstorbenen Sänger einer Band namens Nirvana folgt?

Unverwechselbares Spiel

So sehr «Mistaken Identity» ein Ausdruck der Unsicherheit ist, so sehr ist das Album andererseits geprägt von den griffigen Gitarrenriffs eines Vernon Reid, der längst seine Identität als virtuoser und vor allem eigenständiger E-Gitarist gefunden hat. Sein unverwechselbares Spiel verbindet selbst die gegensätzlichen Soundbites zu einem sinnvollen Ganzen; seine zahlreichen Soli

vereinen die Aggressivität des Hardrock mit der Inonation und der Harmonik des Postbop-Jazz. Unterstützt wird Reid von seiner Power-Band «Masque», in der sich auch Don Byrons Klarinettenklänge behaupten können. Koproduziert haben das Album bezeichnenderweise der HipHop-Veteran Prince Paul sowie der legendäre Teo Macero, der schon Theonious Monk, Charles Mingus und Miles Davis in epochenmachenden Werken beigestanden hat.

Mit «Mistaken Identity» ist ein wichtiges Album entstanden, es ist sowohl ein Produkt als auch ein Erklärungsversuch einer Epoche, die heute hilflos als Postmoderne bezeichnet wird.

Konzert

Vernon Reid tritt am 30. August um 20 Uhr am Jazz Festival Willisau auf.

**83) Jazz Festival Willisau
9 zeigt einen Querschnitt**

(sda) Am Donnerstag (29. August) wird das 22. Jazz Festival Willisau eröffnet. Das viertägige Festival bietet einen Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz und jazznahe Stile – der herausragende Anlass in diesem Bereich. 22 Konzerte mit insgesamt 125 Musikern und Musikerinnen sind programmiert.

Einen Prolog zum Festival gab es bereits am vergangenen Freitag abend. Im Rathaus wurde eine Ausstellung mit Jazz-Bildern des deutschen Malers und Grafikers Feliks Büttner eröffnet. An der Vernissage spielte das Helmut

Joe Sachse Projekt. Die Ausstellung dauert bis zum 1. September.

Eröffnet wird das Festival am Donnerstag abend mit dem Orchester des Engländers Mike Westbrook und seinem neuen Programm «Bar Utopia». Im zweiten Teil spielt ein französisches Trio mit Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-Francois Jenny-Clark. Der Freitag abend steht im Zeichen von Blues, Rock, Funk und Rap: Vernon Reid und Elliot Sharp, das Hiram Bullock Trio und Jean-Paul Bourellys New Wave Bandit sind angekündigt.

Drei hochkarätige Duos sind am Samstag nachmittag zu Gast: Dino Saluzzi und Louis Sclavis, Bill Frisell und

Joey Baron sowie Aki Takase und David Murray. Am Abend ist der Schweizer Saxophonist Daniel Schnyder mit der New Yorker Gruppe Secret Cosmos zu hören. Ausserdem treten das Roscoe Mitchell Ensemble und die Maria Joao Group auf.

Einen italienischen Schwerpunkt setzt der Sonntag. Am Nachmittag ist erstmals in Willisau das Italian Instabile Orchestra zu Gast. Anschliessend ist Enrico Ravas «Carmen»-Adaption zu hören. Auch der Abend beginnt mit einem italienischen Beitrag: dem Trio der Pianistin Rita Marcotulli. Zum Abschluss des Festivals kommt einer der grossen Jazzmusiker, der 71jährige Schlagzeuger Max Roach.

Volksstimme**831 9
Weltbekannte Grössen und Formationen****Auftakt zum Jazz Festival Willisau**

sda. Am Donnerstag wird das 22. Jazz Festival Willisau eröffnet. Das viertägige Festival bietet einen Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz und jazznahe Stile – der herausragende Anlass in diesem Bereich. 22 Konzerte mit insgesamt 125 Musikern und Musikerinnen sind programmiert.

Eröffnet wird das Festival am Donnerstag abend mit dem Orchester des Engländers Mike Westbrook und seinem neuen Programm «Bar Utopia». Im zweiten Teil spielt ein französisches Trio mit Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-François Jenny-Clark. Der Freitag abend steht im Zeichen von Blues, Rock, Funk und Rap: Vernon Reid und Elliot Sharp, das Hiram Bullock Trio und Jean-Paul Bourellys New Wave Bandit sind angekündigt.

Drei hochkarätige Duos sind am Samstag nachmittag zu Gast: Dino Saluzzi und Louis Sclavis, Bill Frisell und Joey Baron sowie Aki Takase und David Murray. Am Abend ist der Schweizer Saxophonist Daniel Schnyder mit der New Yorker Gruppe Secret Cosmos zu hören. Ausserdem treten das Roscoe Mitchell Ensemble und die Maria Joao Group auf.

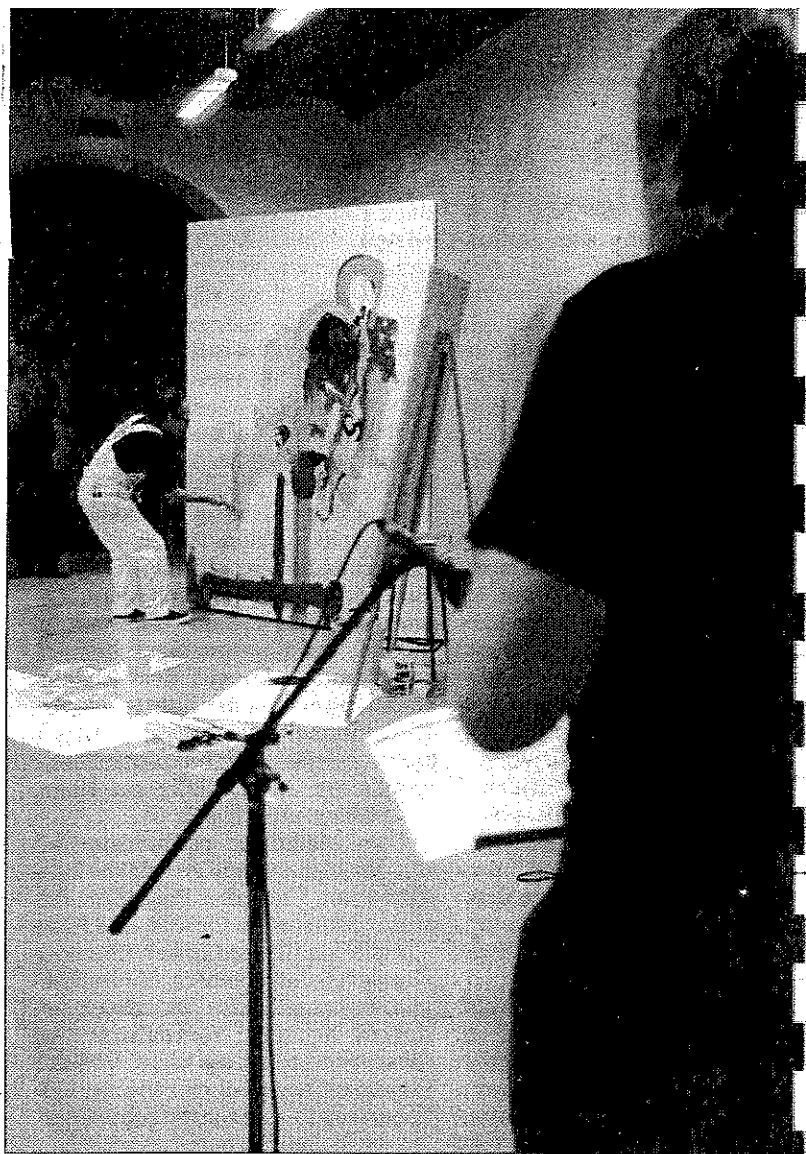
Einen italienischen Schwerpunkt setzt der Sonntag. Am Nachmittag ist erstmals in Willisau das Italian Instabile Orchestra zu Gast. Anschliessend ist Enrico Ravas «Carmen»-Adaption zu hören. Auch der Abend beginnt mit einem italienischen Beitrag: dem Trio der Pianistin Rita Marcotulli. Zum Abschluss des Festivals kommt einer der grossen Jazzmusiker, der 71jährige Schlagzeuger Max Roach.

Live gespielt – live gemalt

Vernissage Feliks Büttners im Rathaus Willisau

Zur Musik des grossartigen Joe Sachse Trios bemalte der deutsche Künstler Feliks Büttner an der Vernissage vom Freitag einen Team-Schrank. Während des bevorstehenden Jazz Festivals sind im Rathaus Willisau Jazzbilder des Rostockers zu sehen.

jiz. Es war eine zwiespältige Performance, die der Maler und Plakatgestalter Feliks Büttner an der Vernissage vom Freitag bot. Zwar ist es der Versuch allemal wert, vor Publikum zu improvisierter Musik improvisierend zu malen – aber ob damit nicht ein falscher Eindruck von der «Leichtigkeit» des Malens vermittelt wird und ob damit auch gültige Werke geschaffen werden? Während in der einen Ecke des Bürgersaals das Joe Sachse Trio mit dem Gitarristen Joe Sachse, dem Saxophonisten Manfred Hering und dem Schlagzeuger John Marshall auftrat, stellte sich in der andern Ecke Feliks Büttner mit Pinsel und Farbe vor die Staffage und einen Schrank, um die grossartige, mitreissende Musik des Trios abwechselungsweise auf dem aufgespannten Papierbogen und auf der Front eines grossen Schranks von Team by



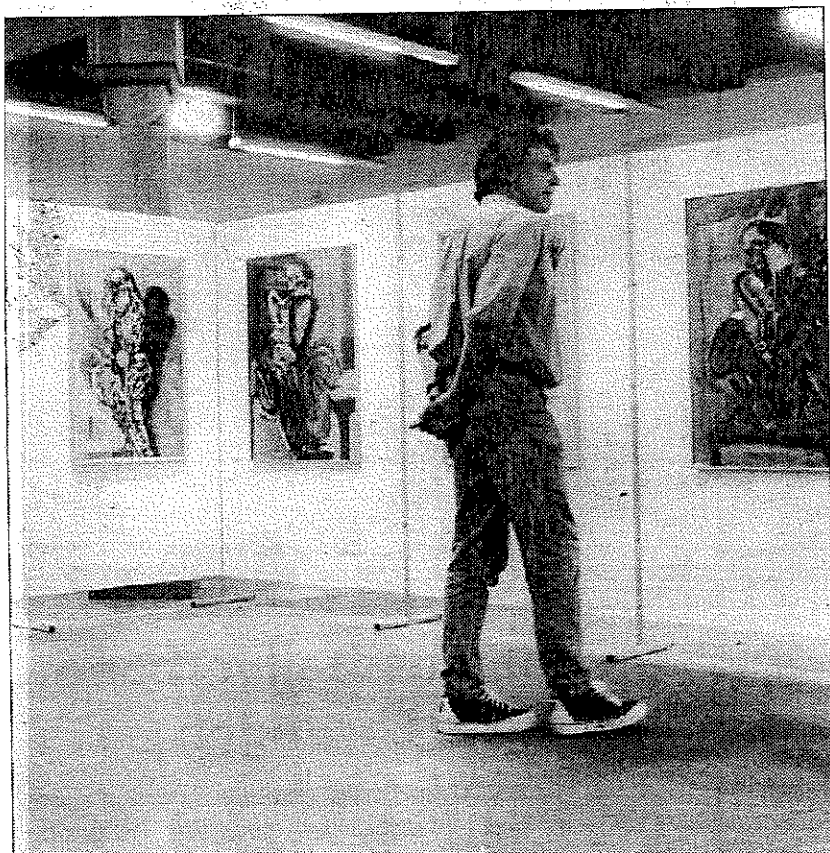
Feliks Büttner in Aktion: Zur Musik des Joe Sachse Trios bemalte er an der Vernissage einen Schrank.

Fotos Josef J. Zihlm

Wellis mit bildnerischen Mitteln umzusetzen.

Es sind allerdings nicht die so entstandenen Werke, die im Mittelpunkt der Willisauer Ausstellung stehen. Zu sehen sind zwar ausschliesslich Bilder zum Thema Jazz, aber es handelt sich dabei weniger um direkte Umsetzung von Musik in Malerei, sondern in erster Linie um Portraits von Jazzmusikerinnen und -musikern – gekonnte Portraits, zuweilen mit viel Witz und Ironie karikierend, zuweilen den Musiker mitsamt seiner Musik zum Klingen bringend. Seine Bilder zeugen von grossem malerischem Können und von viel Einfühlungsvermögen des Malers. Sie zeigen, wie eng er als Maler mit dem Jazz verbunden ist.

An der Vernissage wurde Feliks Büttners Schaffen von Ulrich Kavka gewürdigt. Der Referent stellt ihn auch in der WB-Beilage zum Jazz Festival Willisau vom kommenden Donnerstag vor.



Im Rathaus sind gegenwärtig Jazzbilder von Feliks Büttner zu sehen.

831 Jazz à Willisau

De jeudi à dimanche prochains, 125 musiciens et 22 concerts sont à l'affiche.

Le 22e Festival de jazz de Willisau (LU) débute jeudi prochain. Durant quatre jours, 22 concerts et 125 musiciens sont à l'affiche, dont Richard Galliano et Daniel Humair, Louis Sclavis ou le batteur septuagénaire Max Roach. Le jazz est fêté à Willisau depuis trente ans, grâce à Niklaus Troxler.

Le Mike Westbrook Orchestra entamera jeudi soir le programme du festival. Son concert est intitulé Bar Utopia. Le même soir, Richard Galliano jouera en trio avec Daniel Humair et Jean-François Jenny-Clark. La soirée du vendredi résonnera aux rythmes du blues et du rock avec Vernon Reid et Elliot Sharp, le trio Hiram Bullock et Jean-Paul Bourelly.

Le samedi sera quasiment réservé à des duos prestigieux: Dino Saluzzi et Louis Sclavis, Bill Frisell

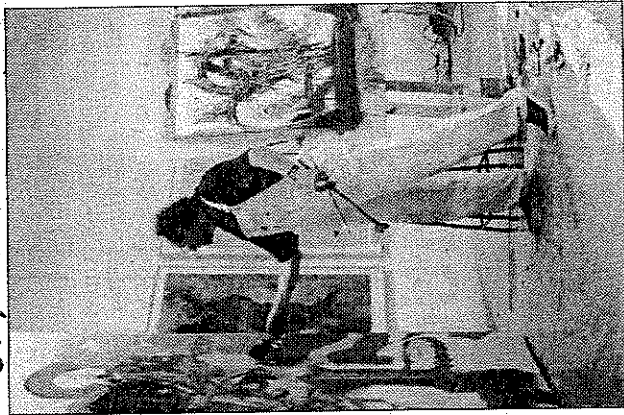
et Joey Baron, ainsi que Aki Takase et David Murray se produiront dans l'après-midi. En soirée, le saxophoniste suisse Daniel Schnyder et le groupe new-yorkais Secret Cosmos seront sur scène. L'Ensemble Roscoe Mitchell, le Maria Joao Group compléteront ce programme.

Le festival se terminera avec notamment, pour la première fois à Willisau, un concert de la formation italienne Instabile Orchestra. Enrico Ravas proposera ensuite son adaptation de *Carmen*. Puis se produiront le trio Rita Marcotulli, le quartette du batteur Max Roach, ainsi que le percussionniste suisse Pierre Favre.

Graphiste passionné

Willisau célèbre le jazz depuis trente ans grâce à un graphiste passionné: Niklaus Troxler, dit «Knox». En 1966, ce dernier a 19 ans et il se lance dans l'organisation de quelques concerts. Peu à peu, dans les années septante, la manifestation lucernoise devient un important rendez-vous pour des musiciens et auditeurs adeptes de free-jazz, dont Chick Corea ou Keith Jarrett.

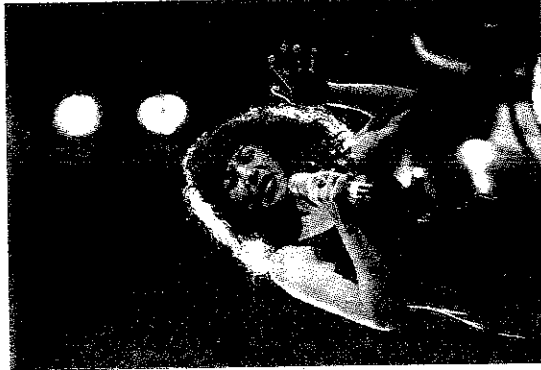
Le festival de jazz de Willisau a été créé en 1975. Si autrefois l'organisateur pouvait amener en Suisse des talents méconnus, cela n'est plus vraiment possible aujourd'hui. Avec les années, Niklaus Troxler n'a pas pu empêcher que le festival devienne une foire commerciale, même si la manifestation programme toujours les principaux représentants des courants actuels du jazz. — (ats)



Jazz Festival Willisau

Auftakt mit Bildern

ijz. Ab Donnerstag findet das diesjährige Jazz Festival Willisau statt. Eigentlich hat es am Freitag bereits begonnen: Die Vernissage zur Ausstellung von Jazzbildern des Roostockers Feliks Büttner war zugleich ein Jazz-Happening. Zu Musik des Joe Sachse Trios malte der Künstler «live» Bilder auf Papier und auf einen Schrank. Seite 9



Maria Joao, à Montreux l'an passé.

Tel. 0637693 04 02

Musik

8379

Jazz im Radio

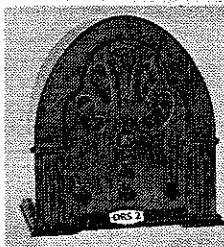
■ Zum 30. mal präsentiert das Jazz Festival Willisau vom 29. August bis zum 1. September aktuelle Tenderizen der Jazzszene. Auch in diesem Jahr sendet Schweizer Radio DRS einen Teil der Konzerte live

oder als Aufzeichnung. Aufregende Musik versprechen unter anderem das postmoderne Orchester des Briten Mike Westbrook am Donnerstag, das Avantgarde-Ensemble des Multiinstrumentalisten Roscoe Mitchell und die Gruppe der portugiesischen Sängerin Maria Joao – beide am Samstag.

Der Freitagabend steht unter dem Motto «NY-Blues-Rock-Funk-Rap». Seinen furiosen Abschluss findet das Festival am Sonntag mit dem Auftritt des Max Roach Quartets. Schlagzeuger Roach ist trotz seines hohen Alters ein Ausbund an Energie.

abü

Radio DRS 2, genaues Programm unter Tel. 01/305 66 11



Jazz

Willisau à l'affiche

Le 22e Festival de jazz de Willisau débutera ce jeudi. Plus de vingt concerts et 125 musiciens sont à l'affiche. Le «Mike Westbrook Orchestra» entamera le programme, avec Richard Galliano en trio (Daniel Humair et Jean-François Jenny-Clark). Place aux rythmes du blues et du rock avec Vernon Reid et Elliot Sharp vendredi. Le samedi appartiendra à des duos prestigieux (Saluzzi-Sclavis, Frisell-Baron...). Et le festival se terminera notamment avec un concert de la formation italienne Instabile Orchestra, Enrico Rava, Max Roach et le percussionniste suisse Pierre Favre.

(ats)

COOPZEITUNG **71**

LUZERN HEUTE

SEITE 5

Jazz in Willisau

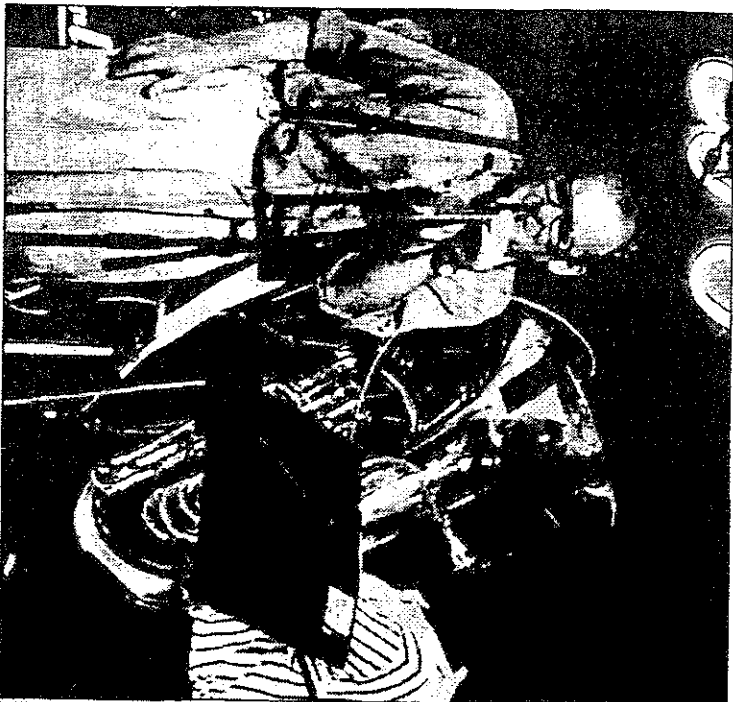
JAZZ in Willisau feiert in diesem Jahr sein 30jähriges Bestehen. Seit 1975 findet zudem das Festival statt – noch heute eine der wichtigsten Jazz-Veranstaltungen der Schweiz. Niklaus Troxler sucht dabei nicht den Mainstream, sondern die Individuen, wie er in einem Interview sagt.

2

78

Hochstehendes Festivalprogramm

29. August bis 1. September: 30 Jahre Jazz in Willisau



Der englische Bandleader Mike Westbrook und seine Band wird das Jazzfestival Willisau 1996 eröffnen. (Foto: ky)

sua. Am kommenden Donnerstag wird das Jazz-Festival Willisau 1996 eröffnet. Das vier tägige Festival bietet einen Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz und jazznahe Stile. 22 Konzerte mit insgesamt 125 Musikern und Musikerinnen sind programmiert.

Das Hauptprogramm des Jazz-Festival Willisau 1996 wird in der Festhalle am Donnerstagabend mit dem Orchester des Engländers Mike Westbrook und seinem neuen Programm «Bar Utopia» eröffnet. Im zweiten Teil spielt ein französisches Trio mit Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-Francois Jenny-Clark. Der Freitagabend steht im Zeichen von Blues, Rock, Funk und Rap.

Drei hochkarätige Duos sind am Samstagnachmittag zu Gast: Dino Saluzzi und Louis Sclavis, Bill Frisell und Joey Baron sowie Aki Takase und David Murray. Am Abend ist der Schweizer Saxophonist Daniel Schnyder mit der New

Yorker Gruppe Secret Cosmos zu hören. Schnyder wird ein Ensemble aus sechs Bläsern und einem Bassisten präsentieren. Ausserdem tritt die Maria Joao Group auf.

Italienischer Schwerpunkt am Sonntag

Das Italian Instabile Orchestra präsentiert die Creme der italienischen Jazzmusiker. Anschliessend ist Enrico Ravas «Carmen»-Adaption zu hören. Zum Abschluss des Festivals kommt einer der grossen Jazzmusiker der 71-jährige Schlagzeuger Max Roach. Er spielt seit Jahren einen Jazz, der zum aufregendsten und feinsten gehört.

Zum zweiten Mal wird ein kleiner Konzert-Zyklus auf der Rathaus-Bühne durchgeführt. Auch im Festzelt sind wiederum Konzerte angesagt.

Im Rathaus ist gleichzeitig eine Ausstellung mit Jazz-Bildern des deutschen Malers und Grafikers Feliks Büttner zu sehen. Diese Ausstellung dauert bis zum 1. September.

Reservierungen sind unter Telefonnummer 041 2081212 oder Fax-Nummer 041 2081213 möglich. Informationen sind Telefon-Nummer 041 9702731.

Das Programm in Willisau

Do, 29. Aug.: Zounds (Zelt, 18 Uhr); Mike Westbrook Orchestra plays «Bar Utopia», Richard Galliano, Daniel Humair, Jean-Francois Jenny-Clark (Festhalle, ab 20 Uhr).

Fr, 30. Aug.: Trio Collectif & Hans Koch (Rathausbühne, 18 Uhr); Atorgo (Zelt, 18 Uhr); Vernon Reid/Elliott Sharp, Hiram Bullock Trio, Jean-Paul Bourelly mit New Wave Bandit (Festhalle, 20 Uhr).

Sa, 31. Aug.: Ludi/Saynkho/Kowald (Rathausbühne, 11 Uhr); B-Connected (Zelt, 12 Uhr); Dino Saluzzi/Louis Sejanovic Bill Frisell/Joe Pickett, Aki Takase/David Murray

ray (Festhalle, ab 14.30 Uhr); Roscoe Mitchell Ensemble; Maria Joao Group, Secret Cosmos feat. Daniel Schnyder (Festhalle, 20 Uhr).

So, 1. Sept.: Pierre Favre/Tom Cora (Rathausbühne, 11 Uhr); The No No Diet Bang (Zelt, 12 Uhr); Italian Instabile Orchestra, «Carmen» by Enrico Ravas feat Bruno Tommaso, Gianluigi Trovesi, Michel Godard, Han Bennink u.a. (Festhalle, So 14.30 Uhr); Rita Marcotullii Trio, Palle Danielsson, Bob Moses, Max Roach Quartet feat. Odeon Pope, Cecil Bridgewater, T. Brönnel (Festhalle, So 19.00 Uhr).

Zeitgenössische Klänge von Rava, Roach und Reid

WILLISAU LU (sda) Am Donnerstag wird das 22. Jazz Festival Willisau eröffnet. Das viertägige Festival bietet einen Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz und jazznahe Stile – der herausragende Anlass in diesem Bereich. 22 Konzerte mit insgesamt 125 Musikern und Musikerinnen sind programmiert.

Einen Prolog zum Festival gab es bereits am vergangenen Freitagabend. Im Rathaus wurde eine Ausstellung mit Jazz-Bildern des deutschen Malers und Grafikers Feliks Büttner eröffnet. An der Vernissage spielte das Helmut Joe Sachse Projekt. Die Ausstellung dauert bis zum 1. September.

Auftakt mit Mike Westbrook

Eröffnet wird das Festival am Donnerstagabend mit dem Orchester des Engländers Mike Westbrook und seinem neuen Programm «Bar Utopia». Im zweiten Teil spielt ein französisches Trio mit Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-François Jenny-Clark. Der Freitagabend steht im Zeichen von Blues, Rock,

Funk und Rap: Vernon Reid und Elliot Sharp, das Hiram Bullock Trio und Jean-Paul Bourellys New Wave Bandit sind angekündigt.

Drei hochkarätige Duos sind am Samstag nachmittag zu Gast: Dino Saluzzi und Louis Sclavis, Bill Frisell und Joey Baron sowie Aki Takase und David Murray. Am Abend ist der Schweizer Saxophonist Daniel Schnyder mit der New Yorker Gruppe Secret Cosmos zu hören. Ausserdem treten das Roscoe Mitchell Ensemble und die Maria Joao Group auf.

Italienischer Akzent am Sonntag

Einen italienischen Schwerpunkt setzt der Sonntag. Am Nachmittag ist erstmals in Willisau das Italian Instabile Orchestra zu Gast. Anschliessend ist Enrico Ravas «Carmen»-Adaption zu hören. Auch der Abend beginnt mit einem italienischen Beitrag: dem Trio der Pianistin Rita Marcotulli. Zum Abschluss des Festivals kommt einer der grossen Jazzmusiker, der 71jährige Schlagzeuger Max Roach.

Zum zweiten Mal führt Festival-Organisator Niklaus Troxler einen kleinen Konzert-Zyklus auf der Rathaus-Bühne durch. Es spielen das Trio Collectif mit Hans Koch (Freitag), das Trio Lüdi-Saynkh-Kowald (Samstag) sowie Pierre Favre und Tom Cora (Sonntag). Auch im Festzelt werden wiederum Konzerte durchgeführt: Zounds (Donnerstag), Atongo (Freitag), B-Connected (Samstag) und The No No Diet Bang (Sonntag).

Tagesanzeiger

NEUE LUZERNER ZEITUNG

DRS 2

8.30, Kulturpunkt: Zehn Jahre Berner Tanztage. – 9.00, Kontext: Vermutung und Beweis sind zweierlei. Lebensspuren auf dem Mars. – 11.00, Reflexe: 30 Jahren Jazz in Willisau. Rückblick mit Niklaus «Knox» Troxler, Organisator. – 15.00: Station auf dem Weg zum Manager von morgen. «Seitenwechsel», Konfrontation mit Menschen in anderen Sozialbereichen. – 19.30: IMF Luzern live, New Yorks Philharmoniker. Der Englischhornist

Reflexe

DRS 2 11.00

Fast alle Berühmtheiten des Jazz waren schon einmal dort – im Städtchen Willisau, wo seit 30 Jahren ein Kenner seine Konzerte und sein Festival macht: Niklaus «Knox» Troxler. Ein Rückblick auf besondere Begegnungen und Konzerte und ein Vorausblick auf das Jazzfestival.

Thomas Stacy spielt Ned Rorem, Kurt Masur dirigiert eine Sinfonie Bruckners.

22. Jazz Festival Willisau (29.08.-01.09.96)

TROXLER-MIX

von Westbrook bis Roach

Jazz-Festivals haben ihre Gesichter, Konturen, die sich mit den Jahren ausprägen. Besonders eigenständig ist das Profil in Willisau, wo in diesem Jahr das 22. Jazz-Festival stattfindet.

Der Mann hinter dem Willisauer Festival ist der 49jährige **Niklaus Troxler**. Und das Programm reflektiert ziemlich genau seine musikalische Vorlieben. Dass er in erster Linie Musik holt, die auch er gerne hört – daraus hat der vielfach ausgezeichnete Grafiker noch nie einen Hehl gemacht. Mit diesem Konzept lassen sich keine Allerwelts-Festivals machen, wo es garantiert für jeden etwas gibt. Dafür hat Willisau vielleicht mehr Charakter.

Der Free Jazz hat Troxler und die Anfänge der Willisauer Jazz-Szene massgebend geprägt. Das ist heute noch zu spüren. «Wir decken hier jenen Jazz ab, der aus der Free Jazz-Tradition gewachsen ist», sagt er. «Und wir bewegen uns auf der Jazz-Linie.» Ein anderer Schwerpunkt, der sich mit dem Free-Jazz auf weiten Teilen deckt, ist der schwarze amerikanische Jazz.

Andererseits hat Troxler dafür gesorgt, dass der europäische Jazz

zum Zug kommt. Und dass auch Schweizer Musiker auf der grossen Bühne in der Festhalle auftreten. Befragt nach seinem Wunsch-Programm meint er: «Eine gute Mischung aus Stars und Unbekannten. Herausragendes, das das Publikum überrascht. Eine Mischung aus Kulturen, Musiker aus USA, Europa und der Dritten Welt.» Auch neue Formen interessieren ihn. «Aber vielleicht bin ich etwas kritischer geworden gegenüber diesem Neuen», merkt er dazu an.

Auch in diesem Jahr sind in Willisau gestandene Musiker zu hören. Zur Eröffnung etwa kommt der Engländer **Mike Westbrook** mit seinem Orchestra. Am Samstagabend ist der 56jährige, aus der Avantgarde Szene Chicago hervorgegangene **Roscoe Mitchel** mit seinem Ensemble zu hören. Und den Schlusspunkt setzt **Max Roach**. Der ungebrochene 71jährige Schlagzeuger spielt zusammen mit **Odeon Pope**, **Cecil Bridgewater** und **Tyron Brown**. Zweifellos eine Gruppe ganz nach Knox' Geschmack.

Der Sonntagnachmittag ist Italien gewidmet: Es spielen das **Italian Instabile Orchestra** und **Enrico Rava**,

der (u. a. mit **Gianluigi Trovesi**) das Thema «Carmen» aufarbeitet. Ein Fenster in Richtung Blues/Rock/Funk/Rap bietet der Freitagabend: Auf dem Programm stehen **Vernon Reid** und **Elliot Sharp**, das **Hiram Bullock Trio** und **Jean-Paul Bourelly** mit «Blue Wave Bandit».

Der (für mich) vielversprechendste und spannendste Programmblock findet am Samstagnachmittag statt. Drei hochkarätige Duos, drei Begegnungen von Musikern mit unterschiedlichem Hintergrund. Der argentinische Bandoneonspieler **Dino Saluzzi** trifft auf den französischen Saxophonisten **Louis Sclavis**. Der Gitarrist **Bill Frisell** spielt mit dem Schlagzeuger **Joey Baron**. Und die Pianistin **Aki Takase** versucht den Dialog mit dem Saxophonisten **David Murray**.

Einen speziellen Hinweis verdient die Rathausbühne, wo drei Konzerte mit experimentellem Charakter – und potenter Schweizer Beteiligung – in intimerem Rahmen stattfinden: **Collectif & Hans Koch** am Freitag; das **Trio Lüdi-Saynkho-Kowald** am Samstag; **Pierre Favre** und **Tom Cora** am Sonntag.

Meinrad Buholzer

WÄHREND
DES
FESTIVALS
28 aug.-1 sept.

MB-Beilage

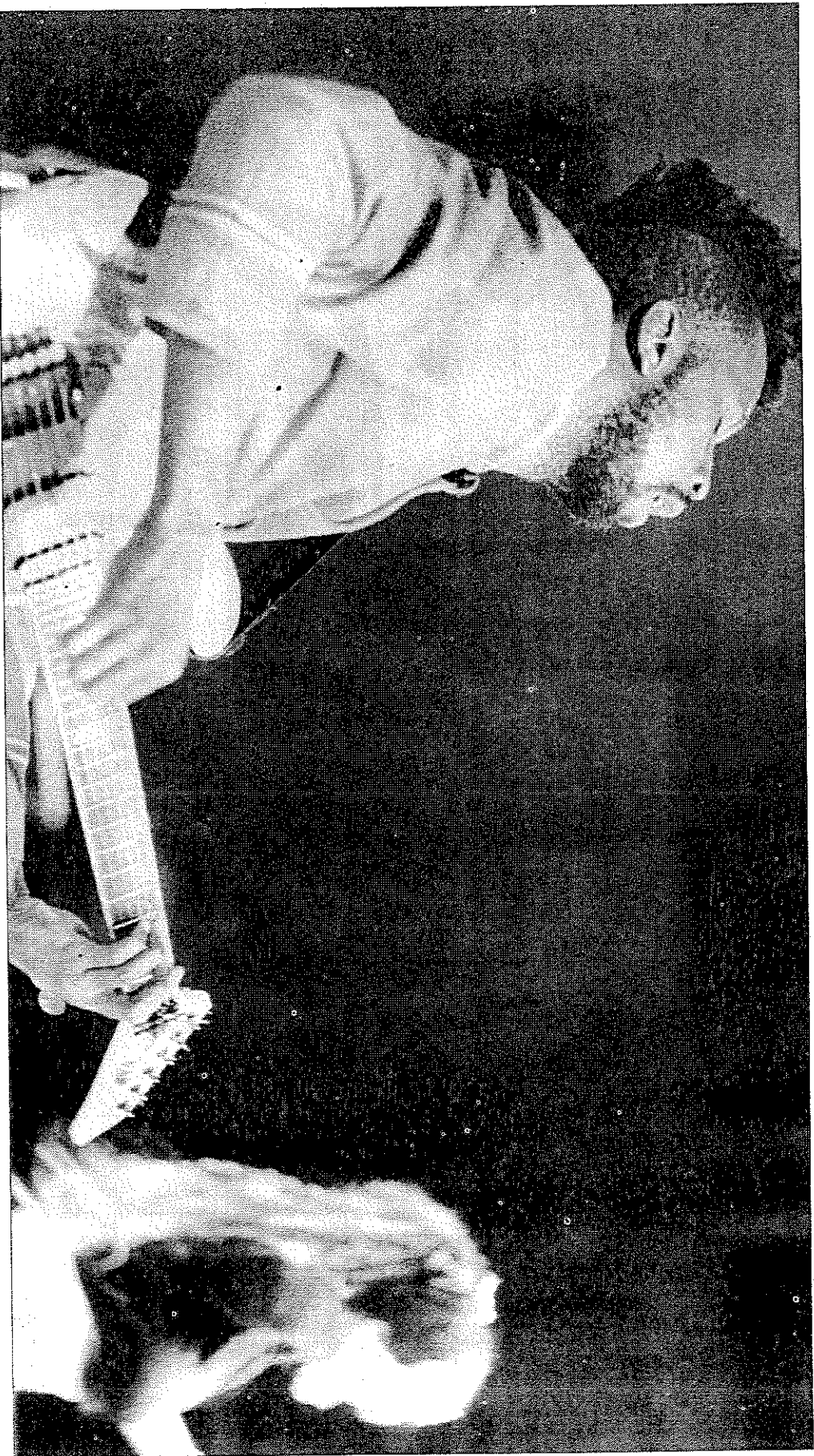




30 Jahre Jazz in Williams

Ein vielseitiges Programm

Jazz in Willisau feiert sein dreissigjähriges Bestehen



Vernon Reid



«Gestaltet man ein Festival zu fünf, so hat es vermutlich keinen roten Faden mehr. Solche Festivals gibt's genug.»

Doch ist eine Schweizer Grossbank der passende Hauptsponsor für einen kulturellen Anlass?

Niklaus Troxler: Das Sponsoring hat auf die Programmgestaltung, auf das Festival, keinen, überhaupt keinen Einfluss. Eine Bank ist durchaus ein idealer Sponsor. Das Jazz Festival Willisau ist ein Unternehmen. Wer ein Budget von einer Million hat, und nichts mit haben Bank zu tun haben will, verhält sich absurd. Der Billetterverkauf, die Gagen und und und haben mit Geldabwicklung zu tun. Ich bin zudem sehr froh, dass die Bank für uns den zeitaufwendigen Billetterverkauf durchführt.

Niklaus Troxler programmiert, Niklaus Troxler entwirft die Plakate, Niklaus Troxler engagiert seine Helfer, Niklaus Troxler kündigt auf der Bühne die Konzerte an, ... Ist «Jazz in Willisau» gleich Niklaus Troxler, dem gutgesinnte Freunde bei der Verwirklichung seiner Pläne helfen?
Niklaus Troxler: Nein, wir sind ein Team. Für viele Bereiche bin ich nicht zuständig. So kümmert sich beispielsweise mein Bruder Walter um die Technik auf der Bühne. Für die Bewältigung dieser Aufgabe wäre ich schlicht unfähig. Meine Frau organisiert die Kasse und die Einsätze der Mitarbeiterinnen und Mitarbeiter, ohne die das Jazz Festival

«Die begeisterten Jugendlichen sind für mich ein Aufsteller.»

val nicht durchführbar wäre. Das Jazz Festival Willisau ist kein Einmann-Unternehmen.

Doch über die Programmierung entscheidet einzig und allein Niklaus Troxler.

Niklaus Troxler: Sicher, das Programm trägt meine Handschrift. Gestaltet man ein Festival zu fünf, so hat es vermutlich keinen roten Faden mehr. Solche Festivals gibt's genug. Zudem ist das Jazz Festival mein Unternehmen. Ich trage die alleinige Verantwortung. Auch für allfällige finanzielle Verluste.

Ihr Engagement für Jazz in Willisau ist enorm gross. Tag für Tag, Jahr für Jahr. Hat sich Niklaus Troxler noch nie mit dem Gedanken befasst, kürzer zu treten?

Niklaus Troxler: Die Arbeit macht mir nach wie vor grossen Spass. Sobald dies nicht mehr der Fall ist, trete ich kürzer. Und: Wenn im Publikum nur noch Männer mit langen grauen Bärten sitzen, höre ich sofort auf. Vorläufig steht es aber nicht danach aus: Noch nie war der Zulauf des jungen Publikums so gross wie in den letzten zwei, drei Jahren. Auch das Helferteam wird immer jünger. Diese begeisterten Jugendlichen sind ein Aufsteller.

Das Festival würde auch ohne Niklaus Troxler stattfinden?

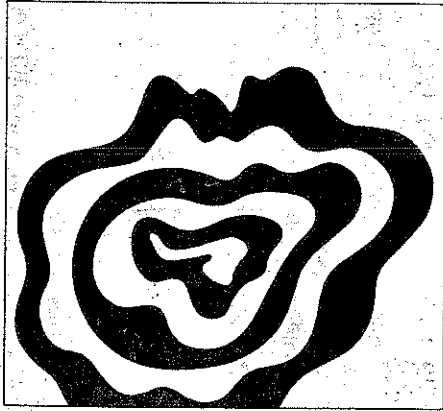
Niklaus Troxler: Dies wäre durchaus möglich. Aber eine blosse Übergabe oder Fortsetzung meiner Arbeit

«Ich trage die alleinige Verantwortung. Auch für allfällige finanzielle Verluste.»

beit wäre nicht sinnvoll und kaum möglich. Die Programmgestaltung müsste weiterhin stark persönlich geführt sein. Ich wiederhole: Unpersönliche Festivals, Allerweltsfestivals ohne roten Faden, gibt's genug.

Ihr grösster Wunsch?
Niklaus Troxler: Eine starke, eigenwillige junge Musikszene. Erstaunlicherweise passen sich heute nicht die alten, sondern vor allem die jungen Musikerinnen und Musiker den Marktwünschen an. Toll wäre es, wenn verstärkt wieder gute Musik und nicht kommerzieller Erfolg angestrebt würde.

«Das Jazz Festival Willisau ist kein Einmann-Unternehmen»



WB mit Spezialbeilage

Heute beginnt das Jazz Festival

jiz. Ab heute Donnerstag bis kommenden Sonntag steht Willisau einmal mehr ganz im Zeichen des Jazz Festivals. Veranstalter Niklaus Troxler konnte wiederum verschiedene Grössen des Jazz verpflichten. Zudem verspricht das Programm einige Neuentdeckungen. Jazz in Willisau besteht seit 30 Jahren.

Seite 3 und Beilage

«Niklaus Troxler ist Jazzliebhaber, und Niklaus Troxler ist Willisauer. Er hatte zwei Möglichkeiten: entweder für den Jazz Willisau zu verlassen oder den Jazz nach Willisau zu holen», sagte Schriftsteller Peter Bichsel.

Niklaus Troxler: Das sagt Peter Bichsel. Eine überspitzte Formulierung. Ich fühle mich in Willisau zu

WB-Gespräch

NORBERT BOSSART

hause, wollte nie wegziehen. «Jazz in Willisau» ist aber auch nicht das Resultat einer weitsichtigen Planung. Dem ersten Konzert folgte ein zweites, ein drittes... Das erste Festival war ein weiterer Schritt. Und: Ich mache keine Konzerte und Festivals für die Willisauer, sondern für alle, die gerne Musik hören.

So organisiert also Niklaus für Niklaus ein Festival?

Niklaus Troxler: Auch. Das Jazz Festival ist für mich ein wichtiger Lebensinhalt. Es beschäftigt mich die ganze Zeit.

Urbaner Jazz im Hinterland. Vor 30 Jahren galt wohl Niklaus als Spin-

«Wo ist die Avantgarde? Die gibt's wahrscheinlich gar nicht mehr.»

Niklaus Troxler zu «Jazz in Willisau»

ner. Heute ist das Jazz Festival ein Markenzeichen von Willisau.

Niklaus Troxler: Spinner? Solche Beleidigungen kamen mir nie zu Ohren. Sie hätten mich auch nicht beschäftigt. Ich versuchte immer das zu verwirklichen, was ich als wichtig und richtig empfand. Die Willisauer unterstützten mich.

Und machten Sie für Ihr grosses Engagement zum Ehrenbürger.

Niklaus Troxler: Ein netter Geste. Doch dieser Titel verändert nichts.

Zurück zum Festival. Jazz in Willisau war ein Mekka der Avantgarde.

Niklaus Troxler: Wo ist die Avantgarde? Die gibt's wahrscheinlich gar nicht mehr. Sie ist nicht aufzufinden. Es gab immer wieder stilbildende Epochen im Jazz: Bebop, Hardbop, Free Jazz, Weltmusik... Diese Entwicklung, diese Suche und Flucht nach vorne verlief rasant. So rasant, dass sich gegen Ende dieses Jahrhunderts die avantgardistischen Stile etwas ausglätten und abschleifen mussten, damit sie kommunizierbar waren. Heute haben wir eine bunte Vermischung der verschiedensten Musikrichtungen. Ich warte sehnsüchtig auf den nächsten grossen Kick.

Das kommende Festival ist zeitgemäss?

Niklaus Troxler: Absolut. Zu hören sind experimentierfreudige Gruppen, als auch eine Rückbesinnung auf die Wurzeln des Jazz. Mit Max Roach ist sogar ein ganz Grosser dabei. Die musikalische Breite des Festival entspricht dem Zeitgeist. Was fehlt, ist der klassische, über-

Doch dieser Sound kann an andern Festivals genug gehört werden.

Wie haben Sie Ihr Programm zusammengestellt?

Niklaus Troxler: Wie immer. Ich habe mir überlegt: Wie war das letzte Festival? Was hat mir gepasst, was fehlte? Ende Jahr startete ich mit der Planung, hörte mir neue Projekte und Tonträger an, besuchte Konzerte, telefonierte mit Musikern...

...und verhandelte mit Managern?

Niklaus Troxler: Früher habe ich fast ausschliesslich mit den Musikern verhandelt, heute verläuft die Abwicklung der Geschäfte leider vermehrt über Managements.

Wenn immer möglich sind aber meine ersten Ansprechpartner die Musiker. An zahlreichen Konzerten sind Freundschaften entstanden. Ich verfolge so gut als möglich den Werdegang der Musiker, unterhalte mich mit ihnen über neue Projekte und Ideen. Aus diesen Kontakten ergeben sich häufig neue Engagements.

Wie gross ist das Budget für das heurige Festival?

Niklaus Troxler: Zirka eine halbe Million.

Eine Summe, die selbst mit ausverkauften Konzerten nicht einspielbar ist.

Niklaus Troxler: Stimmt. Mit den heutigen Eintrittspreisen ist das Festival nicht finanzierbar. Ohne Sponsoren gäbe es kein Jazz Festival Willisau.

eine Vielzahl von Platten auf, u. a. auch mit Eric Clapton, Sting, Taj Mahal, Paul Simon und Chaka Khan.

Jean-Paul Bourelly «Blue Wave Bandits»

Blues, Funk, Jazz und Rap sind die Ingredienzen des individuellen Spiels von Jean-Paul Bourelly, und der rauhe, aufregend verzerrte, dichte Gitarrensound ist sein Markenzeichen. Mit den «Blue Wave Bandits» hat der Chicagoer Gitarrist und Sänger Bourelly seit Jahren eine Band, deren Sound stark vom Blues geprägt ist und die in mitreissendem, zeitgemäss rhythmischem Fluss mit Rap und Vocals soziale und politische Inhalte vermittelt.

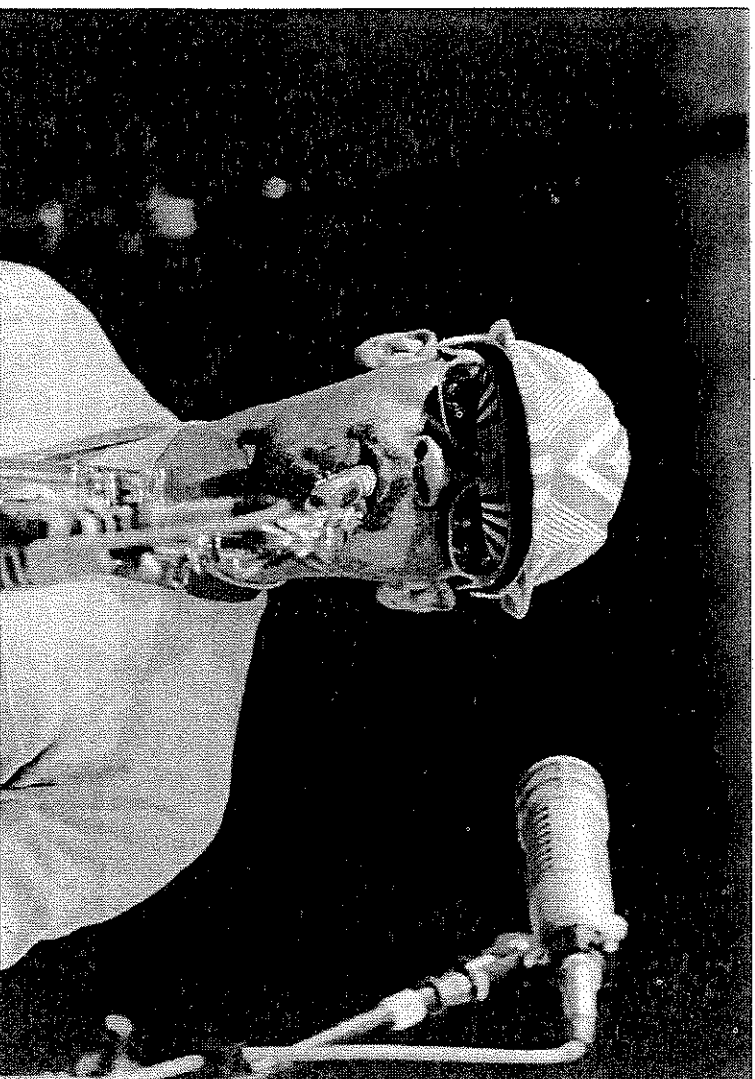
Konzert 3

Samstag, 31. August
14.30 Uhr

The Art of the Duo Dino Saluzzi – Louis Sclavis

Zentrales Element in der Musik des argentinischen Bandonionspielers Dino Saluzzi ist der «Tango Nuevo». Immer mehr bewegt er sich aber in Richtung Neuorientierung der lateinamerikanischen Musik ganz allgemein. Neben dem Tango findet man in seinem Spiel auch immer mehr brasilianische Sambas oder Anden-Klänge, die er zu einer offenen, modernen Improvisationsmusik verbreitet.

Saluzzi Partner, der französische



Roscoe Mitchell

Louis Sclavis, ist ebenfalls seit jeher ein unermüdlicher Forscher auf der rastlosen Suche nach der eigenen Folklore. Daneben konzentriert dieser sich ganz auf die schier unerschöpflichen Möglichkeiten seines Instrumentariums.

Bill Frisell – Joey Baron

Der amerikanische Gitarrist Bill Frisell zeigt sich seit langem als ein alle Grenzen des Genres überschreitender Musiker, der seiner Phantasie freien Lauf lässt und der sich auf originelle Art und Weise mit der ihn umgebenden Musik auseinandersetzt. Mit dem langjährigen Partner,

dem Schlagzeuger Joey Baron, der längst auch zu den besten auf der Zunft gehört, entsteht eine unglaublich spannende und dynamische Musik. Auch Baron ist ein Musiker, der keine Hörtöge-lichkeiten bedienen will, sondern mit oft hart akzentuiertem Beat auf den Drums neue Wege geht.

Aki Takase – David Murray

Die japanische Pianistin Aki Takase und der amerikanische Starsaxophonist David Murray spielen im Duo eine Musik, die unterschiedliche Gefühlsweiten und Klangräume erschliesst und zudem auch als Reminiszenz an

die grossen Meister Duke Ellington und Thelonious Monk gedacht ist. Zusammen mit den vielfältigen Einflüssen aus Ost und West wird ihre Musik so zu einem Spiel der pluralistischen musikalischen Welt.

Konzert 4

Samstag, 31. August
20.00 Uhr

Saturday Night Spezial

Roscoe Mitchell Ensemble

Roscoe Mitchell, Mitbegründer des «Art Ensembles of Chicago» hat seit jeher immer wieder eigene aufregende Ensembles im Bereich der Great Black Music geleitet. Der Multiinstrumentalist zählt mit seinem rauen Ton, einem in überraschenden melodischen Wendungen und Variationsketten aufblühenden Ideenreichtum, seinem vitalen, vor allem auf Alt- und Bassaxophon virtuoson Spiel zu den wichtigsten Stimmen nach Ornette Coleman. Alle seine Musiker im Ensemble gehören zu den engagiertesten im Kreise der schwarzen Avantgarde.

Maria Joao Group

Zwar gibt es inzwischen im Jazz eine ganze Reihe von Sängern jüngerer Generation, die in der Lage sind, ihre Stimme wie ein Instrument einzusetzen, doch unter diesen ragt die Portugiesin Maria Joao aufgrund ihrer künstlerischen Reife und der Sicherheit ihres musikalischen Geschmacks heraus.

Ihre Vokalartikulation dient nicht dem Selbstzweck, sondern ist allzeit mit Leichtigkeit beherrschtes musikalisches Ausdrucksmittel. Hinzu kommen ihr Charme und die menschliche Wärme dieser Frau, die ihre Anziehungskraft letztendlich unwiderstehlich machen.

Secret Cosmos NY feat. Daniel Schnyder

Die Musik von «Secret Cosmos» erreicht eine unverkrampte Kombination von europäischer Kammermusik und amerikanischen Jazz, die als eine integrierte

TEXT: NIKLAUS TROXLER
FOTOS: MARCEL ZÜRCHER

Seit dreissig Jahren gibt es in Willisau Jazz. Aus Anlass dieses Jubiläums steht ein besonders vielfältiges und hochstehendes internationales Angebot auf dem Festivalprogramm. Künstlerinnen und Künstler aus den USA, aus Afrika, Japan, Argentinien, Frankreich, England, Italien, Deutschland und der Schweiz treten an sechs Hauptkonzerten in der Festhalle sowie in drei Duo-Konzerten auf der Rathausbühne und an vier Konzerten im Restaurantzelt auf.

Konzert

Donnerstag, 29. August,
20.00 Uhr

Orchestra and New Musette

The Mike Westbrook
Orchestra plays «Bar Utopia»

Der englische Bandleader Mike Westbrook – einer der bedeutendsten innovativsten zeitgenössischen Komponisten im Jazz – hat die musikalische Entwicklung einer ganzen Generation massgebend beeinflusst. Schon mehrmals haben Westbrook-Produktionen für Highlights an Willisauer Festivals gesorgt, letztmals 1989 mit der Beatles-Hommage «Off Abbey Road».

Westbrooks neuestes Werk «Bar Utopia» besticht erneut durch umwerfende Bigband-Arrange-

ments und unkonventionelle Songs. Das ganze Programm ist eine einzige Meditation um das Thema Utopie. Es enthält sowohl einige der wichtigsten Kompositionen Westbrooks wie auch intelligenten und witzigen Lyrik aus der Feder der britischen Autorin Helen Simpson.

Das 21köpfige Westbrook Orchestra bringt einige der wichtigsten britischen Instrumentalisten zusammen. «Bar Utopia» verspricht einen fulminanten Auftakt.

**Richard Galliano – Daniel
Humair – Jean-François
Jenny-Clark**

Ähnlich wie sein inzwischen verstorbener Freund Astor Piazzolla den Tango Nuevo erfand, gilt **Richard Galliano** als Gründer der «New Musette», die er erweiterte mit neuen Rhythmen, neuen Harmoniefolgen und neuen Melodien, die er aus Jazzimprovisationen ableitet. Für seine Verdienste um die Musik erhielt Galliano 1992 den «Prix Django Reinhardt», die höchste Auszeichnung, die man in Frankreich als Jazzmusiker bekommen kann.

Zum «New Musette-Trio» gehören auch der herausragende Schweizer Drummer Daniel Humair und der Bassist Jean-François Jenny-Clark, die beide zu den tragenden Kräften der Pariser Szene gehören.



Mike Westbrook

Konzert

Freitag, 30. August
20.00 Uhr

NY-Blues-Rock-Funk- Rap

Vernon Reid (Ex Living Color)-
Elliot Sharp

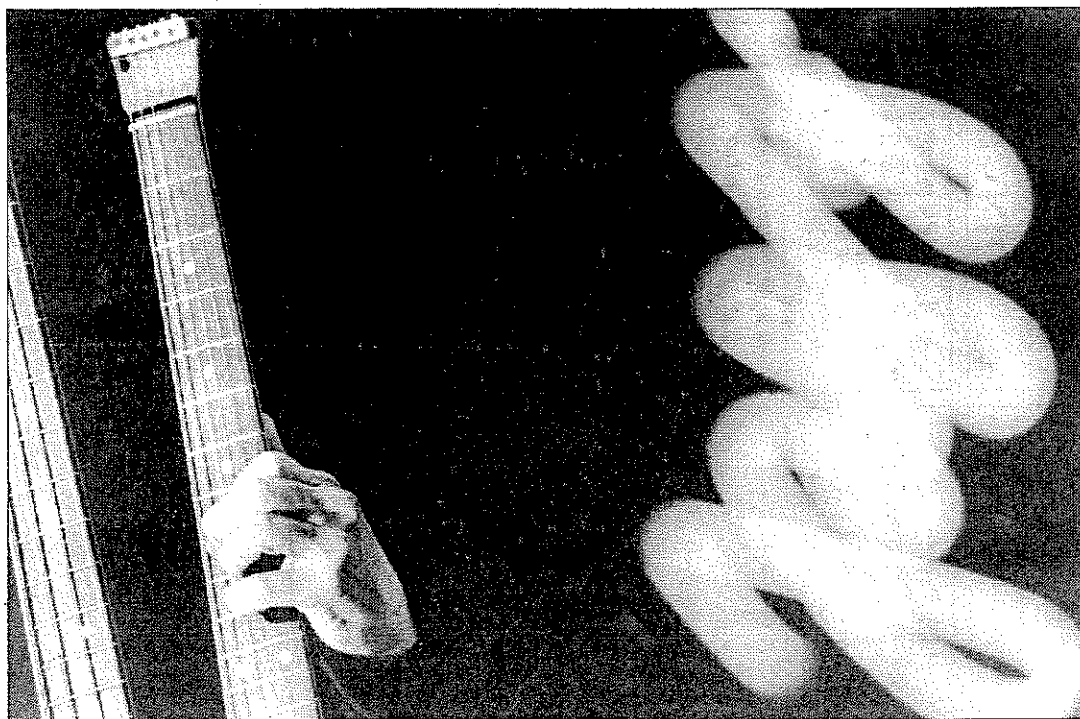
Während sich die weissen New Yorker Musiker eher in intellektueller Richtung entwickeln, suchen ihre schwarzen Kollegen wieder vermehrt den Weg zum körperbetonten Groove.

Der Gitarrist und Gründer der inzwischen aufgelösten Erfolgsband «Living Color», Vernon Reid, ist eines der Aushängeschilder der sogenannten «Black Rock Coalition», die sich vor allem auch dahin bemüht, gesellschaftliche Missstände aufzuzeigen und Bewusstsein zu schaffen. An diesem Festival tritt Reid mit dem queren Gitarristen, Bassisten und Saxophonisten Elliot Sharp auf, der selber seit Jahren eine eigenständige Musik mit

Ecken und Kanten praktiziert. Das Zusammentreffen des Black-Rock-Giganten Reid mit dem Chaos-Forscher Sharp ist jedenfalls hoch explosiv.

Hiram Bullock Trio

Zu den wichtigsten zeitgenössischen Elektrogitarristen ist sicher auch Hiram Bullock zu zählen. Er war ebenso Mitglied im Trio des legendären Jaco Pastorius wie auch in den Bands von Gil Evans und Miles Davis. Bullock nahm



Archivbild Marcel Zürcher

on von symphonischen und improvisatorischen Klängen zu verstehen ist.
 Leader von «Secret Cosmos» ist der in New York ansässige Schweizer Komponist und Saxophonist Daniel Schnyder. Dieser ist sowohl im Jazz wie in der Klassik zu Hause. Seine Orchesterwerke wurden schon von amerikanischen, australischen und schweizerischen Orchestern aufgeführt, und in seinen Jazzensembles vereint er New Yorker Solisten der Extraklasse. So auch in Willisau, wo er ein Ensemble aus sechs Bläsern und einem Bassisten präsentieren wird.

Konze**5**

Sonntag, 1. September
 14.30 Uhr

Viva Italia

Italian Instabile Orchestra
 Das «Italian Instabile Orchestra» präsentiert die Crème der italienischen avancierten Jazzmusiker. Und diese sind alle herausragende Instrumentalisten, die in der Lage sind, mit unglaublicher Verve und faszinierendem Charakter die unterschiedlichsten Positionen zu verbinden.
 Zwischen Folklore, Scelsi, Ellington, Mingus, den Stones, europäischer Improvisation und napolitanischen Klagen und **Saufgesängen** oszillierend, verbreitet das Instabile Orchestra vor allem eines: Spass.
 In Willisau sind die gefeierten Auftritte der Gianluigi Trovesi-

Gruppen noch in bester Erinnerung – und schon steht das nächste Fest ins Haus!

«Carmen» by **Enrico Rava**
 feat. **Gianluigi Trovesi**,
Michel Godard, **Han Bennink**
 u.a.

Enrico Rava ist wohl Italiens bekanntester Jazzmusiker. Er war immer ein Fan von Miles Davis und **Chet Baker**, doch später bekam er auch eine Vorliebe für die **Callas**. Nichts lag ihm näher, als diese beiden Vorlieben miteinander zu verbinden. Die Kompositionen von **Puccini** wie auch von **Bizet** eignen sich gut für eine jazzmässige Bearbeitung.

Ravas neuestes Projekt ist «Carmen», arrangiert vom Komponisten und Dirigenten **Bruno Tommaso**. Mit dem französischen Tubaspieler **Michel Godard**, dem italienischen Klarinettenisten und Saxophonisten **Gianluigi Trovesi** und dem holländischen Schlagwerker **Han Bennink** hat das Ensemble neben Rava weitere Jazzstars der internationalen Spitzenklasse in seinen Reihen.

«In Italien kann man der Oper nicht entfliehen», so **Enrico Rava**, «sie ist ständig präsent – nicht nur in den Unterhaltungsmedien – sondern vor allem auch auf der Strasse. Die Oper ist Teil unserer Altagskultur.»

Konze**6**

Sonntag, 1. September
 20.00 Uhr

Finale

Rita Marcotulli Trio/Palle Danielsson/Bob Moses

Die italienische Pianistin **Rita Marcotulli** hat sich in den letzten Jahren in den verschiedensten Formationen wie jenen von **Aldo Romano**, **Richard Galliano**, **Enrico Rava**, **Palle Danielsson** oder **Dewey Redman** beachtenswert in den Vordergrund der internationalen Jazzszene gespielt.

Am diesjährigen **San Remo Festival** trat sie auch im Duo mit dem Gitarristen **Pat Metheny** auf. Nach ihrem Musikstudium in Rom war sie als **Freelance-Pianistin** in Europa und den USA tätig und komponierte auch Filmsoundtracks und Musik zu Tanzprojekten der Choreographinnen **Roberta Garrison** und **Teri J. Weikel**. **Rita Marcotulli** persönlicher Pianostil besticht durch ein ausgeprägtes Gefühl für Sound und Rhythmik sowie durch ein grosses Vokabular an Improvisationsmöglichkeiten.

In ihrem Trio präsentiert **Marcotulli** mit dem schwedischen Bassisten **Palle Danielsson** und dem amerikanischen «Musician's Musician»-Drummer **Bob Moses** zwei ganz Grosse des internationalen Jazz.

Max Roach Quartet feat.

Odeon Pope, Cecil Bridgewater, Tyrone Brown

Mit dem Drummer, Percussionisten, Komponisten und Bandleader **Max Roach** kommt zum Abschluss dieses Festivals ein Gigant der gesamten Jazzgeschichte auf die Willisauer Bühne. Er gehörte schon in den vierziger Jahren zu den Begründern des **Bebop**, war in den sechziger Jahren der erste

Musiker, der politische Lyrik in seine Musik miteinbezog, und er spielt mit seiner Standardformation seit Jahren einen Jazz, der zum Aufregendsten und Feinsten gehört, was man zu Ohren bekommen kann.

Max Roach's langjährige Partner im Quartett sind der explosive Tenorsaxophonist **Odeon Pope**, der auch selber immer wieder aufseherregende Gruppen leitet, der feurige Trompeter **Cecil Bridgewater** und der **Powerbassist Tyrone Brown**.

Max Roach hat «den besten Sound und aller Drummer» wie sein Konkurrent **Kenny Clarke** bemerkt, und **Tony Williams** verwies auf die immense Musikalität, die sein Vorbild ins moderne Schlagzeugspiel eingebracht hat. **Max Roach** ist noch heute ein Garant für «Great Black Music».

Konzerte restaurantzelt

**Donnerstag, 29. August,
18.00 Uhr**

Zounds

Der Westschweizer Trompeter Carlos Baumann gehört zu den aktivsten und kreativsten Jazzmusikern unseres Landes. Bekannt wurde er bei uns mit der Gruppe «Schizodile» und in Hans Kennels «Mytha Alphorn Orchester», mit dem er auch schon in Willisau auftrat. Er spielte aber auch mit Koriphaen wie Joe Lovano, Lee Konitz und Steve Swallow. Zounds spielen mit viel Herz eine frische improvisierte Musik.

**Freitag, 30. August, 18.00 Uhr
Atongo – Afro Music**

Vor knapp dreissig Jahren geboren, wuchs Atongo in der Savannen-Region des nördlichen Ghana auf. Er hat eine wunderschöne

Stimme und spielt traditionelle afrikanische Instrumente wie das Saiteninstrument Moro oder die Gongje, deren Resonanzkörper ebenfalls ein Kürbis ist. Vor vier Jahren hat der Schweizer Percussionist Gabriel Schiltknecht diesen begnadeten Musiker in Ghana getroffen. Daraus ist eine Freundschaft entstanden, die nun in einer gemeinsamen Tournee mit seiner Gruppe gipfelt.

**Samstag, 31. August, 12.00 Uhr
B-Connected, Funk-Fusion**

Der Gitarrist Eugène Montenero, der langezeit in den USA und Kanada aktiv musiziert hat und der Saxophonist Moreno Helmy, den wir vor allem von der Gruppe «Urgent Feel» her kennen, haben eine hundertprozentige Lausanner Band zusammen-

stellt, die einen fetzigen und unverbrauchten Funk-Fusion-Jazz zum besten geben.

**Sonntag, 1. September
12.00 Uhr
The No No Diet Bang**

Das Trio mit dem Saxophonisten Beat Wenger, dem Schlagzeuger Andy Brugger und dem Bassisten Jean-Pierre Schaller bildet eine kraftvolle und eigenständige Alternative zur grassierenden musikalischen Schonkost. Sie spielen ausschliesslich Eigenkompositionen in vertrackten, hart treibenden Grooves. Stilistisch könnte man die Band als Electric Power Jazz oder Contemporary Funk einordnen. Zum Festival bringt das Stammtrio zusätzlich den Gitarristen Theo Kapilidis und den kubanischen Trompeter Juan Monguía mit.





Titelbild als Seriegrafie

Das Titelbild dieser Beilage zum Jazz Festival Willisau hat der Festivalorganisator und Grafiker Niklaus Troxler gestaltet. Das Blatt ist als Seriegrafie in einer auf 150 Exemplare limitierten und vom Künstler handsignierten Auflage erhältlich.

Der Erlös aus dem Verkauf der Blätter kommt den Willisauer Jazzkonzerten zugut.

Da die Veranstaltungskosten in den letzten Jahren stark gestiegen sind und nicht mehr durch die Eintritte, öffentlichen Beiträge und privates Sponsoring gedeckt werden können, ist der Kauf der Seriegrafie ein Beitrag zur Erhaltung der Konzertreihe.

Das Blatt kann bezogen werden bei:
Jazz in Willisau, Postfach, 6130 Willisau, oder im Festivalshop.

Preis: 380.- ungerahmt, 500.- gerahmt.

Das Festival im Überblick

Festhalle

Konzert 1

Donnerstag, 29. August, 20.00
Orchestra and New Musette

• **The Mike Westbrook Orchestra plays «Bar Utopia»**

Mike Westbrook cond, p; Kate Westbrook voc; John Winfield voc; Peter Whyman sax, cl; Chris Biscoe sax; Dave Bitelli sax; Alan Wakeman sax, cl; Karen Street sax, acc; Chris Caldwell sax; Noel Langley tp; Andy Bush tp; Paul Edmunds tp; James McMillan tp; Adrian Lannet tb; Mark Bassey tb; Tracy Holloway tb; Andy Grappy tuba; Stanley Adler cello; Steve Berry b; Peter Fairclough dr; Anthony Kerr, vib

• **Richard Galliano acc;**

Daniel Humair, dr; Jean-

François Jenny-Clark b

Konzert 2

Freitag, 30. August, 20.00
NY-Blues-Rock-Funk-Rap

• **Vernon Reid g; Elliot Sharp g, e-b, sax**

• **Hiram Bullock Trio**

Hiram Bullock g, voc; Frank

Gravis e-b; Clint Ganon dr

• **Blue Wave Bandit**

Jean-Paul Bourelly g, voc;

Mark Betson keyb; Melvin

Gibbs e-b; Will Calhoun dr

Konzert 3

Samstag, 31. August, 14.30

The Art of the Duo

• **Dino Saluzzi bandoneon;**

Louis Sclavis cl, bcl, as

• **Bill Frisell g, Joey Baron dr**

• **Aki Takase p, David Murray**

bcl, ts

Konzert 4

Samstag, 31. August, 20.00

Saturday Night Special

• **Roscoe Mitchell Ensemble**

Roscoe Mitchell reed; Matthew Shipp p; Hugh Ragin tp; Jaribu Shahid b; William Parker b; Tani Tabbal dr; Gerald Cleaver dr

• **Maria Joao Group**

Maria Joao voc; Mario Laginha p; Ricardo Rocha fado g; José Salgueiro perc

• **Secret Cosmos NY**

feat. Daniel Schnyder

Daniel Schnyder sax, comp; Michael Mossman tp; Jim Pugh tb; Dave Taylor btb; Robert Routh french horn; Thomas Chapin fl; Andy McKee b

Konzert 5

Sonntag, 1. September, 14.30

Viva Italia

• **Italian Instabile Orchestra**

Giorgio Gaslini p; Gianluigi Trovesi cl, bcl, as; Carlo Actis

Dato sax; Daniele Cavallanti

sax, cl; Eugenio Colombo as;

Alberto Mandarini tp; Guido

Mazzon tp; Pino Minafra tp,

didjeridu; Martin Mayes cor;

Giancarlo Schiaffini tb, tuba;

Sebi Tramontana tb; Lauro

Rossi tb; Bruno Tommaso b;

Paolo Damiani cello, voc; Re-

nato Geremia violi; Tiziano To-

noni dr, perc; Vincenzo Maz-

zone dr, perc

• **«Carmen» by Enrico Rava**

Enrico Rava tp, fl; Gianluigi

Trovesi cl, bcl; Domenico Caliri

g; Enzo Pietropaoli b; Han

Bennink dr; Davide Ghidoni

tp; Giovanni Di Stefano tb; Mi-

chel Godard tuba; Guidi Corti

flr; Claudio Allifranchini fl;

Lucia Bova harp; Paolo Brun-

ello oboe; Roger Rota basson;

Bruno Tommaso arr, cond

Konzert 6

Sonntag, 1. September, 20.00

Finale

• **Rita Marcotulli Trio**

Rita Marcotulli p; Palle

Danielsson b; Bob Moses dr

• **Max Roach Quartet**

Max Roach dr; Odeon Pope

ts; Cecil Bridgewater tp;

Tyrone Brown b

Restaurantzelt

Donnerstag, 29. August, 18.00

• Zounds

Carlos Baumann tp; Marcel

Papaux dr; Jean-Philippe

Zwahlen g; Ohad Talmor sax

Freitag, 30. August, 18.00

• Atongo

Atongo Simba voc, moro,

gonje; Gabriel Schlitznecht dr,

perc; Ljubo Majstorovic g; Nii

Otu Annan e-b, gome; Alex

Kanitua Bapulah oblenete,

perc

Samstag, 31. August, 12.00

• B-Connected

Eugène Montenero g; Moreno Helmy as, ss; Christophe König keyb; Youri Gonard ts; Didier Blum dr; Pascal Ma-

cherot e-b; Mario Palumbo

perc

Sonntag, 1. September, 12.00

• The No No Diet Bang

Beat Wenger sax; Andy Brug-

ger dr, perc; Jean-Pierre Schal-

ler e-b; Theo Kapilidis g; Juan

Monguia tp

Rathausbühne

Freitag, 30. August, 18.30

• **Trio Collectif & Hans Koch**

Pete Erhnrooth synth, cl; Ber-

nard Donzel-Gargand synth;

Philippe Moëgne-Loccoz

synth, mandoline; Hans Koch

bcl, ts

Samstag, 31. August, 11.00

• **Lüdi/Saynkhokowald**

Werner «Sunnymoon» Lüdi

as, ss; Sainkho Namtchylak

voice; Peter Kowald b

Sonntag, 1. September 11.00

• **Pierre Favre dr, perc;**

Tom Cora cello

Ausstellung im Rathaus

bis 1. September

• **Jazz-Bilder von**

Feliks Büttner, Rostock

Öffnungszeiten:

Donnerstag, 14-20;

Freitag, Samstag, Sonntag,

10-12, 14-20.

In seinen eigenen Träumen leben

Feliks Büttner zeigt im Rathaus Willisau Jazz-Bilder

ULRICH KAVKA

Die Ortslage Lichtenhagen ist bislang zweimal über ihre provinziellen Grenzen zwischen Warnemünde und Rostock hinaus bekannt geworden. Einmal im Sommer 1992, als jugendliche Kinder unter dem Applaus ihrer besoffenen und sich einpinkelnden Väter Brandflaschen gegen Menschen aus der Welt jenseits deutsch-nationalistischer Grenzen warfen. Die medienwirksame Randalie enthemmt und wohl auch entwurzelte junger Leute ereignete sich in der sozialen und baulichen Tristesse des gleichnamigen sogenannten Neubaugebiets Lichtenhagen. Wenige hundert Meter westwärts vorgelagert liegt das beschauliche Dorf Lichtenhagen, dessen Flachgeduckte Häuser von Bäumen, der Kirche und zwei Windmühlen überragt werden. Gelegentlich, aber auch mit gewisser Regelmässigkeit, akzentuierten schon in DDR-Zeiten die kleinere Mühle Hofeinfahrnen europäischer und aussereuropäischer Länder. Als noch kein Mensch an

das jetzige Mecklenburg-Vorpommern dachte, geschweige denn glaubte, flatterten dort die hiesigen Landesfarben.

Solche, ehemals gleichsam ex-territorialen, Eulenspiegeleien leistete sich der Maler, Zeichner und Graphiker Feliks Büttner nach Lust und Laune oder stimulierte dadurch, dass gerade Dänen, Schweden, Polen oder Japaner seine Gäste waren.

«Feliks Büttner hat uns ein grosses Geschenk bereitet,» intonierte in den siebziger Jahren ein bekannter ostdeutscher Maler und Weintrinker gute Weine, für die Schnapstrinker ebensolche Brände, und die Biertrinker entliessen sie nicht aus der Qual der Wahl.

eröffnete Büttners schon damals bedeutsame Sammlung internationaler Plakate. Der Ort war nicht etwa eine repräsentative öffentliche Ausstellungshalle, sondern das Refugium «Kleine Mühle» in der Büttner heute noch lebt und arbeitet. So wie ich diesen Ort empfinde, ist er ein Synonym für Lebenskultur, für Toleranz und für gastfreundliche Geselligkeit. Neben den obeligen Künstler-Gästen oder den sogenannten Ausländern traf ich dort «andere Randgruppen» der Gesellschaft: Lesben, Schwule, Behinderte – Leute aus allen geistigen, religiösen

und wirtschaftlichen Schichten, gleichsam Quer-Beet. Die Bewohner der Mühle servierten stilvoll ihre Menüs und kredenzen für die

«Wir sollten uns bald sehen, in der Mühle, im LIDO» steht in kalligraphisch ausgeprägter Handschrift auf den Einladungszetteln von 1991. Die Marianne auf der Briefmarke der REPUBLIQUE FRANÇAISE, hinein kopiert in das Blatt, erhärtet gebietend die charakteristische Auf- forderung. Und schliesslich steht da noch geschrieben mit

Feliks Büttner

Feliks Büttner, 51 Jahre alt, ist in Merseburg im deutschen Bundesland Sachsen-Anhalt geboren und lebt seit 1967 in seiner Mühle von Rostock an der mecklenburgischen Ostsee. Ein zweites Domizil hat er vor



«Der Graf von Luxemburg» für die Spielzeit 1991/92. Vom Goethe-Institut München erhielt er einen weiteren Auftrag für ein Plakat, welches 1992 weltweit eingesetzt worden ist.

International bekannt wurde Feliks Büttner durch mehrere Einladungen als Jurymitglied bei Kunst- und Plakatausstellungen aus dem Ausland. Zum Beispiel war er im Jahr 1987 Jurymitglied der «Internationalen Posterbiennale» in Lahti, Finnland, und ebenso in Fort Collins, USA. 1989 erhielt er eine Einladung zwecks Beteiligung an «Images internationales pour les Droits de l'Homme et du Citoyen» von «Faust» und «Carmen» '89». Ausserdem nahm er mit viel beachtetem Anhang. Das Aalto-Theater in Essen beauftragte ihn mit der Plakatgestaltung der desarmement» in Paris teil.

Konzerte rathausbühne

Freitag, 30. August
18.30 Uhr,

Trio Collectif & Hans Koch

Das Genfer Collectif Trio mit dem Klarinettenisten und Synthesizerspieler Pete Erhnrooth und den beiden Synthesizerspielern Bernard Donzel-Gargand und Philippe Moëgne-Loccoz pflegt eine beeindruckende und diffizile Elektronikmusik. Mit Spannung darf man dem Zusammentreffen mit dem Bieler Saxophongiganten Hans Koch entgegensehen, der ja in seinen eigenen Projekten auch immer mehr die Elektronik miteinbezieht.

Samstag, 31. August
11.00 Uhr

Lüdi/Saynkho/Kowald

Zu einem spannenden Improvisationsmeeting kommt es beim Zusammentreffen des Bündner Free-Saxophonisten Werner «Sunnymoon» Lüdi, der sibirischen Stimmakrobatin Sainkho Namtchylak und dem Wuppertaler Free-Bassisten Peter Kowald. Lüdi war in den sechziger Jahren der Schweizer Freejazzpionier und hat sich nun in den letzten Jahren zu einer eigenständigen Musikerpersönlichkeit entwickelt, die stets nach neuen Intentionen sucht.

Sonntag, 1. September
11.00 Uhr

Pierre Favre – Tom Cora

Duos haben in der musikalischen Laufbahn von Pierre Favre immer eine besondere Rolle gespielt, erinnern wir uns nur an die fruchtbaren Begegnungen mit Irene Schweizer, Léon Francioli, Albert Mangelsdorff oder Tamia. Es war schon lange Favres Wunsch, mit dem amerikanischen Cellisten Tom Cora zusammenzuarbeiten. Dieser kann selber auf die langjährige Duo-Erfahrung in «Skeleton Crew» (mit Fred Frith) zurückblicken.



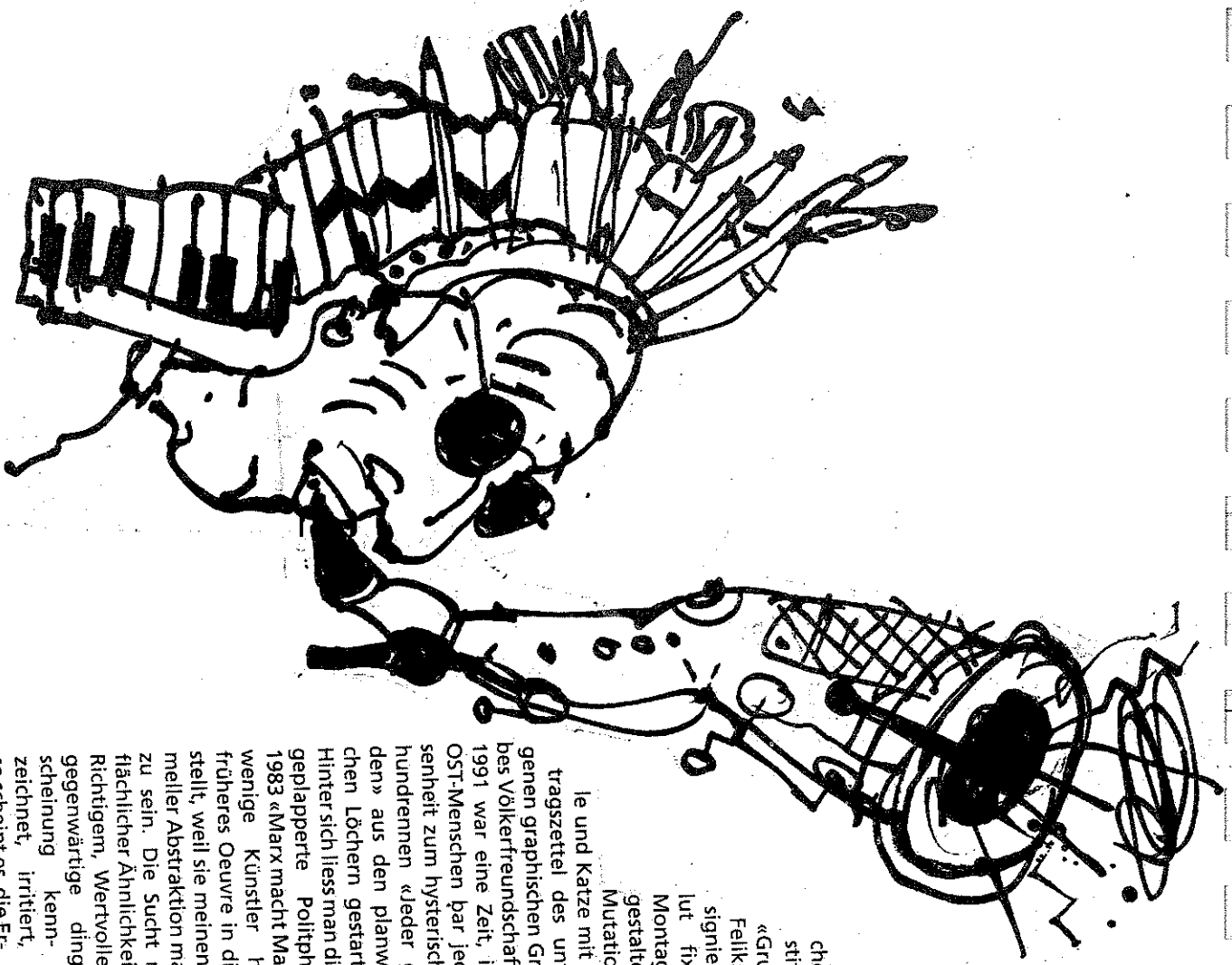
Pierre Favre

keit stärkt, der Eigensinn macht
 Spass, und die Geduld gibt Ruhe...», meint Hermann Hesse. In
 dieser Dreieinigkeit bewegt sich
 auch Feliks Büttner. So habe ich
 ihn vor fast zwanzig
 Jahren kennenge-
 lernt. Bis heute kann
 ich, ausser ei-
 ner stetigen
 Entwick-
 lung,
 die
 Brüche



ein-
 schliesst,
 keine
 wetter-
 wendischen
 Veränderun-
 gen feststellen
 – weder in der

Person noch im Wort.
 Und ein letztes Mal Hermann
 Hesse (für Büttner). «Ich lebe in
 meinen Träumen, die Anderen
 leben auch in ihren Träumen,
 aber nicht in ihren eigenen, das
 ist der Unterschied.»



chem Bleistift: «Gruss von Feliks». Der signierende Salut fixiert die Montage einer gestalterischen Mutation von Eule und Katze mit dem Auftragszettel des untergegangenen graphischen Grossbetriebes Völkerfreundschaft. 1991 war eine Zeit, in der die OST-Menschen bar jeder Gelassenheit zum hysterischen Windhunden «Jeder gegen Jeden» aus den planwirtschaftlichen Löchern gestartet waren. Hinter sich liess man die oft nachgeplapperte Poliphrase von 1983 «Marx macht Macht». Nicht wenige Künstler haben ihr früheres Oeuvre in die Ecke gestellt, weil sie meinen, mit informeller Abstraktion marktfähiger zu sein. Die Sucht nach oberflächlicher Ähnlichkeit mit etwas Richtigem, Wertvollem, die die gegenwärtige dingliche Erscheinung kennzeichnet, irritiert, so scheint es, die Er-

ler und zeitloser Werbeständigkeit. Man muss schon daran erinnern, dass Kunst gerade das für sie Charaktervolle auch künftig beanspruchen muss. Hermann Hesse schreibt: «Die wirklichen Personen sind nicht leicht-

keiten haben es auf Erden schwerer, aber auch schöner, sie geniessen nicht den Schutz der Herde, aber die Freuden der eigenen Phantasie, und müssen, wenn sie die Jugendjahre überstehen, eine sehr grosse Verantwortung tragen.»

Zugegeben, bei der Flucht von Korridor-, Teppenaufgangs- oder Kassenhallen-Ausstellungen, die bezogen auf die Qualität nicht selten in der einbelebten Nivellierung von freundlicher Ahnungslosigkeit den Alltag kulturvoll schmücken sollen, fällt das Trennen von Spreu und Weizen etwas schwerer. «Freiheit der Kunst», ein ebenso banaler Slogan wie «Freie Fahrt für freie Bürger» ist auch und zuhaut Freiheit für Mittelmass. Feliks Büttner hat mehrere Anlagen, sich solcher Mittelmässigkeit zu entziehen:

1. Er ist ein sprichwörtlicher Artist. Nicht als schlichte Rückkopplung auf seine Firmierung Pro Arte (für Kunst), sondern auf Grund einer breiten handwerklichen Tastatur, die er souverän und scheinbar mühelos bespie-

2. Gepaart mit einem sprühenden satirischen Geist, mit Phantasie selbstverständlich, ist er in gleichem Rang Zeichner, Maler, Graphiker und Gebrauchsgraphiker. Seine beachtliche Plakatsammlung ist nicht zuletzt auch deshalb so um-

fan- gleich, weil er Gaben aus allen Kontinenten mit eigenen qualitätsvollen Arbeiten entgelten konnte. Büttners Name hat in der internationalen Plakatszene einen guten Ruf. Einladungen zu eigenen Präsentationen oder Jurteilmnahmen erfolgten aus Paris, Warschau, Lahti oder den USA.

3. Büttner ist bezogen auf die künstlerische Konkurrenz nicht introvertiert und narzisschafteitel, sondern aufgeschlossen, informiert und gebildet. Der Achtung fremder Handschrift stellt er seine inhaltlichen und formalen Ausprägungen selbstbewusst zur Seite.

4. Lebensart, denke ich, ist für ihn nicht disziplinierte, enthalttsame Askese, sondern Sinnesfreude. Herr seiner Sinne zu sein, kann angesichts der Verblödung des Freizeitmenschen nicht jeder von sich behaupten. «Gegen die Infirmitäten des Lebens sind die besten Waffen: Tapferkeit, Einsinn und Geduld. Die Tapfer-

keit stärkt, der Eigensinn macht
 Spass, und die Geduld gibt Ruhe...», meint Hermann Hesse. In
 dieser Dreieinigkeit bewegt sich
 auch Feliks Büttner. So habe ich
 ihn vor fast zwanzig
 Jahren kennenge-
 lernt. Bis heute kann
 ich, ausser ei-
 ner stetigen
 Entwick-
 lung,
 die
 Brüche



ein-
 schliesst,
 keine
 wetter-
 wendischen
 Veränderun-
 gen feststellen
 – weder in der

Person noch im Wort.
 Und ein letztes Mal Hermann
 Hesse (für Büttner). «Ich lebe in
 meinen Träumen, die Anderen
 leben auch in ihren Träumen,
 aber nicht in ihren eigenen, das
 ist der Unterschied.»

«Nicht Mainstream, sondern Individuen suchen»

30 Jahre Willisau – damit ist das Jazz-Festival im Luzerner Hinterland eines der dienstältesten der Schweiz. Und wie etwa in Montreux, wo die Organisation des Konzerts reigens hauptsächlich auf das Konto von Claude Nobs geht, verbindet man mit Willisau vorerst einen Mann: Niklaus Troxler. Ein Gespräch mit dem bald 50-jährigen Jazzfan, Grafiker und Plakatgestalter.

Luzern heute: Herr Troxler, viele bedauern den Niedergang des Jazz und malen dessen Tod an die Wand. Sie beweisen alle Jahre wieder das Gegenteil und bringen die Avantgarde nach Willisau. Was hat uns Jazz heute noch zu sagen?

Niklaus Troxler: Jazz ist nach wie vor die improvisierte Musik, die auf der Individualität des Musikers basiert. Damit ist zumindest der Gehalt und die Form der Musik nach wie vor gegeben. In 70 Jahren Geschichte hat der Jazz natürlich eine enorme Entwicklung durchgemacht und praktisch alles ausgelotet, so dass neue Epochen kaum mehr möglich sind. Verschiedene Weltmusiken haben den Jazz auch immer wieder beeinflusst, weshalb eine enorme Breite entstand. Heute spielt

sich die Musik also in ihrer ganzen Stilvielfalt ab – aber es herrscht kein dominanter Stil mehr vor. Was dem Jazz nach wie vor bleibt, ist die Direktheit, die Interaktion der Musiker. Diese Spannung hat der Jazz nicht verloren, und diese Spontaneität wird an den Konzerten nach wie vor gesucht.

GRUNDSÄTZLICHES PROBLEM

Der revolutionäre Gestus des frühen Jazzes ging sicherlich verloren, findet sich allenfalls in der Rap- und HipHop-Kultur wieder. Doch in einer marktschreierischen Populärmusikszene fällt es dem Jazz offensichtlich immer schwerer, sich durchzusetzen. Allenfalls der Mainstream findet Beachtung. Immer wieder gibt es dennoch nützige Vorstösse wie auch etwa das kürzlich vorgestellte Schweizer «Jazz»-Magazin. Wo könnte die Entwicklung hin führen, wenn nicht zur immer neuen Melange des Altbewährten?

Man muss nicht den Mainstream suchen, sondern die Individuen. Das allerdings ist entgegen den medialen Ge-setzen, die grosse Strömungen wollen, um darüber berichten zu können. Darin liegt das grundsätzliche Problem der Vermittlung des Jazz. Und bei Persönlichkeiten ist es tatsächlich so, dass die Vermarktung erst im nachhinein stattfindet. Heute werden beispielsweise am meisten Coltrane-Platten verkauft.

In Rezessionszeiten wie den derzeitigen hat der Mensch die Kultur besonders nötig. Tatsache ist aber, dass gera-



Niklaus Troxler, vor zwei Jahren auf «seiner» Bühne in Willisau.

Foto: EMANUEL AMMON/AURA

de in schwierigen Zeiten die Kulturszene auch unten durch muss. Abnehmen des Sponsoring und mangelnde Bezuschussung durch die Institutionen sind nur die eine Seite, sparende Konsumenten die andere. Wie sieht das für Ihr Festival aus?

Wir sind hier in Willisau in der komfortablen Situation, bewiesen zu haben, dass wir das Festival sehr ernst betreiben. Dennoch ist es so, dass die ganzen Festivals immer perfekter werden. Damit steigen die Kosten, die Musiker verlangen auch immer besseres Material. Bereits im dritten Jahr haben wir jetzt eine Grossbank als Hauptsponsor, was zeigt, dass unser kleines Festival als

wichtig beachtet wird. Natürlich besitzt die Bank keinerlei Einfluss auf die Programmierung. Das Zuschauerinteresse im Vorverkauf ist wie in den letzten Jahren – gut laufen vor allem die Tickets für die Konzerte 2 und 3.

WILLISAU ENTWICKELT SICH

► *Montreux prüft derzeit die Dezentralisierung des Festivals, das alte Zürcher Festival wurde abgeschafft. Keine Angst in Willisau?*

Für uns stellt sich eher die Frage, ob der Spass daran bleibt. Nach wie vor machen wir unser Programm in der Überzeugung, ehrliches Schaffen von talentierten Musikern zu zeigen. Dabei ist es uns ein Anliegen, die Beziehungen zu den Künstlern zu pflegen. Das wird mit Treue honoriert – denn die Leute kommen immer wieder gerne. Hinzu kommt, dass wir neue Gesichter integrieren, wodurch ein Geflecht entsteht und sich das Festival weiterentwickelt. Das hatte in den letzten Jahren zur Folge, dass wir auch vermehrt wieder ein junges Publikum gewinnen konnten –

das ist doch erfreulich. Und letztlich der Beweis, dass auch wir es ehrlich meinen.

KEITH JARRETS LOB

► *Sie haben offensichtlich ein Rezept gefunden, sich eine treue Stammkundschaft zu schaffen. Was hören Sie von der Künstlerseite her, wie erleben die das Willisauer Publikum?*

Es ist bekannt, dass das Schweizer Publikum nicht das enthusiastischste ist. Aber es ist sehr dankbar und interessiert. Die Musiker schätzen hier, dass die Konzertabende nicht hierarchisch geordnet sind – hier Anheizer und dort Top-Act –, sondern dass wir uns bemühen, gute Musikblöcke zu bilden. Keith Jarrett etwa honorierte das 1976 mit dem Ausspruch: «Willisau is one of the best places for music.»

► *30 Jahre – was fällt Ihnen bei einem Rückblick vor allem ein?*

Die wahnsinnige Entwicklung, wie chaotisch die Konzerte früher zustande kamen und wie heute alles viel professioneller wurde. Aber mit Musik lässt sich heutzutage nicht mehr provozieren.

► *Was wünschen Sie sich für die Zukunft?*

Erstens, dass wir die Kraft behalten und weiterhin mit demselben Engagement programmieren. Und zweitens, dass das Publikum weiterhin spürt und respektiert, dass es gerade die Live-Musik ist, die Schwingungen rüberbringt. Willisau ist ein adäquater Platz dafür.

DIE HIGHLIGHTS DIESES JAHRES

► *Sie besitzen eine der eindrücklichsten Plattensammlungen in der Schweiz.*

Welches waren die wichtigsten Neuererscheinungen dieses Jahres, welches Ihr bewegendstes Konzert 1996?

Das schönste Konzert erlebte ich diesen Sommer in der Arena in Verona, als Ornette Coleman im Duo mit dem Pianisten Joachim Kühn antrat. Es herrschte in dieser freien Musik echte Kommunikation. Es war zudem beeindruckend, wie die gut 20 000 Leute, die sich vorwiegend für die Reunion des Gitarrentrios De Lucia, Di Meola und McLaughlin eingefunden hatten, zusehends euphorisiert wurden. Zu den tollsten Platten zählen «Sound Museum» von Ornette Coleman sowie «Dancas» der Sängerin Maria Joao. Letztere CD führte zum Engagement der portugiesischen Sängerin für das Samstag-Konzert.

MATHIAS HAEHL

Zeitgenössische Klänge von Rava, Roach und Reid

Morgen wird das 22. Jazz

Festival Willisau eröffnet. In

vier Tagen wird ein Querschnitt

durch den zeitgenössischen Jazz

und jazznahe Stile geboten -

ein herausragender Anlass in

diesem Bereich. 22 Konzerte

mit insgesamt 125 Musikern

und Musikerinnen sind

programmiert.

EINEN Prolog zum Festival gab es bereits am vergangenen Freitagabend. Im Rathaus wurde eine Ausstellung mit Jazz-Bildern des deutschen Malers und

Grafikers Feliks Büttner eröffnet. An der Vernissage spielte das Helmut Joe Sache Projekt. Die Ausstellung dauert bis zum 1. September.

AUFTAKT MIT MIKE WESTBROOK

Eröffnet wird das Festival am Donnerstagabend mit dem Orchester des Engländers Mike Westbrook und seinem neuen Programm «Bar Utopia». Im zweiten Teil spielt ein französisches Trio mit Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-Francois Jenny-Clark. Der Freitagabend steht im Zeichen von Blues, Rock, Punk und Rap: Vernon Reid (Living Colour) und Elliot Sharp, das Hiram Bullock Trio und Jean-Paul Bourellys New Wave Bandit sind an-

gekündigt. Drei hochkarätige Duos sind am Samstag nachmittag zu Gast: Dino Saluzzi und Louis Slavis, Bill Frisell und Joey Baron sowie Aki Takase und David Murray. Am Abend ist der Schweizer Saxophonist Daniel Schnyder mit der New Yorker Gruppe Secret Cosmos zu hören. Ausserdem treten das Roscoe Mitchell Ensemble und die Maria Joao Group auf.

ITALIENISCHER AKZENT

Einen italienischen Schwerpunkt setzt der Sonntag. Am Nachmittag ist erstmals in Willisau das Italian Instabile Orchestra zu Gast. Anschliessend wird Enrico Ravas «Carmen»-Adaption auf der Bühne zu hören sein. Auch der

Abend beginnt mit einem italienischen Beitrag: dem Trio der Pianistin Rita Marcotulli. Zum Abschluss des Festivals kommt einer der ganz grossen Jazzmusiker, der 71jährige Schlagzeuger Max Roach.

Zum zweiten Mal führt Festival-Organisator Niklaus Troxler einen kleinen Konzert-Zyklus auf der Rathaus-Bühne durch. Es spielen das Trio Collectif mit Hans Koch (Freitag), das Trio Lüdi-Sayukho-Kowald (Samstag) sowie Pierre Favre und Tom Cora (Sonntag). Auch im Festzelt werden wiederum Konzerte durchgeführt: Zounds (Donnerstag), Atongo (Freitag), B-Connected (Samstag) und The No No Diet Bang (Sonntag).



JAZZ FESTIVAL WILLISAU

Am 22. Jazz Festival Willisau, das heute mit Mike Westbrooks "Bar Utopia" eröffnet wird, führt Organisator Niklaus Troxler neben den sechs Konzertblöcken in der Festhalle drei Konzerte auf der Rathaus-Bühne und vier im Zelt durch. 22 Konzerte mit 125 Mitwirkenden sind bis Sonntag programmiert.

Das viertägige Festival bietet einen Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz und jazznahe Stile - der herausragende Anlass in diesem Bereich.

Der Freitag steht im Zeichen von Blues, Rock, Funk und Rap; der Sonntag setzt einen italienischen Schwerpunkt, u.a. mit Enrico Ravas "Carmen"-Adaption.
> 29. August bis 1. September

29.8.-1.9.1996 Jazzfestival Willisau

10'000 Jazz-FreundInnen aus aller Welt versammeln sich am 22. Jazzfestival Willisau, um ein breites Spektrum von Mike Westbrook über Vernon Reid und Elliot Sharp bis hin zu Max Roach zu erleben. DRS 2 würdigt die internationale Bedeutung des Festivals mit der Aufzeichnung aller Konzerte und mit täglichen Live-Übertragungen (siehe Tagespresse). Die SRG empfängt in Willisau Persönlichkeiten aus Kultur und Politik.



JAZZ/Au tour de Willisau

Le 22e Festival de jazz de Willisau (LU) débute ce soir. Durant quatre jours, 22 concerts et 125 musiciens sont à l'affiche, dont Richard Galliano et Daniel Humair, Louis Sclavis ou le batteur septuagénaire Max Roach. Le jazz est fêté à Willisau depuis trente ans, grâce à Niklaus Troxler. En prologue au festival, une exposition du peintre allemand Feliks Büttner a été inaugurée vendredi dernier à l'Hôtel de Ville de Willisau. Les œuvres, inspirées par le jazz, sont visibles jusqu'au 1er septembre.

A Willisau (LU), dès ce soir et jusqu'au 1er septembre

St. Galler Tagblatt u.a.

Willisau Jazz Live

Radio DRS2, 20.00

Zum 22. Mal findet vom 29. August bis 1. September das Jazzfestival Willisau statt. Radio DRS überträgt den Eröffnungsabend live; die Sendungen von Freitag, Samstag und Sonntag beginnen jeweils um 22.40 Uhr. Eröffnet wird das Festival von «Bar Utopia», ein Projekt des englischen Mike Westbrook Orchestra, das in Willisau zu den Stammgästen gehört, zusammen mit dem französischen Trio von Akkordeonist Richard Galliano, dem Bassisten Jean-François Jenny Clark und dem Schlagzeuger Daniel Humair.

NEUE LUZERNER ZEITUNG

Live aus Willisau **DRS 2 20.00**

DRS 2 überträgt den Eröffnungsabend des Jazzfestivals Willisau ab 20.00 Uhr bis zirka um Mitternacht live. Am Freitag, Samstag und Sonntag beginnen die Live-Übertragungen jeweils um 22.40 Uhr.

705



LU WILLISAU JAZZ FESTIVAL ERÖFFNUNG

Jazz Festival Willisau eröffnet
Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz

Sperrfrist 20.00 Uhr =

Willisau LU, 29. Aug. (sda) Mit dem Auftritt der Bigband des englischen Musikers Mike Westbrook ist am Donnerstagabend das 22. Jazz Festival Willisau eröffnet worden. Während vier Tagen ist das Städtchen im Luzerner Hinterland ein Zentrum des zeitgenössischen Jazz.

Insgesamt 125 Musiker und Musikerinnen werden auftreten. Das Schwergewicht des Festivals liegt bei den sechs Konzertblöcken in der Festhalle. Ein etwas intimerer Konzert-Zyklus findet auf der Rathausbühne statt. Dazu kommen die Konzerte im Zelt.

Wie immer ist der schwarze amerikanische Jazz in Willisau gut vertreten, so mit der Gruppe von Roscoe Mitchell oder - zum Finale am Sonntagabend - dem Quartett der Jazz-Legende Max Roach. Am Freitagabend ist zudem Blues, Rock, Funk und Rap angesagt mit Vernon Reid, Elliot Sharp, Hiram Bullock und der Gruppe von Jean-Paul Bourelly.

Schwerpunkt Italien

Einen andern Schwerpunkt setzt Festival-Organisator Niklaus Troxler mit italienischem Jazz. Programmiert sind Auftritte des Italian Instabile Orchestras, einer Bigband um Enrico Rava mit einer «Carmen»-Adaption sowie des Trios der Pianistin Rita Marcotulli.

Hochkarätige Duos sind am Samstag nachmittags zu hören: Dino Saluzzi und Louis Sclavis, Bill Frisell und Joey Baron sowie Aki Takase und David Murray. Auch der Schweizer Jazz kommt in Willisau zum Zug. Am Samstagabend spielt der Saxophonist Daniel Schnyder mit der New Yorker Gruppe Secret Cosmos. Schweizer Musiker wie Hans Koch, Werner Lüdi und Pierre Favre treten auf der Rathaus-Bühne auf.

Jazz Festival Willisau - das Programm

ra. Die Hauptkonzerte des 30. Jazz Festival in Willisau finden traditionellerweise in der Festhalle statt. Weitere Formationen stellen sich auf der Rathausbühne und im Zelt dem Publikum. Informationen über die einzelnen Konzerte sind via Telefon 041 970 27 31 erhältlich. Das Programm im Detail:

Festhalle

- **Donnerstag, 29. August, 20 Uhr:** «Orchestra And New Musette»: The Mike Westbrook Orchestra plays «Bar Utopia»; Richard Galliano / Daniel Humair / Jean-François Jenny-Clark.
- **Freitag, 30. August, 20 Uhr:** «NY-Blues-Rock-Funk-Rap»: Vernon Reid / Elliot Sharp; Hiram Bullock Trio; Jean-Paul Bourelly «New Wave Bandit».
- **Samstag, 31. August, 14.30 Uhr:** «The Art of the Duo»: Dino Saluzzi / Louis Sclavis; Bill Frisell / Joey Baron; Aki Takase / David Murray.
- **Samstag, 31. August, 20 Uhr:** «Saturday Night Special»: Roscoe Mitchell Ensemble; Maria Joao Group; Secret Cosmos NY feat. Daniel Schnyder.
- **Sonntag, 1. September, 14.30 Uhr:** «Viva Italia»: Italian Instabile Orchestra; «Carmen» by Enrico Rava feat. Bruno Tommaso, Gianluigi Trovesi, Michel Goudard, Han Bennink.
- **Sonntag, 1. September, 20 Uhr:** «Finale»: Rita Marcotulli Trio feat. Palle Danielsson, Bob Moses; Max Roach Quartet feat. Odeon Pope, Cecil Bridgewater, Tyron Brown.

Rathausbühne

Freitag, 30. August, 18 Uhr: Trio Collectif & Hans Koch. **Samstag, 31. August, 11 Uhr:** Lüdi / Saynkho / Kowald. **Sonntag, 1. September, 11 Uhr:** Pierre Favre / Tom Cora.

Im Zelt

Donnerstag, 29. August, 18 Uhr: Zounds. **Freitag, 30. August, 18 Uhr:** Atongo. **Samstag, 31. August, 12 Uhr:** B-Connected. **Sonntag, 1. September, 12 Uhr:** The No No Diet Bang.

ZÜRCHER UNTERLÄNDER

Zeitgenössische Klänge

WILLISAU ■ Heute Donnerstag wird das 22. Jazz Festival Willisau eröffnet. Das viertägige Festival bietet einen Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz und jazznahe Stile.

Einen Prolog zum Festival gab es bereits am vergangenen Freitag. Im Rathaus wurde eine Ausstellung mit Jazz-Bildern des deutschen Malers und Grafikers Feliks Büttner eröffnet. An der Vernissage spielte das «Helmut Joe Sachse Projekt». Die Ausstellung dauert bis zum 1. September.

Eröffnet wird das Festival heute abend mit dem Orchester des Engländer Mike Westbrook und seinem neuen Programm «Bar Utopia». Im zweiten Teil spielt ein französisches Trio mit Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-François Jenny-Clark. Der Freitag steht im Zeichen von Blues, Rock, Funk und Rap: Vernon Reid und Elliot Sharp, das «Hiram Bullock Trio» und Jean-Paul Bourellys «New Wave Bandit» sind angekündigt.

Drei Duos sind am Samstag nachmittag zu Gast: Dino Saluzzi und Louis Sclavis, Bill Frisell und Joey Baron sowie Aki Takase und David Murray. Am Abend ist der Schweizer Saxophonist Daniel Schnyder mit der New Yorker Gruppe «Secret Cosmos» zu hören. Ausserdem treten das «Roscoe Mitchell Ensemble» und die «Maria Joao Group» auf.

Einen italienischen Schwerpunkt setzt der Sonntag. Am Nachmittag ist erstmals in Willisau das «Italian Instabile Orchestra» zu Gast. Anschliessend ist Enrico Ravas «Carmen»-Adaption zu hören. Auch der Abend beginnt mit einem italienischen Beitrag: dem Trio der Pianistin Rita Marcotulli. Zum Abschluss des Festivals kommt einer der grossen Jazzmusiker, der 71jährige Schlagzeuger Max Roach. (sda)

Vernon Reid

Meister auf Identitätssuche

Er ist kein Experimentalmusiker, kein Hardrocker, kein Funkateer, kein Jazzler und auch kein HipHopper: Vernon Reid ist von allem etwas. Und ein begnadeter Gitarrist dazu. Morgen Freitag ist er am Jazz Festival Willisau im Duo mit Elliott Sharp zu hören.

Ruedi Amstutz

Er hat sich nie um Grenzen gekümmert, oder wenn – dann nur, um sie zu sprengen, Brücken zu bauen zwischen den Polen scheinbarer Unvereinbarkeit. Vor elf Jahren gründete er die Band Living Colour und das Wort Crossover hatte eine neue Bedeutung erlangt. Soul und Funk in Verbindung mit schweren Gitarren und schleppenden Melodiebögen – das hatte es zuvor noch nicht gegeben. Vor allem wollte Vernon Reid schwarze Musik dem weissen Publikum näherbringen. Das Resultat: vergoldete Platten, Grammy Awards in der von Weissen beherrschten Sparte «Best Hard Rock Performance» und Supporting Act der Rolling Stones.

Zehn Jahre hielt er Living Colour am Leben, veröffentlichte dazwischen einmal ein reines Jazzalbum im Duett mit dem Gitarristen Bill Frisell, und versetzte letztes Jahr der glanzvollen Bandkarriere den Todesstoss. Living Colour als Idee waren zu Ende gedacht, jede Fortsetzung wäre Stagnation gewesen.

Als New Yorker hat Vernon Reid sich um stilistische Grenzen nie gekümmert, was bei der gebotenen Vielfalt im Big Apple auf eine kreativtötende Ignoranz hinausgelaufen wäre. Mit der Band Masque und seinem neuen Album «Mistaken Identity» (Sony Music) versucht Reid denn auch, die Grenzerfahrungen umzusetzen und einen neuen Crossover zu definieren.

Der Titel deutet es an: statt einem konzipierten Brückenschlag präsentieren sich die Songs eher als Brainstorming, als Materialsammlung. Auch die beteiligten Musiker finden ihre eigenen Werke nicht in der selben Abteilung eines Plattengeschäftes: Der brillante Klarinettist Don Byron ist dabei, DJ Lo-



Grenzenlos: Vernon Reid.

(Bild: zvg)

gic bedient die Plattenspieler, Lars Gruenbaum ist für die Keyboards verantwortlich, Hank Schroy für den Bass und Curtis Watts sitzt an den Drums. Produziert haben die Platte keine Geringeren als der legendäre Miles-Davis-Produzent Teo Macero und Prince Paul, der bereits der Hip-Hop-Band De La Soul den nötigen Innovationsschub verlieh, und der nun mit «Psychoanalysis (What It Is?)» auf dem hervorragenden Brooklyn-Label «Wordsound» (RecRec) eine ebenso hervorragende Rap-Platte veröffentlicht hat.

Die Songs – klar dominiert von Reids Gitarrenspiel – fallen in keine Kategorie, basieren auf Samples,

HipHop-Beats oder pulsierenden Bassläufen. Wer Reids Suche nach einer neuen musikalischen Identität nicht bereit ist nachzuvollziehen, würde «Mistaken Identity» als unverbindliche Spurensuche abtun. Aber Songs wie «Lightnin'», das den Einfluss von Lightnin' Hopkins auf die Gegenwart vertont, oder das dem verstorbenen Nirvana-Sänger gewidmete «Saint Cobain» sind als Fragmente des enormen musikalischen Kosmos von Reid, Wegweiser für jene, die mit ihm den Pfad gehen wollen – hin zu etwas Neuem, Verbindendem, zu einer neuen Definition des abgedroschenen Begriffes Crossover.

NIKLAUS TROXLER LE ROI DE WILLISAU

En ce dernier week-end d'août, les balcons fleuris de géraniums du Hinterland lucernois verront défiler la faune peu habituelle de musiciens de jazz américains et européens. A l'origine de ce drôle de mélange un irréductible amoureux du jazz: Niklaus Troxler. Dans son bureau de graphiste de Willisau, ils sont deux en tout et pour tout à diriger ce rendez-vous d'audience internationale — sur les 10 000 spectateurs que recense le festival, près d'un tiers sont étrangers.

Ici pas de chichis, mais un coup de main généralisé de la population de la bourgade pendant les quatre jours du festival. «Tous adorent l'ambiance, mais rares sont ceux qui viennent voir les concerts», affirme Niklaus Troxler, conscient de mettre la barre assez haut. «Je ne cherche pas à faire un festival de jazz d'avant-garde ou à être éti- queté d'aucune façon. Je veux juste refléter l'état de la scène musi- cale actuelle.» Pour ce faire il se rend à New York chaque an- née, et entretient des relations privilégiées avec certains musi- ciens. «Je me mets à réfléchir à la programmation en décembre. Le processus est lent et les concerts se mettent en place pro- gressivement.»

Une remise en question permanente qui lui permet de toujours aller de l'avant et d'inviter des personnalités musicales que plus personne n'ose faire venir comme Bill Laswell l'an passé ou



Niklaus Troxler signe et la programmation et les affiches du festival de Willisau!

Vernon Reid (ex-Living Colour) cette année. Engagé person- nellement dans cette aventure dès ses débuts, Troxler signe aus- si toutes les affiches du festival. Et même s'il a essuyé par le passé un ou deux bouillons financiers, il reste catégorique: «Je n'ai jamais eu envie d'arrêter. J'aime trop ça.»

ELISABETH STOUDMANN

Jazz Festival Willisau '96, du je 29 au di 1^{er} sept. Rens (041) 970 27 31. Programme complet en page 75.



Max Roach, géant de la batterie et accessoirement militant de justes causes

JAZZ FESTIVAL WILLISAU

New York rock funk rap

Pour célébrer dignement la créativité de la scène new-yorkaise, qui d'autre que le guitariste Vernon Reid, fonda- teur du aroove Living Colour et

tion pouvait mieux personifier la re- cherche musicale perpétuelle. Alors qu'il sort son premier album de fusion funk rap sous son nom, l'homme affir- me vouloir travailler sa guitare, en solo ou en duo. Le voilà donc confronté à un autre guitariste inclassable (également saxophoniste et bassiste) Elliot Sharp, grand adepte du chaos sonore. A la suite de ce choc des li- tons, débute Hiram Bullock dont les

Pastorius et la trompette de Miles Da- vis, quand elles ne se sont pas mises au service de pop stars comme Sting et Clapton. Enfin Jean-Paul Bourelly, méconnu mais non moins talentueux, viendra démontrer l'efficacité de son groupe Blue Wave Bandits et de son blues-rap vorace. Ve 30, 20 h.

The Art of The Duo

Sait un tour du monde des instrumen-

le bandonéoniste argentin Dino Salu- zi et le clarinetiste et saxophoniste français Louis Sclavis qui puisent tous deux leur inspiration aux sources du folklore. Quant à l'Américain Bill Fri- sell, un habitué de Willisau, il revient avec son fidèle complice batteur Joey Baron décliner son univers riche et chaleureux. Enfin le génial ténor Da- vid Murray croisera le fer avec la Ja- ponaise Aki Takase dans un dialogue aux confluent de l'Orient et de l'Oc- cident. Sa 31, 14 h 30.

Roscoe Mitchell Ensemble

C'est la formation phare de cette soirée qui voit s'assembler autour du souffleur patenté de l'Art Ensemble de Chicago, Matthew Shipp (piano), Hugh Ragin (trompette) et une ryth-

mique diabolique avec deux basses, Jaribu Shahid et William Parker; et deux batteries, Tani Tabbal et Gerald Cleaver pour le meilleur de la «Great Black Musik». Viennent défendre en- suite les vertus d'un jazz portugais expérimental la chanteuse Maria Joao et son trio piano-guitare-percussions. Aux confluent de la musique de chambre européenne et du jazz amé- ricain, on pourra encore découvrir Secret Cosmos sous la houlette du compositeur et saxophoniste Daniel Schnyder. Sa 31, 20 h.

Max Roach Quartet

Pour clore le festival, un géant de la batterie qui a joué avec tout le gala du jazz, de Charlie Parker à Eric Dolphy ou à sa femme Abbey Lincoln. Roi du hard bop puis du free, Max Roach se produit ici avec deux de ses fidèles compagnons de route, le trompettiste Cecil Bridgewater et le saxophoniste Odeon Pope, plus Tyrone Brown, à la basse. En lever de rideau, la talentueuse pianiste italienne Rita Marcotulli en compagnie de Polle Donatissou (basse) et Bob Moses (batterie). Di 1^{re}, 20 h.

Ei encore...

Jazz et musette avec Mike Westbrook Orchestra et le trio Richard Galliano, Daniel Humic, Jean-François Jenny Clark. Je 29, 20 h. Dimanche après-midi, place aux big bands avec l'italien Instabile Orchestra et l'ensemble d'Enrico Ravas dans une relecture de l'opéra «Carmen». Di 1^{re}, 14 h 30.)

FESTIVAL DE LA BÂTE

Classique

Duels à la baguette

Le Centre international de percussion alémanne musique minimale et complexe rythmique en explorant toute la gamme des instruments et des matériaux (bois, métal, peaux) placés dans les divers recoins des lieux d'accueil. Mystères et surprises sonorisés au fil de diverses compositions de cette fin de siècle. Ferney-Voltaire, Ferme du Châtelard, me 4, je 5, Meyrin, Forum, ve 6, sa 7, Genève, Théâtre Am Stram

Schaffhauser Stadtrichtern

Zeitgenössischer Jazz, Blues und Rap in Willisau

Heute wird das 22. Jazz-Festival Willisau eröffnet. Es bietet einen Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz.

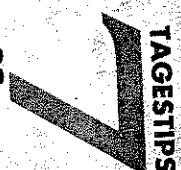
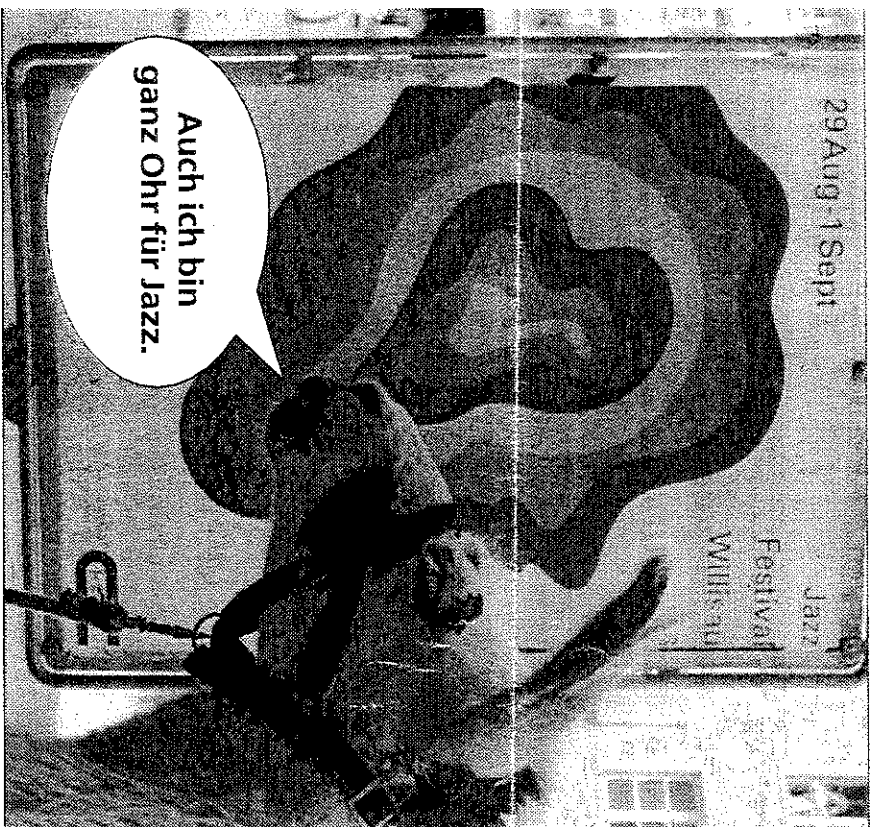
(sda) 22 Konzerte mit insgesamt 125 Musikern und Musikerinnen sind in Willisau programmiert. Eröffnet wird das Festival heute abend mit dem Orchester des Engländer Mike Westbrook und seinem neuen Programm «Bar Utopia». Im zweiten Teil spielt ein französisches Trio mit Richard Galliano, Daniel Humic und Jean-François Jenny-Clark. Der Freitag steht im Zeichen von Blues, Rock, Funk und Rap: Vernon Reid und Elliot Sharp, das Hiram Bullock Trio und Jean-Paul Bourellys New Wave Bandit sind angekündigt. Am Samstag nachmittag spielen Dino Saluzzi und Louis Sclavis, Bill Fritsell und Joey Baron sowie Aki Takase und David Murray, am Abend der

Schweizer Saxophonist Daniel Schnyder mit der New Yorker Gruppe Secret Cosmos. Ausserdem treten das Roscoe Mitchell Ensemble und die Maria Jono Group auf. Am Sonntag nachmittag ist erstmals das Italien Instabile Orchestra zu Gast. Anschliessend ist Enrico Ravas «Carmen»-Adaption zu hören. Auch der Abend beginnt mit einem italienischen Beitrag: dem Trio der Pianistin Rita Marcotulli. Zum Abschluss des Festivals kommt der 7-jährige Schlagzeuger Max Roach.

Zum zweiten Mal führt Festival-Organisator Niklaus Troxler einen kleinen Konzertzyklus auf der Radhausbühne durch. Es spielen das Trio Collectif mit Hans Koch (Freitag), das Trio Lüdi-Saynko-Kowald (Samstag) sowie Pierre Favre und Tom Cora (Sonntag). Auch im Festzelt werden wiederum Konzerte durchgeführt: Zounds (Donnerstag), Atongo (Freitag), B-Connected (Samstag) und The No No Diet Bang (Sonntag).

22

TIERISCH ERNST GENOMMEN



GRÜNDE AUFZUSTEHEN

4 Jazz-Festival

Wenn Äpler-Klänge zu profan sind, der balge sich um die letzten Plätze am Willisauer Jazz-Festival. Heute abend geht es zu Ende. Für das Italian Instabile Orchestra um 14.30 Uhr sollten noch Tickets erhältlich sein.

Seit 30 Jahren bringt Niklaus Troxler Jazz in die Provinz nach Willisau

Jazz in Willisau feiert in diesem Jahr sein 30jähriges Bestehen. Waren es anfänglich vereinzelte Konzerte, wurde Willisau in den siebziger Jahren zum «Mekka des Free Jazz». Seit 1975 findet zudem jährlich ein Festival statt noch heute eine der wichtigsten Jazz-Veranstaltungen der Schweiz.

(sda) Am 16. Juli 1966 organisierte der damals 19jährige Niklaus Troxler in Willisau ein Jazz-Konzert mit The Swinghouse Six. Dass er damit seine Grundlage als Konzertveranstalter und zu einem der wichtigsten Festivals der Schweiz schuf, war ihm kaum bewusst. Noch weniger lässt die erste engagierte Gruppe darauf schliessen, dass Willisau bald ein Zentrum des Free Jazz werden sollte.

Offenbar bekam Troxler Lust am Organisieren. Jedenfalls brachte er auch 1967 wieder zwei Jazzgruppen ins Luzerner Hinterland. Und 1968 – während in aller Welt die Studenten revoltierten – waren in Willisau neue, bald darauf revolutionäre Töne zu hören. Unter anderen spielten Pierre Favre und Irène Schweizer dort. 1970 waren es bereits sieben Konzerte, die der Grafiker Troxler – auch Knox genannt – veranstaltete.

«One of the best places for music!»

Bemerkenswert ist einerseits, welche Musiker in der Provinz gastierten: John Tchicai, John Surman, Jan Garbarek, Chick Corea usw. Und bald rühmte Keith Jarrett Willisau als «one of the best places for music in the world». Bemerkenswert aber auch das Publikum, das fast aus der ganzen Schweiz nach Willisau pilgerte, um dort die neuen Töne des Jazz zu hören, während Free Jazzer andernorts vor leeren Sälen spielten.

1975 ging Troxler noch einen Schritt weiter und organisierte das erste Festival. Damit etablierte er Willisau als Zentrum des aktuellen Jazz mit europäischer Ausstrahlung. Die «Weltwoche» bezeichnete es damals als das «am sorgfältigsten programmierte Jazz-Festival des Jahres».

Unterstützungsbeiträge dank Defizit

Das erste Festival, obwohl musikalisch ein Erfolg, schloss mit einem beträchtlichen Defizit. Das hatte aber den positiven Effekt, dass Jazz in Willisau Unterstützungsbeiträge von Institutionen und Behörden, namentlich auch vom Kanton Luzern, erhielt. Man hatte dort inzwischen die Bedeutung der Konzerte und des Festivals erkannt.

Heute steht das Willisauer Festival nicht mehr so einsam in der Kulturlandschaft. Die Jazz- und Festival-

Szene hat sich in den letzten Jahren stark verändert. Überall finden Konzerte statt, und kaum ein Wochenende vergeht ohne Festival.

Weiterhin herausragend

Brachte Troxler früher viele unbekannte, in der Schweiz noch zu entdeckende Musiker nach Willisau, so sind diese Überraschungen heute seltener geworden. Auch Willisau ist von Musik-Management und Agenturen abhängig geworden. Dennoch ist es gelungen, die herausragende Stellung und den eigenständigen Charakter des Festivals zu erhalten.

Nach wie vor spielen in Willisau repräsentative Vertreter aktueller Strömungen im Bereich des Jazz. Auch bemüht sich Troxler immer wieder, neue Tendenzen einzufangen. Und obschon er heute auf Sponsoren angewiesen ist (Hauptsponsor ist die Schweizerische Bankgesellschaft), konnte er verhindern, dass das Festival zu einem kommerziellen Rummelplatz der Beliebigkeit wurde.

Mehr denn je, hiess es im vergangenen Jahr in der «Neuen Zürcher Zeitung», habe Willisau versucht, «die Befindlichkeit des zeitgenössischen Jazzschaffens im übersichtlichen Mikrokosmos zu spiegeln». Und der Jazzkritiker Christian Rentsch meinte, das Festival bleibe «weiter das wichtigste Dokumentationsforum des modernen, aktuellen Jazz in der Schweiz».

8319

NIKLAUS TROXLER



Seit 30 Jahren macht der
49jährige Luzerner Grafiker
jeweils am letzten August-
Wochenende das Städtchen
Willisau zur Metropole
zeitgenössischer Jazzmusik

SCHEIN, SEIN, PEIN

Wie würden Sie einem Fremden Ihr Äusseres beschreiben?

Leicht untersetzt und glatzköpfig – wie ein echter Luzerner Hinterländer eben aussieht.

Grob gerechnet: Wie hoch sind Ihre monatlichen Fixkosten?

Mit einer fünfköpfigen Familie mit Ansprüchen sind die recht hoch!

Auf welchen Luxus möchten Sie nie verzichten müssen?

Nach Lust und Laune CDs und Bücher zu kaufen und zu reisen.

Welches Fortbewegungsmittel benutzen Sie? Und warum?

Einen Saab 9000 – er ist sehr komfortabel, solid und «bescheiden» dazu.

Wie wohnen Sie?

In einem neunzigjährigen Chalet, das modern umgebaut und eingerichtet ist.

Was verletzt Sie?

Beleidigungen und Neid.

Was löst bei Ihnen Schweissausbrüche aus?

In den Bergen waghalsig auf Kreten zu stehen.

FREUNDE, FEINDE, FAMILIE

Was fordern Sie von Ihren Freunden?

Dass sie mich respektieren und ohne Vorurteile so nehmen, wie ich bin.

Welche Kritik müssen Sie immer wieder über sich ergehen lassen?

Ich sei zu strebsam.

Mit wem möchten Sie nie im Lift steckenbleiben?

Ich möchte überhaupt nicht im Lift steckenbleiben!

Halten Sie sich für einen guten Ehepartner?

Eigentlich schon, vielleicht bin ich manchmal etwas zu bequem.

Würden Sie noch einmal Kinder in die Welt setzen? Mit wem?

Jetzt nicht mehr – wir haben schon drei Töchter. Wäre dem nicht so, natürlich mit meiner Frau Ems.

Mit wem würden Sie liebend gern ein Tête-à-tête vereinbaren?

Mit der «Kommissarin».

Wem möchten Sie einmal gehörig die Meinung sagen? Warum?

Die sage ich jetzt schon jedem, dem ich will.

WUNSCH, WILLE, WIRKLICHKEIT

Wie lautet Ihr Lebensmotto?

Alles der Reihe nach anpacken und zwischendurch mal faulenzten.

Welchem Tier fühlen Sie sich verwandt?

Den Schildkröten.

Welcher andere Beruf würde Sie reizen?

Ich bin ein zufriedener Grafiker und würde diesen Beruf jederzeit wieder wählen.

Welchen Moment möchten Sie noch einmal erleben?

Das erste Verliebtsein mit Ems.

Was würden Sie gerne erfinden?

Ein neues Kommunikationssystem, mit dem man alle Leute erreichen könnte.

Welchen Traum wollen Sie sich unbedingt noch erfüllen?

Ein Bild zu malen, das ich bis ans Lebensende gut finden würde.

174

Spektakel und Kammerpiel

Auflauf zum Jazz Festival Willisau 1996

Niklaus Troxler hat ein Flair fürs Exakte. Seit dem 16. Juli 1966, hält er fest, im Rahmen seines Festivals genau 593 Konzerte über die Willisauer Bühnen gegangen; 1629 verschiedene Musiker sind aufgetreten, etliche von ihnen mehrmals. Im Jubiläumsprogrammheft sind sämtliche Live-ups verzeichnet und mit einem Register aufgeschlüsselt. Eine Fundgrube! Gleichwohl überlassen wir es Troxler, die knifflige Statistik weiterzuführen, und prüfen beispielsweise nicht nach, welche der 21 Musiker des *Mike Westbrook Orchestra*, mit dem das diesjährige Festival anhebt schon einmal in Willisau zu Gast waren. Beschränken wir uns auf den Hinweis, dass schon Westbrook grossangelegte Orchesterwerke «The Cortège», «On Duke's Birthday» und «Off Abbey Road» hier zur Aufführung kamen. Die Darbietung von «Bar Utopia», Westbrook's neuem Opus (uraufgeführt 1995 in Baul), gehört also schon fast zur Tradition.

Die Big-Band-Suite nach Texten von Helen Simpson, die sich über sieben Sätze und anderthalb Stunden spannt, ist leichter zugänglich als die meisten jüngeren Arbeiten des sechzigjährigen Briten. Die Kompositionen bilden eine Art Jazz-Revue: satte Bläsersätze, schmelzende Soli; eine Schmelgerei in Klangfarben, ohne dass ein unverwechselbares Westbrook-Klangbild auszumachen wäre. Blues, Bebop- und Balladenelemente werden zitiert und münden am Ende in ein lustvolles New-Orleans-Tohuwabo. Der historisierende Cestus, mit dem Kate Westbrook und John Winfield die Songs gestalten, unterstreicht den Revue-Charakter des Werks. In dieser zitiertenseligen Collage, die mit einer Hommage an Jelly Roll Morton's «Chano» (1926) anhebt, gibt es nur noch vorgetrübte Exaltationen. Westbrook's vielgetrimmter ironischer Zugriff reduziert sich hier auf ein ständiges Zirkeln. «Wir könnten auch ganz anders», scheint es zu sagen, «aber heute ergeben wir uns ganz dem opulenten Wohlklang.»

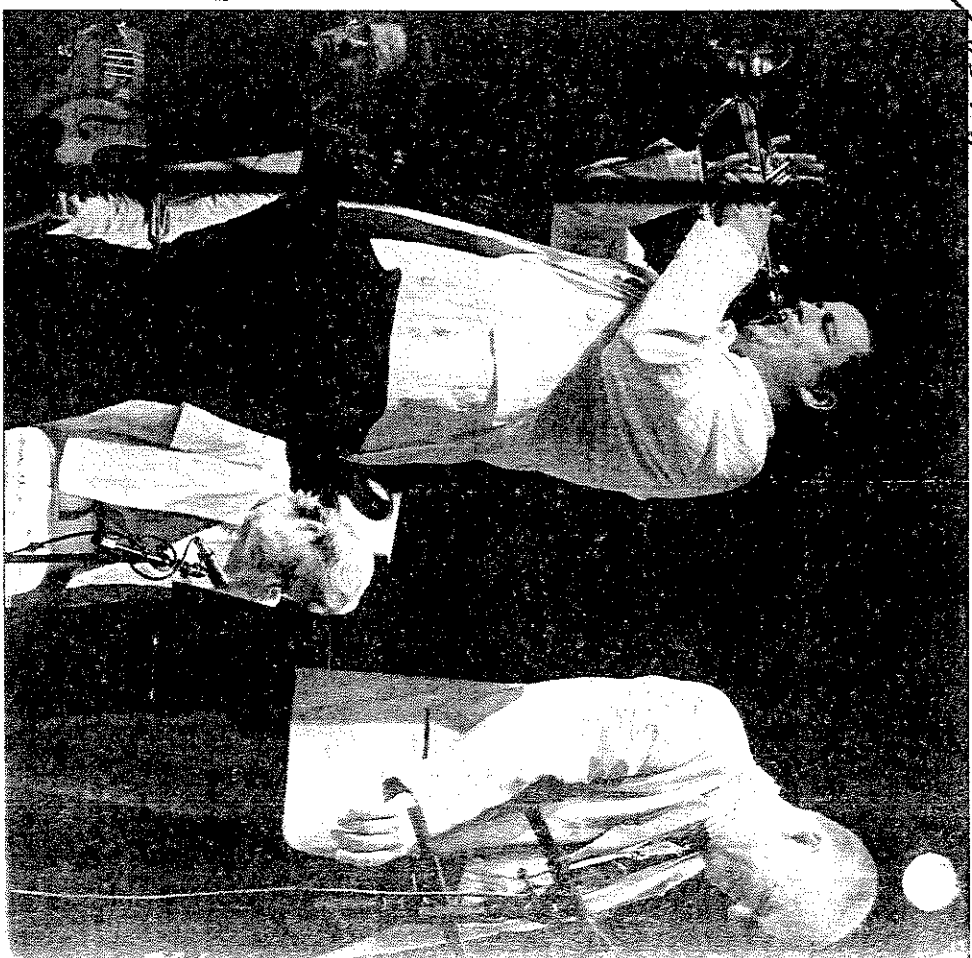
So reht sich Solo an Solo, und auch jene Verse von Helen Simpson, die auf eine Pointe angelegt sind, werden in allen Variationen durchkontigiert. Die Arrangements: gekont – wie denn anders –, aber für Westbrook's Verhältnisse geradezu brav. Erst ein Altsaxophonsolo von Chris

Bischof, ein Vulkanausbruch gegen Ende der Suite, zeigt, wieviel ungenutzte Energie auch in diesem Werk Westbrook schlummert. Ist der Komponist – nach der mehrjährigen einsamen Arbeit an «Coming Through Slaughter» vom Druck erlöst – nun einfach besonders entspannt und heiter, wie seine Bewunderer meinen, oder befindet er sich in einer Phase der Erschlaffung? Die Zugaben, pastose Interpretationen von – ausgerechnet – Kurt Weills «Alabama Song» und Lionel Hamptons «Flying Home», scheinen das zweite nahe-zuliegen.

Der Kontrast zwischen dem ersten und dem zweiten Konzert des Abends hätte grösser kaum sein können. Nach dem historischen Kolossalgemälde die Gouache, nach der Show die Introspektion. Was Richard Galliano, der 1950 in Cannes geborene Akkordeonspieler, mit dem Bassisten Jean-François Jenny-Clark und dem Drummer Daniel Humair zuwege brachte, war ein Kammerpiel von wunderbarer Dichte und Entschiedenheit. Gewiss, auch hier, in der «New Museste», waren Einflüsse zu hören: von Ravel und den französischen Chansons, von Parker und

Evans. Doch ging es hier nicht mehr um Zitate, sondern um Anverwandlung. «Viaggio» oder «Spleen» heissen Gallianos Kompositionen; in ihnen ersticht eine selbstvergessene Traummusik, der stets eine Spur von Melancholie anhaftet. Doch diese Melancholie macht sich nicht selbstständig, sondern bleibt dem Metrum des Tanzes verpflichtet. Sowohl Humair als auch Jenny-Clark zeigen sich als einfühlsame Gefährten in Gallianos lapidarer Poesie der Verlorenheit; auf alle drei schenken in diesem Konzert ein Wort Höflerlins zu passen: «Seit ein Gespräch wir sind.»

Manfred Papsi



Vielgältige Aktion beim Mike Westbrook Orchestra. (Bild Pulina Finucci)

Jazz Festival Willisau eröffnet

Querschnitt durch zeitgenössischen Jazz

Mit dem Auftritt der Bigband des englischen Musikers Mike Westbrook ist am Donnerstagabend das 22. Jazz Festival Willisau eröffnet worden. Während vier Tagen ist das Städtchen im Luzerner Hinterland ein Zentrum des zeitgenössischen Jazz. Insgesamt 125 Musiker und Musikerinnen werden auftreten.

Das Schwergewicht des Festivals liegt bei den sechs Konzertblöcken in der Festhalle. Ein etwas intimerer Konzert-Zyklus findet auf der Rathausbühne statt. Dazu kommen die Konzerte im Zelt. Wie immer ist der schwarze amerikanische Jazz in Willisau gut vertreten, so mit der Gruppe von Roscoe Mitchell oder – zum Finale am Sonntagabend – dem Quartett der Jazz-Legende Max Roach. Am Freitagabend ist zudem Blues, Rock, Funk und Rap angesagt mit Vernon Reid, Elliot Sharp, Hiram Bullock und der Gruppe von Jean-Paul Bourely.

Italienischer Jazz

Einen andern Schwerpunkt setzt Festival-Organisator Niklaus Troxler mit italienischem Jazz. Programmiert sind Auftritte des Italian Instabile Orchestras, einer Bigband um Enrico Ravas, einer «Carmen»-Adaption sowie des Trios der Pianistin Rita Marcotuli.

30fänger Tagblatt

Jubiläum: 30 Jahre Jazz in Willisau

Zt. Seit 30 Jahren gibt es in Willisau Jazz. Dieses Jubiläum wird seit gestern bis und mit Sonntag, 1. September, mit einem vielseitigen und hochstehenden internationalen Festivalprogramm gefeiert. Künstler aus der ganzen Welt treten an sechs Hauptkonzerten in der Festhalle sowie an Konzerten auf der Rathausbühne und im Restaurantzelt auf.

Das Programm der Hauptkonzerte: Heute, 20 Uhr, «NY-Blues-Rock-Funk-Rap», Samstag, 14.30 Uhr, «The art of the duo», Samstag, 20 Uhr, «Saturday Night Special», Sonntag, 14.30 Uhr, «Viva Italia», Sonntag, 20 Uhr, «Finale».

SPOTLIGHT

22. Jazzfestival Willisau eröffnet

Mit dem Auftritt der Bigband des englischen Musikers Mike Westbrook ist gesternabend das 22. Jazzfestival Willisau eröffnet worden. Während vier Tagen ist das Städtchen ein Zentrum des zeitgenössischen Jazz. Insgesamt 125 Musiker werden auftreten. Das Schwergewicht des Festivals liegt bei den sechs Konzertblöcken in der Festhalle. Ein etwas intimerer Konzertzyklus findet auf der Rathausbühne statt. Wie immer ist der schwarze amerikanische Jazz in Willisau gut vertreten, so mit der Gruppe von Roscoe Mitchell oder – zum Finale am Sonntagabend – dem Quartett der Jazz-Legende Max Roach. Einen anderen Schwerpunkt setzt Festivalorganisateur Niklaus Troxler mit italienischem Jazz.

CASH

Leiser werden, besser bleiben

Niklaus Troxler kann sich mit seinem Jubiläums-Jazzfestival Willisau den Trends nicht entziehen

30 Jahre «Jazz in Willisau» haben dem Städtchen im Luzerner Hinterland zu bahnlurem Welteraum verholfen – und Niklaus Troxler weit über die Jazzszene hinaus populär gemacht. Doch der Veranstalter hat zunehmend Mühe mit dem Persephel und dem lauten Werbegelärm. Das «Jazzfestival Willisau '96» vom 29. August bis zum 1. September ist für ihn auch eine persönliche Wegmarke.

Hanspeter Velisch

Wiedoch die Zeit vergeht! Vor zwei Jahren erst vermeldete Niklaus Troxler den zwanzigsten Geburtstag seines Jazzfestivals Willisau. Und jetzt steht bereits wieder ein Jubiläum an: «Jazzfestival Willisau '96 – 30 Jahre Jazz in Willisau» verheisst das diesjährige Programm.

Den Vorwurf, der Organisator des wichtigsten Jazzfestivals der Schweiz sei ein schlechter Rechner, muss er sich zwar nicht gefallen lassen: Tatsächlich ist es just drei Jahrzehnte her, seit er im Sall des Willisauer Hotels «Möhren» erstmals ein Jazzkonzert organisierte. Und tatsächlich war es 1994 zwei Jahrzehnte her, seit er erstmals jenes Festival veranstaltet hatte, das Willisau in der Zwischenzeit zu weltweiter Bekanntheit verholfen hat. Und trotzdem: Dem Vater des Jubilars ist das heutige Jubiläum, wie er ohne grosse Umschweife gesteht, «gegenfänglich etwas peinlich».

Das Jubiläum wird wegen der Jungen geleiert

Und das nicht bloss, «weil Jazz etwas jugendliches, Frisches, Unangepasstes ist und sich deshalb schlecht auf ein Jubiläum reimt». Einen schalen Beigeschmack hat der festgedruckte Hinweis in Programm für Troxler vor allem deshalb, «weil leider auch wir nicht mehr darum herumkommen, mit Argumenten zu werben, die nichts mit dem Inhalt unseres Festivals zu tun haben». Jene künstlerische Qualität, für die das Jazzfestival Willisau und sein Erfinder stehen, reicht allein nicht mehr aus, das Publikum anzulocken: «Vor allem jüngere Leute», klagt Troxler, «wollen die Sensation, den Event, das Einmalige. Und da ein Jubiläum etwas Einmaliges ist und einen Hauch von Exklusivität verströmt, mache ich jetzt halt ein Jubiläumsfestival».

Immerhin, auf das Programm hat sich «der Zwang» laut zu sein, weil die anderen auch laut sind, nicht niedergeschlagen. Tatsächlich bietet das Festival auch vom 29. August bis am 1. September einen Reigen an Jazzkonzerten, die begründen, weshalb das Festival von Berlin bis Bümplj und von New York bis Niederweningen bei Jazzliebhabern einen hohen Stellenwert geniesst. Und trotzdem fällt einem auf, dass sich im Programm hinter dem Namen des Gitaristen Vernon Reid eine Klammer aufhängt, in der die Bezeichnung «ex Living Color» steht. Den US-Gitaristen kennen Jazz-Insider seit seinen Tagen beim Avantgarde-Saxophonisten Ornette Coleman, die

Rock-Superband Living Color hingegen ist auch den Kids im Luzerner Hinterland ein (In-)Begriff.

Das sehen, sagt Troxler, halt so «kompromisslos». Immer mehr hat er in den letzten Jahren festgestellt müssen, dass Leute wie er selektiver werden – jene, die sehr breit Musik hören – Hauptsache, die Qualität stimmt. Stund dessen zerfällt das Publikum mehr und mehr in Fraktionen – die einen mögen dies, was die anderen keineswegs gehen lassen. So macht Niklaus Troxler hier und da eines jener «Kompromisse». «Es wäre doch toll, wenn Junge wegen des Verweises auf Living Color kämen und dann einen vielleicht ganz neuen Vernon Reid kennenlernen könnten.»

«Kompromiss!» nicht, der Mann, der von sich sagt, dass er nie nein sagen könne, gelegentlich auch in eigener Sache: Zwar stört es ihn, dass «niemand mehr die Inhalte, sondern bloss noch Personen in den Blickpunkt rückt», aber er liess und lässt sich schon mal mit Gattin und den drei Töchtern in seinem Chalet ablichten, wenn dafür eine Reportage in einer Zeitung auf sein Festival aufmerksam macht. Oder er geseit der «Schweizer Illustrierten» im «Indirekten Interview», dass er sich am liebsten «zwischen den beiden grossen Zehen» berühren lässt. Und immer wieder hat das lesende Publikum bei solchen Gelegenheiten auch erfahren, dass Niklaus Troxler nicht bloss ein Jazzfestival von Weltklasse zusammenstellen versteht, sondern dass er auch als Grafiker und Plakatgestalter Weltformel aufweist.

So hat der Festivalmacher mittlerweile eine Bekanntheit erlangt, die jener der Willisauer Ringli wohl nicht nachsteht. Das hat dazu beigetragen, dass sein Festival sich zum In-Place gemusert hat, an dem sich neben Jazzliebhabern auch Krei und Pled aus der Kultur- und Medienszene in der Festwirtschaften, um Niklaus Troxler die Hand zu schütteln und ihn dabei «knox» zu nennen – wie dies seine engen Freunde tun. Die Sponsoren, die er braucht, um sein Budget von einer halben Million Franken ausgeglichen zu halten, findet er trotz der statlichen Medienpräsenz nicht wesentlich leichter: «Ich überzeuge meine Sponsoren mit der Qualität des Festivals», sagt er. Aber auch: «Schaden tut meine Bekanntheit dabei wohl nicht.»

In Zukunft soll es wieder vernünftiger um Inhalte gehen

Keinen Schaden anrichten, aber mitunter etwas lasig werden kann die Populartät an jenen Tagen, an denen Troxler (ausnahmsweise) einmal keinen Gedanken für das Jazzfestival aufwendet: «Es ist schon vorgekommen, dass jemand mit mir über eine gestalterische Arbeit sprechen will und ich das Gefühl bekomme, er sei vor allem zu mir gekommen, weil ich doch der mit dem Festival bin.» Doch davon hat er jetzt genug: Zwei wird eine Uhr, ein Fondant oder «ein glattes Krawall» mit seinem Namen versehen, aber «ich will meine Person hinkünftig etwas aus dem Rampenlicht nehmen. Ich will, dass es wieder einzig um jene Inhalte und Qualitäten geht, die mir wichtig

sind – ob als Grafiker oder als Veranstalter des «Jazzfestivals». Kurzum: Nach Willisau '96 soll es, Jubiläumstrende ihm oder her, etwas leiser werden.

Vom 29. August bis zum 1. September bietet das 22. Jazzfestival Willisau eine breite Palette von hochkarätigen Konzerten. Programm und Reservierungen über Telefon 041 970 22 31, Fax 041 970 37 31 oder im Internet unter <http://www.jazzwillisau.ch>

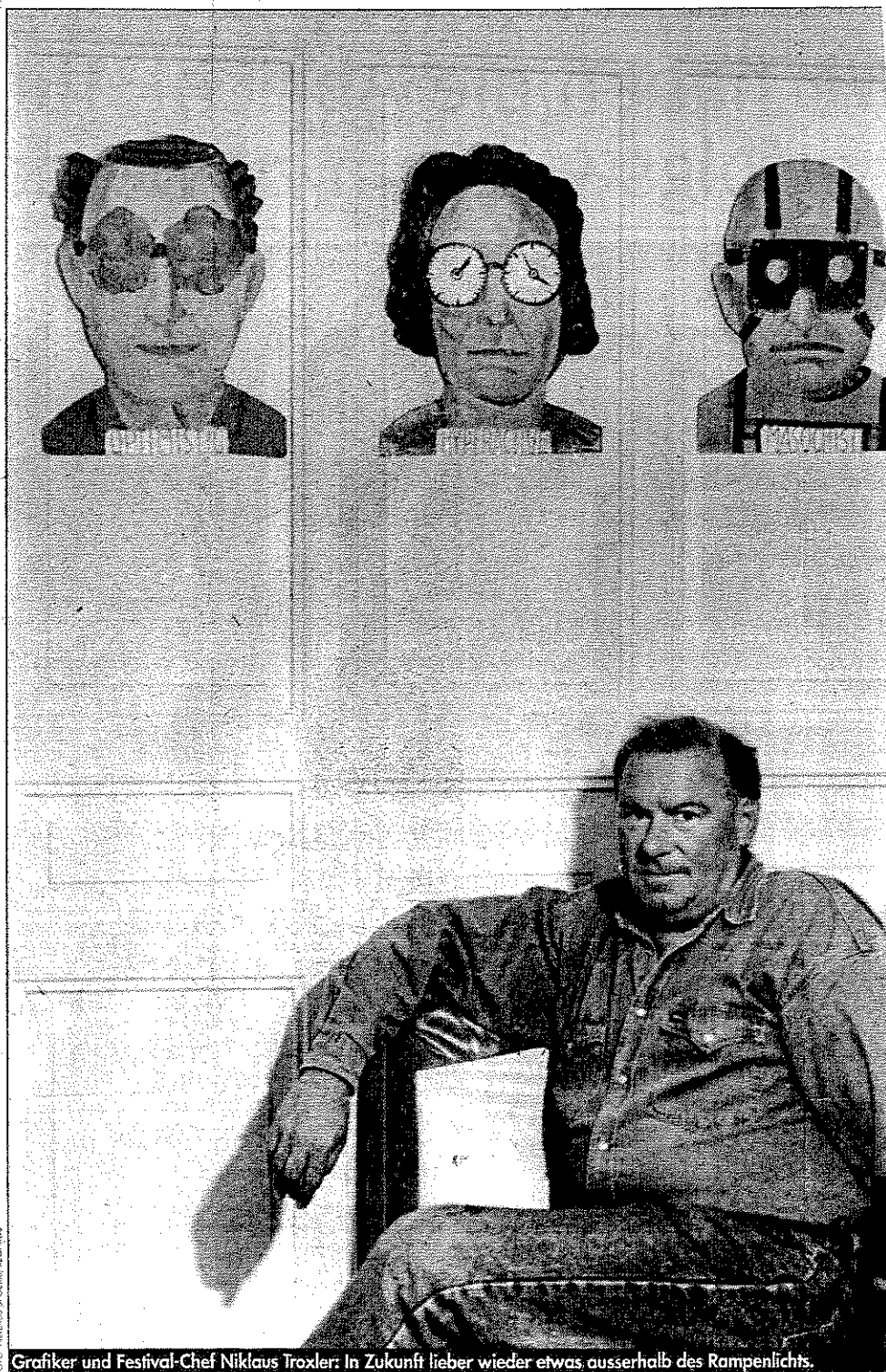
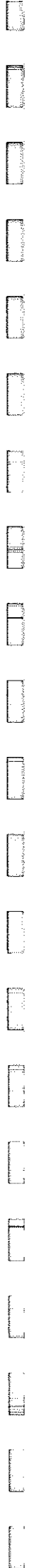


FOTO NIKLAUS STOEHR/RECARDS

Grafiker und Festival-Chef Niklaus Troxler: In Zukunft lieber wieder etwas ausserhalb des Rampenlichts.

Berichte während dem Fest



Eröffnungskonzert des Jazzfestivals Willisau

An der Bar der Sehnsüchte

Mit den Auftritten des Mike Westbrook Orchestra und eines Trios um den «New-Musette»-Akkordeonisten Richard Galliano ist das 22. Jazzfestival Willisau dieses Jahr mit eher lüpfigen, teilweise aber auch besinnlichen Tönen gestartet. Die Besucherzahl blieb deutlich hinter der früherer Eröffnungsabende zurück.

MARK THEILER

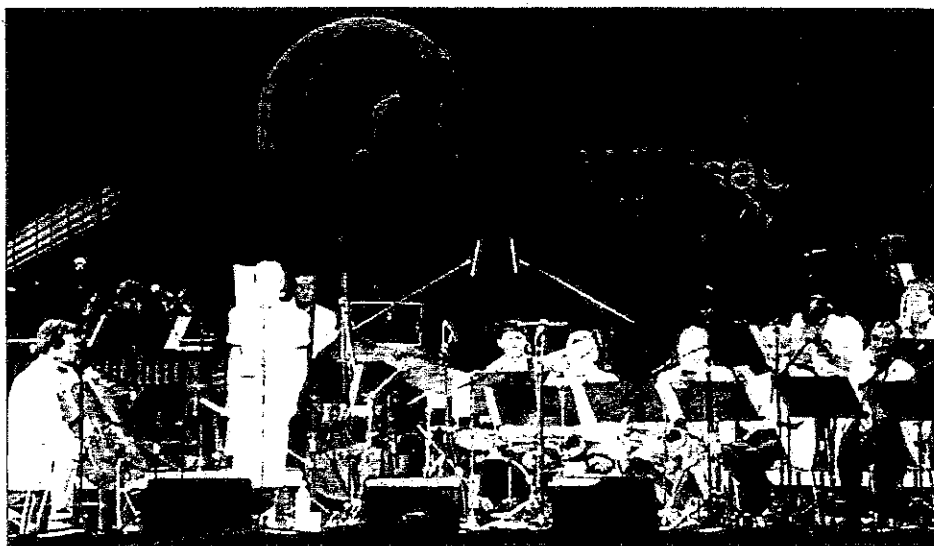
«Bar Utopia» heisst das neue Programm des englischen Big-Band-Leaders und Komponisten Mike Westbrook. Doch allzu Utopisches hat Westbrook auch dieses Mal nicht zu bieten. Wie man es sich von ihm gewohnt ist, vermischt er Tradition und Ironie, Kabarett und Oper sowie Swing und Chanson bunt miteinander.

Und so servierten Westbrook und seine elegant gekleideten Barkeeperinnen und Barkeeper (sprich: das Orchester) an der Bar der Sehnsüchte in Willisau einflussende Melodien für trübsinnige Gedanken, Balladen über den Weltschmerz, aber auch hitzige Politdialoge in Form von wilden Gesangsduetten, gepflegten Cocktail-Jazz, satten Big-Band-Sound, modischen Ballroom-Swing oder feucht-fröhliche Gassenhauer zum Mitsingen und Mitschunkeln. Bei dieser Fülle von Rückgriffen auf die musikalische Vergangenheit liegt der Schluss nahe, dass Westbrook die Rückkehr zur guten alten Zeit für die Zukunft mehr als Utopie denn als erstrebenswertes Ziel betrachtet. Am deutlichsten wird Westbrooks retrospektiv ausgerichtete Arbeit beim neuen Sänger John Winfield. War sein Vorgänger Phil Minton sozusagen ein progressiver Musikclown, so

verkörpert Winfield, dessen Timbre gut zu Kate Westbrook passt, mehr den Typ des geschliffenen Mikrophonakrobaten.

Nicht gerade vorwärtsgerichtet präsentierte sich auch Richard Galliano. Zwar hat er der französischen Populärmusik Musette neuen (Jazz-)Geist eingehaucht, aber ein Avantgardist ist er deswegen noch lange nicht, zumal sich das Akkordeon und der swingende Jazzhintergrund

geradezu ideal ergänzen. Mit dem in Paris lebenden Schweizer Daniel Humair am Schlagzeug sowie dem mit Schweizer Wurzeln ausgestatteten französischen Bassisten Jean-François Jenny-Clark konnte Galliano zwei Begleiter im Rücken wissen, welchen Musette-Klänge alles andere als fremd sind. Diese beiden Musiker verpassten den wehklagenden Akkordeontönen dann prompt auch einen Schuss Spritzigkeit und Leichtigkeit.



Melodien und Balladen für trübsinnige Gedanken: Mike Westbrook Orchestra eröffnete das Jazzfestival Willisau.

Foto: key

Der Abend

Der grösste Max aller Zeiten

Zum Auftritt des Schlagzeug-Giganten Max Roach am Jazzfestival Willisau

TOM GSTEIGER

Die nicht zuletzt gegen die zunehmende Kommerzialisierung und Banalisierung des Jazz gerichtete Bebop-Revolution der vierziger Jahre brachte nicht nur eine Ausweitung und Vertiefung der Harmonik und eine Radikalisierung der Improvisationskonzepte mit sich, sondern auch mannigfaltige rhythmische Innovationen: Die Schlagzeuger emanzipierten sich von der reinen «time keeper»-Rolle, mischten sich kommentierend ins musikalische Geschehen ein (u. a. dadurch erhielt der Bebop seine typische Nervosität).

Im Rückblick auf diese bewegte und äusserst folgenreiche Epoche der Jazzgeschichte gibt sich Max Roach als der herausragende Schlagzeug-Neuerer des Bebop zu erkennen: Was von Kenny Clarke angebahnt wurde, hat Roach in den Gruppen des masslosen Charlie Parker (1920-1955) – Gene und Mary Kay des Jazz zugleich – perfektioniert.

Charlie Parkers Schüler

Bereits mit sechzehn stieg Roach für den erkrankten Sonny Greer bei Duke Ellington ein: «Durch die Begegnung mit Ellington erwuchs in mir der Wunsch, mein Leben der Musik zu widmen.» Schnell einmal stiess Roach zur verschworenen Schar der Bebopper; nach eigenen Angaben erhielt er eine der wichtigsten Schlagzeug-Lektionen von Charlie Parker höchstpersönlich, dieser machte ihn vertraut mit der

Kunst der Überlagerung verschiedener Rhythmen. War Art Blakey der unbändige Vialist des Bop, so ist Max Roach der grosse Intellektuelle unter den Drummern des Modern Jazz. Roach ist zu Recht berühmt für sein aussergewöhnliches Formbewusstsein, die kluge Architektonik seiner Soli, seine Übersicht als Begleiter. Seine grandiose Musikalität und präzise «Groove»-Insistenz sind auf zahllosen herausragenden Alben verewigt; eine auch nur annähernd repräsentative Aufzählung würde den Rahmen dieses Artikels sprengen; zu meinen Lieblingsaufnahmen zählen das 1953er Massey Hall Concert (mit Parker, Gillespie, Powell und Mingus), «Saxophone Colossus» und «Freedom Suite» von Sonny Rollins, Theolonious Monks «Brilliant Corners» und Booker Little's «Out Front».

Zusammen mit dem Trompeter Clifford Brown leitete Roach zwischen 1954 und 1956 (in diesem Jahr kam Brown, noch nicht einmal 26jährig, bei einem Autounfall ums Leben) eine der führenden Gruppen des Hardbop – dieses Quintett war stiftbildend für die quicksilver-geschmeidige Spielart des Hardbop.

Politisches Engagement

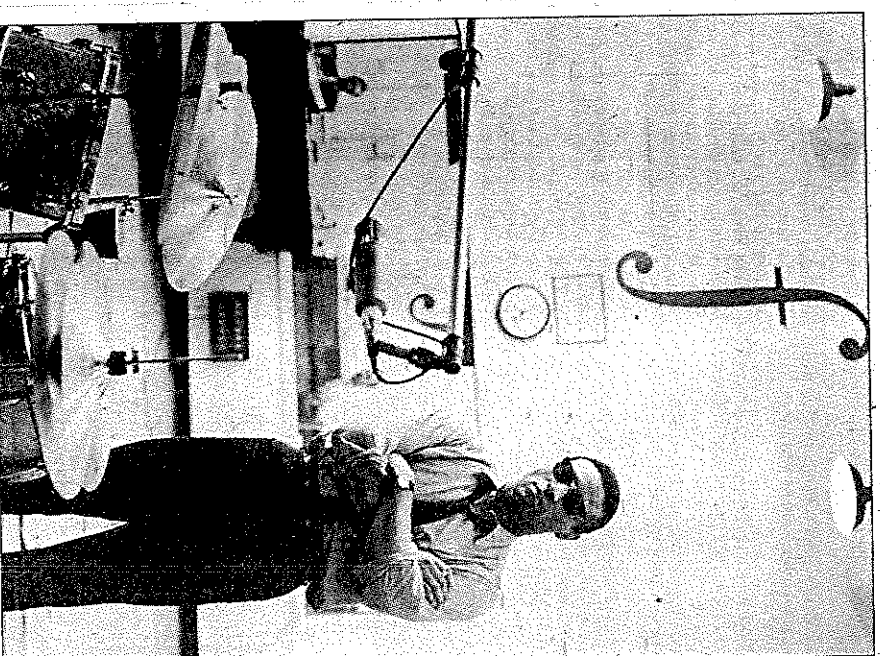
Roach ist auch bekannt für sein politisches Engagement. 1960 legte er mit seiner «Freedom Now Suite» eines der frühesten und wichtigsten musikalischen Zeugnisse des afro-amerikanischen Befreiungskampfes vor die Türe Oscar Browns, die von Roachs da-

maliger Frau, Abbey Lincoln, gesungen werden, nehmen kein Blatt vor den Mund – dementsprechend angefeindet wurde Roach von weissen kulturkonservativen Kritikern. Ebenfalls 1960 organisierte Roach zusammen mit Charles Mingus das «Alternative Newport Festival» (als Gegenpol zum megalo-manen Newport Festival, wo die Musiker fast nur noch als Statisten dienten); publikumsmässig war den Untrieben der Newport-Rebellen zwar kein Erfolg beschieden, doch ihre Aktion löste bei vielen Musikern einen Bewusstseins-schub Richtung Selbstorganisation aus.

Gründung von M'Boom

In den siebziger Jahren machte Max Roach eine Reihe interessanter Duo-Aufnahmen (u. a. mit Cecil Taylor, Anthony Braxton), gründete das Perkussionsensemble M'Boom, erweiterte sein pianoloses Jazzquartett durch Streicherensemble. Auf seiner neuesten CD «Blue Note presents Max Roach» (EMI) trifft er auf ein Blechbläserquintett bzw. ein ausgewachsenes Symphonieorchester. Vor allem letztere Begegnung muss als ambitioniert, aber völlig missglückt bezeichnet werden, unbegleitete Drums-Passagen und sich mühselig dahinwälzendes grossorchestrales Pathos stehen unvermittelt und spannungslos nebeneinander.

Am nächsten Sonntag tritt Max Roach in Willisau mit seinem langjährigen Weggefährten Cecil Bridgewater (Thompere), Odan Pope (Tenorsax) und Tyrone Brown (Bass) auf.



Max Roach, fotografiert in New York von Charles Stewart.

Der Bund Ereignisarmer Auftakt zum Jubiläumsfestival

JAZZFESTIVAL WILLISAU / Ein Eröffnungsabend ohne Überraschungen: «30 Jahre Jazz in Willisau» sind auch Zeichen einer unspektakulären Kontinuität. Festivalmacher Niklaus Troxler im Gespräch mit dem «Bund».

INTERVIEW: CHRISTIAN PAULI

BOBDE: «30 Jahre Jazz in Willisau: Niklaus Troxler, was kommt Ihnen in den Sinn, wenn Sie nach dem Eröffnungskonzert mit dem Mike Westbrook Orchestra an den 16. Juli 1966 zurückdenken, an das erste Konzert mit dem Springhouse Six?»

NIKLAUS TROXLER: Ich habe nie daran gedacht, dass daraus mal was wird. Dieses Konzert hatte ja eine einmalige Geschichte sein sollen.

593 Konzerte, 1629 Musikern und Musiker: Was hat sich in den letzten dreissig Jahren im Jazz und in den verwandten Gebieten geändert? Und wie würden Sie die heutige Stellung des Jazz im gesellschaftlichen Umfeld einschätzen?

Die Musik, die ich repräsentiere, war immer eine Aussenstellenmusik mit einem relativ kleinen Kreis, der sich dafür interessierte. Unser Publikum ist über die Jahre nicht grosser geworden – ich habe es nur geliebt. Am Anfang, mit den Free-Jazz-Konzerten, waren wir schon ziemlich radikal. Aber schon mit dem ersten Festival 1975, als Archie Shepp im zweiten Teil einige Balladen anspielte, kam eine andere Töne rein. Die Leute wollten das nicht gutheissen. Da habe ich mir gesagt: Pusten will ich keine erziehen. Und das Jahr darauf habe ich Charles Mingus eingeladen. Reibungen mit dem Publikum haben mir immer gefallen. Heute gibt es das nicht mehr. Das Publikum ist so anständig geworden. Als John Zorn 1990 mit der letzten Gruppe Slan provozierten wollte, und nichts geschah, war er nach dem Auftritt sinkender.

Wie beurteilen Sie die Unterschiede von Willisau zum Festival in Montreux: Auch am Lac Lemmü konnte man dreissig Jahre Jazz feiern.

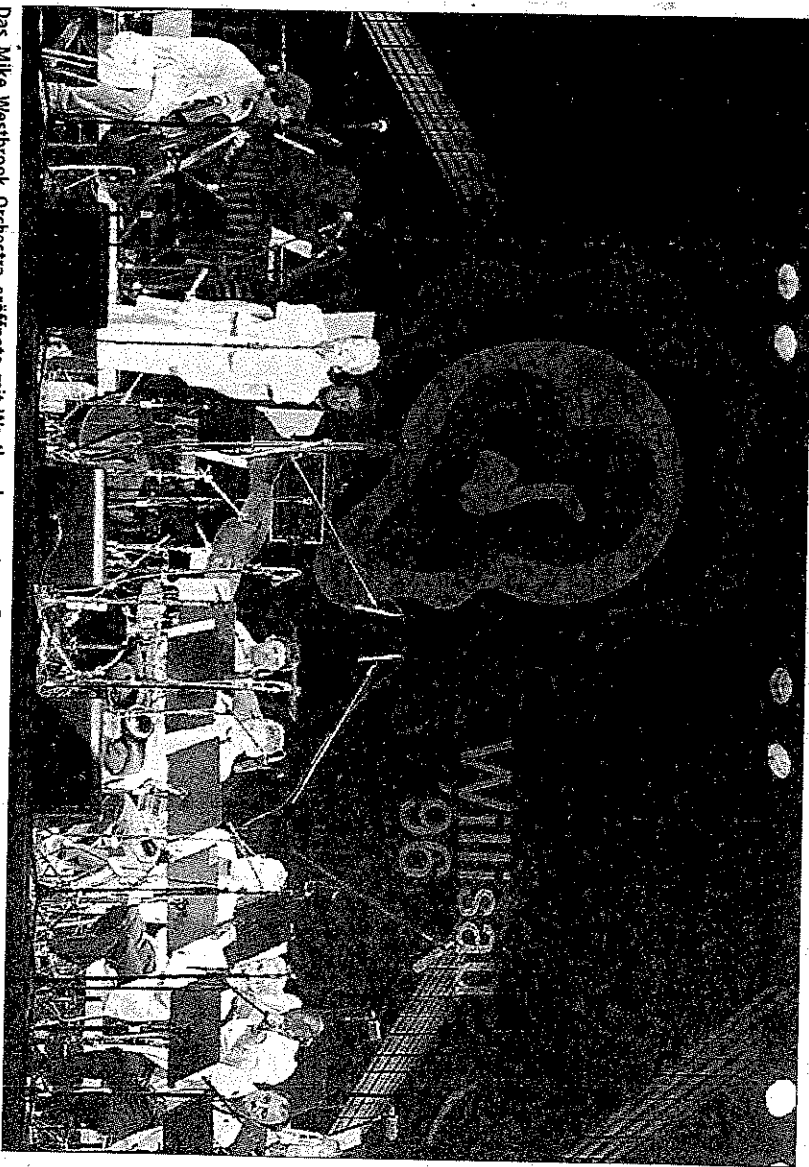
Ich bin froh, dass in Montreux das ganze Sarragebot abgedeckt wird. Das nimmt den Druck von uns. Andererseits ist Montreux sehr vordergründig kommerzialisiert. Man konnte das schon ein bisschen reduzierten machen und die Musiker nach anspruchsvolleren Kriterien auswählen.

Das Publikum wird auch in Willisau nicht jünger, musikalische Innovationen seltener. Hätten Sie manchmal nicht auch Lust auf Neues?

Neben den Stammgästen, die mit uns älter werden, kommen auch junge wieder nach Willisau. Aber es stimmt: Ich möchte gerne wieder Neues veranstalten – aber ich finde es nicht.

Ihre Zusammenarbeit mit Sponsoren wie Grossbanken hat seit Jahrzehnten einige Diskussionen ausgedöst. Heute fällt Willisau durch eine relativ diskrete Präsenz der Sponsoren auf. Wie wichtig sind die Sponsoren für die Durchführung des Festivals?

Sehr wichtig. Zusätzlich zu den Einnahmen muss ich jedes Jahr noch 200 000 Franken haben. Dieses Geld muss erst gefunden werden. Die Zusammenarbeit mit den Sponsoren ist eine, die allen ändern. Aber es kann sich plötzlich ändern, wenn ein Konzern seine Politik anders ausrichtet. Die grossen Sponsoren interessieren sich nur für die grossen Kisten. Unter dem Jahr habe ich die grösste Mühe, jemanden zu finden.



Das Mike Westbrook Orchestra eröffnete mit Westbrooks neuem «Bar Utopia» das Jazzfestival.

Gibt es auch irgendeine Form inhaltlicher Zusammenarbeit?

Nein.

Wie buchen Sie die Auftritte? Gehen die Initiativen von Ihnen aus, oder werden Sie angefragt?

Beides. Das Jahr hindurch werde ich regelrecht bombardiert. Da muss ich erst mal aussieben. Wil-

lissau hat seinen Charakter bewahren können. Für grosse Acts ist es zu klein. Auf der anderen Seite müssen wir auch gar keine Stars verpflichten, um eine riesige Arena zu füllen.

KYOTONO

Entgeisterung und Begeisterung

TOM GSTEIGER

Während Mike Westbrook in Big-Band-Belanglosigkeit stekkenblieb, servierte Richard Galliano Musette-Überschwenglichkeit und melancholische «Tango Nuevo»-Reminiszenzen.

Man darf sicherlich nicht behaupten, der 1936 geborene Engländer Mike Westbrook, immerhin einer der ideenreichsten und bedeutendsten Inszenatoren grossorchestraler Zusammenhänge, den der Jazz hervorgebracht hat, sei von allen guten Geistern verlassen worden, doch einige dieser Geister müssen ihm den Dienst quittiert haben vor der Inangriffnahme seines neuesten Werks: «Bar Utopia» entpuppte sich in Willisau als Big-Band-Kost mit recht geringem Nährwert.

Westbrook machte Anleihen bei Blues und Bop, komponierte zwei eher zahlflüssige Balladen, liess Jelly Roll Mortons «The Chant» zu einem braven Saxophonquartett mutieren, wärmte Kurt Weill auf und kredenzte als Zugabe den Swing-Fetzer «Flyin'

Home». Hie und da gab es schöne Einfälle zu bestaunen: etwa als fünf Klarinetten gegen weitgeschwungene Posaunenkantilenen anschnatterten. Ansonsten wirkten Westbrooks kompositorische Einfälle eher belanglos, und auch in puncto Arrangement-Ideen kam «Bar Utopia» selten über konventionelle Solidität hinaus: Da war nichts mehr zu spüren vom unorthodoxen Soundbewusstsein, das die frühen Stücke der sechziger und siebziger Jahre prägte, von der sperrigen Patchwork-Originalität des Werks «The Cortège» (1983 in Willisau) oder der spritzig-frechen Unbekümmertheit des Rossini-Programms. Auch die Solisten holten die Kastanien nicht aus dem Feuer – einzig Peter Whymans Sopransaxophonsolo in der Ballade «Honest Love» hinterliess einen nachhaltigeren Eindruck.

Einen gelungenen Kontrapunkt zum grossorchestralen – im Jazz darf ja eine 21köpfige Big-Band bereits als grosses Orchester bezeichnet werden – Scheitern bildete das Trio mit dem

überschwenglichen Akkordeonisten Richard Galliano, dem virtuoson Bassisten Jean-François Jenny-Clark und dem quirligen Schlagzeuger Daniel Humair. Galliano, ein Melomane mit Hang zum Overdrive-Pathos, gilt als Erfinder der «New Musette»; seine Kompositionen verbinden den Bistro-Charme und die Rotwein-Melancholie der melodien-seeligen «valse musette» mit der rhythmischen Insistenz des Jazz. Neben Eigenkompositionen greift Galliano auch auf «Tango Nuevo»-Stücke seines verstorbenen Freundes Astor Piazzolla zurück. Galliano ist ein stupender Instrumentalist, der nur selten die Kontrolle über seine Virtuosität verliert; sein Spiel ist voller dynamischer Abstufungen, lebt vom Einsatz diverser Klangfarben und schreckt nicht zurück vor halsbrecherischen Tempoforzierungen – und mit Jenny-Clark und Humair stehen Galliano zwei kongeniale Musiker zur Seite. In dichter Interaktion spielen sie einen schwelgerischen und mitreissenden Trio-Jazz mit Tiefgang.

Jazz oder nicht Jazz?

Gedanken zu Definitionen und Abgrenzungen

«What is Jazz?» heisst ein Festival, das jedes Jahr in der New Yorker «Knitting Factory» veranstaltet wird. «Jazznol jazz» nennt sich ein anderes. Das diesen Sommer in Zürich stattgefunden hat. Am «Jazzfestival Montreux» wird seit Jahren Rock, Blues und die «Musica Popular Brasileira» zelebriert. Lässt sich der Jazz angesichts all dieser Infragestellungen überhaupt noch definieren? Subjektive Überlegungen dazu vor dem Jazzfestival Willisau, welches heute beginnt und von dem man erwartet, dass es neue Entwicklungen spielet, aus der Sicht eines flexiblen Puristen.

Der Rhythmus

Es ist Mode geworden, Begriffe bis zur absoluten Beliebigkeit auszuweiten. Puristen werden pauschal verteufelt, Termini werden von modischen Publizisten und Veranstalterinnen dermassen verwässert, dass sie bedeutungslos geworden sind. Ein indischer Tablaspieler mit einem improvisierenden Obertonensänger? Klar doch, das ist Jazz. Ein tüchtender Kaputtspiel-Saxophonist mit einer zierlichen Note? Klar doch, das ist Jazz. Ein Rapet mit einem DJ, der alle Blue-Note-Scheiben auflegt? Aber logisch doch: Jazz. Alles ist Jazz, alles, was man sonst nicht klar etikettieren kann.

Gewiss: der Begriff hat sich in der knapp hundertjährigen Jazzgeschichte ausgeweitet. Immer wieder sind vehementer Kontroversen entbrannt. Als Charlie Parker zusammen mit Dizzy Gillespie den Be Bop entwickelt hatte, flog ihm im Studio (und zur Genugtuung der anwesenden Musiker) das Cymbal des Drummers Joe Jones entgegen. Hermona Beach in eine Jam Session einstieg, warf ihm Dexter Gordon nicht gerade sanft von der Bühne. Und die Neokonservativen, die so Jazz spielen wie ihre eigenen Grossväter (nur viel konservativer), sind auch wieder daran, sich vom Free Jazz oder auch vom späteren Miles Davis (der eine Liebesaffäre mit der Musik von James Brown und Prince einging) mit Vehemenz abzugrenzen.

Das ist es nicht, was ich hier meine. Jazz ist eine Musik, die innovativ ist, die – im Rahmen eines relativ klar abgesteckten Territoriums – weiterwachsen kann, ja weiterwachsen muss. Rückblickend manifestieren sich aber gewisse Merkmale, gewisse Gemeinsamkeiten, welche die «Seele» des Jazz ausmachen. Einige davon sind eher formal, relativ leicht zu erkennen. Andere aber betreffen eine Lebensphilosophie, eine Haltung. Im folgenden möchte ich auf einige dieser Merkmale eingehen, ohne dogmatisch zu werden.

«Wahnsinnig zufrieden»

Heinz Spoerli vor seiner ersten Premiere

Seite «Zürcher Kultur»

obwohl mich dieses sehr viel Hörführung gekostet hat: auch freier Puls (wie in gewissen Spielarten des Free Jazz) kann swingen. Und dennoch: man kann auch diesen Begriff nicht bis zur Beliebigkeit strapazieren. Es ist beispielsweise sehr schwer zu belegen, aber leider nicht zu überhören, dass die meisten Dixieland-Revival-Kapellen nicht swingen. Genauso wenig wie die unzähligen Unterhaltungs-Big-Bands, die mit Melodien von Glenn Miller zu unterhalten versuchen.

Die Improvisation

Jazz ist: «The Sound of Surprise». Jazz ist: Spontankomposition. Das wichtigste Element im Jazz ist und bleibt die Improvisation. Improvisation heisst allerdings nicht (so wie sich viele Musikliebhaber das vorstellen): Gehen wir einfach hin und spielen wir irgend etwas. Die Improvisation folgt ganz bestimmten Regeln. Diese Regeln waren zunächst nirgends niedergeschrieben, wurden aber von geschulten Theoretikern (wie Gunther Schuller oder neuerdings Paul E. Berliner) erkannt und, soweit es eben ging, formalisiert. Im wesentlichen geht es darum, auf der Basis eines definierten Ausgangsmaterials möglichst neues Material zu kreieren. Dabei kann sowohl die Harmoniestruktur als auch das melodische Rohmaterial eine Rolle spielen. In gewissen Fällen (so zum Beispiel bei gewissen Spielarten des West Coast Jazz oder beim Free Jazz) wird das Ausgangsmaterial gar nie exponiert, was das Mitverfolgen der Improvisation durch den Zuhörer erschwert. Aber dennoch: auch hier haben wir ein wichtiges Merkmal aller Jazzstile.

Selbstverständlich ist das genaue Ausmass der Improvisation unterschiedlich ausgeprägt. Es gibt Musiker, die sich ständig selbst zitieren, und immer wieder dieselben Phrasen verwenden. Und es gibt durchaus auch Jazzkomponisten (dieser Term ist eigentlich ein Anachronismus), die ihre genialen Improvisationen quasi «einfrieren».

Dennoch: ohne Swing oder Improvisation (im weitesten Sinne): kein Jazz.

Es gibt zweifellos ganz bestimmte Harmonien und Skalen, die man unweigerlich als «jazztypisch» erkennt. Es würde in diesem Rahmen zu weit führen, diesen Phänomenen im Detail nachzugehen. Immerhin: das, was man als «Bluesfeeling» empfindet (auch eine beinahe notwendige Ingredienz der Musik, die man als «Jazz» bezeichnet), leitet sich von ganz bestimmten chord structures und für die Improvisation möglichen Fusionen eingehen, sind oft genug Trittbrettfahrer, die ihre eigenen Schwächen im sakralen New-Age-Weitraum einzunehmen versuchen. Ähnliches gilt für die radikalen Free Jazzler, die Trittbrettfahrer erster Stunde, von denen nicht wenige noch nicht enttarnt sind. Ein paar der dämlichen Kaputtbläser haben sich in der Zwischenzeit zu höchst mediokrinen Standardspielern entwickelt.

chen Skalen ab. Das geht weit über einfache Zusammenhänge wie «Tonika, Dominante und Subdominante» hinaus. Dies ist wohl auch der Grund, aus dem man gewisse Free Jazzler ganz klar als Jazzler empfindet (zum Beispiel Ornette Coleman oder Joe Maneri), andere hingegen weniger (keine Namen!).

Ebenso wichtig erscheint mir aber die Gesinnung zu sein, welche zur Unterscheidung zwischen «Jazz» und «No Jazz» beiträgt. So haben die besten Jazzler immer mit Erfolg versucht, den Zeitgeist einzulangen und diesen in Komposition und Improvisation zu widerspiegeln. Ziel jedes ernstzunehmenden Jazzmusikers war es auch stets, einen unverkennbaren Individualstil jenseits allen Epigonenstums zu entwickeln, eine Sprache zu finden, die nach kurzer Expositionszeit klar identifizierbar war (Stichwort «Blindfold Test»). Die wirklichen Jazzler waren auch schon immer innovativ, versuchten, aus bekannten (manchmal auch von «aussern» stammenden) Elementen neue Kombinationen zu schaffen. Charlie Parker vereinte Hindemith und Bach, Benny Goodman vereehrte Bartók und Beethoven, Randy Weston und Don Cherry beschäftigten sich unablässig mit allen erdenklichen Volksmusiktraditionen der Welt. Aus all dem Gesagten folgt: Jazz darf nie zur «klassischen Musik» werden, muss sich stets weiterentwickeln. Revivals sehen sich zurück nach einer Zeit, die nicht mehr ist, Dixieland und Swing sind in genügendem Masse auf Tonträgern dokumentiert, sollten nicht exhumiert werden.

Abgrenzungen und Grenzbereiche

Auch auf Grund der oben erwähnten Merkmale fällt es nicht leicht, klare Abgrenzungen vorzunehmen. Die Frage, ob es sich bei einer bestimmten Darbietung nun um Jazz oder nicht mehr um Jazz handle, ist nicht immer leicht zu entscheiden, setzt ziemlich viel Hörfähigkeit voraus. Die «Freien Improvisatoren» haben diese Entscheidung für sich schon längst vorweggenommen. Die entsprechenden, aus dem noch klar jazzorientierten «Free Jazz» eines Ornette Coleman abgeleitete Kunststrichung möchte selbst nicht mehr mit dem Begriff «Jazz» in Verbindung gebracht werden. Manche der Künstlerinnen und Künstler, die zum Beispiel am Taktlos-Festival auftraten, haben ihre musikalischen Wurzeln eher bei John Cage als bei John Coltrane, eher bei Charles Ives als bei Charlie Parker.

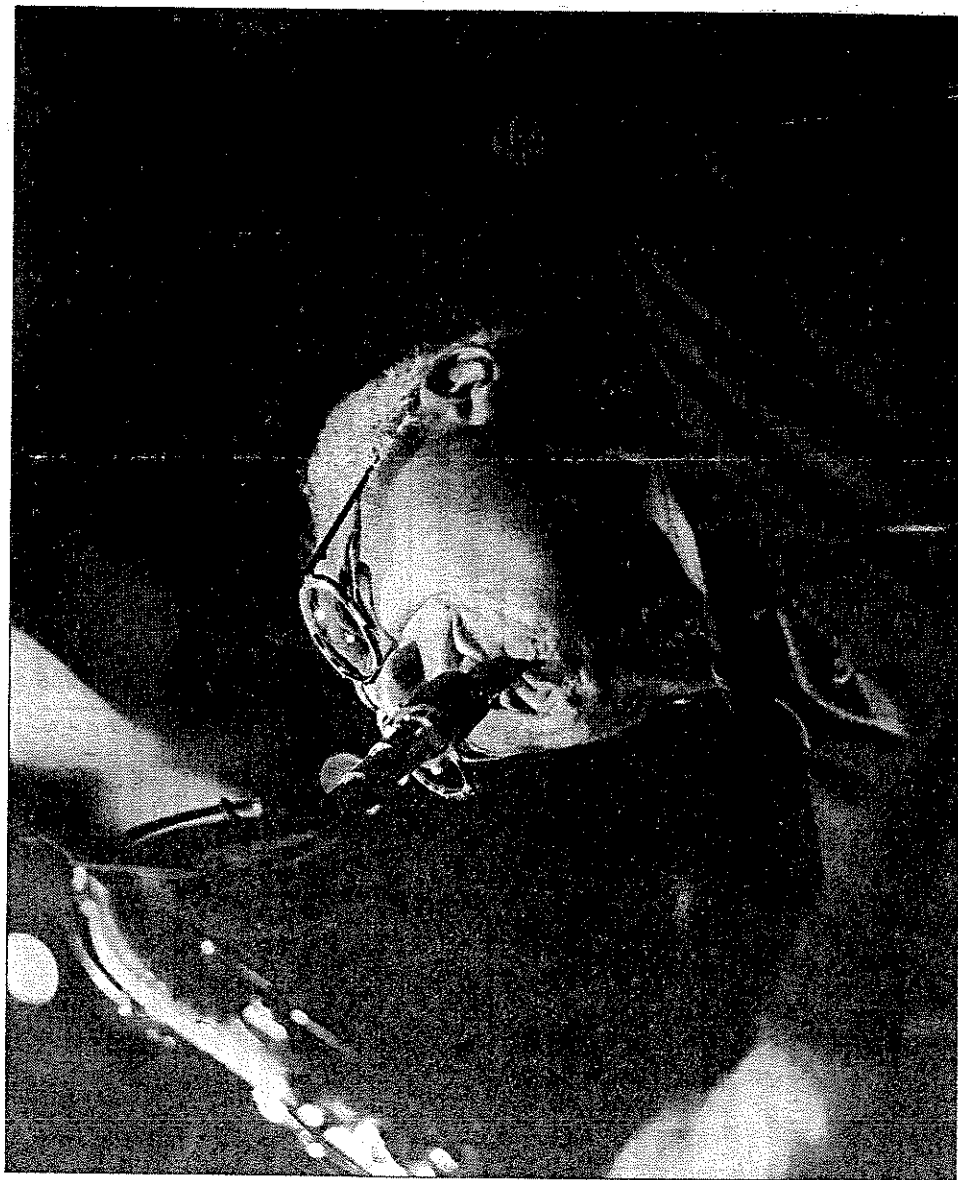
Jazzler, die mit allen möglichen Folkloretraditionen Fusionen eingehen, sind oft genug Trittbrettfahrer, die ihre eigenen Schwächen im sakralen New-Age-Weitraum einzunehmen versuchen. Ähnliches gilt für die radikalen Free Jazzler, die Trittbrettfahrer erster Stunde, von denen nicht wenige noch nicht enttarnt sind. Ein paar der dämlichen Kaputtbläser haben sich in der Zwischenzeit zu höchst mediokrinen Standardspielern entwickelt.

wickelt, andere wiederum erfreuen sich eines (kommerziell meist nicht sehr erbaulichen) Nischendaseins. Nur ganz wenige Fossile verstehen es, ihre ungeheure Energie und ihre klare Jazzbezogenheit herüberzureißen (so etwa der phänomenale Charles

Gayle). – Ein schöner, aber vermutlich definitiv geplatzter Traum scheint derjenige von der Fusion zwischen «ernster» Musik und Jazz zu sein. Der «Third Stream» scheint an der totalen Inkompatibilität der beiden Genres zu scheitern. Die von der Industrie propagierte «Hip Hop meets Be Bop»-Bewertung scheint nun definitiv ihrem verdienten Ende entgegenzugehen, und die grossen Revivals (nach Dixieland und Swing nun auch Be Bop) degradieren die wunderbar schillernde Welt des Jazz in den seichten Unterhaltungsmorast.

Zum Glück bleiben uns einige der grossen Jazzpersönlichkeiten (Sonny Rollins, Ornette Coleman, Max Roach) erhalten, und ein paar der neu aufgehenden Sterne (John Zorn, Dave Douglas) sind vielversprechend. All dies täuscht jedoch nicht darüber hinweg, dass der Jazz momentan auf einer «Standby-Position» verharrt. Der neue Jazz-Messias lässt noch auf sich warten, wird aber bestimmt bald erscheinen.

Nick Liebmann



Arbeit am Jazz: der Saxophonist Charles Lloyd. (Bild Palma Fiacco)

WoZ

Der Saxophonist Werner Lüdi und die Sängerin Sainkho Namtchylak im Gespräch

Für das Leben arbeiten

Ihre Tournee 1990 durch den Westen löste eine Lawine aus. Die Sängerin Sainkho Namtchylak aus Tuwa in Zentralasien war nach der Auflösung der UdSSR eine der exotischen Entdeckungen aus dem Osten. Dem Saxophonisten Werner Lüdi, mit dem Sainkho am Jazzfestival in Willisau spielt, erzählt sie, wie sie den Westen erlebt, und schildert ihre Technik des Oberton- und Kehlkopfsingens.

Interview von Werner Lüdi

WoZ: Sainkho, was alles ist passiert, nachdem wir uns 1989 in Vilnius trafen?

Sainkho: Ich hatte eine grosse Tour, zwei Monate mit Tri-O, da empfand ich zum erstenmal die grosse Aufmerksamkeit mir gegenüber, doch die zweite Tour, im Frühling 1990, löste eine Lawine aus. Meine Karriere schien sich extrem einfach und rasend schnell zu entwickeln. Der Musikmarkt im Westen schien auf eine Sängerin wie mich nur gewartet zu haben, auf meine spezielle Technik, das Oberton- und Kehlkopfsingen.

Entschuldige, Sainkho, dass ich unterbreche. Ich würde gerne über diese Technik Genaueres erfahren.

O. k. Du weisst, dass Tuwa ein Zentrum schamanistischer Kräfte ist und animistisch-magische Musiksprache in reiner Form vorkommt. Die Schamanen hören sehr gut auf den Klang ihres singenden Bogens. Er wird gestrichen oder gezupft, und man hört in besonderer Weise – und mehr als bei allen andern Naturvölkern – die Melodie des einzelnen Tons: die Obertöne, die Klangfarbenmelodie. Unsere Schamanen sind seit Urzeiten in der Lage, das Geheimnis der Musik selbst, die physikalische Basis der Töne zu vernehmen, ich meine das «Eintönige» zu verwirklichen. Diese Gesangstechnik heisst «Xöömij», was Rachen bedeutet. Mit dieser Technik sind wir in der Lage, zweistimmig zu singen. Wir summen oder singen nasal einen Ton in mittlerer Lage an und verändern den Raum in der Mundhöhle durch Öffnen und Schliessen des Mundraums. Dadurch verändert sich das Obertonspektrum des einzelnen Tons. In grosser Höhe erklingt eine schrille Melodie, das sind aber nur die verstärkten Obertöne eines einzigen Grundtons. Denk an die Maultrommel, da geschieht was sehr Ähnliches. Jedenfalls wird verständlich, dass bei dieser Gesangstechnik eine fast geisterhafte Wirkung entsteht. Wer solche Obertonmelodien beherrscht, steht in Verbindung mit Geistern. Der Sprung in der Kopfstimme ist noch weiter entwickelt worden. In ekstatischen Momenten gelangen eine Art «Gluckser» oder sich rasend schnell wiederholende Jodler, die wie bei einer überblasenen Flöte die Stimme in eine hohe Obertonlage befördern. Diese Gesangstechnik berührt die Hörer physisch so stark, dass sie in Tränen ausbrechen.



Die Sängerin Sainkho Namtchylak: «Ich habe keinen Raum, ich habe keinen Mann, ich habe kein Geld. Was ich habe, ist eine wundervolle Tochter und meine ganz spezielle Fähigkeit, Töne zu erzeugen.»

Ist mir bei dir ja mehrfach passiert (lacht). Gut, lass uns den chronologischen Faden wieder aufnehmen.

Also, ich empfand keinerlei Probleme mit der freien Improvisation. Obwohl ich ja davon nichts wusste, hatte ich auch keine richtige Vorstellung, wie das alles ablaufen sollte. So hatte ich grenzenloses Vertrauen zu all den Leuten, die ich traf, den Managern, Veranstaltern, den westeuropäischen Musikern. Ich konnte ja nur ein paar Brocken Englisch. Im Winter darauf war ich in Berlin, machte meine erste Theaterproduktion mit dem Wedding-Theater. Daneben spielte ich in jener Zeit mit unheimlich vielen verschiedenen Musikern und lernte eine Menge.

Hat dich das Spielen mit so verschiedenen Musikern nicht durcheinandergebracht?

Auf der einen Seite war ich deswegen oft irritiert, ich fuhr von einer Stadt zur andern, von einem Spielort zum andern, ich traf heute diesen Musiker und spielte am andern Tag mit jenem Musiker, die Zeit, sich gegenseitig etwas näherzukommen, war oft nicht vorhanden, es war ein hohes Risiko, das ich einging, und entsprechend habe ich auch viele unbefriedigende Konzerte geliefert. Ich war eben auch so etwas wie ein blindes Huhn, das – ohne dem Gegacker auch nur halbwegs gewachsen zu sein – in einem unbekannten Hof nach einem Korn suchte. Und natürlich findet auch ein blindes Huhn unter all dieses kreativen Hähnen mal ein Korn (lacht schallend). Ich war hungrig, ich war gierig zu lernen, und so habe ich wie in einem Crashkurs erfahren, wie vielfältig frei improvisierte Musik sein kann. Dann musst du wissen, dass unsere traditionelle Musik, wie jede andere traditionelle Musik, dich ja sehr einschränkt. In der freien Musik konnte ich all meine Möglichkeiten, mein Material nutzen. Es war ein Labor. Aber mit der Zeit habe ich auch erfahren, dass die sogenannte freie Musik auch ihre Klischees hat, ihre eingefrästen Muster, sich wiederholt.

Richtig, die Revolutionen von gestern sind die Akademismen von heute. Und wahr ist schon, dass die freie Impro eine Demonstration von Angebütem, Gelerntem und Gewohntem ist. Es gibt aber auch die tatsächliche Erfindung im Augenblick. Und wenn es gelingt, diese beiden Dinge wenigstens phasenweise auf einen musikalisch sinnvollen Nenner zu bringen, ist gelegentlich sogar ein Improvisierer. Oder?

Hab' ich von Kowald gelernt: Nur kein transzendentes Geschwätz, wenn alles so klar ist wie eine Faust aufs Auge. Meine Musik soll mein ganzes Leben widerspiegeln oder gar nichts. Auch das Misslingen, natürlich. Wichtig ist mir, frisch zu klingen, und gerade dies ist so schwierig. So begann ich dann, mich wieder vermehrt meiner traditionellen Musik anzunehmen, und versuchte, all die Informationen und Erfahrungen mit der freien Musik einzubeziehen, zu integrieren. Was ich dann hatte, war ein Mix von sehr traditioneller und neuer Musik. Und viele reagierten sofort abschätzig, Sainkho macht jetzt Weltmusik.

Du gehst also nicht damit einig, dass es Sainkho-Weltmusik gibt?

Doch. Sainkho ist eine Welt – so wie du eine Welt bist. Kowald eine Welt ist oder Ned (Rothenberg)

eine Welt ist. Ich meine, wie verschieden ich immer musikalisch arbeite, es ist immer ich, ich bin es, Malinki Sainkho aus Kizyl, Tuwa. Auch der Free Jazz, der sich in den letzten dreissig Jahren definieren und etablieren konnte, ist noch immer fähig zu überraschen, weil es Persönlichkeiten sind, die mit all den Jahren eine eigene Sprache entwickelt haben. So sehe ich das auch mit der Weltmusik. Auch hier gibt es unendlich viele unterschiedliche Schattierungen. Weltmusik lässt so viele Kombinationen zu, die Grenzen zwischen Auffassungen und Stilmitteln sind oft fließend, nur von einer Weltmusik zu sprechen ist mir zu simpel. Es ist vielleicht eine Sache der Promoter, dies alles so einfach wie möglich zu halten, damit sie es als Produkt verkaufen können, und das Publikum weiss, was es mit nach Hause nehmen kann. Aber mit differenzierter Musikauffassung hat das nichts zu tun. Ich habe in freien Gruppen mitgemacht, da wurde die Melodielinie notiert. Andererseits bin ich in Gruppen mit traditioneller Musik, da ist nichts geschrieben, dennoch kennen die Musiker jeden Ton, weil alles im Hirn eingebrannt ist. Für mich ist Musik etwas sehr Delikates, worüber ich nur behutsam meine Meinung bilden möchte. Kunstwerke sind von einer grossen Einsamkeit, mit Kritik nicht erreichbar. Nur Liebe und Respekt können sie erfassen und ihnen gerecht werden.

Was aber deine eigene Karriere betrifft: Hast du so etwas wie einen Masterplan, der vorsieht, bei einem Major-Label einen Vertrag zu bekommen, der dir Millionseller garantiert? Beispiel: Aziza Mustafa Zadeh.

Ich weiss, sie hat diesen Vertrag mit Sony. Was aber hat sie davon? Das ist ein sehr schmaler Weg in immer derselben Richtung, den sie nun dauernd einschlagen und behalten muss. Ich dagegen kann ein ungleich grösseres Spektrum bedienen, das alles ist sehr viel spannender, ich kann in der Musik herumzappen – und es ist und bleibt immer Sainkho. Es gibt aber auch ein Problem dabei: Wenn ich über längere Zeit intensiv freie Musik mache, fange ich an, meine traditionelle Musik zu vermissen. Beispiel: «Out of Tuwa». Erschien als CD in Belgien und ist eine Riesensache. Klar würde ich gern all diese Leute aus der Mongolei in den Westen bringen. Das braucht viel Geld und ein enormes Management. Und bislang hat sich noch niemand daran gewagt.

Wenn ich das richtig deute, gibt es auch Frust und Tiefs?

Denkst du! Ich habe zwar in einer solchen Phase Georg (Graf) geheiratet, also gab es auch Glücksmomente. Ich war in Wien, bin aber den ganzen Winter nicht aus dem Haus, keine Konzerte, und habe festgestellt: Du bist zwar jetzt im Westen, was aber willst du eigentlich hier? Die Schlussfolgerung war ernüchternd: Du musst von vorn beginnen, aber bitte etwas sorgfältiger und vorsichtiger in der Auswahl dessen, was du tun willst. Ich begann erneut intensiv mit Peter Kowald zu arbeiten. Von ihm habe ich enorm viel gelernt. Auf der Bühne und, ganz wichtig, rundherum. Wo Vorsicht geboten, wo Vertrauen angebracht ist, wie Verträge ausgehandelt werden sollten. Und vor allem dies: die Dinge langsam angehen zu lassen, nicht zu viel zu schnell zu wollen.

Ich hab' irgendwo gelesen, dass von einem bestimmten Punkt an die Entschlusskraft weit Grösseres bewirkt als das grösste Talent.

Könnte von Puschkin sein. Na, jedenfalls kam die zweite Welle der Müdigkeit, diesmal noch etwas schlimmer. Ich fühlte mich von allen Hunden gebissen rannte in der Weltgeschichte herum, und die Frage, was tust du eigentlich, schnürte mich zu. In jener Zeit geschah es auch, dass meine Eltern innert kürzester Zeit starben – und ich bechehte einmal mehr meinem Erfolg nach, weil ich so klar davon überzeugt war, die Welt habe auf mich gewartet. Und irgendwie stimmt das noch immer. Gut, es gibt asiatische Frauenstimmen wie Tenko, die ist auch einzigartig. Aber aus Sibirien, aus Tuwa, das bin nur ich, und aus dieser Einzigartigkeit musst du was machen, jetzt musst du's packen. Und so bin ich gerannt und gerannt. Und ich habe weder Vater noch Mutter in ihren Tod begleitet. Das tut weh.

Ich möchte folgendes von dir deutlich hören: Möchtest du ein grosses Publikum ansprechen, allgemein verständlich sein?

Dazu besteht keine Notwendigkeit. Menschen, die auf der Welle des Kunstverständnisses existieren, kommen von selbst. Gebeucheltes Verständnis der anderen ist erniedrigend, fällt irgendwie in die Kategorie des jovialen Schulterklopfens. Nein, damit habe ich keine Probleme. Es ist mir ja relativ gut und schnell gelungen, in die Welt der freien Musik einzudringen und Teil davon zu werden. Aber ich stehe noch völlig am Anfang, was der westliche «way of life» betrifft, speziell was das Business angeht. Ich würde gerne meine eigenen Projekte verwirklichen. Also das Soloprojekt geht schon ziemlich gut. Aber da gibt's die Idee einer panasiatischen Formation, Musiker aus allen Ecken Asiens, die zusammen auf einer grossen Bühne stehen. Oder die Vorstellung, zusammen mit Vladimir Tarasov und den Perkussionisten der Peking-Oper aufzutreten. Oder mit Butôh-Tänzern aus Japan. Ich habe keinen Schimmer, wie ich so ein grosses Ding anpacken soll, wie ich zu Geldern kommen soll, wen ich wo wie ansprechen soll... Es gab einen Versuch in Wien, eine komplexe Sache auf die Bühne zu bringen. Was dann verwirklicht werden konnte, war die verschliffene, ausgedünnte Ausgabe dieser Idee, die dann – wegen fehlender Mittel – völlig unbefriedigend blieb. Will sagen, mir fehlt es an Verhandlungsgeschick, grössere Dinge auf die Reihe zu bekommen. Ich bin für westliche Verhältnisse noch immer zu emotional... Dafür werde ich auch nie zum Seelenklempner rennen, wie das hierzulande so viele tun, weil sie ihre Emotionen nicht zulassen (lacht).

Sainkho, das bringt mich wieder zurück zum lieben Geld.

Habe nur darauf gewartet, dass du wieder damit anfängst. Hier meine klare Antwort: Ich möchte die grossen Dinge nicht des grossen Geldes wegen machen. Wenn ich jetzt tot umfalle, dann würde ich mir wünschen, meiner Tochter ein Haus hinterlassen zu können, damit sie nicht wegen der Miete rumrennen muss. Aber ich will nicht reich sein. Ich kenne so viele reiche Leute, die schrecklich leiden, und ich will nicht leiden. Konkret: An-

genommen, ich würde eine Million in der Lotterie gewinnen, ich würde sofort nach Tuwa fahren, eine Schule gründen und das ganze Geld dareinstecken. Keine Schule für jede und jeden, sondern eine Schule für die besten jungen Talente meines Landes. Ich würde nach den begabtesten jungen Menschen suchen und sie nach allen Mitteln der Kunst fördern lassen. Diese Schule hat höchstens neun Schüler, Buben und Mädchen müssten getrennt unterrichtet werden. Mädchen haben eine total andere Psyche, Physiognomie, Logik, alles ist bei Mädchen anders. Und die Lehrer dieser Schule sind die besten Köpfe auf ihrem Gebiet, der eine weiss alles über Tai-Chi, Kampfkunst, Heilkraft, Pflanzen, der andere weiss alles über Geschichte, Philosophie. Die Lehrer sind aus Amerika, Deutschland, aus Russland, Japan oder auch aus meinem Land. Hauptsache, sie sind die besten ihres Fachs. Das ist meine Idee der Schule. Und nichts anderes würde ich mit meinem Geld machen. Es sofort loswerden, weil viel Geld den Menschen zerstört, das ist meine Überzeugung.

Aber ich hätte nichts dagegen, irgendwann einen eigenen Raum zu haben, nur für mich allein. Einen Raum, den ich mit niemandem teilen muss. So sieht's doch heute aus: Ich habe keinen Raum, ich habe keinen Mann, ich habe kein Geld. Und ich muss zu viel rumrennen und zu oft singen, allein damit ich die festen Kosten aufbringen kann. Was ich habe, ist eine wundervolle Tochter und meine ganz spezielle Fähigkeit, Töne zu erzeugen.

Könntest du dir vorstellen, wieder in Tuwa zu leben?

Das Traurige an meiner Heimat ist, dass sie ihre Identität verliert. Die Menschen dort verlieren ihre gegenseitige Wärme und Zuneigung. Sie sind berechnend, überaktiv und auf dem besten Weg, sich zu zerstören. Dass dies in Russland so ist, ist eine Sache. Dass es einem Nomadenvolk passiert, das von seiner Natur her langsam und bedächtig ist, ist ruinös. Die Dinge entwickeln sich zu schnell. Heute rennt mein Volk dem Geld und dem Erfolg und dem Konsum hinterher – wie überall zwischen Hongkong, New York und Zürich. Hinzu kommt die grosse Katastrophe, dass bei uns alles an die grossen Konzerne verscheuert wird. Nur verkraften die Leute das alles nicht, es bräuchte mindestens drei, vier Generationen, um so einen gewaltigen Schritt ohne Schaden zu tun. Das Resultat ist enormer Alkoholmissbrauch, hohe Selbstmordrate, Gewalttätigkeit, Fernsehverblödung und Selbstzweifel. Und die Intelligenz stirbt, weil sie das Elend und die Brutalität der Regierung – die Mafia sitzt überall – nicht erträgt und sich zu Tode säuft. Das ist die Wahrheit.

Malinki Sainkho, spassiba bolschoj!

Diskographie:

- «Out of Tuwa», Trad.
- «Lost Rivers», Solo, FMP
- «When the sun is out, you don't see stars», Kowald, Lüdi, Morris, Namtchylak, FMP
- «Letters», mit Kieloor Entartet, Léandre, Gustafsson, Sandell, Leo-Records
- «Moscow Composer's Orchestra & Sainkho», Sainkho and 16 musicians, U-Sound
- «Amulet», Sainkho and Ned Rothenberg, Leo-Records

Jazz Festival Willisau

«30 Jahre Jazz in Willisau» heisst das Motto des diesjährigen Festivals. Dazu gibt es ein buntes Programm mit Jazzklassikern wie Max Roach, Funkern wie Jean-Paul Bourelly und Grössen des europäischen Jazz wie Mike Westbrook. Auf der Rathausbühne ist im Rahmen einer hochkarätigen Kammermusik-Jazzreihe die Sängerin Sainkho Namtchylak zusammen mit Werner Lüdi und Peter Kowald zu hören. Information: 041 970 27 31.

MLZ



Melodien und Balladen für trübsinnige Gedanken: Mike Westbrook Orchestra eröffnete das Jazzfestival Willisau.

Foto: key

Eröffnungskonzert des Jazzfestivals Willisau

An der Bar der Sehnsüchte

Mit den Auftritten des Mike Westbrook Orchestra und eines Trios um den «New-Musette»-Akkordeonisten Richard Galliano ist das 22. Jazzfestival Willisau dieses Jahr mit eher lüpfigen, teilweise aber auch besinnlichen Tönen gestartet. Die Besucherzahl blieb deutlich hinter der früherer Eröffnungsabende zurück.

MARK THEILER

«Bar Utopia» heisst das neue Programm des englischen Big-Band-Leaders und Komponisten Mike Westbrook. Doch allzu Utopisches hat Westbrook auch dieses Mal nicht zu bieten. Wie man es sich von ihm gewohnt ist, vermischt er Tradition und Ironie, Kabarett und Oper sowie Swing und Chanson bunt miteinander.

Und so servierten Westbrook

und seine elegant gekleideten Barkeeperinnen und Barkeeper (sprich: das Orchester) an der Bar der Sehnsüchte in Willisau einullende Melodien für trübsinnige Gedanken, Balladen über den Weltschmerz, aber auch hitzige Politidialoge in Form von wilden Gesangsduetten, gepflegten Cocktail-Jazz, satten Big-Band-Sound, modischen Ballroom-Swing oder feucht-fröhliche Gassenhauer zum Mitsingen und Mitschun-

keln. Bei dieser Fülle von Rückgriffen auf die musikalische Vergangenheit liegt der Schluss nahe, dass Westbrook die Rückkehr zur guten alten Zeit für die Zukunft mehr als Utopie denn als erstrebenswertes Ziel betrachtet. Am deutlichsten wird Westbrooks retrospektiv ausgerichtete Arbeit beim neuen Sänger John Winfield. War sein Vorgänger Phil Minton sozusagen ein progressiver Musikclown, so verkörpert Winfield, dessen Timbre gut zu Kate Westbrook passt, mehr den Typ des geschliffenen Mikrofonakrobaten.

Nicht gerade vorwärtsgerichtet präsentierte sich auch Richard Galliano. Zwar hat er der französischen Populärmusik

Musette neuen (Jazz)Geist eingehaucht, aber ein Avantgardist ist er deswegen noch lange nicht; zumal sich das Akkordeon und der swingende Jazzhintergrund geradezu ideal ergänzen. Mit dem in Paris lebenden Schweizer Daniel Humair am Schlagzeug sowie dem mit Schweizer Wurzeln ausgestatteten französischen Bassisten Jean-François Jenny-Clark konnte Galliano zwei Begleiter im Rücken wissen, welchen Musette-Klänge alles andere als fremd sind. Diese beiden Musiker verpassten den wehklagenden Akkordeontönen dann prompt auch einen Schuss Spritzigkeit und Leichtigkeit.



Auftakt zum Jazzfestival

ad. Mit einem Konzert des Mike Westbrook Orchestra wurde gestern abend das Jazz Festival Willisau eröffnet. Allerdings nur knapp 1000 Zuhörerinnen und Zuhörer verfolgten den Auftritt des aus 21 Musikern bestehenden Ensembles. Über das Eröffnungskonzert, in dessen weiterem Verlauf auch noch Richard Galliano, Daniel Humair und Jean-François Jenny-Clark angesagt waren, werden wir in der Samstagsausgabe berichten.

BILD PETER APPIUS

Basler Zeitung

Wenigste Frickel

831 9

Jazzfestival Willisau: Je weniger Musiker, desto besser

Man darf sicherlich nicht behaupten, der 1936 geborene Engländer Mike Westbrook, immerhin einer der ideenreichsten und bedeutendsten Inszenatoren grossorchestraler Zusammenhänge, die der Jazz hervorgebracht hat, sei von allen guten Geistern verlassen worden.

Doch einige dieser Geister müssen ihm den Dienst quittiert haben vor der Eingriffnahme seines neuesten Werks: «Bar Utopia» entpuppte sich in Willisau als Big-Band-Kost mit recht geringem Nährwert. Westbrook machte Anleihen bei Blues und Bop, komponierte zwei eher zähflüssige Balladen, liess Jelly Morton's «Chant» zu einem braven Saxophonquartett mutieren, wärmte Weill auf und kredenzte als Zugabe den Lang-Fetzer «Flyin' Home». Hie und da gab es schöne Einfälle zu bestaunen: Etwa als fünf Klarinetten gegen weitgeschwungene Posaunenkanalonen ansetzten. Ansonsten wirkten West-

brook's kompositorische Einfälle eher belanglos, und auch in puncto Arrangement-Ideen kam «Bar Utopia» selten über konventionelle Solidität hinaus; da war nichts mehr zu spüren vom unorthodoxen Soundbewusstsein, das die frühen Stücke der sechziger und siebziger Jahre prägte, von der sperrigen Patchwork-Originalität des Werks «The Cortège» (1983 in Willisau) oder der spritzig-frechen Unbekümmertheit des Rossini-Programms.

Auch die Solisten holten die Kastanien nicht aus dem Feuer – einzig Peter Whymans Sopransaxophonsolo in der Ballade «Honest Love» hinterliess einen nachhaltigeren Eindruck. Einen gelungenen Kontrapunkt zum grossorchestralen – im Jazz darf ja eine 21köpfige Big Band bereits als grosses Orchester bezeichnet werden – Scheitern bildete das Trio mit dem überschwenglichen Akkordeonisten Richard Galliano, dem virtuosen Bassisten Jean-François

Jenny-Clark und dem quirligen Schlagzeuger Daniel Humair. Galliano, ein Melomane mit Hang zum Overdrive-Pathos, gilt als Erfinder der «New Musette»; seine Kompositionen verbinden den Bistro-Charme und die Rotwein-Melancholie der melodienseligen «Valse musette» mit der rhythmischen Insistenz des Jazz. Neben Eigenkompositionen greift Galliano auch auf «Tango Nuevo»-Stücke seines verstorbenen Freundes Astor Piazzolla zurück. Galliano ist ein stupender Instrumentalist, der nur selten die Kontrolle über seine Virtuosität verliert; sein Spiel ist voller dynamischer Abstufungen, lebt vom Einsatz diverser Klangfarben und schreckt nicht zurück vor halsbrecherischen Tempoforcierungen – und mit Jenny-Clark und Humair stehen Galliano zwei kongeniale Musiker zur Seite. In dichter Interaktion spielen sie einen schweigerischen und mitreissenden Trio-Jazz mit Tiefgang. Tom Gsteiger

genommen, ich würde eine Million in der Lotterie gewinnen, ich würde sofort nach Tuwa fahren, eine Schule gründen und das ganze Geld dareinstecken. Keine Schule für jede und jeden, sondern eine Schule für die besten jungen Talente meines Landes. Ich würde nach den begabtesten jungen Menschen suchen und sie nach allen Mitteln der Kunst fördern lassen. Diese Schule hat höchstens neun Schüler, Buben und Mädchen müssten getrennt unterrichtet werden. Mädchen haben eine total andere Psyche, Physiognomie, Logik, alles ist bei Mädchen anders. Und die Lehrer dieser Schule sind die besten Köpfe auf ihrem Gebiet, der eine weiss alles über Tai-Chi, Kampfkunst, Heilkraft, Pflanzen, der andere weiss alles über Geschichte, Philosophie. Die Lehrer sind aus Amerika, Deutschland, aus Russland, Japan oder auch aus meinem Land. Hauptsache, sie sind die besten ihres Fachs. Das ist meine Idee der Schule. Und nichts anderes würde ich mit meinem Geld machen. Es sofort loswerden, weil viel Geld den Menschen zerstört, das ist meine Überzeugung.

Aber ich hätte nichts dagegen, irgendwann einen eigenen Raum zu haben, nur für mich allein. Einen Raum, den ich mit niemandem teilen muss. So sieht's doch heute aus: Ich habe keinen Raum, ich habe keinen Mann, ich habe kein Geld. Und ich muss zu viel rumrennen und zu oft singen, allein damit ich die festen Kosten aufbringen kann. Was ich habe, ist eine wundervolle Tochter und meine ganz spezielle Fähigkeit, Töne zu erzeugen.

Könntest du dir vorstellen, wieder in Tuwa zu leben?

Das Traurige an meiner Heimat ist, dass sie ihre Identität verliert. Die Menschen dort verlieren ihre gegenseitige Wärme und Zuneigung. Sie sind berechnend, überaktiv und auf dem besten Weg, sich zu zerstören. Dass dies in Russland so ist, ist eine Sache. Dass es einem Nomadenvolk passiert, das von seiner Natur her langsam und bedächtig ist, ist ruinös. Die Dinge entwickeln sich zu schnell. Heute rennt mein Volk dem Geld und dem Erfolg und dem Konsum hinterher – wie überall zwischen Hongkong, New York und Zürich. Hinzu kommt die grosse Katastrophe, dass bei uns alles an die grossen Konzerne verscheuert wird. Nur verkraften die Leute das alles nicht, es bräuchte mindestens drei, vier Generationen, um so einen gewaltigen Schritt ohne Schaden zu tun. Das Resultat ist enormer Alkoholmissbrauch, hohe Selbstmordrate, Gewalttätigkeit, Fernsehverblödung und Selbstzweifel. Und die Intelligenz stirbt, weil sie das Elend und die Brutalität der Regierung – die Mafia sitzt überall – nicht erträgt und sich zu Tode säuft. Das ist die Wahrheit.

Malinki Sainkho, spassiba bolschoj!

Diskographie:

- «Out of Tuwa», Trad.
- «Lost Rivers», Solo, FMP
- «When the sun is out, you don't see stars», Morris, Namtchylak, FMP
- «Letters», mit Kieloor Entartet, Léandre, Leo-Records
- «Moscow Composer's Orchestra & Sair», 16 musicians, U-Sound
- «Amulet», Sainkho and Ned Rothenberg,

SC,
panna,
Ecken /

Jazz Festival Willisau

«30 Jahre Jazz in Willisau» heisst das Motto des diesjährigen Festivals. Dazu gibt es ein buntes Programm mit Jazzklassikern wie Max Roach, Funkern wie Jean-Paul Bourelly und Grössen des europäischen Jazz wie Mike Westbrook. Auf der Rathausbühne ist im Rahmen einer hochkarätigen Kammermusik-Jazzreihe die Sängerin Sainkho Namtchylak zusammen mit Werner Lüdi und Peter Kowald zu hören. Information: 041 970 27 31.



Fulminanter Auftakt des Jazz Festivals Willisau

jjz. Mit einem Wiederhören und einer Neuentdeckung hat das 22. Jazz Festival Willisau am Donnerstagabend begonnen. Die Bigband des englischen Musikers Mike Westbrook, die bereits verschiedentlich in Willisau zu Gast war, sorgte mit ihrer verschrobenen Musik aus der «Bar Utopia» gleich zu Beginn für einen fulminanten Auftakt. Und im zweiten Teil des ersten Konzerts sorgte Veranstalter Niklaus Troxler für eine erste Entdeckung des Festivals: der französische Akkordeonist Richard Galliano spielte zusammen mit Daniel Humair und Jean-François Jenny-Clark jazzige Musette-Musik. Foto Patrik Affentranger

Seite 11

Et si Willisau devenait un festival de jazz comme les autres?

La manifestation lucernoise fait parfois peur, suspectée qu'elle est de privilégier un jazz libertaire et inventif que l'on croit à tort hermétique. La programmation 1996 fait pourtant preuve d'une réjouissante diversité. Présentation à quelques heures de l'ouverture.

CHRISTOPHE PASSER

Premier paradoxe: cette canbrousse aux alentours de Lucerne. Le genre d'endroit assez perdu pour qu'on le dise bucolique, exactement situé en dehors de la carte du jazz. Il n'y a pas moins jazz que Willisau, personne ne songerait à tenter d'y monter un festival accueillant les maîtres du saxophone, les inventeurs du piano ou de la trompette. Pourtant il y a désormais 30 ans que Nikolaus Troxler organise ici des concerts et le festival, qui commence ce soir, en est à sa 22^e édition.

Second paradoxe: Nikolaus Troxler, justement. A 49 ans, il est le fondateur, l'organisateur et l'âme du Festival de Willisau. C'est aussi un homme chaleureux et un graphiste-affichiste réputé, dont certains travaux font notamment partie de la collection Museum of Modern Art de New York. Il premier concert monté en 1966 comme un essai, en invitant le groupe de son cousin de Zurich. Et puis la logique du plaisir: quelques nuits de jazz traditionnel ou de blues,

avec, par exemple, Champion Jack Dupree, un musicien présent également lors des premières années du Festival de Montreux. Mais la comparaison s'arrête là: si Montreux n'a jamais cessé de grandir, Troxler se bat depuis des années pour contenir Willisau dans son charme et sa petitesse. Quatre soirées du jeudi au dimanche, un budget autour du demi-million, environ 10 000 spectateurs à chaque édition.

Troisième paradoxe: la réputation. Dès le début des seventies, Troxler opte pour le choix de la modernité. L'avant-garde du jazz y trouve un terrain d'expression et des musiciens de la trempe de Cecil Taylor, Archie Shepp ou Ornette Coleman passent par Willisau. Il n'en faut évidemment pas plus pour affoler une partie du public, et faire considérer la manifestation lucernoise comme un repaire d'amateurs de free jazz, suspects de noyer le bonheur simple des notes bleues d'une cape d'herméisme intellectuel. Là encore, rien n'est plus faux: Troxler est un fin connaisseur du jazz, et ses goûts le portent d'abord



GÉRALD BOSSHARD

Richard Galliano sera en concert à Willisau.

vers les fortes personnalités, le métissage des genres, plutôt que dans l'enfermement des écoles de styles. Dans les premières années, on a vu ainsi Chick Corea à Willisau. Et Keith Jarrett: le génie d'improvisateur du pianiste est-il pour autant du free?

Alors? Alors la vie est ainsi, avec ses petites boîtes, ses étiquettes et ses oreilles bouchées. Et le Festival de Willisau a, tranquillement fait sa trace en dehors des bastings alentours, privilié une qualité d'écoute quasi religieuse, un goût des contacts

devenu rarissime: le festival est l'un des derniers où il demeure possible pour le public de rencontrer les musiciens.

Sur tout, il a réussi le pari d'une originalité en trouvant d'intelligentes ouvertures. Bien sûr, on va toujours à Willisau pour découvrir, pour se laisser entraîner en des territoires inconnus, bousculant les certitudes musicales. Le jazz a besoin de ses punités et de ses aventuriers. Mais dorénavant, la scène de la Feshtalle s'ouvre de plus en plus à d'autres styles, aussi bien inspirés du be-bop que du tango, du funk-jazz que du rock.

L'an dernier, l'irruption du pianiste Michel Petrucci, peu suspect d'être un jusqu'au-boutiste libertaire, avait enthousiasmé le public.

Willisau ne fait ainsi plus peur. Un festival comme les autres? Presque, car la curiosité suscite à merveille la peine des arts et la simplicité de l'accueil des lieux a transformé en charme bon enfant ce qui pouvait passer autrefois pour de l'austérité. L'inventivité de la programmation 1996 témoigne de cette évolution. Ce soir jeudi,

l'affiche est passionnante. On y trouve d'abord l'orchestre de Mike Westbrook, 21 musiciens pour un spectacle intitulé «Bar Utopia». A 60 ans, l'Anglais demeure un cas dans l'histoire du jazz en raison de son éclectisme et de son goût pour les rencontres entre la musique classique, le théâtre et le jazz.

Willisau a tranquillement fait sa trace en dehors des bastings alentours

Ensuite, le fabuleux trio de Daniel Humair, Jean-François Jenny-Clark et de l'accordéoniste Richard Galliano (l'un des plus grands improvisateurs du monde) clôt la soirée. Vendredi, l'heure sera aux télescopes blues-rock-funk-rap: le guitariste Vernon Reid ainsi que son altesse Hiram Bullock (un ancien de chez Gil

Evans) seront là avant l'irruption de Jean-Paul Bourelly, un guitariste qui a beaucoup travaillé avec Cassandra Wilson.

Trois duos fameux le samedi après-midi: le bandonéon de Dino Saluzzi face à l'étonnant multi-instrumentiste (clarinette et saxophones) français Louis Sclavis, la guitare de Bill Frisell face au batteur Joey Baron et enfin le piano d'Aki Takase en compagnie du grand David Murray au saxo. Et le soir, encore un programme très varié avec l'orchestre de Roscoe Mitchell (le saxo de l'Art Ensemble of Chicago), Maria Joao et le groupe de Daniel Schnyder.

Enfin, final dimanche avec dans l'après-midi une version pour big band avant-gardiste de «Car-meu», signée par le trompettiste italien Enrico Rava. La nuit sera celle du grand Max Roach. Roach, l'ancien compagnon de Gillespie et Parker est l'un des géants de l'histoire de la batterie, l'un des piliers du be-bop et du jazz. □

FESTIVAL DE WILLISAU, Feshtalle, du 29 août au 1^{er} sept. Rens. 041/208 12 12.

Von der Tradition zur Utopie am Willisauer Festival

Mit zwei hochstehenden Konzerten begann das diesjährige Jazzfestival Willisau, das ein guter Jahrgang werden dürfte. Das Mike Westbrook Orchestra und das Trio Galliano-Humair-Jenny-Clark setzen sich in ihrer jeweils eigenständigen, vielschichtigen musikalischen Sprache mit der Tradition auseinander.

Willisau. «Bar Utopia» heisst das neue Projekt der Bigband von Mike Westbrook. Wer vom 21 Köpfe starken Orchester utopisch schrille Töne erwartet hatte, lag aber hörbar falsch. Westbrooks Utopien sind zunächst eindeutig in der Vergangenheit verankert: im weiteren Feld der traditionellen Stilrichtungen, von Blues über Dixieland bis Rock. Da bewegt er sich gekonnt und ohne stilistischen Mischmasch, aber auch ohne in getreue Kopien zu verfallen. Ein Blues bleibt also ein Blues und wird nicht mit einer Ballade vermischt, dafür wird er neu betrachtet und inszeniert.

Westbrook stellt stilistisch verschiedenartige Kompositionen – mit eigens für dieses Projekt geschriebenen Texten – einander gegenüber und lässt daraus sehr viel Abwechslung und Spannung, manchmal aber auch – wie etwa in «Alabama Song» oder «Whisky Bar», dem von Brecht-Weill inspirierten Doors-Titel – etwas zelebrierte Langeweile entstehen.

Sehr viel Platz wird dem Vokalisten-duo Kate Westbrook und John Faden

eingerräumt, die gleichsam den roten Faden durch das vielschichtige Programm spinnen. Am besten gefielen mir die Bläserarrangements, die vor allem in der zweiten Zugabe «Flying home» viel Begeisterung auslösten.

Der Südfranzose Richard Galliano (Akkordeon), der Genfer Daniel Humair (Drums) und der Belgier Jean-François Jenny-Clark (Bass), drei Wahlpariser, gaben in ihrem knapp eineinhalbstündigen Set eine Vorstellung von höchster Konzentration.

Was auch immer die Etikette «New Musette» heissen mag, die man Galliano anzuhängen pflegt, die «Musette» ist nur ein Bruchteil dessen, was diese schillernde, technisch perfekte Persönlichkeit ausmacht. Mir scheint sogar, dass zur Zeit unter den rasenden Fingern Gallianos Piazzollas «New Tango» wie aus einem Jungbrunnen zu entsteigen scheint: der französische Akkordeonist fügt der enormen Kompaktheit des Argentiniers mediterrane Sensibilität hinzu.

Mit dem wie immer gefühlvoll wirbelnden Schweizer Daniel Humair am Schlagzeug und dem magistrale Basslinien zeichnenden Franzosen Jean-François Jenny-Clark als Partner erreichte Galliano Momente von unerhörter Intensität, gab Neuinterpretationen auch eigener Standards und zeigte noch deutlicher auf, was auch Westbrook anzudeuten schien: Die Grenzen traditioneller Genres sind noch längst nicht ausgelotet, und wer über derart zahlreiche und verschiedene Sprach- und Stilregister so souverän verfügen kann wie drei Herren aus Paris, macht jedes Live-Konzert zu einer Wiedergeburt des ach so oft totgesagten Jazz. Und sowohl Westbrooks Orchestra wie auch das Galliano-Humair-Jenny-Clark-Trio hätten ein volles Hau verdient gehabt.

Ruedi Ankli

Nirgendwo im Hinterland

Jazzfestival Willisau (I)

Grosses Aufgebot für die Eröffnung des 22. Festivals und zur Feier von dreissig Jahre Jazz in Willisau: Das 21köpfige Mike Westbrook Orchestra präsentierte «Bar Utopia», die neueste Produktion des umtriebigen Komponisten und Pianisten.

■ VON PETER BÜRLI

Eine Utopie hatte uns Mike Westbrook versprochen - oder genauer: seine ganz persönliche musikalische Utopie. In dieser Beziehung hat der mittlerweile sechzigjährige Engländer Wort gehalten. Wenn Utopie nicht einfach wortwörtlich mit «Nirgendwo» aus dem Griechischen übersetzt wird, sondern auch bedeutet, nach dem Unerreichbaren zu streben, wenn der Weg das Ziel ist, dann ist Mike Westbrook dort angekommen, wo er hinwollte.

Swingfrei

Für uns Aussenstehende sieht die Sache allerdings etwas anders aus: Als reines Klangereignis verlor «Bar Utopia» am Donnerstagabend in der Willisauer Festhalle rasch die Aura des Utopischen. Mike Westbrooks manchmal etwas gar brave und auf Gefälligkeit getrimmte Big-Band-Arrangements wurden ziemlich handfest und manchmal mit einer Überdosis eines an sich nicht unsympathischen ruppigen Charmes arg zerzaust.

Obschon man das Westbrook Orchestra nicht mit der Basie-Band oder dem Ellington-Orchester vergleichen kann und soll, muss doch im Rhythmischen eine Grobschlichtigkeit konstatiert werden, in der nur noch von Ferne das Phänomen Swing anklingt. Über die Intonationsprobleme des Vokalduos mit Kate Westbrook und John Winfield und den einzelnen Big-Band-Sektionen schweigt des Sängers Höflichkeit, denn gerade hier setzt ja Mike Westbrooks Utopie ein: Auch wenn keine oder nur sehr bescheidene Mittel für Proben vorhanden sind, wird ein solches Projekt eben trotzdem durchgeführt.

Am stärksten trug die Stimmung in der «Bar Utopia» immer dann, wenn Westbrook und seine verschworene Gemeinschaft den traditionellen Big-Band-Rahmen mit Bop- und Blues-Nummern und intensiven Tutti verliessen und sich für kurze Momente und in kleinen Ensembles

ins Freie wagten. In den mittleren vier Nummern («Utopia Blues», «Honest love», «Dialogue» und «The Happy Jazz Singer») wurden Kate Westbrook und John Winfield jeweils mit faszinierenden Solo- (Klavier, Akkordeon, Vibraphon) oder Duo-Intros (Kontrabass/Cello) lanciert, die doch auch auf das Potential der Beteiligten hinwiesen.

Packend

Eine kleine, aber um so feinere Formation übernahm es nach zwei lärmenden Zugaben («Alabama song» und das alte Schlachtross «Flying home») und einer längeren Umbaupause, im Publikum mehr als ein paar alte Fans zu packen. Der französische Akkordeonist Richard Galliano hat seinem aus dem Geiste der Musette geborenen Bebop schon lange das Fliegen beigebracht und segelte mit seiner phantastisch eingespielten Rhythmusgruppe samt dem Schlagzeuger Daniel Humair und dem Kontrabassisten Jean-François Jenny-Clark über Harmonien und Themen, als wäre das die natürlichste Sache der Welt.

Nach einer Tournee durch die Sommer-Jazzfestivals (unter anderem auch Montreux) war diese Kleinformation bestens eingespielt und brauchte keine grossen Worte auf oder neben der Bühne. Und genauso soll es in Willisau auch weitergehen. Am Samstagnachmittag wagen sich unter dem Motto «The Art Of The Duo» sechs Musikerinnen und Musiker an intime Dialoge vor Publikum, und am Sonntagabend geht diese Ausgabe des Willisauer Festivals mit dem pianolosen Quartett des legendären Schlagzeugers Max Roach zu Ende.

BILD SIGI TISCHLER / KEYSTONE



John Winfield und Kate Westbrook.

Bruchlandung und Höhenflug

Am Donnerstag begann das Jazzfestival Willisau

U Trauriger Abschied von einem grossen Komponisten: Mit einem satten Auftritt des Mike Westbrook Orchestras begann am Donnerstag das diesjährige Jazz-Festival in Willisau. Entschädigt wurde man dafür mit einem wunderbar feinsinnigen Set des französischen Akkordeonisten Richard Galliano.

(CHRISTIAN RENTSCH)

Zum Schluss, als all die vielen Noten spielt, alle Faxen und Grimassen macht, die versammelten Ladenhüter der Bigband-Ären aller Zeiten aufgebraucht, die Wohlklänge, in denen man eine Stunde lang gehwelgt und gebadet hatte, verklungen waren, holte er als Zugabe den wohl ältesten, verbrauchtsten hinken der Swing-Zeit aus der hublade, Lionel Hamptons Saalfeger «Flying Home». Das traurige Ende eines grossen Komponisten.

Mike Westbrook, der einst mit «Mama Chicago», mit «The Cortège», einem grossartigen Rossini-Programm, einige Meilensteine der europäischen Bigband-Geschichte geschrieben hat, witzige Collagen zwischen Eisler, Heilsarmee, Operette, Jazz und Cabaret, ist müde, aber satt geworden. Keine frechen Sprüche zwischen den Stilen, keine ironische Fallhöhe zwischen E und U, keine Freejazz-Eruptionen, welche die Schönklänge zerfetzen, keine grossartigen Soli, welche die Bigband-Maschine in Fahrt bringen – gerade noch ein müdes Augenzwinkern signalisiert, dass alles vielleicht doch nicht ganz so gemeint ist, wie es scheint.

Keine abendfüllende Ironie

Das neueste Programm von Mike und Kate Westbrook, «Bar Utopia», in Song-Zyklus zu Gedichten von Helen Simpson, ist eine etwas allzu wohlfeile Abrechnung mit dem Prinzip Hoffnung. Gedachte nannte Volf Biermann einmal jene Schmalpur-Lyrik, in denen viel und möglicherweise sogar politisch korrekt gedacht, aber kaum richtig gedichtet wurde, und trocken Brot sind denn auch die mehr zynischen als ironischen Verse, denen Westbrook einen über weite Strecken uninspirierten Soundtrack unterlegt. Einfachste Bigbandsätze ohne raffiniertes Wechselspiel der einzelnen Bläsergruppen, Musik ab der Stange, dazwischen einige gelangweilte Soli, lendenlahme Freak-Power im Kleinformat. Westbrooks Ironie ist beileibe nicht mehr abendfüllend, nach einer Viertelstunde weiss man, wie es in den nächsten Dreissig Minuten weitergehen wird.

Die wenigen originellen Einfälle, ein zickiges Cello-Intro, ein schräges Akkordeon-Solo zerdehnen sich wie ein dreimal wiederholter Witz, nur einmal erinnert der Saxophonist Chris Biscoe mit einem fulminanten Kurz-Solo an die besseren Tage des Westbrook-Orchestras. Die müde Denunziation von Kitsch und Utopie, selber triefend von Kitsch und bar jeder musikalischen Utopie, trifft die Urheber selber.

Verspieltheit und Eleganz

Was dem neuen Westbrook-Orchestra bei weitem abgeht, Virtuosität, Spielwitz, Leidenschaft und Erregung, demonstrierte im zweiten Set des Eröffnungsabends dann immerhin das grossartige Trio des französischen Akkordeonisten Richard Galliano. Seine «New Musettes» sind keine mühsam modernisierten Versionen jener traditionellen Akkordeon-Musik, die dem Chanson von Piaf bis Trenet Drive, Eleganz und Leichtigkeit verliehen. Galliano hat die alten Melodien gründlich umgestaltet, er

spiegelt sie im Licht von Parker und Coltrane, unterlegt sie mit vertrackten Harmonien, verwandelt sie in unglaublich virtuose Kabinettstücke moderner Jazzimprovisation. Wohl noch nie hat einer die schwerfällige Quetschkommode, die im Jazz bisher kaum Fuss gefasst hat, mit einer derartigen Leichtigkeit und technischen Perfektion behandelt wie Galliano. Und natürlich, mit dem Schlagzeuger Daniel Humair und Bassisten Jean-François Jenny-Clark hat Galliano zwei Begleiter, die weit mehr sind als bloss dies. Humair ist kein Timekeeper, der nur die Musik in Fahrt hält, sondern ein einfallsreicher Klangmaler, der aus jedem einzelnen Becken hundert Klangfarben herausholt, mit schwebender Leichtigkeit ein dichtes Geflecht rhythmischer Akzente und Fi-



Müde Denunziation von Kitsch: John Winfield und Kate Westbrook.



Wirtuose Kabinettstücke: Richard Galliano.

834
9



Trauriger Abschied: Das Mike Westbrook Orchestra eröffnete das diesjährige Festival mit dem Programm «Bar Utopia».

Fotos Patrik Affentranger

guren dahinpinselt, der den inneren Drive nicht mit stampfender Motonote und Lautstärke erswingt, sondern aus dem blitzschnellen Wechsel von Verdichtung und Entspannung schöpft. Und Jenny-Clark, er findet immer wieder eigenwillige Gegenlinien zu den rasenden Läufen und Clustern des Akkordeons, er spreizt und dehnt die Harmonik, um sich blitzschnell wieder einzufädeln ins Geschehen, ein witziges Spiel von Täuschungen und Verschleiern der Harmoniegänge.

22. Jazz-Festival Willisau: Fulminanter Start mit Mike Westbrook und Richard Gallon

Jazz auch als ein melodisches Rausch der Sinne

Retrospektiv, aber gleichwohl nicht
eklektisch liess zum Willisauer Festi-
valauftakt der Brite Mike Westbrook
den Jazz auch mal wieder in gross-
orchestraler Form Revue passieren.
Im zweiten Teil entführte der Akkor-
deonist die Valse Musette sowie das
nur gerade knapp 1000köpfige Pu-
blikum hin zum Jazz.

Der Rummel war zur Eröffnung noch
jedes Jahr grösser. Aber auch in Willisau
steht das Festival und dessen Publikum
in merklichem Wandel. Der Beginn in
der aufgebrochenen Exklusivität auf-
grund eines in der Schweiz längst auch
andersons immer attraktiveren Jazz-An-
gebotes und endet nicht zuletzt in der
sichtlich veränderten Publikumsstruk-
tur, wofür der stetige Ausbau der elegan-
teren Bar neben dem rustikalen Festzelt
durchaus auch ein Spiegel sein mag.
Und das Problem mit den nicht mehr so
flott springenden Fränkl macht letztlich
nicht einzig Willisau zu schaffen.

Reverenz an die Tradition

Der mittlerweile sechzigjährige Kom-
ponist, Pianist und Leader Mike West-
brook ist in der Schweiz ein häufiger
Gast. In letzter Zeit war er allerdings
«nur» in Combo-Formation unterwegs.
Um so spannungsvoller erwartet wurde
die Schweizer Premiere von «Bar Uto-
pia», der jüngsten Grossproduktion des
teilweise neuformierten, jetzt 21köpfi-
gen Mike Westbrook Orchestra. Nach-
haltige Erinnerungen hierfür wecken
etwa die spektakulären und zuweilen
multimedial mit theatralischen, kabaret-
tistischen wie auch visuellen Elementen



Mike Westbrook und John Winfield.

erweiterten Produktionen wie «Mama
Chicago», «The Cortège», «On Dukes
Birthday» oder, zuletzt in Willisau 1989,
die Beatles-Revue «Off Abbey Road».

Aus seiner Liebe für die Tradition des
Jazz machte Mike Westbrook noch nie
einen Hehl. Aber gerade darin steckt ein
grosstes Verdienst dieses Komponisten,
zumal er im auch grenzüberschreiten-
den Nachempfinden dem britischen
Jazz den Ruch der lediglich Kopisten-
Image gründlich genommen hat. Und in
diesem Sinne war auch die Einladung in
die «Bar Utopia» sicherlich nicht wört-
lich zu nehmen.

Im Gegenteil. Schweizerisch geradezu
liess die neue Produktion den «good old

jazz» Revue passieren. Irgendwie hatte
denn auch schon der erste Song durch-
aus Programm: «Where are we?» fragt die
englische Dichterin Helen Simpson.
«We're nowhere!» stellt sie fest. Zu deren
Texten zündet Mike Westbrook ein bun-
tes und sehr gefälliges Feuerwerk in
einem auch melodischen Sin-
nesrausch. Swing ist Trumpf, aber zum
Zug kommen auch New Orleans im
«Mardi gras»-Taumel sowie ein klitze-
klein wenig Bebop.

Die eigentlichen Finessen dieses in
immergrüner Intention gebüschtelten
Song-Reigens stecken vor allem in den
Solo-Blüthen. Und darin hat Mike West-
brook nun fürwahr eine eigene Hand-

schrift, im Einsatz etwa auch perkussiven
Akkordeons oder in unkonventionellen
Duo-Formationen wie Cello und Kontra-
bass und Baritonsaxophon mit Tuba. Die
Brillanz homogener Kompaktheit ver-
strömte indes der ganze Klangkörper.
Und an der Vokalfront einmal mehr voll-
im Element war die im strengen Gouver-
nanten-Look angetretene Kate West-
brook wie auch John Winfield, der in
Stimmlage, Tongebung und Ausdrucks-
kraft in nichts seinem langjährig gefeier-
ten Vorgänger Phil Minton nachstand.

Musette auf Seitensprung

Die Quetschkommode überzeugend in
den Jazz vordringen liess schon Astor
Piazzolla mit Tango Nuevo auf dem
Bandoneon. In der Anlage ähnlich ging im
zweiten Konzertteil der Akkordeonist
Richard Galliano noch einige jazzige
Schritte weiter. New Musette nennt der
Pariser seine eben jazzmässig phrasierte
Auseinandersetzung mit dem schon zu
Zeiten Ludwig XIV. bekannten Tanz, aus
dem sich dann im 19. Jahrhundert die mit
Pariser Lebensart sozusagen einheitlich
verbundene Valse Musette entwickelte.

Den Walzertakt bricht Galliano radikal
auf, und in immer neuen Variationen gibt
er traditionellen Motiven mittels wech-
selnder Harmoniefolgen ein musikalisch
ständig anderes Gesicht. Auch rhyth-
misch wird die Basis immerzu aufgebro-
chen. Hierfür bestmögliche Unterstüt-
zung hatte Richard Galliano in Willisau
im Trio mit dem Schweizer Wahl-Pariser
Daniel Humair am Schlagzeug sowie mit
dem erfreulicherweise nach schwerer Er-
krankung wieder genesenen Bassisten
Jean-François Jenny-Clark.

CHARLES P. SCHUM



Schweiz. Depeschagentur

1831 9

bsd108 3 ku 292 lzd 2336

LU WILLISAU JAZZ FESTIVAL ABSCHLUSS

Jazz Festival Willisau
Schlagzeug-Legende Max Roach setzt den Schlusspunkt

Sperrfrist 20.00 Uhr =

Willisau LU, 1. Sept. (sda) Mit dem Auftritt des legendären 71jährigen Schlagzeugers Max Roach ist am Sonntag ^{30. SEP 1996 L05}abend das 22. Jazz Festival Willisau abgeschlossen worden. Während vier Tagen waren an diesem Festival unterschiedlichste Strömungen des zeitgenössischen Jazz zu hören.

Mit Roach gastierte in Willisau eine der wichtigsten, stilbildenden Grössen der - an diesem Festival seit jeher gut vertretenen - «Great Black Music». Roach spielte in einem prominent besetzten Quartett mit Odeon Pope, Cecil Bridgewater und Tyrone Brown. Ein anderer wichtiger schwarzer Musiker, der Saxophonist Roscoe Mitchell, war am Samstagabend mit seinem Ensemble zu hören.

Duo-Höhepunkte

Zu den Höhepunkten des Festivals gehörte der Konzertblock vom Samstag nachmittag mit drei hochkarätig besetzten Duos. Vor allem der argentinische Bandoneon-Spieler Dino Saluzzi und der französische Saxophonist und Klarinettist Louis Sclavis setzten mit ihrem sensiblen Dialog einen Massstab. Virtuos und energievoll zeigten sich die Pianistin Aki Takase und der Saxophonist David Murray. Überzeugend spielte auch der Schlagzeuger Joey Baron, der allerdings von seinem Duo-Partner Bill Frisell mehr beeinträchtigt als inspiriert wurde.

Als alternatives Experimentierfeld neben der Festhalle erwies sich auch in diesem Jahr der Konzert-Zyklus auf der Rathausbühne. Dort ist jeweils in intimerem Rahmen Musik zu hören, die nicht auf ein Massenpublikum ausgerichtet ist. Heuer etwa das Genfer Trio Collectif mit Hans Koch, das Trio Lüdi-Sainkho-Kowald sowie Pierre Favre mit Tom Cora.

Schräge Italiener

Unterhaltsam und schräg war der italienische Sonntagnachmittag, insbesondere Enrico Ravas «Carmen»-Adaption. Eine interessante zeitgenössische Kombination von Jazz und Kammermusik brachte die New Yorker Gruppe Secret Cosmos mit dem Schweizer Saxophonisten Daniel Schnyder. Auf grossen Beifall war am Eröffnungsabend auch das französische Trio von Richard Galliano mit einer zeitgenössischen Musette-Interpretation gestossen.

Unter den Erwartungen, brav und und etwas flach blieb der Freitagabend mit Blues, Rock, Funk und Rap. Vernon Reid und Elliot Sharp, das Hiram Bullock Trio und Jean-Paul Bourellys Band lieferten eine Musik, die vergessen hat, wo sie mal hergekommen ist: Von der Strasse.

(SDA-ATS\bum gb/kul lu)

011829 sep 96

Jazz auch als ein melodieseliger Rausch der Sinne

Retrospektiv, aber gleichwohl nicht eklektisch liess zum Willisauer Festivalauftakt der Brite Mike Westbrook den Jazz auch mal wieder in gross-orchesterlicher Form Revue passieren. Im zweiten Teil entführte der Akkordeonist die Valse Musette sowie das nur gerade knapp 1000köpfige Publikum hin zum Jazz.

Der Rummel war zur Eröffnung noch jedes Jahr grösser. Aber auch in Willisau steht das Festival und dessen Publikum in merklichem Wandel. Der beginnt in der aufgebrochenen Exklusivität aufgrund eines in der Schweiz längst auch anderswo immer attraktiveren Jazz-Angebotes und endet nicht zuletzt in der sichtlich veränderten Publikumsstruktur, wofür der stetige Ausbau der eleganten Bar neben dem rustikalen Festzelt durchaus auch ein Spiegel sein mag. Und das Problem mit den nicht mehr so flott springenden Fränkli macht letztlich nicht einzig Willisau zu schaffen.

Reverenz an die Tradition

Der mittlerweile sechzigjährige Komponist, Pianist und Leader Mike Westbrook ist in der Schweiz ein häufiger Gast. In letzter Zeit war er allerdings «nur» in Combo-Formation unterwegs. Um so spannungsvoller erwartet wurde die Schweizer Premiere von «Bar Utopia», der jüngsten Grossproduktion des teilweise neuformierten, jetzt 21köpfigen Mike Westbrook Orchestra. Nachhaltige Erinnerungen hierfür weckten etwa die spektakulären und zuweilen multimedial mit theatralischen, kabarettistischen wie auch visuellen Elementen erweiterten Produktionen wie «Mama Chicago», «The Cortège», «On Dukes Birthday» oder, zuletzt in Willisau 1989, die Beatles-Revue «Off Abbey Road».

Aus seiner Liebe für die Tradition des Jazz machte Mike Westbrook noch nie einen Hehl. Aber gerade darin steckt ein grosses Verdienst dieses Komponisten, zumal er im auch grenzüberschreitenden Nachempfinden dem britischen Jazz den Ruch der lediglichen Kopisten-Image gründlich genommen hat. Und in diesem Sinne war auch die Einladung in die «Bar Utopia» sicherlich nicht wörtlich zu nehmen.

Im Gegenteil. Schwelgerisch geradezu liess die neue Produktion den «good old



Mike Westbrook und John Winfield.

BILD PETER APPIUS

Jazz» Revue passieren. Irgendwie hatte denn auch schon der erste Song durchaus Programm: «Where are we?» fragt die englische Dichterin Helen Simpson. «We're nowhere!» stellt sie fest. Zu deren Texten zündet Mike Westbrook ein buntes und sehr gefälliges Feuerwerk in einem auch melodieseligen Sinnenrausch. Swing ist Trumpf, aber zum Zug kommen auch New Orleans im «Mardi gras»-Tumel sowie ein klitzeklein wenig Bebop.

Die eigentlichen Feinheiten dieses in immergrüner Intention gebüschelten Song-Reigens stecken vor allem in den Solo-Blüten. Und darin hat Mike Westbrook nun fürwahr eine eigene Handschrift, im Einsatz etwa auch perkussiven Akkordeons oder in unkonventionellen Duo-Formationen wie Cello und Kontrabass und Baritonsaxophon mit Tuba. Die Brillanz homogener Kompaktheit verströmte indes der ganze Klangkörper. Und an der Vokalfront einmal mehr voll im Element war die im strengen Gouvernanten-Look angetretene Kate Westbrook wie auch John Winfield, der in Stimmlage, Tongebung und Ausdruckskraft in nichts seinem langjährig gefeierten Vorgänger Phil Minton nachstand.

Musette auf Seitensprung

Die Quetschkommode überzeugend in den Jazz vordringen liess schon Astor Piazzolla mit Tango Nuevo auf dem Bandoneon. In der Anlage ähnlich ging im zweiten Konzertteil der Akkordeonist Richard Galliano noch einige jazzige Schritte weiter. New Musette nennt der Pariser seine eben jazzmässig phrasierte Auseinandersetzung mit dem schon zu Zeiten Ludwig XIV. bekannten Tanz, aus dem sich dann im 19. Jahrhundert die mit Pariser Lebensart sozusagen einheitlich verbundene Valse Musette entwickelte.

Den Walzertakt bricht Galliano radikal auf, und in immer neuen Variationen gibt er traditionellen Motiven mittels wechselnder Harmoniefolgen ein musikalisch ständig anderes Gesicht. Auch rhythmisch wird die Basis immerzu aufgebrochen. Hierfür bestmögliche Unterstützung hatte Richard Galliano in Willisau im Trio mit dem Schweizer Wahl-Pariser Daniel Humair am Schlagzeug sowie mit dem erfreulicherweise nach schwerer Erkrankung wieder genesenen Bassisten Jean-François Jenny-Clark.

CHARLES P. SCHUM

742
Berner Rundschau

Colothurner Zeitung

u. a.

Eine Sternstunde

Auftakt zum Jazzfestival Willisau

Seit dem «Orchestra and New Musette» betitelten Eröffnungsabend des 22. Jazzfestivals Willisau darf feststehen: Big-Band-Sound und Trioklänge gehen ohne weiteres zusammen, wenn die Beteiligten von Mike Westbrook und Richard Galliano angeführt werden.

Roland Erne/Willisau

Kostenintensive Projekte geraten nicht selten zur utopischen Angelegenheit. Das Schicksal teilt der Jazz mit anderen Kultursparten. Nicht (mehr) in den Bereich der Utopie gehört Mike Westbrooks neuestes Werk «Bar Utopia», das der englische Bandleader als als Auftragswerk für das letztjährige Musikfestival von Bath realisiert und nun zum Auftakt des 22. Jazzfestivals in Willisau vorgestellt hat.

Die Kompositionen von Westbrook wie auch deren Interpretation durch sein vor Spielfreude strotzendes Orchestra sind als selten gewordener Glücksfall zu werten und haben dem Jazzfestival von Willisau gleich zu Beginn eine Sternstunde der Big-Band-(Rein-)Kultur beschert

Kongeniale Wortkunst

Westbrooks Programm zum Thema Utopie vereint ebenso abwechslungsreiche wie anspruchsvolle Arrangements mit fulminanten Tutti-Teilen und solistischen Passagen und weiss selbst dem Song-Material von Brecht Weill höchst spannungsvolle Facetten abzu-

ringen. Die übrigen Texte hat die britische Autorin Helen Simpson beige-steuert. Kongeniale Wortkunst mit Witz und Ironie, die Westbrooks mit-reissende Kompositionen bereichert und die Vokalkunst von Kate Westbrook und John Winfield beflügelt.

Zur aktuellen Besetzung des 21-köp-figen Mike Westbrook Orchestras gehören ungemein kompakte Bläser-formationen, eine solide Rhythmus-gruppe und der mehrmals auch soli-stisch präsente Vibraphonist Anthony Kerr, etwa in der Zugabe «Flying Home»; einer Komposition von Lionel Hampton, die für Westbrooks Rück-kehr nach Willisau steht, wo er letz-mals 1989 mit der Beatles-Hommage «Off Abbey Road» aufgetreten war.

Elemente der Volksmusik

Die nicht weniger beeindruckende Fortsetzung des Eröffnungsabends blieb dem eingespielten Trio des vir-tuososen Akkordeonisten Richard Gal-liano vorbehalten. Auf bereits vorlie-gende Einspielungen wie nun zusam-men mit dem verstierten Schweizer Schlagzeuger Daniel Humair und dem Bassisten Jean-François Jenny-Clark hat Galliano die Spielformen der Mu-sette vorab harmonisch und rhyth-misch erweitert und damit der so ge-nannten «New Musette» Bahn gebro-chen.

Getragen vom singenden Bass Jenny-Clarks und dem präzise-unauf-dringlichen Schlagzeug Humairs, liess Galliano den ersten Festivalabend mit kammermusikalischen Kompositio-nen ausklingen, deren Lebendigkeit sich unüberhörbar an Elementen der Volksmusik entzundet.

Der
Zürcher
Oberländer

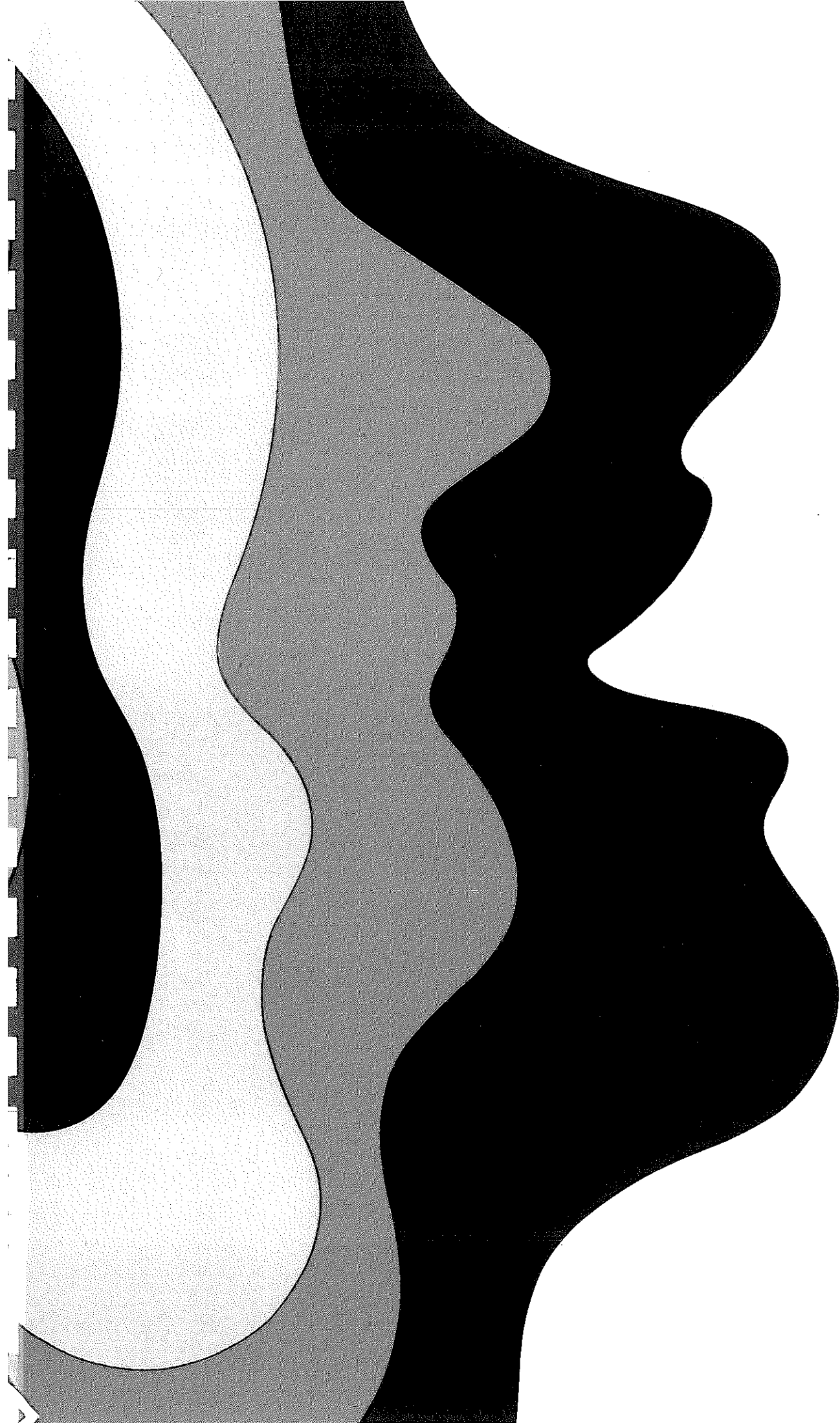
Jazz Festival Willisau eröffnet

Querschnitt durch den zeitgenössischen Jazz

sda. Mit dem Auftritt der Bigband des englischen Musikers Mike Westbrook ist am Donnerstagabend das 22. Jazz Festival Willisau eröffnet wor-den. Während vier Tagen ist das Städtchen im Luzerner Hinterland ein Zentrum des zeitgenössischen Jazz.

Insgesamt 125 Musiker und Musikerinnen wer-den auftreten. Das Schwergewicht des Festivals liegt bei den sechs Konzertblöcken in der Fest-halle. Ein etwas intimerer Konzertzyklus findet auf der Rahnebühne statt. Dazu kommen die Kon-zerte im Zelt.

Wie immer ist der schwarze amerikanische Jazz in Willisau gut vertreten, so mit der Gruppe von Roscoe Mitchell oder – zum Finale am Sonntag-abend – dem Quartett der Jazz-Legende Max Roach. Am Freitagabend ist zudem Blues, Rock, Funk und Rap angesagt mit Vernon Reid, Elliot Sharp, Hiram Bullock und der Gruppe von Jean-Paul Bourelly. Einen andern Schwerpunkt setzt Festival-Organisator Niklaus Troxler mit italienischem Jazz.



Berichte nach dem Festival





«Ich bin leicht untersetzt und glatzköpfig – wie ein echter Luzerner Hinterländer eben aussieht.»

Niklaus Troxler, Gründer und Leiter des Willisauer Jazzfestivals, in der Schweizer Familie.

★

NEUE
LUZERNER ZEITUNG

und andere



Jazz-Vielfalt in Willisau

Sänger/Gitarrist Hiram Bullock (auf dem Bild zusammen mit dem Bassisten Frank Gravis) bot beim Jazz-Festival Willisau einen zwischen Blues und Funk soulig tiefenden Auftritt. Höhepunkte waren zwei inspirierte Duos (Dino Saluzzi/Luis Sclavis, Aki Takanase/David Murray) und ein herausragender Drummer (Joey Baron). Fast IMF-mässig traten Daniel Schnyder und Secret

Willisau: «NY-Blues-Rock-Funk-Rap»

Der Schwarze Freitag des Festivals

Black Music aus aktueller New Yorker Szene war im zweiten Konzert in Willisau zu hören – mit Vernon Reid, Hiram Bullock und Jean-Paul Bourelly. An der Festivalhörse sorgten diese eher enttäuschenden Auftritte für den mehr im übertragenen Sinne Schwarzen Freitag von Willisau.

Für den Fall ausgelassener Tanzlust waren am Freitag in der Willisauer Festhalle die Stühle grösstenteils weggeräumt. Eine weise Vorsorge. Nach Bewegung war dem in Staunen erstarrten Publikum zwar kaum, aber ein Wegdösen hätten Stühle sicherlich erleichtert.

Auffallend viele Jugendliche

Im Vorfeld war das Konzert 2 das bestverkaufte. Und wie selten zuvor zog dieses Konzert auffallend viel Jugend nach Willisau. Magnetkraft hatten das Motto mit «NY-Blues-Rock-Funk-Rap» und unter den Mitwirkenden vor allem Vernon Reid. Auf Hip Hop warteten die Jugendlichen allerdings vergeblich. Und Vernon Reid, der vor genau zehn Jahren am Willisauer Festival mit seinen «Living Colour» Europa-Premiere hatte und zwei Jahre danach den internationalen Durchbruch schaffte, hat nach sieben erfolgreichen Jahren mit «Living Colour» mit Heavy Metal rein gar nichts mehr an den langen Rasta-Zöpfen. Mit Hip Hop indes experimentiert er auf seinem aktuellen und ersten Solo-Album «Mistaken Identity», was die Erwartungen womöglich zusätzlich in falsche Richtungen lenkte. Diesbezügliche Entwarnung hätte eigentlich schon der Hinweis, dass Reid im Duo mit dem Avantgardisten Elliott Sharp antritt, signalisieren müssen.

Über Vernon Reids Sangesfähigkeiten kann man sich streiten. Aber er ist zweifelsohne ein hervorragender Gitarrist und auch als Komponist eine starke Musikerpersönlichkeit. Und er ist vielseitig. Die Duo-Herausforderung, die wohl schwierigste Disziplin überhaupt, nahm er auch schon überzeugend gemeinsam mit dem Gitarristen Bill Frisell an (dokumentiert auf Tonträger).



Elliott Sharp an der Doppelhals-Gitarre.

BILD ADRIAN STAHL

Nicht einmal ein Fünkchen

Das Treffen nun mit Elliott Sharp, dem avantgardistisch-radikalen Noise-Guru und Berserker auf der Doppelhals-Gitarre, war mitnichten, wie im Programmblatt versprochen, «explosiv». Es flogen nicht mal Fünkchen, weder untereinander noch gar ins Publikum. Sie fanden sich gerade einmal in einem schlichten Blues. Ansonsten wirkte das doppelte Solo in introvertierter Kommunikationsverweigerung und nahezu ohne Interaktion über (zu) lange Strecken uninspiriert.

Doch es kam auch ganz anders, bloss noch schlimmer. Referenzen klingen immer gut. Und davon hat der Sänger/Gitarrist Hiram Bullock reichlich. Dass die meisten davon Popgrössen sind, machte nach Bullocks Auftritt mit dem eigenen Trio niemanden mehr stutzig. Soulig tiefend zwischen Blues und Funk, bretterten Bullock & Co. dem nunmehr total verblüfften Publikum mit obendrein Zitaten zuhauf – auch die Beatles blieben nicht verschont – ameri-

kanischstes Entertainment vor. Solch geschliffene Professionalität stünde jeder Showbühne bestens an, aber am Willisauer Festival wirkte sie selbst als gutgemeinter Erholungsfaktor ziemlich deplaziert.

Und auch in der dritten Runde wurde der Hunger nach endlich Schwerverdaulichem durch den Blueser Jean-Paul Bourelly und seinen Blue Wave Bandits nicht gestillt. Der Jazz ging irgendwie ganz vergessen. Nach dreifacher Enttäuschung blieb selbstredend auch Häme nicht aus. «Willisau Montreuxisierung» war da etwa aufzuschnappen.

Alles hat auch etwas Positives. So schielte während der achtziger Jahre der Rest der musikalischen Welt neidvoll auf die New Yorker Szene, von der so gut wie alle wichtigen Impulse auszugehen schienen. Beruhigend offenbart sich nun, dass selbst die NY-Heroen ihre Suppen bloss mit Wasser kochen. Die Würze macht's letztlich aus. Und die war diesmal äusserst fad.

CHARLES P. SCHUM

Jazz-Festival Willisau: Daniel Schnyder, Maria Joao, Roscoe Mitchell

Ein fast IMF-mässiger Auftakt zur Black Music

Ein Samstagabend der stilistischen Kontraste am Jazz-Festival Willisau: Jazzige Bläserkammermusik mit Daniel Schnyder & Secret Cosmos, portugiesische Vokalartistik mit Maria Joao sowie Black Energy Music mit dem Septett des amerikanischen Saxophonisten Roscoe Mitchell begeisterten das Publikum bis 1 Uhr nachts. Die Konzerte waren sehr gut besucht, die Festhalle war vollbesetzt.

VON PIRMIN BOSSART

Mit Stil und einer gesitteten Portion Professionalismus eröffneten Daniel Schnyder & Secret Cosmos die «Saturday Night Special»: Fein gekleidet traten die sieben Musiker auf die Bühne, setzten sich im engen Halbrund auf die Stühle und spielten sich beinahe IMF-mässig durch ein höchst anspruchsvolles Repertoire von Kompositionen, die sich ebenso sehr an europäischer Kammermusik wie an den Stilmitteln des Jazz orientierten.

Differenzierte Klangfarben

Bis auf den subtil markierenden Bassisten Andy McKee war das Ensemble ausschliesslich mit Bläsern besetzt: Doch Michael Mossman (Trompete), Jim Pugh (Posaune), Dave Taylor (Bassposaune), Robert Routh (Waldhorn), Thomas Chapin (Flöte) und Daniel Schnyder (Saxophone, Kompositionen) fanden sich auch ohne Perkussion zu einem inspiriert rhythmisierten Set, dessen Grooves und Dynamik aus dem präzisen Ineinanderspiel von satten und filigran differenzierten Klangfarben erwuchsen.

Der in New York lebende Schweizer Saxophonist und Komponist Daniel Schnyder hat im Vorfeld seines Willisauer Auftritts nicht zuviel versprochen: Tatsächlich hat er hervorragende Instrumentalisten mitgebracht. Vor allem Flötist Thomas Chapin, Bassposaunist Dave Taylor und Schnyder selber glänzten mit einigen brillanten solistischen Einlagen, die nicht bloss in sich gekehrt waren, sondern als Brücken zu höheren Einheiten wirkten. Chapin und Taylor brachen mit Humor und jähem Schwen-

kern das festgefügte Erscheinende immer wieder auf, während sich Schnyder als Artist fein verästelter Soli hervorrot, die das Akademische und Emotionale seiner Kompositionen nochmals läuterten.

Up-tempo-Nummern mit einem gewissen Swing folgten auf eher feierliche und getragene Kompositionen, kammermusikalische Eleganz wechselte sich ab mit Big-Band-artigen Schüben. Aber eigentlich waren die Ingredienzen europäischer Klassik und jazziger Traditionen verblüffend nahtlos ineinander verzahnt. Man darf gespannt sein, was Schnyder mit seinen Talenten und kompositorischen Fähigkeiten aus dem unerschöpflichen Schatz der



Daniel Schnyder & Secret Cosmos eröffneten den Samstagabend am Jazz-Festival Willisau. Auf dem Bild, von links, Thomas Chapin, Flöte, Daniel Schnyder, Saxophon, und Andy McKee, Bass.
BILD PETER APPEL

New Yorker Musikszene noch heraus-holen wird.

Emotion und Sinnensfreude

Ganz anders dann das zweite Konzert: Die portugiesische Sängerin Maria Joao und ihre Band erzählten Geschichten der Emotionen, beflügelt vom heiteren Gestus der Latin- und Chanson-Traditionen, manchmal jazznah phrasiert, manchmal im warmblütigen Timbre der

Fado-Melancholie gehalten, dann wieder aufgeladen mit der Sinnensfreude afrikanischer Roots. Maria Joao hat eine strahlend hohe Stimme, mit der sie sich in Mischformen aus Scat und Portugiesisch durch ein breites Ausdrucksspektrum fabuliert: heiter, kindlich, rabiät, sinnlich, romantisch, grollend, hauchend, verspielt, aber dennoch nie nur oberflächlich und exaltiert.

Bis auf den Pianisten Mario Laginha, der vor allem auf den mittleren und tieferen Lagen seines Instrumentes als höchst aufmerksamer Agitator wirkte, blieb die «Group» von Maria Joao ziemlich im Hintergrund. José Salgueiro begeisterte mit seiner Perkussion zu dezent und zurückhaltend, als ob er das sonst schon perkussivträchtige Duospiel von Piano und Vocals nicht noch weiter hätte aufziehen wollen. Gitarrist Ricardo Rocha blieb gar völlig farblos. Gewiss ein «schönes» Konzert, das aber in seinen gefälligen Dimensionen und Reibungslosigkeiten doch nicht so recht packen wollte.

Organische Maschinerie

Um so eindringlicher und tiefgründiger dann die organisch wuchernde Maschinerie, die das Roscoe Mitchell Septett kurz vor Mitternacht zu entfachen begann. Das war Musik aus dem Spirit der Black Music, eine Musik mit weit atmenden Bögen, schillernden Rhythmusteppichen und solistischen Katarakten. Zwei Bassisten und zwei Schlagzeuger legten wummernde Fundamente, unterstützt von den abgehackt-fließenden Piano-Sprengeln eines Matthew Shipp, dessen grosse Talente man gerne noch etwas ausdauernder gehört hätte. Im Vordergrund bliesen Roscoe Mitchell (Saxophone) und Hugh Ragin (Trompete), manchmal minutenlang in mäandernden Tempi und robusten Melodielinien vibrierend. Der einzige Vorbehalt zu diesem Konzert bleibt, dass es zu kurz dauerte und in Folge vorgerückter Zeit nicht mehr in gleich ungetrübter Aufmerksamkeit mitverfolgt werden konnte.

TE

Auf der Suche nach einer imaginären Folklore

Der Samstagnachmittag brachte einen Festival-Höhepunkt: zwei inspirierte Duos - insbesondere jenes mit Dino Saluzzi und Luis Scavis - und einen herausragenden Drummer.

Die Besetzung mit hochkarätigen Duos machte diesen Konzertblock im voraus zu einem der attraktivsten Ereignisse des Festivals. Die Musiker enttäuschten die Erwartungen nicht - mit der kalkulierbaren Ausnahme des Gitarristen Bill Frisell.

Wie weit hinaus ein musikalischer Dialog führen, welche Welten er erschliessen kann, demonstrierten auf unvergleichliche Art der argentinische Bandoneon-Spieler Dino Saluzzi und der französische Saxophonist und Klarinetist Luis Scavis. Es kommt vor, dass zwei Menschen miteinander reden, manchmal verstehen sie sich sogar. Wenn's gut geht, entwickelt sich eine vertiefte Kommunikation - die Entdeckung des Du. Und in seltenen Momenten führen solche Konfrontationen zu neuen Horizonten: Türen werden aufgestossen, Räume erschlossen oder neu ausgelotet.

Erfahrungen wuchsen zusammen

Saluzzi und Scavis schenken dem Publikum eine dieser Raritäten. Der eine kommt vom argentinischen Tango mit seinen warmen, sehnsüchtigen Klängen. Der andere liess sich in der Werkstatt des Free Jazz inspirieren. Musik ist ihnen kein Besitz, sondern eine permanente Herausforderung. So näherte sich der eine der improvisierten Musik, machte sich der andere an die Erforschung einer imaginären Folklore. In Willisau wuchsen beide Erfahrungen zusammen.

Sie spielten ihre eigene Musik, liessen den Tango anklingen oder verspielte Klarinettenläufe. Sie hörten einander zu, gingen auf den andern ein, übernahmen einen Ton, entwickelten ihn weiter, harmonisierend, aber auch kontrastierend; unangestrengt, luftig und leicht, inspiriert und phantasievoll, eingebunden in einen organischen Wechsel von Intensität und

Entspannung. Die je eigene wurde so zu einer gemeinsamen Musik, zu etwas, das es so vorher noch nicht gegeben haben dürfte. Auch bei grundsätzlicher Skepsis gegenüber Superlativen: etwas vom Besten, was ich in Willisau je gehört habe.

Nicht in neue Räume vorgedrungen, dafür alte neu erschlossen hat das Duo mit der japanischen Pianistin Aki Takase und dem schwarzen amerikanischen Saxophonisten David Murray. Sie nahmen sich vor allem der schwarzen Jazz-Traditionen an, die sie mit einer bestimmten Distanz angehen, die bei aller Ernsthaftigkeit auch Raum für eine gewisse Ironie lässt. Takase zeigt sich als virtuose, einfühlsame, wunderbare Klänge entwickelnde Interpretin. Ihrem melodiosen Formenbewusstsein setzt Murray - der personifizierte Kontrapunkt - das Prinzip Energie entgegen, ein Spannung schaffendes Powerplay, das nicht immer frei ist von Murray-typischen Phrasen - Klischees, die über uninspirierte Momente hinwegtäuschen.

Frisells Zuckerguss

Der Amerikaner Joey Baron ist einer der derzeit subtilsten, spontansten und ungewöhnlichsten Schlagzeuger; vielseitig sowohl im Reichtum von Rhythmen und Klangnuancen, die er mit Handschlag und Stöcken aus den Trommeln herausholt. Gerne hätten wir ihm ein ganzes Solokonzert lang zugehört. Leider aber wurde dieses Vergnügen von seinem Landsmann Bill Frisell erfolgreich vereitelt.

Frisell lässt seine wohltemperierte Elektrogitarre gerne nachhallen, und er möchte, dass das auch jedermann im Saal merkt - wie einer, der seine Pointen immer auch noch erklären muss. Mit dieser akustischen Dekoration hemmt und bremst er jede Entwicklung - ausser der seiner Zuckergussglasuren. Man kann Barons Geduld und Einfühlsamkeit nur bewundern. Er nahm sich zurück, ging auf den Partner ein. Und war dem Gitarristen auch in diesem Punkt weit überlegen.

MEINRAD BUHOLZER

Das Jazzfestival Willisau hat aus bitteren Erfahrungen gelernt und ist von der Suche nach dem Unerhörten zur Wahrung der Kontinuität zurückgekehrt. SPECTACLE

u. a.

Jazzfestival Willisau □ Richard Galliano, Maria Joao und Dino Saluzzi-Louis Slavis als Höhepunkte

«Wechseljahre» überstanden

VON STEFAN KÜNZLI

Wenn Avantgarde sich selbst zu zittern beginnt, beschwört sie jene Geister, die sie eigentlich vertreiben wollte. Das Jazzfestival Willisau, während Jahren der institutionalisierte Stachel wider alle Hörgewohnheiten, musste in den letzten Jahren die bittere Erfahrung machen, dass die permanente Avantgarde ebenso eine Illusion ist, wie die permanente Revolution. Gerade die stete Suche nach dem Unerhörten läuft sich zu Tode, wenn sie inflationär und zwanghaft betrieben wird. Dreissig Jahre nach den ersten aufhenerregenden Jazzkonzerten in der Luzerner Provinz windet sich Willisau aus diesem Dilemma der Avantgarde heraus. Bei Wahrung von Kontinuität scheint das Festival den Paradigmenwechsel in Gesellschaft und Kultur heil überstanden zu haben.

Kontinuität bedeutet für Willisau, dass weitgehend alle Musiker einen freien Umgang mit Musik und ihren Traditionen pflegen. Wie ein roter Faden ziehen sich etwa die Auftritte von Exponenten der afro-amerikanischen «Great black music» durch die Festivalgeschichte. Auch in diesem Jahr waren sie vertreten, doch ist ihr Standbein entsprechend ihrer schwindenden Bedeutung dünner geworden. Die Sinn- und Strukturkrise im sogenannten Free Jazz trennt aber offensichtlich die Spreu vom Weizen. Nur wer wie die Saxophonisten David Murray und Roscoe Mitchell die Zeichen der Zeit zu deuten vermag, findet den Weg aus der Sackgasse. Paradebeispiel ist David Murray im Duo mit der japanischen Pianistin Aki Takase. Seine Ausdrucksmöglichkeiten hat er nicht durch Abschluss, sondern durch Integration der Tradition erweitert. Aber auch Roscoe Mitchell beweist, dass er zur kreativen Hälfte des «Art Ensembles of Chicago» gehört. Unverändert ist die ausgesprochene Kopflastigkeit, die siebenköpfige «New Note Factory» (mit zwei Schlagzeugern und zwei Bassi-

Ähnliches macht auch der französische Akkordeonist Richard Galliano im Trio mit Daniel Humair und J.F. Jenny-Clark. Was Astor Piazzolla für den «Nuevo Tango» ist, Galliano für den «New Musette». Dem in die Jahre gekommenen «Valse musette» hat er einen neuen Geist eingehaucht und ihn kompatibel zum zeitgenössischen Jazz gemacht.

In die Kategorie der Höhepunkte gehört auch die begeisterte Interaktion zwischen dem argentinischen Bandoneon-Spieler Dino Saluzzi und dem Lyoner Saxophonisten und Klarinetten Louis Slavis. Letzterer ist auf seiner Suche nach einer imaginären Volksmusik offenbar in Argentinien, beim Tango Nuevo, fündig geworden.

Saluzzi ist ein idealer Duopartner, weil er es versteht, den Tango Nuevo in den zeitgenössischen Jazz zu integrieren.

Die Annäherung an «ihre» Volksmusik ist ein Teil der Identitätsfindung für die europäischen Jazzmusiker nach der Emanzipation von ihren amerikanischen Vorbildern. Trotzdem bekunden Jazzmusiker dort Mühe, einen un- verkrafteten Zugang zu ihrer Volksmusik zu finden, wo diese ideologisch belastet ist oder war. Vielleicht nicht zufällig bezieht sich der einzige Schweizer Bandleader im diesjährigen Hauptprogramm, Daniel Schnyder, in seiner Musik nicht auf die Schweizer Volksmusik, sondern auf die europäische Kunstmusik.

Mit der Konzentration auf die europäische Schiene setzt Festivalmacher Troxler zweifellos die richtigen Akzente, denn der amerikanische Jazz steckt in einer beispiellosen Krise. Dass im weiteren Umfeld der amerikanischen Rockmusik experimentierfreudiger musiziert wird als im sich konservierenden Jazz, scheint auch bis nach Willisau gedrungen zu sein. Der mit «NY-Blues-Rock-Funk-Rap» betitelte Abend liess in musikalischer Beziehung aber dennoch Wünsche offen.

sten) spielt aber transparenter und einfacher, was die Ideen nachvollziehbarer und dadurch stichhaltiger macht.

Einen festen Platz im Festivalkonzert hat auch die europäische Szene. Seine Bedeutung nimmt sogar zu. Fruchtbare und vielschichtige Prozesse musikalischer Akkulturation zwischen Jazz und den stilistisch und regional

weltverzweigten europäischen Volksmusiken rechtfertigen die prominente Berücksichtigung. Die italienischen Musiker Enrico Rava, Gianluigi Trovesi und Giorgio Gaslini haben auf diesem Gebiet sogar Pionierarbeit geleistet. Rava wie das Italien Instabile Orchestra bleiben bei ihren Annäherungen an die italienische Alltagskultur aber stets dem Jazzidiom verpflichtet. Wenn es zu keinen Stilbrüchen kommt, hat das damit zu tun, dass es vor allem zwischen der Volksmusik des Mittelmeerraumes und der Jazztradition Parallelen und offensichtliche Affinitäten gibt. Gemeinsam ist beiden Idomen die orale Tradition. Der damit zusammenhängende «Influente» Charakter des Wandels und Offenheit erleichtert diesen Prozess der Synthese. Der Free Jazz hat das musikalische Klima zur Assimilation volksmusikalischen Materials geliefert. Mit der Abkehr von herkömmlichen Stilmitteln stieg die Möglichkeit zur Integration «jazzfremder» Gestaltungsmittel. Für Rava, Trovesi und Consorten ergeben sich deshalb nicht nur im melodischen Bereich Anknüpfungspunkte, sondern vor allem zwischen ihrer modalen Improvisation und der modalen Volksmusik des Mittelmeerraums.

Die phantastische portugiesische Vokalartistin Maria Joao geht mit ihrem Quartett noch einen Schritt weiter. Sie lässt sich nicht nur von der Melancholie des Fado anstecken und von lusitanischer Volksmusik inspirieren, sondern bezieht auch tradierte Vokaltechniken in Bezug auf Phrasierung und Intonation in ihre Musik ein.



Der Akkordeonist Richard Galliano in Willisau.

FOTO: PALMA FIACCO

Während der Gitarrist Jean-Paul Bourelli erfolglos gegen einen miserablen Sound ankämpfte, waren die Gitarristen Vernon Reid mit Elliot Sharp sowie Hiram Bullock immerhin im Kampf gegen die Hörgewohnheiten. So wider setzte sich der Reid hartnäckig den Erwartungen seiner Fans: Seine berühmten, orgiastischen Soli wurden der dienenden Funktion geopfert. Und der Gitarrist Hiram Bullock spielte zwar guten, aber auch sehr konventionellen Rock. So konventionell, dass das Konventionelle in diesem Umfeld der Neutöner geradezu als Akt der Subversion interpretiert werden könnte.

Schon vor dem Abschlusskonzert mit dem Max-Roach-Quartett kann gesagt werden, dass das Jazzfestival Willisau nach seinen «Wechseljahren» wieder Tritt gefasst hat. Es hat wieder ein unverkennbares Gesicht, ohne seine Vergangenheit zu verleugnen. Tendenzen werden sichtbar. Willisau ragt wieder heraus aus dem sommerlichen Festivaleinerlei und bietet Nahrung für die ausgetrockneten Gehörgänge.



104 104 CH-TXT/D 02.09.96 07:11:01
SCHLAGZEILEN Inland 3

>> Übersicht 102-105

WEIHUNG: Zweite Botta-Kirche
im Tesin eingeweiht.....114

MUSIKFESTWOCHE WINTERTHUR zu Ende
gegangen / Positive erste Bilanz....115

ZÜRICH: 3. Orpheum-Musikfesttage
in der Tonhalle eröffnet.....116

WILLISAU: Mit dem Auftritt des legendären 71jährigen Schlagzeugers Max Roach ist am Sonntag abend das 22. Jazz Festival Willisau abgeschlossen worden.

-W-

Kalorienbombe und Diätkost

Jazz Festival Willisau (II): «NY-Blues-Rock-Funk-Rap»

■ VON THOMAS BODMER

Die Frau am Verkaufsstand war sichtlich entnervt: Schon wieder fragte jemand nach Ohrenstöpseln, und sie hatte einfach keine. Ob die Leute statt dessen Filterzigaretten bei ihr kaufen und sich diese in die Ohren stecken würden?

Nasse Zündschnur

Erfahrene Konzertgänger hatten ihre eigenen «NoTones» mitgebracht, denn an diesem Freitagabend würde als erstes das «hochexplosive Zusammentreffen» von Vernon Reid und Elliot Sharp stattfinden: Reid hat mit seiner Gruppe Living Colour lautstark demonstriert, wie schwarze Musiker den Rock für sich zurückerobern können: seine Solo-CD «Mistaken Identity» verblüfft durch ihren strukturellen Reichtum. Elliot Sharp, der «Max Schreck der E-Gitarre», sieht mit seinem blassen, kahlrasierten Schädel und der vorspringenden Nase in der Tat dem Hauptdarsteller von Murnaus Vampir-Klassiker «Nosferatu» ähnlich, seine Musik ist als «Chaosforschung» umschrieben worden und drückt ausserdem – da er New Yorker ist – selbstverständlich «die Hektik der Grossstädte» aus.

Doch es kam anders. Wortlos traten die beiden Herren auf die Bühne, Reid neigte das Haupt, und für den Rest des Konzerts blieb sein Gesicht vom Vorhang seiner elaborierten Kordelfrisur verdeckt. Über Reids immer gleichen gebrochenen Akkorden fummelte Sharp auf seinem zweihalsigen Bass und Gitarre kombinierenden Instrument herum, dazwischen erklangen süssliche Keyboardklänge, als hätte sich Jerry Garcia von den Grateful Dead zu Pink Floyd verirrt. Wenn allzu viele Zuhörer eingenickt waren, setzte Reid den Drumcomputer in Gang, was Sharp mit verschärftem Klopfen und Schaben beantwortete, dann wechselte Reid von der hellblauen zur gelben Gitarre, eine optisch einschneidende Veränderung, die auf der akustischen Ebene allerdings keine Entsprechung fand.

Nötig waren die Ohrenstöpsel aber dennoch, denn wie schon am Vorabend war die Leistung der Leute am Mischpult unbefriedigend, taten die Höhen in den Ohren weh. Doch während beim Mike Westbrook Orchestra entscheidende harmonische Raffinessen im zähen Soundmorast

untergingen, war bei Reid und Sharp der Verlust nicht allzu gross. Gegen den Schluss ihres uninspirierten Gebröselsspielen die beiden noch einen scherbligen Blues. Titelvorschlag: 08/15.

Nach der Umbaupause trat ein Mann mit einer Gitarre auf die Bühne, doch mehr Aufsehen als die Klampfe erregte seine Wampe: War das Hiram Bullock, der auf den Covers früherer Platten auch mal mit durchtrainiertem nacktem Oberkörper zu sehen gewesen war? Das kam bestimmt vom Crack, denn dass der Mann süchtig gewesen war, hatte in den einschlägigen Magazinen gestanden.

Ja, Hiram Bullock dürfte pro Jahr ein Kilo zugenommen haben, seit er sich 1985 als Mitglied von Carla Bleys Euro-American Big Band auf der Willisauer Bühne gewälzt hatte und mit seiner kabellosen Gitarre ins Publikum gesprungen war. Ein verfetteter Exhibitionist? Das konnte ja heiter werden.

Was Bullock, Frank Gravis (Bass) und Clint de Ganon (Schlagzeug) anschliessend boten, war für gewisse Ohren das spannendste, klanglich abwechslungsreichste und witzigste Bluesrock-Konzert, dessen sie sich entsinnen konnten.

Soul Food, vollfett

Die Frage, ob das noch Jazz sei oder nicht, ist müssig. Hiram Bullock ist – wie der französische Organist Eddy Louiss – ein Vollblutmusikant, ein Entertainer, der spielt, wozu er gerade Lust hat. Er kann ein Medley von «Blue Monk» und dem «One Note Samba» unbegleitet auf der Gitarre hintupfen, als stimmungsgewaltig rohrrender Popsänger den Blind-Faith-Klassiker «Can't Find My Way Home» mit «Dear Prudence» von den Beatles verquicken, und wenn Mr. Bullock zu einem seiner weitumspannenden Gitarrensoli ausholt, kann es in der Tat passieren, dass der «Yankee Doodle» in Beethovens «Ode an die Freude» mündet.

Während beim Auftritt von Reid und Sharp keinerlei Erotik zu verspüren, ja angesichts von Sharps doppeläufigem Gerät von «musikalischem Priapismus» die Rede war, ist Bullocks Spiel im Sinne des Wortes «geil». Seine gezogenen und mit vollfetterm Vibrato gespielten Töne sind tief im Bauch zu spüren.

Bauchbohnen

Apropos Bauch: Vielleicht ist es doch nicht nur das Crack. Den südamerikanisch angehauchten Song «Bean Burrito» kündigte Bullock an mit den Worten: «I like food.»

Hätte der sehr viel zerebralere Jean-Paul Bourelly mit seinem hendrixoiden Sprechgesang und vergleichsweise spröden Gitarrenspiel nicht nach dieser musikalischen Kalorienbombe auftreten müssen, wäre das Publikum wohl aufnahmebereiter gewesen. Doch wer sinniert nach gepfeffelter mexikanischer Küche noch den Finessen einer Gemüseterrine nach?

Max Roach als «Schlusslicht»

Willisau sda. Mit dem Auftritt des legendären 71jährigen Schlagzeugers Max Roach ist am Sonntagabend das 22. Jazz Festival Willisau abgeschlossen worden.

Während vier Tagen waren an diesem Festival unterschiedlichste Strömungen des zeitgenössischen Jazz zu hören. Mit Roach gastierte in Willisau eine der wichtigsten, stilbildenden Grossen der – an diesem Festival seit jher gut vertretenen – «Great Black Music».

Roach spielte in einem prominent besetzten Quartett mit Odeon Pope, Cecil Bridgewater und Tyrone Brown. Ein anderer wichtiger schwarzer Musiker: der Saxophonist Roscoe Mitchell, war am Samstagabend mit seinem Ensemble zu hören.

SEITE 23

Die Kunst des Duos lebt (weiter)

Meisterliches und Ärgernisches am 22. Jazz Festival Willisau

Nach einem mehr als ansprechenden Auftakt hat das 22. Jazz Festival Willisau mit intimer Duokunst einen veritablen Höhepunkt erlebt. In Erinnerung bleibt «The Art of the Duo» als eindruckliche Momentaufnahme des Gegenwartsjazz.

Roland Erne/Willisau

Der Jazz gehört ebenso zu Willisau wie sein Mentor. Im 22. Festivaljahr kann Niklaus Troxler auf eine 30jährige Tradition seiner Veranstaltungsreihe «Jazz in Willisau» zurückblicken. 593 Konzerte und Veranstaltungen haben seit den Anfängen nicht weniger als 1620 Musiker ins Luzerner Hinterland geführt.

Von der Passion des Grafikers für den Jazz zeugen überdies die Konzertplakate, die Troxlers unverkennbare Handschrift tragen und längst ebenfalls zum Markenzeichen für die Jazzkonzerte auf den Bühnen von Willisau geworden sind.

Bestehende Freundschaften

Troxler pflegt eingestandenemassen bestehende Freundschaften. Die Liste mit jenen Musikern und Gruppen, die bereits mehrmals in Willisau auftraten, ist denn auch lang. Auf ihr findet sich beispielsweise der englische Bandleader Mike Westbrook, der mit seinem Orchestra den diesjährigen Eröffnungabend bestritt. Westbrooks konventionelles Big-Band-Verständnis liess sich am vierten und letzten Festivaltag mit den Konzepten des Italien Instabile Orchestras ohne festen Leader und Enrico Ravas Grossformation vergleichen, die das Opern-Projekt «Carmen» und Flügelhornisten in Willisau live vorstellte.

Festivalhöhepunkte

Das Finale des 22. Jazz Festivals von Willisau bestreift mit Almeister Max Roach ein stilbildender Musiker und

Leader, der mit seinem hochkarätig besetzten Quartett einmal mehr auch in Willisau Station machte, nachdem das Trio von Riat Marcolli dem Motto «Viva Italia» des Sonntagnachmittags auch am Abend Nachdruck verschaffte.

Einen Festivalhöhepunkt hatten Tage zuvor drei Duos ermöglicht, die den entauschenden Freitagabend (vgl.

Kasten) weit in den Schatten stellten. Vergessen war der technische Autismus, dem sich Vernon Reid (g. cov.) und Elliot Sharp (g. ev. voc.) zu Beginn des zweiten Festivalabends hingeben hatten. Der Auftritt von Dino Salluzzi und Louis Scelavis nämlich geriet zum eindrucklichen Auftakt eines aussergewöhnlichen Konzerts und zur Herausforderung für ihre Nachfolger zugleich. Nicht weniger als die Kunst des Duos war angesagt, als am Samstagmittag Salluzzi und Scelavis ein Konzert eröffneten, das dem Gegenwartsjazz in spannendster Ausformung zu seinem Recht verhalf.

Sublimier Dialog

Selten jedenfalls ist ein derart subtiler Dialog mitzerleben, der zwei Musiker im wörtlichsten Sinn verbindet. Nicht die ungewöhnliche Kombination ihrer Instrumente, also vom Bandoneon und Bassklarinette bzw. Saxophon, sondern der magistrale Einbezug spontaner Ideen im Kontext ausreicher Passagen, machen ihr Geheimnis aus. Wer die aus dem wunderbaren Instrument perlenden Melodiebögen des argentinischen Bandoneonisten Salluzzi in Verbindung mit den mal perkussiven Schnalzen, mal über mehrere Akkordgeschwungenen Linien von Scelavis gehört hat, weiss mit Gewissheit, was Zusammenspiel heisst.

«Shadow» (Salluzzi) oder «Les bouillottes» (Scelavis) betitelt Kompositionen lobten ungeahnte Dimensionen zwischen beinahe meditativer Einkehr und quirliger Verspieltheit in differenzierter Dynamik aus. Der improvisatorische Zugriff des Duos entfaltet

sich dabei auf dem Experimentierfeld einer Musik, die tief in der Folklore wurzelt. Kein Wunder kann Scelavis vor der vehement erklärten Aufgabe denn auch «eine Art Tango» ankündigen, der das musikalische Vokabular des Duos in seiner ganzen Bandbreite spiegelt.

Die Kunst des Duos in dieser Dichte blieb unerreich, auch wenn Salluzzi/Scelavis von zwei weiteren Kleinstformationen erster Güte abgelöst wurden. Mit dem Gitarristen Bill Frisell und dem Schlagzeuger Joey Baron waren zunächst zwei eigentliche Willisau-Habitues an der Reihe. Seinen artistischen Spielwitz hat Baron zuletzt mit seinem Trio «Baron Down» im Januar zum Auftakt des Jubiläums «30 Jahre Jazz in Willisau» unter Beweis gestellt.

Skelettierte Standards

Barons ebenso eigenwillige wie subtile Interpretation der perkussionistischen-Rolle kommt dem unverkennbaren Rudimentarstil von Frisell mit Bestimmtheit entgegen, dessen bruchstückhaft ammutende Akkordsequenzen geradezu nach einer sensitiven Kompletierung verlangen. Für Baron Gelegenheit genug, seine hochentwickelte Schlagtechnik auch mit Besen und Händen zum Spielen zu bringen – und höre da! unterschiedlicher Swing haucht Frisells skelettierten Standards neues Leben sein.

Eine gänzlich andere Duokunst vorzuführen, blieb der japanischen Pianistin Aki Takase und dem – in Willisau bestens bekannten – amerikanischen Saxophonisten David Murray vorbehalten. Ihr Konzept setzt mehr auf feste Arrangements: Ein gemeinsam entwickeltes Thema ist Ausgangspunkt für fulminante Improvisationspunkte für fulminante Improvisationspunkte, die abwechselungsweise beider Duopartner solistischen Freiraum gewähren.

Für eine dramaturgisch geschickt in die Mitte des Auftritts geschobene Ausnahme war eine augenzwinkernde Komposition zu Ehren von Duke Ellington unter dem sinnigen Titel «El-

lingtoma" besorgt, die Takase gleichzeitig für eine innovative Partie Ping-Pong mit Hilfe der Flügelaiten zu nutzen wusste. Das spielerische Moment im Umgang mit der Jazztradition zum Schluss dieses aufschlussreichen Duonachmittags war wohlwollend, zumal die Auseinandersetzung mit Musik zwischen Vergangenheit und Gegenwart oftmals ernst genug daher kommt.

«Saturday Night Special»...

Genau dort und zwischen der Avantgarde von Jazz und Klassik bewegt sich der Schweizer Komponist und Saxophonist Daniel Schnyder, der mit seinem «Secret Cosmos»-Ensemble für eine «Freischütz»-Adaption verantwortlich zeichnete.

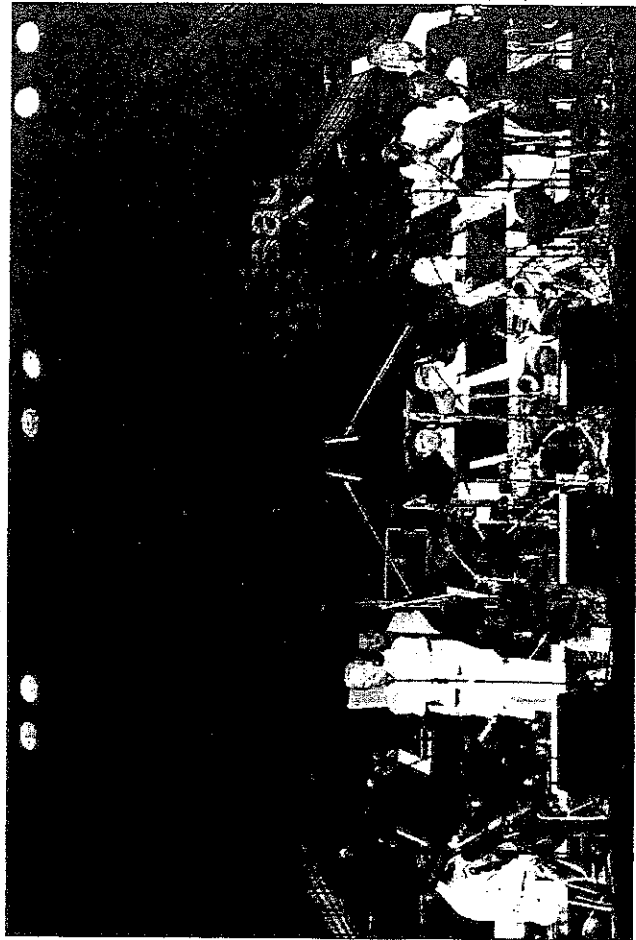
Zum Angebot des sogenannten «Saturday Night Special» gehörten ferner die Gruppen von Maria João und Roscoe Mitchell. Nicht zum erstemal rutscht ein Festivalabend dennoch als eigentümlicher Gemischwarenladen ins Programm.

Während die Musik der portugiesischen Sängerin Maria João einschmel-

chelnden Vokaljazz mit dominanter Piano-Unterstützung bietet, steht die aktuelle Band von Roscoe Mitchell, Mitbegründer des «Art Ensemble of Chicago», für einen ungleich weniger eingängigen Ansatz ausgedehnter (kollektiver) Improvisationen. Einiges davon lässt aufhorchen, anderes zieht sich in die Länge. Derart vollgepackte Konzertblöcke bis in die frühen Morgenstunden beanspruchen nachsichtige Ausdauer.



Zwischen der Avantgarde von Jazz und Klassik: der Zürcher Komponist und Saxophonist Daniel Schnyder.



Konventionelles Big-Band-Verständnis zum Auftakt mit dem Mike-Westbrook-Orchestra.

(Fotos: ky)

Nostalgietrunkenes Brimborium

Allen das Motto des Festivals abends bringt viel unter einen Hut: «NY-Blues-Rock-Funk-Rap...» heisst die Affiche mit drei Bands. Nach einem netten selbstverpackten Sound-Intro - davon spärlich ist es kurz vor zehn Uhr so weit. Als nostalgische Medley geht die «Rocky Fuser Bullock-Show» über die Festivalszene. Hier Bullock, als Gitarrist auch schon bei Gil Evans, David Sanborn und Carla Bley engagiert, hat all die Posten und das Machtwort abgeklappert. Sars in sich aufgewogen um, nun als schärferer Entertainer bestehen zu können.

Für seine eigene Rückschau auf Rock und Blues vergangener Jahrzehnte kommt es in neu orchestrierten Zitaten, die selbst das Publikum von Wilco, zum Altnachhören bewogen.

Aber auch gar nichts wird ausgelassen: «Hey Joe» von Jimi Hendrix kommt ebenso zu Ehren wie «Get it

on» von Marc Bolan verbunden mit T Rex, davor sich Bullock zwischen Banjo und spärlich bestreutem Saiteninstrumenten als akrobatisch talentierter Gitarreist abmüht und sich auch für einen Schenker zu Beethoven's Neunter nicht zu schade ist.

In diesem für Willisau ungewöhnlichen Brimborium dreht beinahe unterzugehen, dass Bullock über zwei nach Kräften eingespielte Altmusiker verfügt.

Vor dem mit allen Wassern gewaschenen Bassisten Frank Graves und Schlagzeuger Clint de Garof kann sich Bullock alle nur erdenklichen Schöpsel erlauben, ohne dass seine Rocking-Show deswegen ins Schlammgerät werden würde.

Eine ähnlich klare Aufgabenverteilung ist der Band von Jean-Paul Bollen nicht anzumerken. Der bereits 1967 im Festivalprogramm vertretene Gitarrist aus Calcego führt eine Gang namens «The Blue Wave Band»

diese an, die sich einem zu schleppender Monotonie neigenden Funk-Rap verschrieben hat.

Wenn Bullock als bester durchschnitterlicher Sänger gelte, dürfte kann Boudely eine nicht annehmbar liegende Stimme für sich beanspruchen. Im Umfeld von Melvin Gibbs wummert Bass-Sound, Mark Betsons flachenbeckernden Keyboards-Klangen und Wil Canours Schlagwerk will da kein distinktives Konzept aufschreiben.

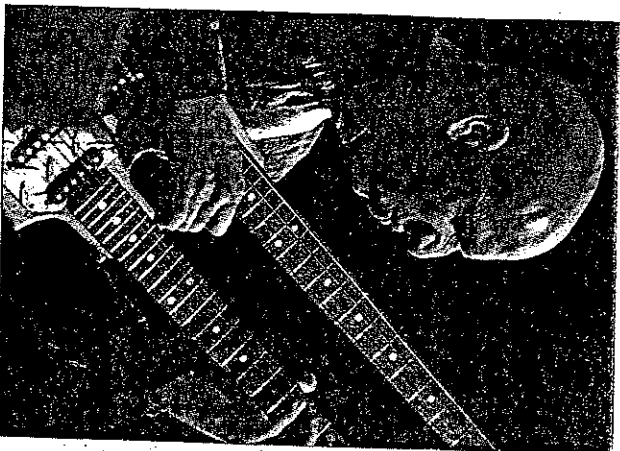
Und Set dreiem genickungigen Abend besteht Gewissheit, wie es sonst, wenn beispielsweise die arglose Comic-Figur Snoopy schlecht träumt. Auf ihrem elektronischen Tummelplatz zu Willisau nämlich haben Vernon Reid und Elliot Sharp über jeden Soundtrack entwerfen, der geeignet ist, uns schlaflose Nächte zu beschreiben. Das war nicht nötig gewesen.

Roland Eber

Trente ans de jazz contemporain dans la campagne lucernoise

Le Festival de Willisau n'a pas vendu son âme. Niklaus Troxler a réussi à maintenir une ligne de programmation pointue, faite d'exclusivités et de nouveaux projets.

Grand bourg de la campagne lucernoise, Willisau héberge un festival qui est né dans les turbulences du free jazz, a grandi avec les musiciens qui s'y sont produits et a vu défiler à peu près toute la crème des avant-gardes américaine et européenne. Le patron des lieux, le graphiste Niklaus Troxler, relève chaque année le même défi et fête aujourd'hui trente ans de concerts.



Elliott Sharp.

Reuter

A ses débuts, vers la fin des années soixante, Willisau était avec Montreux et Zurich l'un des seuls festivals annuels proposés aux inconditionnels du jazz. Depuis, les festivaliers se sont multipliés, et l'on a trouvé d'autres publics, allant jusqu'à devenir, pour certains, des supermarchés de la musique et des loisirs. Face à cette évolution, Niklaus Troxler a cherché à maintenir une ligne de programmation pointue, faite d'exclusivités et de nouveaux projets. «Le festival vit grâce à un important réseau de relations directes avec les musiciens. Mon programme est un mélange entre les offres du marché et les nouvelles idées proposées par les artistes eux-mêmes.» Sa formule semble immuable: quatre jours de musique dans une halle des fêtes à la capacité moyenne et sur deux scènes secondaires.

L'occasion de présenter à un public d'habités — la trentaine en moyenne — une vingtaine de groupes environ. Si vous passez à Willisau vers la fin août, vous ne remarquerez aucune agitation spéciale, à tel point l'organisation est-elle rodée et les sponsors discrets.

Le prix de l'indépendance

Les coûts du festival ont fortement augmenté depuis la fin des années quatre-vingt. Les prix d'entrée un peu moins, mais de façon régulière. Le budget 1996 se monte à un demi-million de francs, couvert à un tiers ou presque par quelques sponsors et par des subventions publiques avant tout. Sans ces dernières et sans une équipe de bénévoles, l'événement n'aurait

pas lieu — comme la plupart des événements musicaux — pointus proposés en Suisse. Pour Troxler, il importe de composer un programme qui reflète plus que l'actualité des maisons de disques et des tournées. «Je fais mes choix pour que les spectateurs restent à Willisau quatre jours durant et écoutent le programme de A à Z. Ce qui est déjà beaucoup demander! Heureusement, je constate depuis deux ans environ un rajeunissement du public, ce qui ne donne une raison supplémentaire de continuer.»

A quelques exceptions près, on a donc vu cette année à Willisau toute une série de musiciens qui, soit sont en train de changer de cap, soit cherchent de nouvelles rencontres. A l'exemple de Roscoe Mitchell, l'ancien membre du Art Ensemble of Chicago, qui a proposé avec son nouveau groupe Note Factory une improvisation collective faite de puissance et de spiritualité. Ou du duo Vernon Reid-Elliott Sharp, dont la symphonie électronique improvisée sur des rythmiques aléatoires a pris la techno et la jungle à rebours. En choisissant ces matériaux-là pour exercer leur imagination, les deux musicographes ont innové dans un domaine où les jazzmen sont rares à s'aventurer. Plus encore que dans les retrouvailles attendues avec les grands noms de la Black Music (Jean-Paul Bourelly, Max Roach et David Murray cette année), c'est là que réside l'intérêt d'une manifestation qui a toujours su éviter les pièges de l'auto-satisfaction.

Willisau / Christian Steinlet □

Die Kunst des Zuhörens

Das Trio des französischen Akkordeonisten Richard Galliano und ein grossartiges Samstag-nachmittags-Konzert mit drei feinsinnigen Duo-Auftritten gehörten zu den Höhepunkten des diesjährigen Jazzfestivals Willisau, der immer noch wichtigsten Jazzveranstaltung der Schweiz.

Christian Rentsch

In einer Zeit, wo auch der Jazz zunehmend von der Sprechblasenkultur der Popmusik und vom New Talk des Techno, dem sprachlosen Dialog von Maschinen und der Verwirbelung beliebiger Sprachfetzen infiziert wird, wo alles blubbert und blabbert und keiner versteht, da wird das Selbstverständliche zur Sensation: Zwei Musiker stehen auf der Bühne und hören einander zu. Gleich drei grossartige Duos hat Niklaus Troxler am Samstag-nachmittag programmiert.

Der argentinische Bandoneonspieler Dino Saluzzi, der den klassischen Tango von einer strengen Form befreit hat, dessen Sehnsuchtsmelodien um Elemente des modernen Jazz erweitert hat, und der französische Klarinetist Louis Slavis, nähern sich einander mit grossem Respekt und sichtbar herzlicher Zuneigung in feinsinnigen Dialogen. Sie nehmen sich Zeit, hören einander zu, keiner versucht, sich eitel in den Vordergrund zu schieben; langsam, fast bedächtig, kommt das Gespräch in Gang, ein leises, intimes Zwiegespräch zweier grossartiger Melodiker. Nichts geht im unverbindlichen Small Talk verloren. Slavis greift die leidenschaftlich bewegten Filigran-Melodien Saluzzis auf, spinnt sie weiter, transformiert die argentinische Sehnsucht in französische Eleganz, lässt den Ball zurückgleiten. Saluzzi gründiert die quirligen Melodiegespinste der Bassklarinette mit den tiefgründigen, warmen Klängen seines Bandoneons, ein zartes, zärtliches Aufeinandereingehen auch über die Grenze zweier völlig unterschiedlicher Kulturen Musik von umwerfender Schönheit.

Doppelbödiges Spiel

Ganz anders dann der witzig-ver-

spielte Dialog des Gitarristen Bill Frisell mit dem unkonventionellen Schlagzeuger Joey Baron. Da treffen sich zwei alte Freunde, die in anderen Kontexten schon oft zusammengespielt haben. Ein trickreiches, doppelbödiges Spiel mit den abgenutzten Formeln und Klischees, dem Geröll, Schutt und Schrott der Jazzgeschichte; Melodiefetzen, fragmentierte Klänge, kurze rhythmische Figuren fliegen blitzschnell hin und her, man kennt sich, weiss, wo der andere hinaus will, verweigert sich spielerisch ein bisschen, und schon ist man wieder da, um den Ball punktgenau zurückzuspielen. Es wird verfremdet, camoufliert und ironisiert, zuweilen bis hart an die Grenze schunkelhafter Gemütlichkeit, von Schmalz, Sülze und Mickymaus. Zum Schluss, gleichsam ein Lullaby am Nachmittag, Erroll Garners lyrisches «Misty», lupenreiner Wohlklang, die Zuckerprise wohl dosiert, ein rundes Finale.

Am konventionellsten dialogisieren die Pianistin Aki Takase und der Saxophonist David Murray miteinander, mit einem Nummernprogramm, das die gängige Routine von Themenexposition und langen Solopassagen kaum je sprengt. Takase wie Murray sind brillante Techniker und einfallsreiche Melodienfinder, die souverän über die Tradition verfügen, vom Swing und Bebop bis hin zum Freejazz und zur Great Black Music. Schaustücke ungehemmter Virtuosität. David Murray spielt lange, vertrackte Saxophonlinien um fünf Ecken und Kanten, rast vom hohem Flageolett blitzschnell in den Keller der tiefsten Register und gleich wieder jubilierend zurück. Soli von auswuchernder Rabulistik ebenso lyrisch in den Balladen wie wild und expressiv im Overdrive der schnellen Stücke. Aki Takase hämmert ihre freie Akkordik über den wuchtigen Walking-Bass der linken Hand, in einer grossartigen Hommage an Duke Ellington transformiert sie das archaische Stride Piano in gleitendem Übergang in die explodierenden Clusters der Cecil-Taylor-Schule, während Murray die Melodien des Ellington-Klarinetisten Jimmy Hamilton ausweidet und gleichsam coltraneisiert. Bei soviel Spiel zwischen Tradition und Moderne darf natürlich auch Thelonious Monk, die eigensinnige, querköpfige Vaterfigur der modernen Traditionalisten, nicht

fehlen; Murray und Takase widmeten ihm zum Schluss des Konzerts eine wunderbar verholperte Zitatensammlung.

Verspieltheit und Eleganz

Begonnen hatte das Jazzfestival Willisau am Donnerstag mit einem enttäuschenden Auftritt des Mike Westbrook Orchestras und einem grossartigen Auftritt des Richard Galliano Trios. Die «New Musettes» des französischen Akkordeonisten sind alles andere als mühsam modernisierte Versionen jener traditionellen Akkordeonmusik, die dem Chanson von Piaf bis Trenet Drive, Eleganz und Leichtigkeit verliehen. Galliano hat die alten Melodien gründlich umgestaltet, er spiegelt sie im Licht von Parker und Coltrane, unterlegt sie mit vertrackten Harmonien, verwandelt sie in unglaublich virtuose Kabinettstücke moderner Jazzimprovisation. Wohl noch nie hat einer die schwerfällige Quetschkommode, die im Jazz bisher kaum Fuss gefasst hat, mit einer derartigen Leichtigkeit und technischen Perfektion behandelt wie Galliano. Und natürlich, mit Schlagzeuger Daniel Humair und Bassist Jean-François Jenny-Clark hat Galliano zwei Begleiter, die weit mehr sind als bloss dies. Humair ist kein Timekeeper, der bloss die Musik in Fahrt hält, sondern ein einfallsreicher Klangmaler, der aus jedem einzelnen Becken hundert Klangfarben herausholt, mit schwebender Leichtigkeit ein dichtes Geflecht rhythmischer Akzente und Figuren dahinpinselt, der den immensen Drive nicht mit stampfender Monotonie und Lautstärke erzwingt, sondern aus dem blitzschnellen Wechsel von Verdichtung und Entspannung schöpft. Und Jenny-Clark, er findet immer wieder eigenwillige Gegenlinien zu den rasenden Läufen und Clustern des Akkordeons, er spreizt und dehnt die Harmonik, um sich blitzschnell wieder einzufadeln ins Geschehen, ein witziges Spiel von Täuschungen und Verschleierungen der Harmoniegänge.

Trauriger Abgesang

Zuvor hatte man den Abschied eines grossen Komponisten erlebt. Mike Westbrook, der einst mit «Mama Chicago», mit «The Cortège» oder einem hervorragenden Rossini-Programm einige Meilensteine der europäischen Big-Band-Geschichte geschrieben hat, witzige Collagen zwischen Eisler Heilsarmee, Operette, Jazz und Cabaret, ist müde oder satt geworden. Keine frechen Brüche zwischen den Stilen, keine ironische Fallhöhe zwischen E und U, keine Freejazz-Eruptionen



Musik mit Schlips und weissem Kragen: Daniel Schnyder.

welche die Schönklänge zerfeilen keine brillanten Soli, welche die Big-Band-Maschine in Fahrt bringen – gerade noch ein müdes Augenzwinkern signalisiert, dass alles vielleicht doch nicht ganz so gemeint ist, wie es scheint.

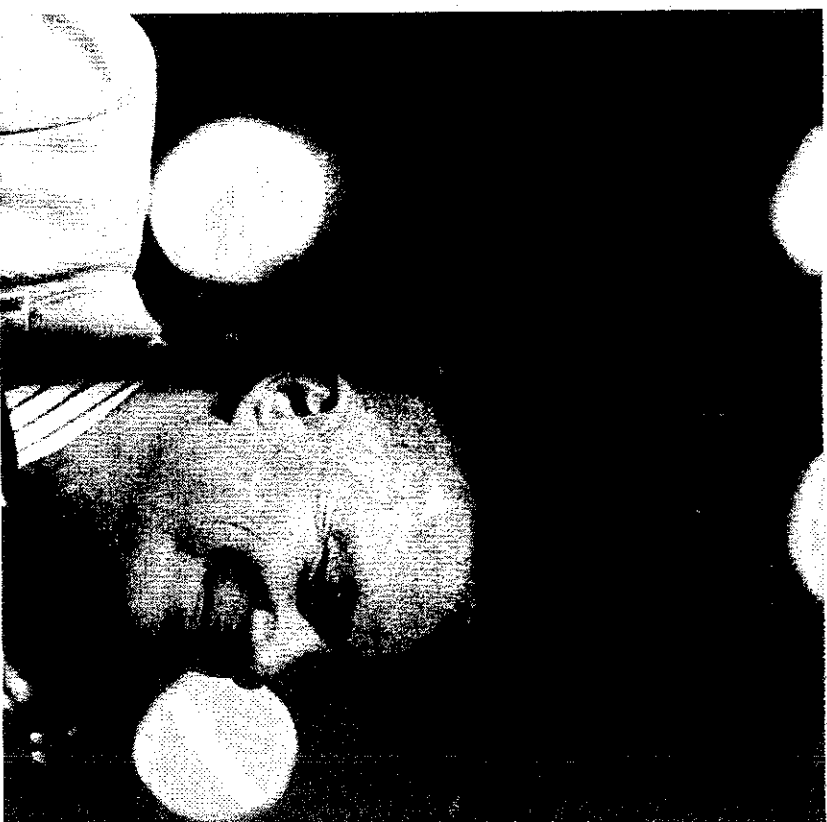
Keine abendfüllende Ironie

Das neueste Programm von Mike und Kate Westbrook, «Bar Utopia», ein Songzyklus zu Gedichten von Helen Simpson, ist eine etwas allzu wohlfeile Abrechnung mit dem Prinzip Hoffnung. Gedichte nannte Wolf Biermann einmal jene Schmalspur-Lyrik, in der viel und möglicherweise sogar politisch korrekt gedacht, aber kaum richtig gedichtet wurde, und trockenen Brot sind denn auch die mehr zynischen als ironischen Verse, denen Westbrook einen über weite Strecken uninspirierten Soundtrack unterlegt. Einfachste Big-Band-Sätze ohne raffiniertes Wechselspiel der einzelnen Bläsergruppen, Musik ab der Stange, dazwischen einige gelangweilte Soli, len-

denahme Freek-Power im Kleinformat. Westbrook's Ironie ist beileibe nicht mehr abendfüllend, nach einer Viertelstunde weiss man, wie es in der nächsten Dreiviertelstunde weitergehen wird. Die wenigen originellen Einfälle, ein zickiges Cello-Intro, ein schräges Akkordeon-Solo zerdehnen sich wie ein dreimal wiederholter Witz, nur einmal erinnert der Saxophonist Chris Biscoe mit einem fulminanten Kurzsolo an die besseren Tage des Westbrook Orchestras. Die müde Denunziation von Kitsch und Utopie, selber tiefend von Kitsch und bar jeder musikalischen Utopie, trifft die Urheber selber.

Weltaus spannender scheiterte am Samstagabend der Schweizer Komponist Daniel Schnyder mit seinem um einen Bassisten ergänzten Bläser-Sextett. Der Grenzgänger Schnyder, der neben Jazzkompositionen Kammerstücke, Sinfonien und eine Oper geschrieben hat, spielte in Willisau eine Reihe fein säublich komponierter Kammerjazz-Stücke, ein zuweilen etwas angestrengt wirkender Stimmix

(K)



Lendenlahm: Mike Westbrook.

zwischen Klassik, Gil Evans und Son-nenaufgang, alles ausgetüftelt und durchaus raffiniert harmonisiert, aber mit eher abgedämpfem Jazzfeeling. Kaum ein Stück kam so richtig in Fahrt, eine Musik gleichsam mit Schlips und weissem Kragen, der Gestus des abgespreizten kleinen Fingers dominierte auch die Soli der durchweg hervorragenden Solisten. Musik mit arg gebremsten Schäumen, nur einmal durfte der Bassposaunist Dave Taylor in seinem Solo etwas die wilde Sau rauslassen. Was die Erregung des Jazz auch ausmacht, Rauheit, Expressivität, Swing und ein bisschen Strassenschnitz, darauf wartet man bei Daniel Schnyder vergeblich. Immerhin: Da geht einer seinen Weg in eine noch offene Zukunft, während der andere, der grosse Brüte, sich nur noch müde sonnt im Glanz seiner besseren längst vergangenen Tage.

(K)

Schlagzeug-Legende setzte Schlusspunkt

WILLISAU (sda) Mit dem Auftritt des legendären 71-jährigen Schlagzeugers Max Roach ist am Sonntagabend das 22. Jazz Festival Willisau abgeschlossen worden. Während vier Tagen waren an diesem Festival unterschiedlichste Strömungen des zeitgenössischen Jazz zu hören.

Mit Roach gastierte in Willisau eine der wichtigsten, stilbildenden Grössen der – an diesem Festival sei jeter gut vertreten – «Great Black Music». Roach spielte in einem prominent besetzten Quartett mit Odeon Pope, Cecil Bridgewater und Tyrone Brown. Ein anderer wichtiger schwarzer Musiker, der Saxophonist Roscoe Mitchell, war am Samstagabend mit seinem Ensemble zu hören.

Zu den Höhepunkten des Festivals gehörte der Konzertblock vom Samstag nachmittag mit drei hochkarätig besetzten Duos. Vor allem der argentinische Pianist und Komponist Dino Saluzzi und der uruguayische Saxophonist und Klarinetist Luis Slavis setzten mit ihren sensiblen und zugleich einen Massstab. Virtuos und energiegeladend zeigten sich die Pianistin Aki

Takase und der Saxophonist David Murray. Überzeugend spielte auch der Schlagzeuger Joey Baron, der allerdings von seinem Duo-Partner Bill Frisell mehr beeinflusst als inspiriert wurde.

Als alternatives Experimentierfeld neben der Festhalle erwies sich auch in diesem Jahr der Konzert-Zyklus auf der Rathausbühne. Dort ist jeweils in intimerem Rahmen Musik zu hören, die nicht auf ein Massenpublikum ausgerichtet ist. Heuer etwa das Genter Trio Collectif mit Hans Koch, das Trio Lüdi-Sainkho-Kowald sowie Pierre Favre mit Tom Cora.

Schräger Italiener

Unterhaltsam und schräg war der italienische Sonntagnachmittag, insbesondere Enrico Ravas «Carmen»-Adaption. Eine interessante zeitgenössische Kombination von Jazz und Kammermusik brachte die New Yorker Gruppe Secret Cosmos mit dem Schweizer Saxophonisten Daniel Schnyder. Auf grossen Beifall war am Eröffnungsabend auch das französische Trio von Richard Galliano mit einer zeitgenössischen Musette-Interpretation gestossen.

Unter den Erwartungen, brav und und etwas flach blieb der Freitagabend mit Blues, Rock, Funk und Rap. Vernon Reid und Elliot Sharp, das Hiram Bullock Trio und Jean-Paul Bourellys Band lieferten eine Musik, die vergessen hat, wo sie mal hergekommen ist. Von der Strasse.

Max Roach setzt Schlusspunkt

ISDAL Mit dem Auftritt des legendären 71-jährigen Schlagzeugers Max Roach ist gesternabend das 22. Jazz Festival Willisau abgeschlossen worden. Während vier Tagen waren in Willisau unterschiedlichste Strömungen des zeitgenössischen Jazz zu hören.

Mit Roach gastierte eine der wichtigsten, stilbildenden Grössen der «Great Black Music» an diesem Festival. Roach spielte in einem prominent besetzten Quartett mit Odeon Pope, Cecil Bridgewater und Tyrone Brown.

Ein anderer wichtiger schwarzer Musiker, der Saxophonist Roscoe Mitchell, war am Samstagabend mit seinem Ensemble zu hören.

Gelern!

Das Jazzfestival Willisau hat aus bitteren Erfahrungen gelernt und ist von der Suche nach dem Unerhörten zur Wahrung der Kontinuität zurückgekehrt. **SEITE 17**

Das Jazzfestival Willisau hat ein vielseitiges Programm geboten. Zu den Höhepunkten gehörten das Trio des französischen Akkordeonisten Richard Galliano und ein Konzert mit feinsinnigen Duo-Auftritten. Das «Mike Westbrook Orchestra» hingegen enttäuschte. 15

Eindrücke vom Jazzfestival Willisau: Zwischen Höhenflügen und Bruchlandung

Die hohe Kunst des Zuhörens

Das Trio des französischen Akkordeonisten Richard Galliano und ein grossartiges Samstagnachmittagskonzert mit drei feinsinnigen Duo-Auftritten gehörten zu den Höhepunkten des diesjährigen Jazzfestivals Willisau, der immer noch wichtigsten Jazzveranstaltung der Schweiz.

In einer Zeit, wo auch der Jazz zunehmend von der Sprachblasenkultur der Popmusik und vom New Talk des Techno, dem sprachlosen Dialog von Maschinen und der Verwirbelung beliebiger Sprachfetzen infiziert wird, wo alles blubbert und blabbert und keiner versteht, da wird das Selbstverständliche zur Sensation: Zwei Musiker stehen auf der Bühne und hören einander zu. Gleich drei grossartige Duos hatte Niklaus Troxler am Samstagnachmittag programmiert.

Der argentinische Bandoneonspieler Dino Saluzzi, der den klassischen Tango von seiner strengen Form befreit, dessen Sehnsuchtsmelodien um Elemente des modernen Jazz erweitert hat, und der französische Klarinettist Louis Sclavis nähern sich einander mit grossem Respekt und sichtbar herzlicher Zuneigung in feinsinnigen Dialogen. Sie nehmen sich Zeit, hören einander zu; keiner versucht, sich eitel in den Vordergrund zu schieben; langsam, fast bedächtig, kommt das Gespräch in Gang, ein leises, intimes Zwiegespräch zweier grossartiger Melodiker. Nichts geht im unverbindlichen Small talk verloren. Sclavis greift die leidenschaftlich bewegten Filigran-Melodien Saluzzis auf, spinnt sie weiter, transformiert die argentinische Sehnsucht in französische Eleganz, lässt den Ball zurückgleiten; Saluzzi gründiert die quirligen Melodiegespinste der Bassklarinette mit den tiefgründigen, warmen Klängen seines Bandoneons. Ein zartes, zärtliches Aufeinandereingehen auch über die Grenze zweier völlig unterschiedlicher Kulturen. Musik von umwerfender Schönheit.

Doppelbödiges Spiel

Ganz anders dann der witzig verspielte Dialog des Gitarristen Bill Frisell mit dem unkonventionellen Schlagzeuger Joey Baron. Da treffen sich zwei alte Freunde, die in anderen Kontexten schon oft zusammen gespielt haben. Ein trickreiches, doppelbödiges Spiel mit den abgenutzten Formeln und Klischees, dem Geröll, Schutt und Schrott der Jazzgeschichte: Melodiefetzen, fragmentierte Klänge, kurze rhythmische Figuren fliegen blitzschnell hin und her, man kennt

sich, weiss, wo der andere hinaus will, verweigert sich spielerisch ein bisschen, und schon ist man wieder da, um den Ball punktgenau zurückzuspielen. Es wird verfremdet, camoufliert und ironisiert, zuweilen bis hart an die Grenze schunkelhafter Gemütlichkeit, von Schmalz, Sülze und Mickey Mouse. Zum Schluss, gleichsam ein Lullaby am Nachmittag, Erroll Garners lyrisches «Misty», lupenreiner Wohlklang, die Zuckerprise wohlndosiert, ein rundes Finale.

Am konventionellsten dialogisieren die Pianistin Aki Takase und der Saxophonist David Murray miteinander, mit einem Nummernprogramm, das die gängige Routine von Themenexposition und langen Solopassagen kaum je sprengt. Takase wie Murray sind brillante Techniker und einfallsreiche Melodienerfinder, die souverän über die Tradition verfügen, vom Swing und Bebop bis hin zum Freejazz und zur Great Black Music. Schaustücke ungehemmter Virtuosität. David Murray spielt lange, vertrackte Saxophonlinien um fünf Ecken und Kanten, rast vom hohen Flageolett blitzschnell in den Keller der tiefsten Register und gleich wieder jubelnd zurück, Soli von auswuchernder Rabulistik, ebenso lyrisch in den Balladen wie wild und expressiv im Overdrive der schnellen Stücke. Aki Takase hämmert ihre freie Akkordik über den wuchtigen Walking-Bass der linken Hand; in einer grossartigen Hommage an Duke Ellington transformiert sie das urchige Stride-Piano in gleitendem Übergang in die explodierenden Clusters der Cecil-Taylor-Schule, während Murray die Melodien des Ellington-Klarinettisten Jimmy Hamilton ausweidet und gleichsam coltraneisiert. Bei soviel Spiel zwischen Tradition und Moderne darf natürlich auch Thelonious Monk, die eigensinnige, querköpfige Vaterfigur der modernen Traditionalisten, nicht fehlen; Murray und Takase widmeten ihm zum Schluss des Konzerts eine wunderbar verholperte Zitatensammlung.

Verspieltheit und Eleganz

Begonnen hatte das Jazzfestival Willisau am Donnerstag mit einem enttäuschenden Auftritt des «Mike Westbrooks Orchestra» und einem grossartigen Auftritt des Richard Galliano Trios. Die «New Musettes» des französischen Akkordeonisten sind alles andere als mühsam modernisierte Versionen jener traditionellen Akkordeonmusik, die dem Chanson, von Piaf bis Trenet Drive, Eleganz und Leichtigkeit verliehen. Galliano hat die alten Melodien gründlich um-

gestaltet; er spiegelt sie im Licht von Parker und Coltrane, unterlegt sie mit vertrackten Harmonien, verwandelt sie in unglaublich virtuose Kabinettstücke moderner Jazzimprovisation. Wohl noch nie hat einer die schwerfällige Quetschkommode, die im Jazz bisher kaum Fuss gefasst hat, mit einer derartigen Leichtigkeit und technischen Perfektion behandelt wie Galliano. Im Schlagzeuger Daniel Humair und im Bassisten Jean-François Jenny-Clark hat Galliano zwei Begleiter, die weit mehr sind als bloss dies. Humair ist kein Timekeeper, der bloss die Musik in Fahrt hält, sondern ein einfallsreicher Klangmaler, der aus jedem einzelnen Becken hundert Klangfarben herausholt, mit schwebender Leichtigkeit ein dichtes Geflecht rhythmischer Akzente und Figuren hinpinselt, der den immensen Drive nicht mit stampfender Monotonie und Lautstärke erzwingt, sondern aus dem blitzschnellen Wechsel von Verdichtung und Entspannung schöpft. Jenny-Clark findet immer wieder eigenwillige Gegenlinien zu den rasenden Läufen und Clustern des Akkordeons; er spreizt und dehnt die Harmonik, um sich blitzschnell wieder einzufädeln ins Geschehen, ein witziges Spiel von Täuschungen und Verschleierungen der Harmoniegänge.

Trauriger Abgesang

Zuvor hatte man den Abschied eines grossen Komponisten erlebt. Mike Westbrook, der einst mit «Mama Chicago» mit «The Cortège» oder einem hervorragenden Rossini-Programm einige Meilensteine der europäischen Big-Band-

Geschichte geschrieben hat, witzige Collagen zwischen Eisler, Heilsarmee, Operette, Jazz und Cabaret, ist müde oder satt geworden. Keine frechen Brüche zwischen den Stilen, keine ironische Fallhöhe zwischen E und U, keine Freejazz-Eruptionen, welche die Schönklänge zerfetzen, keine brillanten Soli, welche die Big-Band-Maschine in Fahrt bringen – gerade noch ein müdes Augenzwinkern signalisiert, dass alles vielleicht doch nicht ganz so gemeint ist, wie es scheint.

Keine abendfüllende Ironie

Das neueste Programm von Mike und Kate Westbrook, «Bar Utopia», ein Song-Zyklus zu Gedichten von Helen Simpson, ist eine etwas allzu wohlfeile Abrechnung mit dem Prinzip Hoffnung. Gedachte nannte Wolf Biermann einmal jene Schmalspur-Lyrik, in der viel und

möglicherweise sogar politisch korrekt gedacht, aber kaum richtig gedichtet wurde, und trocken Brot sind denn auch die mehr zynischen als ironischen Verse, denen Westbrook einen über weite Strecken uninspirierten Soundtrack unterlegt. Einfachste Big-Band-Sätze ohne raffiniertes Wechselspiel der einzelnen Bläsergruppen, Musik ab der Stange, dazwischen einige gelangweilte Soli, lendelahme Freak-Power im Kleinformat. Westbrook's Ironie ist beileibe nicht mehr abendfüllend, nach einer Viertelstunde weiss man, wie es in den nächsten Dreiviertelstunden weitergehen wird. Die wenigen originellen Einfälle, ein zickiges Cello-Intro, ein schräges Akkordeon-Solo zerdehnen sich wie ein dreimal wiederholter Witz; nur einmal erinnert der Saxophonist Chris Biscoe mit einem fulminanten Kurz-Solo an die besseren Tage des «Mike Westbrook Orchestra». Die müde Denunziation von Kitsch und Utopie, selbst triefend von Kitsch und bar jeder musikalischen Utopie, trifft die Urheber selbst.

Kammerjazz-Stücke

Weitaus spannender scheiterte am Samstagabend der Schweizer Komponist Daniel Schnyder mit seinem um einen Bassisten ergänzten Bläser-Sextett. Der Grenzgänger Schnyder, der neben Jazzkompositionen auch zahlreiche klassische Kompositionen, Kammerstücke, Sinfonien und eine Oper geschrieben hat, spielte in Willisau eine Reihe fein säuberlich komponierter Kammerjazz-Stücke: ein zuweilen etwas angestrengt wirkender Stilmix zwischen Klassik, Gil Evans und Sonnenaufgang, alles ausgetüftelt und durchaus raffiniert harmonisiert, aber mit eher abgedämpfitem Jazzfeeling. Kaum ein Stück kam so richtig in Fahrt, eine Musik gleichsam mit Schlips und weissem Kragen, der Gestus des abgespreizten kleinen Fingers dominierte auch die Soli der durchweg hervorragenden Solisten. Musik mit arg gebremstem Schaum; nur einmal durfte der Bassposaunist Dave Taylor in seinem Solo etwas die wilde Sau rauslassen. Was die Erregung des Jazz auch ausmacht, Rauheit, Expressivität, Swing und ein bisschen Strassenschmutz, darauf wartet man bei Daniel Schnyder vergeblich. Immerhin: Da geht einer seinen Weg in eine noch offene Zukunft, während der andere, der grosse Brite, sich nur noch müde sonnt im Glanz seiner besseren, längst vergangenen Tage.

Christian Rentsch

Der Band Sentimentalität, Hysterie und Kuddelmuddel

WILLISAU / Nach dem enttäuschenden Gitarrenabend vom Freitag gab es während den sechs Konzerten des Samstags wenigstens ein paar bleibende musikalische Momente.

TOM GSTEIGER

Die Interaktion ist ein wesentliches Merkmal des Jazz. Der Fähigkeit, aus dem Moment heraus miteinander zu kommunizieren, kommt im dialogischen Zwiegespräch eine besondere Bedeutung zu. Unter dem Motto «The Art of the Duo» wurden in Willisau drei sehr unterschiedliche Auffassungen musikalischer Zweisamkeit präsentiert.

Während der Bandonespieler Dino Saluzzi und der Bassklarinettist Louis Schwis eine enge Verzahnung von Komposition und Improvisation wählten, verliessen sich der Gitarrist Bill Fritsell und der Schlagzeuger Joey Barton ganz auf ihre langjährige gemeinsame Spielerfahrung und gingen ohne vorliegende Absprachen auf die Bühne, der Tenorsaxophonist und Bassklarinettist David Murray und die Pianistin Aki Takase schliesslich spielten über weite Strecken aneinander vorbei als miteinander. Doch der Reihe nach.

Warme Musik

Der Argentinier Dino Saluzzi und der Franzose Louis Schwis spielten eine im besten Sinn sentimentale Musik, die sowohl in den introspektiven Passagen als auch in den expressiven, um nicht zu sagen expressionistischen Ausbrüchen von einem enorm drückenden Gefühlsintensität durchdrungen war. Im stilistischen Spannungsfeld zwischen Jazz, «Tango Nuevo», E-Musik und «imaginerer Folklore» entstand eine sehr melodische

Musik, die geschickt die Balance hielt zwischen Emotion und Intellekt, eine warme Musik.

Auf die Sentimentalität folgte die Ironie: Der Gitarrist Bill Fritsell, einer der herausragenden Stilisten auf seinem Instrument, hat es gerne doppelbödig. Der ungefüllte Gefühlsausdruck ist seine Sache nicht, und so hält er denn immer eine gewisse ironische Distanz zu seinem Material. Fritsell ist auch bekannt als kluger Konzipient, doch von dieser Fähigkeit machte er in Willisau keinen Gebrauch: Sein Auftritt mit Joey Barton, der auf ungemein erfrischende Weise Prä-

bebop-Stilistiken in sein eigenständiges Schlagzeugspiel mit einbezieht, wirkte wie das zufällige Treffen zweier alter Freunde, die ein bisschen Spass haben wollen.

Das Informelle dieses Konzerts war Fluch und Segen zugleich. So gab es wunderbare Momente unangestregter Spontanität, aber auch Phasen des ziellosen Suchens. Oft landeten Fritsell und Barton bei Stücken aus Opas Melodienschatztruhe, etwa Gertrudis «I got Rhythm» oder – als Zugabe – Erroll Garner's «Misty». Alles ganz nett und schön, doch von Musikern dieses Formats hatte man schon etwas mehr gestalterische Ideen erwarten dürfen.

Von David Murray hingegen erwartet wohl kaum noch jemand grosse konzeptuelle (Ent)würfe. Seine unheimliche Omnipotenz hat dieser einstmals viersprechende Musiker mit einer hapigen Kreativitätsein-

busse bezahlt: Seine Soli munden inzwischen mit ermüdender Regelmässigkeit vorsehn in einen unreflektierten Überdruck-Vitalismus. Murrays unmotivierte Überführung einer Rhapsodie à la Hawkins und Webster in den hysterischen Leerlauf produziert zwar viele Töne, aber wenig musikalischen Sinn. Demgegenüber gelangen der japanischen Pianistin Aki Takase durchaus einige originelle Momente.

Lange Nacht

Auf den (zu) langen Duo-Nachmittag folgte eine (zu) kurze Verschnaufpause, und schon ging's weiter mit einem (zu) langen «Saturday Night Special». Unter diesem Allerweltstitel zeigte der in New York lebende und tätige Zürcher Daniel Schnyder zu Beginn, dass «Third Stream»-Ansätze durchaus spannend weiterentwickelt werden können. Mit seinem mit vier Blechbläsern (Trompete/Flügelhorn: Michael Mossman, Waldhorn: Robert Rouch, Posanne: Jim Pugh, Bassposaune: Dave Taylor), zwei Holzbläsern (Flöte/Pikolo: Thomas Chapin, Tenor- und Sopransaxophon: Daniel Schnyder) und einem Bass (Andy McKee) besetzten Septett «Secret Cosmos», verschmolz er Elemente aus der E-Musik und dem Jazz auf gelegliche Weise. Die anspruchsvollen Parts, die von den hervorragenden Instrumentalisten lebendig umgesetzt wurden, pendelten zwischen strenger Kühle, akrobatischer Kühnheit und spätromantischem Melos und dienten immer wieder als Sprungbrett für intelligent eingebaute Soli.



Mit Secret Cosmos: Daniel Schnyder in Willisau.

KEYSTONE

Der Saxophonist Roscoe Mitchell, einer der wichtigsten Vertreter der Chicago-Avantgarde (1969 war er Mitbegründer des «Art Ensemble of Chicago»), präsentierte sein «New Note Factory»-Septett, das mit zwei Bassisten (William Parker, Jaribu Shahid), zwei Drummern (Tui Tabal, Gerald Cleaver), dem Trompeter Hugh Ragin und Mitchell zwar aussergewöhnlich besetzt

ist, aber musikalisch einem Avantgardismus von gestern huldigt, der in einiger Hinsicht durchaus noch sperrig und radikal wirkt, aber andererseits über weite Strecken nicht darüber hinwegtäuschen kann, dass viele Aspekte dieser einstmals neuen Musik inzwischen antiquiert wirken und neue Ideen not taten.

Computer, Blues und andere Abstürze

cpa. Auf der Rathausbühne, in dieser schmucken Kleinstadtkulisse im Dachstock des renovierten Rathauses zu Willsau, geht es zu und her wie in einem High-Tech-Labor. Derweil das Publikum in den hölzernen Kirchenbänken Platznimmt, bereiten Nicolas Sordet, Bernard Donzel-Gaugand und Philippe Moenne-Loccoz ihre Maschinen vor. Drei in Ehren ergraute Studierende aus Genf, die unter dem Namen Trio Collecif sich der elektronischen Musik widmen, haben den Biebler Bläser Hans Koch eingeladen, ihre synthetischen Klänge mit natürlichen zu ergänzen.

Das Resultat dieses improvisierten Experimentes ist erntetrend: Keine Stimmung will aufkommen für eine blutleere, wenig transparente Musik. Allerlei seltsame Klänge und Geräusche putzeln aus den Lautsprechern, Hans Koch zwischert und schnarrt dazwischen, und weil

in diesem Computerbazar keine längeren Interaktionen zustande kommen, bleibt am Schluss das bange Gefühl: Was haben wir denn da gehört?

Zwei Stunden später in der gut besuchten Festhalle: Vernon Reid, einst Gitarrist bei den Hip-Paradenstürmern Living Color, und Elliott Sharp, umtriebiger Saitenkünstler und Klarinetist aus der New Yorker Downtown-Szene, lassen sich von dieser «Weltpremiere» nicht stressen. Von keinerlei Ansprüchen getrieben sich in irgendeiner Form niederzukommen, ohne einen einzigen Unterbruch, spielen Reid und Sharp anderthalb Stunden lang mit sich, miteinander und mit dem Publikum. Ein überraschungsreicher und spannender Absturz in den freien Fall toter Improvisation, ohne Fangnetze, um musikalische Notlandungen nicht verlegen. Nach einem kurzen Abstecher im Bierzelt, wo

nichterweile Humpen gestemmt und Stumpfen entflammt werden: Einem verbliebenen Troxerischen Feßgriff ist zu verdanken, dass das Hirn Bullock Trio selbst hartgesottene Willsau-Gänger kalt erwischt: Blues-Rock der besten Sorte platzt einem ins Gesicht, üble Mitklatschspielen tun den Rest. So, stellt man sich vor, dürfte es in der Willsauser Festhalle unter dem Jahr in etwa tönen. Und siehe da, das Publikum dieses Festivals für «Aussensetler» (Troxler) lässt sich von diesem Mitgröhlensound ansatzweise sogar begeistern.

Da überrascht es wenig, dass Jean-Paul Bourrelly und seine Blue Wave Bandits mit einem zugebenermassen packenden und turbulenten Aufwisch aus Funk, Rap, Rock und Blues ein leichtes Spiel haben, den Willsauser Abend noch zu einem beglückenden Abschluss zu bringen.

ABC-Musik: Ambiente, Blues und Chaos

Den hohen Erwartungen ist der Freitagabend am Jazz-Festival Willisau nicht gerecht geworden: Statt des angesagten «New-York-Blues-Rock-Funk-Rap»-Programmes gab es eine Blues-Nacht mit einem Ambiente-Chaos-Intro vom Duo Reid/Sharp.

Es war das bestbesuchte Konzert des diesjährigen Jazz-Festivals Willisau. Und eine Vielzahl war wegen Vernon Reid erschienen, jenem New Yorker Gitarristen mit dem noch jungen, aber schon grossen Namen. Er gehörte 1985 zu den Gründern der «Black Rock Coalition», die den schwarzen Rock weiter bringen wollten. Vor allem aber erlegte er Aufsehen mit seiner Crossover-Band «Living Colour», die sich aber in den Neuzugängen heillos zersplittert und auflöste. Mit seinem ersten, unlängst erschienenen Soloalbum «Mistaken Identity» löste Reid zudem hohe Erwartungen aus: Auf diesem kraftvollen Werk gelang ihm der interessante Brückenschlag zwischen harten Rockriffs, gutturalen Rapsang und jazzigen Soloeinlagen.

DAS AUTISTISCHE DUO

Ganz anders aber das Konzert mit dem Chaos-Tüftler Elliot Sharp. Völlig intellektuell, fast vergessigt stand Reid zumeist gebeugt auf der Bühne – einer, der zu «Living Colour»-Zeiten wie ein Derrwisch herumzutoben pflegte. Selbstvergessen, fast autistisch spielte

das Duo auf seinen Gitarren und übte sich vorwiegend in elektronischen Effektschereien. Hier der Einbezug einer Drumbox, dort ein Riff in die doppelhalsigen Bass/Gitarre-Instrument für die Vielzahl der Soli zuständig war. Das Publikum wurde nicht richtig warm, staunte vielmehr oft über die warm hängenden Ambiente-Teppiche, die da ausgebreitet wurden und sehr gut an ein Minimal-Festival gepasst hätten. Im nachhinein darf immerhin gesagt werden: Dieser Duo-Auftritt war zumindest der unkonventionellste und interessanteste des Abends.

WAR DAS SCHON MONTREUX?

Was folgte, war Traditionalismus pur: Zuerst Gitarrist Hiram Bullock, immerhin gefragter Sessionmusiker und Tourbegleiter von Miles Davis oder Carla Bley – ein Enttäuschung. Die Bullock nachgesagte erfrischende Spontanität erschöpfte sich in einem solierenden Gang durchs Publikum – der offensichtlich starker Teamarbeiter scheint Mühe zu haben, sich als Bandleader behaupten zu können. Ansonsten: Rhythmus-Blues der gefälligsten Art, ohne Ecken und Kanten, ein Spaziergang durch die Rockgeschichte mit Halften bei Fixpunkten wie Hendrix, CCR oder den Beatles. Schulterbands lassen grüssen, von Eigenständigkeit keine Spur, von eigenwilliger Interpretation war nicht die Rede. Gehört – und sofort vergessen. Ob sich das Willisauer Publikum nicht hintergangen fühlte?

Versöhnlicher stimmte da der mittlerweile nächtliche Gig von Jean-Paul Bourelly mit seinen «Blue Wave Bandits», die ein blueslastiges Konzert hinlegten,



Elliot Sharp (Bild) und Vernon Reid vernochten am Freitag das Publikum in Willisau nicht zu überzeugen.

FOTO: TOM STOCKER

bei dem das Auditorium mit verzerrten Improvisationen aufgerüttelt wurde. Der schlechte Soundmix unterstützte

das Scherbebeide, das dem harten Gig eine spezielle Note gab. MATTHIAS HAHN

Kunst der Duos: Zwischen Ironie und Verspieltheit

Ganz im Zeichen der Kunst des Duos stand der Samstag nachmittag. Zum Erlebnis wurde vor allem das variantenreiche Spiel von Pianistin Aki Takase mit Bläser David Murray.

DIE beiden ECM-Musiker Dino Salluzzi und Louis Slavis sorgten für den nachmittäglichen Auftakt: Tango, der Blues Südamerikas, stand im Zentrum ihres Wirkens, das die beiden immer wieder zusammengeführt hatte. Stupend deshalb die Harmonie im Zusammenspiel, welches immer wieder durch technisch versierte Solopassagen unterbrochen wurde. Dennoch waren eine gewisse Melancholie und ein grosser Ernst stets spürbar. Das wurde schnell

aufgehoben, als mit Bill Frisell und Joey Baron zwei Ironiker des Jazz die Bühne betraten. Da gab es viel zu schmunzeln, wenn Baron kauzig grinsend seine Felle vorwiegend von Hand oder mit den Besen bearbeitete und Frisell gleichzeitig die Melodik mit metallischem Anschlag und allerlei Mätzchen schelmisch unterwanderte.

Verglichen mit dem abschliessenden Feuerwerk des Duos Takase/Murray aber blieb das Konzert von Frisell/Baron eher eindimensional. Denn Takase und Murray zogen innerhalb ihres Auftritts dermassen viele Register und legten mit schnellem und versiertem Spiel so viel Können an den Tag, dass einem bisweilen fast schwindlig wurde. Beim zweifellos kurzweiligsten aller Gigs wurde mit viel Witz musiziert, dass die in subtiler «Free Jazz»-Manier

vergeigte Ellington-Hommage «Ellingtonia» fast schon als schwarzer Humor abgehakt werden musste. Doch das war dennoch fern von jeglicher Boshaftigkeit, wenn da allzu üppige Melodienseligkeit bewusst auseinandergefetzt wurde – Minuten später nämlich spielte das Duo dermassen sanft und harmonisch, dass man sich bei einem Jazz-Ausrutscher der IMF fühlte. Überhaupt: Das konstante Shifting wurde zum Parameter dieses Konzertes, das gar mit einer regelrecht swingenden Nummer sein fulminantes Ende fand. Pingpongbälle in Takases Piano wurden als perkussiv polternde Instrumentverfremder eingesetzt und gleichzeitig als Mahnmal für das, was im modernen Jazz nebst Ernsthaftigkeit bei Improvisation und Swing eben oft zu kurz kommt: der Verspieltheit.

HAE

Ems Troxler-Bättig, Willisau



«Das Jazz Festival Willisau ist kein Einmann-Unternehmen», hielt Niklaus Troxler vergangene Woche in einem WB-Interview mit Nachdruck fest. Ohne die zahlreichen freiwilligen Mitarbeiter sei kein Festival realisierbar. Die treiste und grösste Stütze ist zweifellos seine 45jährige Frau Ems Troxler-Bättig. Sie organisiert die Kasse und die Einsätze der zig Helferinnen und Helfer. Ems Troxler-Bättig ist Mutter von Karin, Annik und Paula. Sie unterrichtet in einem Teilpensum an den Schulen von Willisau-Stadt. Bildnerisches Gestalten und arbeitet mit Kindern, die Lernschwierigkeiten haben, zusammen. In ihrer Freizeit zeichnet sie gerne und gestaltet mit textilischen Materialien.

Sind Sie mit Ihren Helfern zufrieden?

Ems Troxler-Bättig: Und wie! Die rund 100 Helferinnen und Helfer haben alle am gleichen Strick gezogen. Die Zusammensetzung des Teams war toll. Die jüngsten Helfer waren 16jährig, die ältesten um die 50 Jahre alt und bereits zum 22. Mal im Einsatz. Generationen arbeiten Hand in Hand. Alle nahmen ihre Jobs sehr ernst, erledigten die Aufgaben plichtbewusst. So macht die Organisation Spaß.

Finden Sie trotz Ihren vielfältigen Aufgaben auch Zeit für den einen oder andern Konzertbesuch?

Ems Troxler-Bättig: Ja, weil ich mich auf die Mitarbeiterinnen und Mitarbeiter verlassen kann. Ruhig und gelassen konnte ich am Samstag und Sonntag diverse Konzerte besuchen. Unvergesslich bleibt für mich der Auftritt von Dino Salluzzi und Louis Schwiz.

2319

«We love Willisau»

Das Jazz Festival Willisau bot ausgezeichneten Jazz

Während vier Tagen stand Willisau im Zeichen des 22. Jazz Festivals. Von Donnerstag bis Sonntag waren unterschiedlichste Strömungen des zeitgenössischen Jazz zu hören. Alles in allem war das diesjährige Festival ein hervorragender Jahrgang.

WB/Jz. Willisau ist nach wie vor eines der wichtigsten Jazz Festivals und von seiner Atmosphäre her ein einzigartiges Festival. Das zeigte sich von Konzert zu Konzert, wo die Musiker in ihren Ansagen von Willisau geradezu schwärmten.

Einer dieser Musiker war der «grosse» Max Roach, der am Son-

tagabend den Schlusspunkt setzte, eine der wichtigsten, stuhlenden Grössen der «Great Black Music». Ein anderer wichtiger schwarzer Musiker, der Saxophonist Roscoe Mitchell, war am Samstagabend mit seinem Ensemble zu hören.

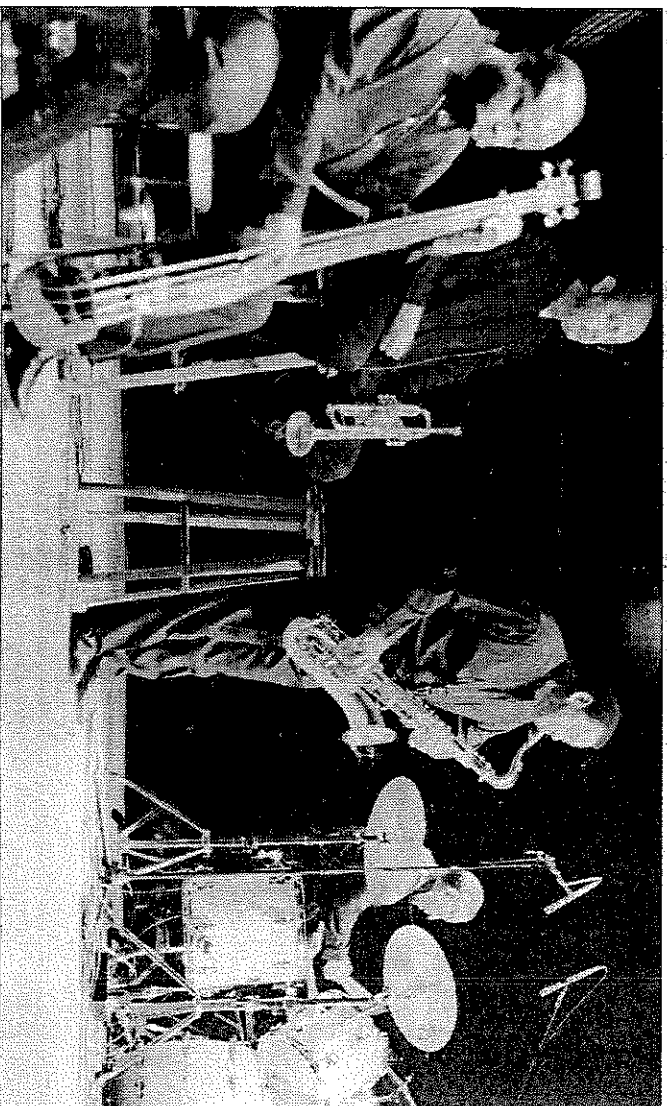
Zu den Höhepunkten des Festivals gehörte der Konzertblock vom Samstag nachmittag mit drei hochkarätig besetzten Duos. Unterhaltend und schräg war der italienische Sonntagabend.

Unter den Erwartungen, brav und und etwas flach hingegen blieb der Freitagabend mit Blues, Rock, Funk und Rap, der ein grosses, vor allem junges Publikum angelockt hatte.

Als alternatives Experimentierfeld neben der Festhalle erwies sich auch in diesem Jahr der Konzert-Zyklus auf der Rathausbühne. Dort ist jeweils in intimeren Rahmen Musik zu hören, die nicht auf ein Massenpublikum ausgerichtet ist.

Alles in allem können Veranstalter Niklaus Troxler und sein Team auf ein musikalisch sehr anregendes und erfolgreiches Festival zurückblicken. Zwar blieb der Publikumsaufmarsch etwas unter den Erwartungen, aber laut Ems Troxler dürften sich die gut und die weniger gut besuchten Konzerte die Waage halten.

Seiten 3,4



Begeisternder Schlusspunkt: Der «grosse» Max Roach am Schlagzeug mit den hervorragenden Musikern Tyrone Brown (Bass), Cecil Bridgewater (Trompete) und Odeon Pope (Sax).

Foto Patrick Affentranger

Die Kunst des Zuhörens

Das Jazzfestival Willisau: ein hervorragender Jahrgang

Mit einem grossartigen Konzert von Max Roach, einem der grossen Alten der Jazzgeschichte, ging am Sonntagabend eines der besten Ausgaben des Willisauer Jazzfestival zu Ende. Zu den Höhepunkten der vergangenen vier Tage gehörte vor allem auch der der Kunst des Duos gewidmete Samstagsnachmittag.

CHRISTIAN RENTSCH

In einer Zeit, wo auch der Jazz zunehmend von der Sprechblasen-Kultur der Popmusik und vom New Talk des Techno, dem sprachlosen Dialog von Maschinen und der Verwirbelung beliebiger Sprachketzen infiziert wird, wo alles blubbert und blabbert und keiner versteht, da wird das Selbstverständliche zur Sensation: Zwei Musiker stehen auf der Bühne und hören einander zu. Gleich drei grossartige Duos hat Niklaus Troxler am Samstag nachmittag programmiert.

Respekt und Zuneigung

Der argentinische Bandoneonspieler Dino Saluzzi, der den klassischen Tango von seiner strengen Form befreit und dessen Suchtsmelodien um Elemente des modernen Jazz erweitert hat, und der französische Klarinetist Louis Slavis, nähern sich einander mit grossem Respekt und sichtbar herzlicher Zuneigung in feinsinnigen Dialogen. Sie nehmen sich Zeit, hören einander zu, keiner versucht, sich eitel in den Vordergrund zu

schieben, langsam, fast bedächtig, kommt das Gespräch in Gang, ein leises, intimes Zwiegespräch zweier grossartiger Melodiker. Nichts geht im unverbindlichen Small-Talk verloren. Slavis greift die leidenschaftlich bewegten Filligran-Melodien Saluzzis auf, spinnt sie weiter, transformiert die argentinische Sehnsucht in französische Eleganz, lässt den Ball zurückgleiten, Saluzzi grundiert, die quirligen Melodiegespinste der Bassklarinette mit den tiefgründigen, warmen Klängen seines Bandoneons, ein zartes, zärtliches aufeinanderzugehen auch über die Grenze zweier völlig unterschiedlicher Kulturen. Musik von unwiderstehlicher Schönheit.

Doppelbödiges Spiel

Ganz anders dann der witzig verspielte Dialog des Gitarristen Bill Frisell mit dem unkonventionellen Schlagzeuger Joey Baron. Da treffen sich zwei alte Freunde, die in anderen Kontexten schon oft zusammen gespielt haben. Ein trickreiches, doppelbödiges Spiel mit den abgenutzten Formeln und Klischees, dem Geröll, Schutt und Schrott der Jazzgeschichte; Melodiefetzen, fragmentierte Klänge, kurze rhythmische Figuren fliegen blitzschnell hin und her, man kennt sich, weiss, worauf der andere hinauswill, verweigert sich spielerisch ein bisschen, und schon ist man wieder da, um den Ball punkgenau zurückzuspielen. Es wird verfrachtet, camouffiert und ironisiert, zuweilen bis hart an die Grenze schunkeilhafter Gemütlichkeit, von Schmalz, Stütze und Micky Mouse.

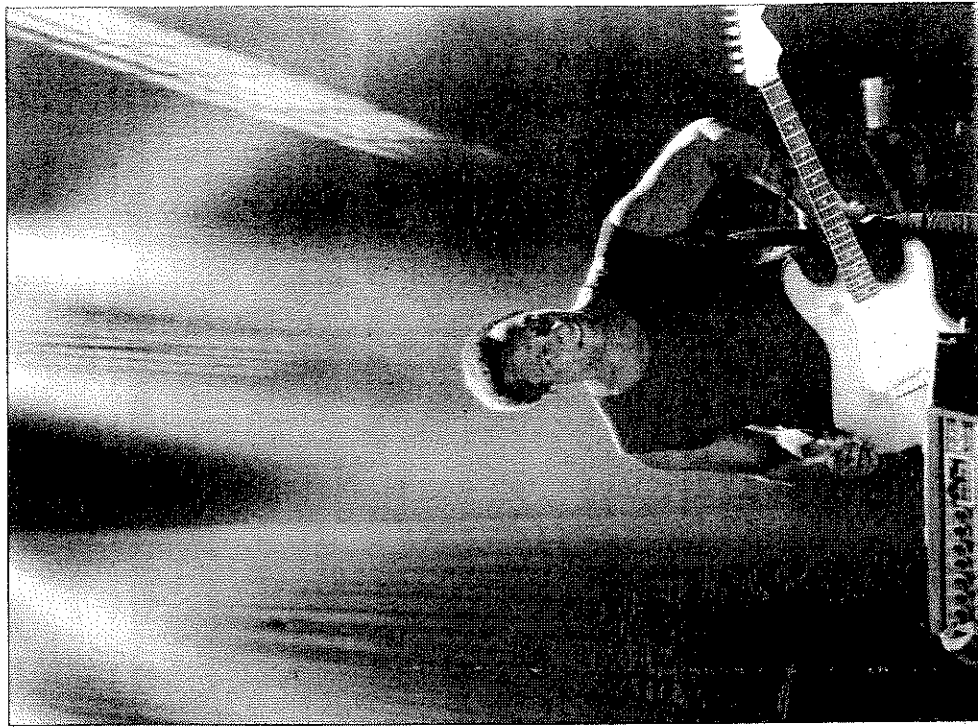
Zum Schluss, gleichsam ein Lullaby am Nachmittag, Erroll Garners lyrisches «Misty», lupenreiner Wohlklang, die Zuckerpreise wohl doziert, ein rundes Finale.

Ungebremste Virtuosität

Am konventionellsten dialogisieren die Pianistin Aki Takase und der Saxophonist David Murray miteinander, mit einem Nummern-Programm, das die gängige Routine von Themenexposition und langen Solopassagen kaum je sprengt. Takase wie Murray sind brillante Techniker und einfallsreiche Melodienerfinder, die souverän über die Tradition verfügen, vom Swing und Bebop bis hin zum Freejazz und zur Great Black Music. Schaustücke ungehemmter Virtuosität.

David Murray spielt lange vertrackte Saxophonlinien um fünf Ecken und Kanten, rast vom hohen Flageolet blitzschnell in den Keller der tiefsten Register und gleich wieder jubelnd zurück. Soll von ausweichender Rabulistik, ebenso lyrisch in den Balladen wie wild und expressiv im Overdrive der schnellen Stücke. Aki Takase hämmert ihre freie Akkordik über den wuchtigen Walking-Bass der linken Hand, in einer grossartigen Hommage an Duke Ellington transformiert sie das urchige Stride-Piano in gleitendem Übergang in die explodierenden Clusters der Cecil-Taylor-Schule, während Murray die Melodien des Ellington-Klarinetisten Jimmy Hamilton ausweidet und gleichsam coltraneisiert.

Bei soviel Spiel zwischen Tradition und Moderne darf natürlich auch Thelonious Monk, die eigenstünne,



Gelangweilte Kuschel-Variante: Hiram Bullock.

querköpfige Vaterfigur der modernen Traditionalisten nicht fehlen: Murray und Takase widmeten ihm zum Schluss des Konzerts eine wunderbar verholperte Zitatsammlung.

Blues-Muzak

Das grossartige «The Art Of The Duo»-Konzert vom Samstag nach-



mittag machte schnell den dürrigen Freitagabend vergessen, den einzigen wirklichen Flop des diesjährigen Festivals. Wenn dieser Abend, wie das Programmheft glauben machen will, den derzeitigen Stand der New Yorker Blues-, Rock-, Funk- & Rap-Szene dokumentieren sollte, dann wäre dies allerdings die Dokumentation des Niedergangs einer ganzen Szene gewesen. Die beiden Gitarristen Vernon Reid und Elliot Sharp, einer der wichtigsten Exponenten des Black-Rocks der eine, einer der kreativsten New Yorker Soundföhler und Klangpaster der andere, hatten zu Beginn noch ein zwar harmloses, leichtgewichtiges, aber doch verspieltes, hin und wieder vom Rhythmus-Computer getakeltes, mit schrillen Klängen und Geräuschen aufgerautes und verfremdetes Potpourri von Folk-, Blues- und Jazz-Melodien gespielt.

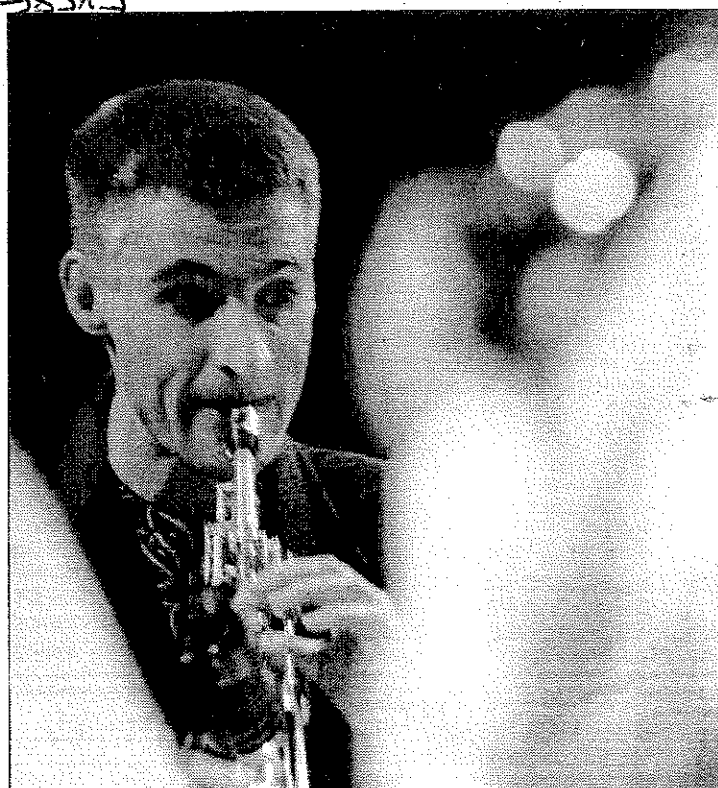
Bloss noch dumpe Berieselung durch eine Art Blues-Muzak, die gelangweilte, samtweiche Kurzscheiss-Variante einer einst leidenschaftlich heissen Erregungsmusik, gab es dann beim Trio des Gitarristen Hiram Bullock, einem Musiker, der vor langer Zeit immerhin mit Musikern wie James Brown und B. B. King, mit Gill Evans, Carla Bley und Jaco Pastorius gespielt hat.

Dass sich Geschichte, auch Musikgeschichte, nicht ohne Verlust an Authentizität, Spontanität und Aufregung wiederholen lässt, zeigte zum Schluss der Gitarrist Jean Paul Bourelly, der mit seinem Black Rock-Quartett einen seltsam domestizierten Jimi Hendrix-Aufguss bot. Die Unversehrtheit, der revoltierende Gestus der kreischenden, aufschreienden, bis zur Unerträglichkeit verzerrten Gitarrenklänge von Hendrix lässt sich auch dann nicht wiederbeleben, wenn die Kopie brillant, die Musik zuweilen fast



Kraft und Eleganz: Max Roach.

Fotos Patric Affentranger



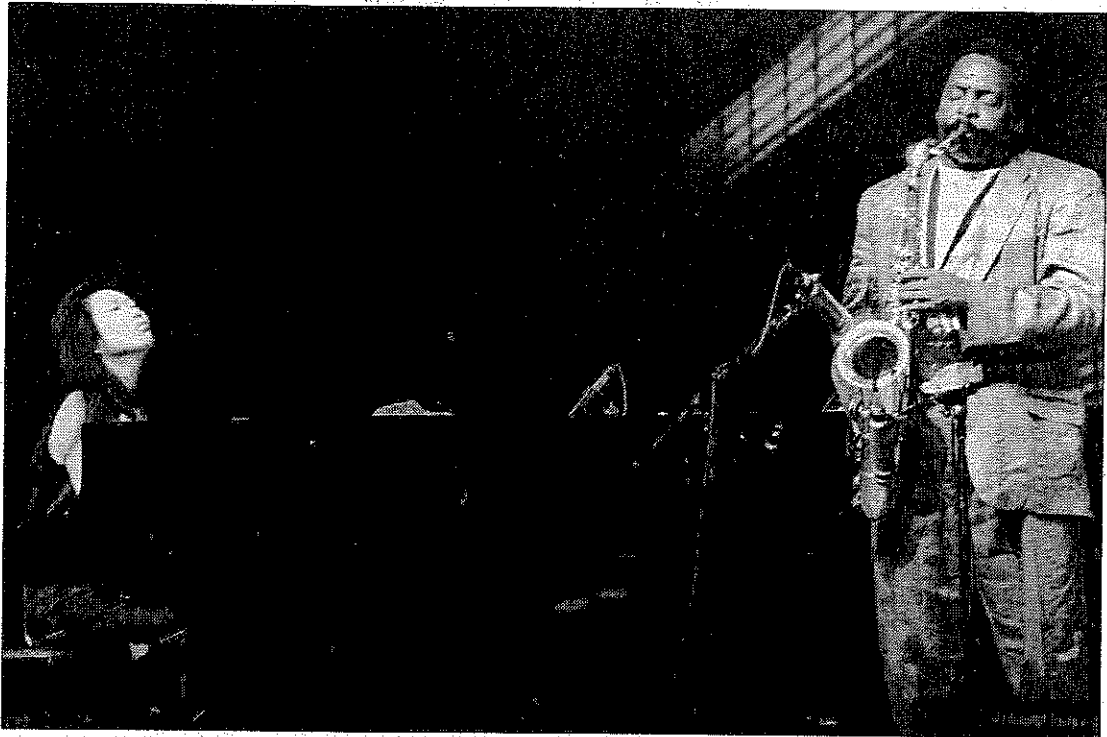
Spannende Zukunft: Daniel Schnyder.

klanggetreu über die Boxen dröhnt, die Stimme von Bourelly dem Vorbild zuweilen zum Verwechseln ähnelt.

Freak-Ästhetik

Wie sich historisch Gewordenes, etwa der aufrührerische Anarchismus der wilden sechziger Jahre, allerdings wiederbeleben, zu neuem, frischen Leben wiedererwecken kann, zeigte am Sonntag nachmittag eindrucksvoll das «Italian Instabile Orchestra», das derzeit vielleicht aufregendste europäische Grossorchester im Bereich des experimentellen Jazz. Nicht zufällig: das 17köpfige Orchester ist nicht aus einem bloss musikalischen Impuls entstanden, sondern als Verzweiflungstat gegen den Zusammenbruch der experimentellen Jazzszenen in den achtziger Jahren, als Versuch einer Musiker-Selbsthilfeinitiative.

Der Zusammenschluss der besten italienischen Musiker der verschiedensten Szenen, der verschiedensten Regionen und Generationen, gleichsam die Musikalisierung der alten Arbeiterparole «Gemeinsam sind wir stark», ist allerdings nicht bloss ein Notruf gegen die Resignation unter den Musikern, das Zusammentreffen so vieler unterschiedlicher stilistischer Interessen hat die Musik auf eine phantastische Weise inspiriert. Das Instabile lässt kaum etwas aus zwischen Posthop, melodieseligem Rührstück, dissonanten Freejazz-Ausbrüchen, über weite Strecken aus-



Ungehemmte Virtuosität: Aki Takase und David Murray.

geschriebenen Suiten und fröhlichen Folkloreadaptationen.

In den fünf suitenartigen Kompositionen des Schlagzeugers Tiziano Tononi, der Saxophonisten Mario Schiano und Daniele Cavallanti, des Pianisten Giorgio Gaslini und des Bassisten Bruno Thommaso, welche das Orchester in Willisau spielte, geht es laut, frech und fröhlich zu und her. Musik als Abenteuerreise, gespielt von einem wilden, vollblütigen Haufen von Individualisten, Virtuosen und Clowns. Ein radikaler, respektloser, aber liebevoller Zugriff auf Altes und Neues, auf Material disparater Herkunft, ohne Versuch der historischen «Treue», stilistischen Reinheit oder kunstvollen Ausgewogenheit: Freak-Ästhetik pur.

In ähnlichem Stil, wenn auch ein bisschen weniger geglückt, hatte zuvor ein zum Teil mit denselben Musikern besetztes Orchester eine sehr freie Adaption von Bizets Erfolgsoper «Carmen» durch den Trompeter Enrico Rava und den Arrangeur Bruno Tommaso gespielt.

Mit Schlips und Kragen

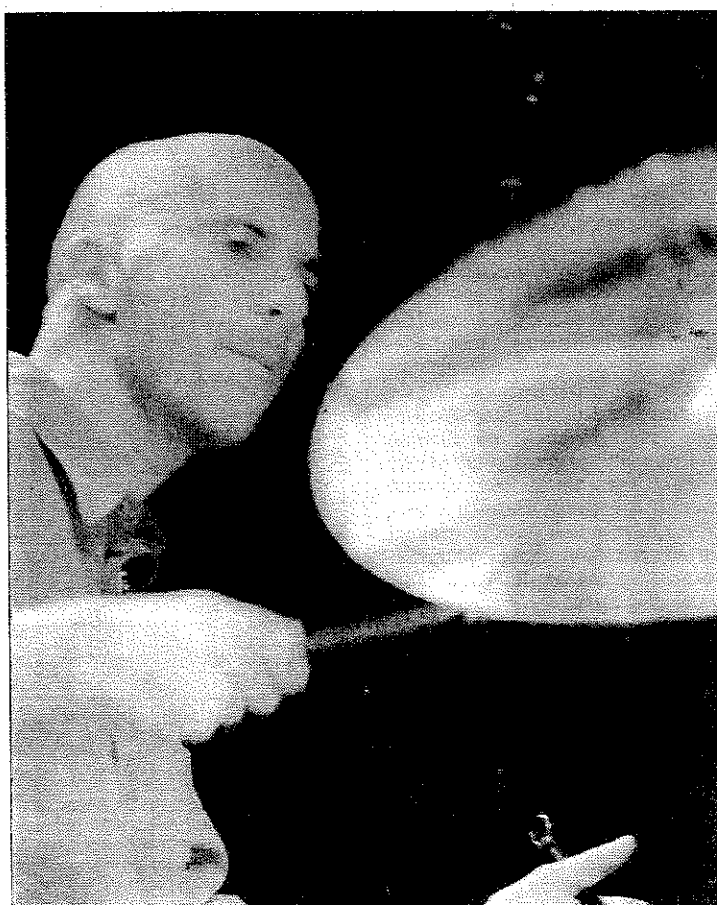
Weitaus zahmer ging es am Samstagabend beim Schweizer Komponisten Daniel Schnyder und seinem um einen Bassisten ergänzten Bläser-Sextett zu und her. Der Grenzgänger Schnyder, der neben Jazzkompositionen auch zahlreiche klassische Kompositionen, Kammerstücke, Sinfonien und eine Oper geschrieben hat, spielte in Willisau eine Reihe durchaus raffinierter, etwas zu fein säuberlich komponierter Kammerjazz-Stücke, ein zuweilen etwas angestrengt wirkender Stilmix zwischen Klassik, Gil Evans und Sonnenaufgang, alles ausgetüfelt und durchaus exquisit harmonisiert, aber mit doch eher abgedämpfem Jazzfeeling. Kaum ein Stück kam so richtig in Fahrt, eine Musik gleichsam mit Schlips und weissem Kragen, der Gestus des abgespreizten kleinen Fingers dominierte auch die Soli der durchwegs hervorragenden Solisten. Musik mit arg gebremstem Schaum, nur einmal durfte der Bassposaunist Dave Taylor in seinem Solo etwas die wilde Sau rauslassen. Was die Erregung des Jazz auch ausmacht, Rauheit, Expressivität, Swing und ein bisschen Strassenschmutz, darauf wartet man bei Daniel Schnyder vergeblich. Immerhin: da geht einer seinen Weg in eine noch offene, spannende Zukunft.

Sozusagen gegenwärtige Vergangenheit gab es am Sonntagabend nach einem netten, etwas lieblichen Auftritt der jungen italienischen Pianistin Rita Marcotulli zum Festivalabschluss vom 71jährigen Schlagzeuger Max Roach, einem der grossen alten Pioniere des Modern Jazz. Frisch, als hätten sie die Musik eben erst erfunden, spielte das phantastische Quartett mit dem Trompeter Cecil Bridgewater, dem Saxophonisten Odeon Pope und dem Bassisten Tyronne Brown Balladen und Standards bis zurück in den Bebop der vierziger Jahre. Kein bisschen Staub, hier sichten Musiker die Ergebnisse der improvisierten Musik nach Bebop und Freejazz mit Souveränität, Meisterschaft, mit Kraft und Eleganz. Und sie zeigen, dass die Tradition, wo sie nicht wie bei Marsalis & Co. bloss rezykliert und kopiert, wie beim Acid-Jazz modisch aufgepeppt wird, noch längst nicht völlig erschlossen und vergenutzt ist.

Das grossartige Finale eines Festivaljahrgangs, der zu den besten der 30jährigen Geschichte von Jazz in Willisau gehört.



Umwerfende Schönheit: Dino Saluzzi und Louis Sclavis.



Unkonventionell: Joey Baron.

Maria Joao — Stimmphänomen in Willisau

LUZERN HEUTE

Es ist von der Stimmwerdung eines Menschen zu berichten: Die Vokalkunst von Maria Joao kennt keine Grenzen. Die Portugiesin ist am Jazz-Festival in Willisau aufgetreten.

ES war diesen Sommer, zur Zeit des Montreux-Festivals. Alle hochkarätigen Namen traten bei Claude Nobs auf, doch während eines Tages ging ein Raunen durch die welsche Presse: Maria Joao war an einem Konzert Open air an den Gestaden des Genfer Sees aufgetreten und hatte ihr Publikum begeistert — die Presse war auf der Suche nach Worten für ein Stimmphänomen.

MEDITERRANE LOCKERHEIT

In Willisau gastierte die portugiesische Sängerin heuer bereits zum zweiten Male, am Samstagabend mit Pianist Mario Laghina, dem Fagottarristen Ricardo Rocha und dem Perkussionisten José Salgueiro. Vor allem Lyrik und Melodie war angesagt, aber die Improvisation war es, die am meisten packte: Mit energischen Armbewegungen öffnete und aktivierte die Joao ihren Resonanz-Körper und holte aus ihrem glasklaren Organ eine geradezu instrumentale Klangbreite heraus. Sang sie portugiesische Dancas, so klang das für unsere Ohren wie kindlicher Singsang in höchsten Höhen. Aber auch in tiefste Bassgründe fand die Sängerin, wenn sie bisweilen klagende Weisen anstimmte, die an weinende Indianergesänge mahlten. Für mediterrane Lockerheit mit beschwingter Melodik sorgte die potente Band, aber die Höhepunkte



setzte ganz klar Joaos lautmaterische Improvisation — dermassen versiert hat man noch selten jemanden scatten gehört.

Dieses erfrischende Konzert folgte auf einen eher im Bezug zur Klassik stehenden Auftritt von «Secret Cosmos», einer New Yorker Bläserformation um den Zürcher Komponisten Daniel Schnyder. Die sechs Bläser und die «Rhythm Section» mit Andy McKee am

Einer der Höhepunkte des Jazz Festivals Willisau: Der argentinische Bandoneon-Spieler Dino Saluzzi.

FOTO: TOM STOCKER

TROTZDEM SWINGEND

Bass sassen und spielten ab Notenblatt, was aber dem Konzert nur scheinbar die Spontanität nahm. Denn mitunter kam da doch mächtig Swing auf, wenn die Bläser losschmetterten. Doch ein Jazzpublikum lässt sich nicht durch Anleihen aus der Klassik provozieren – so holt sich denn der Komponist Schnyder eher die Schlagzeilen bei Klassik-Auftritten, während derer er mit Einflechten von Jazz- und Reggae-Elementen für Aufruhr sorgt. Ausserdem verscherzte es sich Schnyder, ein wahrlich beschriebenes Blatt (Kompositionen fürs «Vienna Art Orchestra», die «NDR Big Band», Shakespeare-Oper «Der Sturm»), leider beim Publikum mit penetranter Reklame für sein neues Album «Tarantula», welches er mindestens ein Dutzend Mal erwähnte.

MATTHIAS HAEHL

Schlagzeug-Legende Roach setzt Schlusspunkt

MIT dem Auftritt des legendären 71jährigen Schlagzeugers Max Roach ist am Sonntagabend das 22. Jazz Festival Willisau abgeschlossen worden. Während vier Tagen waren an diesem Festival unterschiedlichste Strömungen des zeitgenössischen Jazz zu hören.

Mit Roach gastierte eine der wichtigsten, stilbildenden Grössen der «Great Black Music» im Städtchen. Roach spielte in einem prominent besetzten Quartett mit Odeon Pope, Cecil Bridgewater und Tyrone Brown.

Zu den Höhepunkten des Festivals gehörte der Konzertblock vom Samstag nachmittag mit drei hochkarätig besetzten Duos. Vor allem der argentinische Bandoneon-Spieler Dino Saluzzi

und der französische Saxophonist und Klarinetist Louis Slavis setzten mit ihrem sensiblen Dialog einen Massstab. Virtuos und energievoll zeigten sich die Pianistin Aki Takase und der Saxophonist David Murray. Überzeugend spielte auch der Schlagzeuger Joey Baron, der von seinem Partner Bill Frisell mehr beeinträchtigt als inspiriert wurde.

Als alternatives Experimentierfeld erwies sich auch in diesem Jahr der Konzert-Zyklus auf der Rathausbühne. Dort ist jeweils in intimerem Rahmen Musik zu hören, die nicht auf ein Massenpublikum ausgerichtet ist. Heuer etwa das Genfer Trio Collectif mit Hans Koch, das Trio Lüdi-Sainkho-Kowald sowie Pierre Favre mit Tom Cora. **SDA**

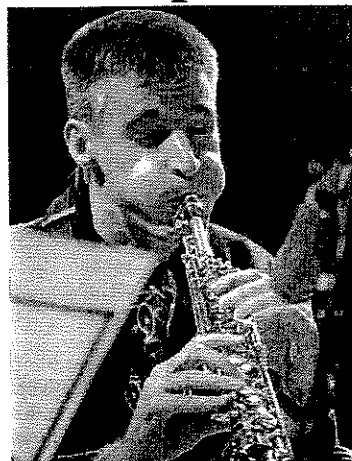
Entlebucher Anzeiger

22. Jazz-Festival Willisau abgeschlossen

Duos waren die Höhepunkte

Mit dem Auftritt des legendären 71jährigen Schlagzeugers Max Roach ist am Sonntagabend das 22. Jazz-Festival Willisau abgeschlossen worden.

(sda) Mit Roach gastierte in Willisau eine der wichtigsten, stilbildenden Grössen der «Great Black Music». Roach spielte in einem prominent besetzten Quartett mit Odeon Pope, Cecil Bridgewater und Tyrone Brown. Ein anderer wichtiger schwarzer Musiker, der Saxophonist Roscoe Mitchell, war am Samstagabend mit seinem Ensemble zu hören.



Der 36jährige Zürcher Saxophonist Daniel Schnyder hatte am Samstag einen sehr gelungenen Auftritt.

(Bild Keystone)

Duo-Höhepunkte

Zu den Höhepunkten des Festivals gehörte der Konzertblock vom Samstag nachmittag mit drei hochkarätig besetzten Duos. Vor allem der argentinische Bandoneon-Spieler Dino Saluzzi und der französische Saxophonist und Klarinetist Louis Slavis setzten mit ihrem sensiblen Dialog einen Massstab. Virtuos und energievoll zeigten sich die Pianistin Aki Takase und der Saxophonist David Murray. Überzeugend spielte auch der Schlagzeuger Joey Baron, der allerdings von seinem Duo-Partner Bill Frisell mehr beeinträchtigt als inspiriert wurde.

Schräge Italiener

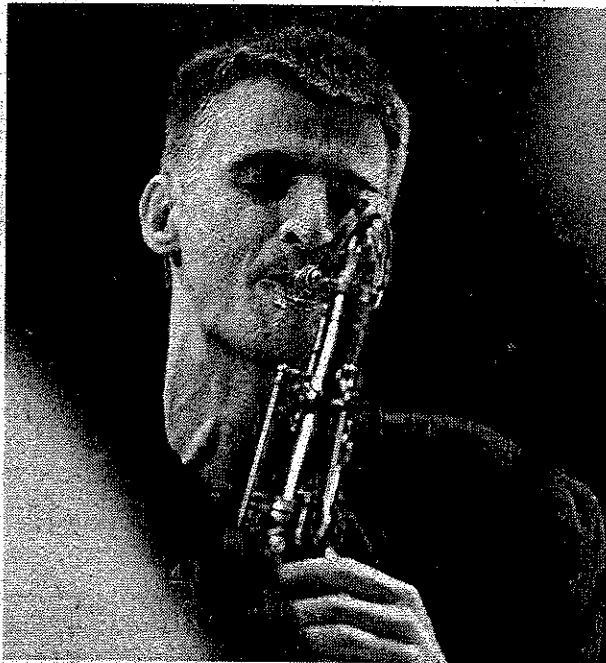
Unterhaltsam und schräg war der italienische Sonntagnachmittag, ins-

besondere Enrico Ravas «Carmen»-Adaption. Eine interessante zeitgenössische Kombination von Jazz und Kammermusik brachte die New Yorker Gruppe Secret Cosmos mit dem Schweizer Saxophonisten Daniel Schnyder. Auf grossen Beifall war am Eröffnungsabend auch das französische Trio von Richard Galliano mit einer zeitgenössischen Musette-Interpretation gestossen.

Unter den Erwartungen, brav und und etwas flach blieb der Freitagabend mit Blues, Rock, Funk und Rap.

Die Avantgarde im Hinterland

Das 22. Jazzfestival in Willisau – Bilanz eines eher enttäuschenden Jahrgangs.



Daniel Schnyder, Leader der New Yorker Band «Secret Cosmos», die eine Synthese von europäischer Kammermusik und amerikanischem Jazz anstrebt und am Samstag in Willisau zu hören war.

Foto
André Albrecht/
Reuters

Das diesjährige Jazzfestival Willisau, das 22., gab Anlass zu einem Rückblick auf 30 Jahre Jazz in Willisau. Am 15. Juli 1966 brachte die Schweizer Traditional-Band «The Swinghouse Six» den Jazz nach Willisau: Das Publikum bezahlte Fr. 3.30 bzw. 4.40 und hat wohl mächtig mit den Fingern geschnippt. Schnell einmal holte die Veranstalter-Lokomotive Niklaus Troxler die Avantgarde ins Luzerner Hinterland. Im geschichtsträchtigen Jahr 1968 spielten Irène Schweizer und Pierre Favre in Willisau. Willisau wurde zu einem Ort, wo die «Crème de la crème» des zeitgenössischen Jazz – von A wie Abercrombie bis Z wie Zorn – auftritt; Keith Jarrett meinte einmal gar, Willisau sei einer der besten Plätze für Musik.

Der eher enttäuschende Gesamteindruck, den das heurige Festival hinterlässt, mag nun verleiten zu Retro-

Nostalgie. Doch dabei gilt es zweierlei zu bedenken: Erstens neigt derjenige, der nicht zufrieden ist mit der Gegenwart, immer zu einer selektiven Wahrnehmung und Verklärung der Vergangenheit; und zweitens hat sich die Bedeutung Willisaus gewandelt. War es früher in der Schweiz noch *das* Fenster zum Modern Jazz, so ist es inzwischen für Jazz-Aficionados zu einem Ort unter vielen geworden. Und so ist es denn auch nicht gar so tragisch, wenn an diesem Ort wenig wirklich Herausragendes zu hören war. So konnte keiner der grossorchestralen Versuche wirklich überzeugen: Während Westbrook hinter sich selbst zurückblieb (vgl. BaZ vom 31.8.), wirkte der eklektische Stilmix des «Italian Instabile Orchestra» teilweise recht unbeholfen, und Bruno Tommasos «Carmen»-Arrangement für ein Jazzkammerorchester, dessen pro-

minentesten Solisten Enrico Rava man auch schon einiges inspirierter gehört hat, kam bezaubernd bis bemühend daher. Dagegen wirkten Daniel Schnyders «Third-Stream»-Kompositionen für sein Septett «Secret Cosmos» weitaus kompakter und interessanter: endlich eine geglückte Hochzeit zwischen europäischer Kammermusik und Jazz. Zerebrale «Groove»-Musik!

Neben Schnyder sorgten der argentinische Bandoneonspieler Dino Saluzzi und der französische Klarinettist Louis Slavis für ein weiteres «Highlight». Im stilistischen Spannungsfeld zwischen Jazz, «Tango Nuevo», E-Musik und «Imaginärer Folklore» liessen sie eine im besten Sinne sentimentale Musik entstehen, eine warme Musik, die vor melancholischen Abgründen nicht zurückschreckte, ohne auf euphorische Höhenflüge zu verzichten. Gegenüber diesem direkten Gefühlsausdruck hielten Bill Frisell (Gitarre) und Joey Baron (Drums) ständig eine gewisse ironische Distanz zum Material. Ihr Auftritt liess leider eine überzeugende Gesamtdramaturgie vermissen; sie gingen ohne vorhergehende Absprachen auf die Bühne, und so wurden Momente unangestrenzter Spontaneität zu oft durch Phasen ziellosen Suchens abgelöst. Der Auftritt David Murrays mit der Pianistin Aki Takase kündete einmal mehr vom enormen Kreativ-Tief des einstmals vielversprechenden Murray: seine unheimliche Omnipräsenz kostet ihren Preis.

Zum Abschluss eines Festivals, das seinen Tiefpunkt mit dem Pubertätsrock-Auftritt Hiram Bullocks erreichte, präsentierte die Pianistin Rita Marcotulli zusammen mit Palle Danielsson (Bass) und Bob Moses (Drums) abwechslungsreichen Interplay-Jazz – und für die lebende Jazzlegende Max Roach, die letzten Freitag ja auch in Basel zu hören war, gab es die erwarteten «Standing Ovationen». Tom Gsteiger

831 9

Der Mythos Willisau bröckelt

JAZZFESTIVAL WILLISAU / Auch der Schlusstag der 22. Festival-Ausgabe brachte keine ultimativen Knaller. Ein Rückblick auf «30 Jahre Jazz in Willisau» gibt Anlass zu einem fatalistischen Ausblick in die Zukunft.

TOM GSTEIGER

Dass Max Roach die Geschichte des Jazzschlagzeugspiels massgebend geprägt hat, steht ausser Zweifel (vgl. «Der Kleine Bund» vom 31. August), doch dass seine ganz grosse Zeit hinter ihm liegt, ist nach dem Auftritt in Willisau ebenso klar: die abschliessende «standing ovation» galt dem Jazzmonument Roach.

Das zweistündige (!) Konzert mit seinem seit über 15 Jahren in unveränderter Besetzung bestehenden Quartett (Odeon Pope am Tenorsax, Cecil Bridgewater an der Trompete und Tyrone Brown am Bass) hatte zwar durchaus Momente intensiver Schnörkellosigkeit zu bieten, doch gibt es heutzutage eine Reihe von Combos, die dem Neo-Bop-Idiom wesentlich kreativer zu Leibe rücken als Roach & Co.

Roach selbst verfügt zwar immer noch über ein stupendes Formgefühl, aber als Begleiter vermag er es nicht mehr mit der nötigen Mischung aus Lockerheit und Explosivität umzusetzen – und so bleiben seine «Grooves» zu sehr am Boden haften und entwickeln zusammen mit dem virtuosen, aber auch etwas gar wuseligen Bassspiel Tyrone Browns eine nur mässig beflügelnde Wirkung. Die Bläser, die sich gut ergänzen – hier der eher lyrische Bridgewater mit einem warmen Ton, dort der druckvolle Pope mit seinem «Roth-Sound» –, vermögen die Überlänge ihrer Soli nicht immer von Anfang bis Schluss mit Sinn zu füllen; Pope greift zu oft

zum Mittel schier endloser Zirkularatmungs-Phrasen, und Bridgewater flüchtet sich nicht selten in Zitate.

Multistilismus und Interplay

Vor dem Auftritt Roachs hatte Italien in Willisau Einzug gehalten. Zwei Grossformationen – das Italian Instabile Orchestra und Enrico Ravas Carmen-Gruppe – übten sich in Multistilismus und kamen zu bezaubernden bis bemühenden Resultaten, und die Pianistin Rita Marcotulli (eine von insgesamt sechs Frauen am diesjährigen Festival) spielte mit dem schwedischen Bassisten Pal- le Danielsson und dem amerikanischen Schlagzeuger Bob Moses abwechslungsreichen Interplay-Jazz, dem es hie und da ein bisschen an Dringlichkeit mangelte.

Danielsson, der vor allem durch seine Mitarbeit in Keith Jarretts europäischem Quartett bekannt wurde (einer der wichtigen Bezugspunkte der Komponistin Marcotulli), vermochte voll- auf zu überzeugen, die Aktionen des «Flowerpower»-Drummers Moses blieben hingegen zuweilen allzu rudimentär, so tönte er beispielsweise in mittelschnellen Geradeaus-Passagen wie ein suboptimaler Paul Motian. Marcotulli selbst agierte in den eher konventionellen Stücken inspirierter als in den offeneren: Da fehlte es ihr ein wenig an Risikofreude und Biss, doch alles in allem gehörte ihr Auftritt noch zum Besten am heurigen Jazzfestival Willisau, das nicht gerade viele Höhepunkte zu bieten hatte. Ein Festival auch, das Anlass gibt, auf «30 Jahre Jazz in



Die italienische Pianistin und Komponistin Rita Marcotulli. ZVG

Willisau» zurückzublicken: das Programmheft enthält eine vollständige Chronik aller 593 Konzerte seit dem 16. Juli 1966; damals hielt mit der Schweizer Traditional-Band The Swinghouse Six der Jazz Einzug in Willisau – und nichts deutete auf die rasant- te Entwicklung der kommenden Jahre hin, die die «crème de la

crème» des modernen Jazz – von A wie Abercrombie bis Z wie Zorn – ins idyllische Grafenstädtchen bringen sollte; Jarrett war viermal dort und nannte Willisau gar «one of the best places for music». Doch der Mythos Willisau bröckelt, was wohl nicht zuletzt damit zu tun hat, dass in den heutigen, nicht nur musikalisch unübersichtlichen Zeiten eine «crème de la crème» des Modern Jazz nur noch schwerlich auszumachen sein dürfte.

Rückbesinnung auf Qualität?

Und: Willisau hat längst seine exklusive Position verloren. War es früher in der Schweiz noch das Fenster zum zeitgenössischen Jazz, so führen inzwischen viele lokale Veranstalter ebenfalls Konzerte mit Jazzkoryphäen durch, man denke nur an die Auftritte der Herren Abercrombie, Erskine, Holland und Redman in der Dampfzentrale. Kommt hinzu, dass es in der Schweiz zurzeit eine lebendige, vielfältige und spannende Jazzszene gibt.

Willisau ist also für Jazz-Aficionados zu einem Ort unter vielen geworden, trotzdem bleibt die Hoffnung, dass der Willisau-Macher Niklaus Troxler der von ihm selbst beklagten Bravheit des Publikums inskünftig wieder etwas mehr Ecken und Kanten entgegensetzen wird und dass die fragwürdigen stilistischen Öffnungsversuche, mithin das Abdriften in belanglose (z. B. Maria Joao) bzw. gar peinliche (Hiram Bullock) Beliebigkeit zurückgenommen werden zugunsten einer Rückbesin- nung auf Qualität.

Reichhaltiges Menu de dégustation

31.9 Schlussbericht vom Jazz Festival Willisau 1996

Vom flüsternden Duo Saluzzi-Sclavis bis zum lautstark röhrenden Italian Instabile Orchestra – vom Rock'n'roll des Gitarrenvirtuosen Hiram Bullock bis zum klassischen Be- und Hardbop des Altmeisters Max Roach. Auch im diesjährigen Programm des Willisau Jazz Festival fehlte das Innovative, das man immer mit dem einst unkonventionellen Festival in Verbindung brachte. Dafür war das Spektrum der Jazzspielarten gross, und zahlreiche waren auch die Höhepunkte.

Über die Jahre ist das Angebot des ursprünglich übersichtlichen Festivals auf dem Lande gewachsen, ja, man muss leider bereits von einem Überangebot sprechen. Traten ursprünglich nur zwei Gruppen in den Konzerten des Hauptprogramms auf, waren es nunmehr drei. Daneben gab es täglich kammermusikalische Begegnungen frei improvisierender Musiker auf der Rathausbühne und Konzerte im Festzelt. Wo in Willisau früher Musse und viel Zeit für Diskussionen unter Musikfreunden angesagt waren, herrschte nun Konsumstress à la Montreux.

Genau wie zuweilen dort wurden für das Konzert unter dem (nicht ganz zutreffenden) Motto «NY-Blues-Rock-Funk-Rap» sämtliche Stühle aus der Festhalle entfernt – ganz gegen den Willen des Publikums, das sich nicht einmal zum dampfenden Rock'n'roll, Blues und Funk des Gitarristen Hiram Bullock bewegen mochte. Dabei hat Showman Bullock zusammen mit seinen beiden hervorragenden Rhythmikern ein höchst unterhaltsames Programm aus dem «New American Songbook» zusammengestellt, demonstrierte

aber auch immer wieder, dass sein Spektrum bedeutend breiter ist. Schon gar nicht tanzen mochten die Fans zu den ratlosen Experimenten des Ex-Living-Color-Gitarristen Vernon Reid und seines Kollegen Elliot Sharp. Die beiden bewegten sich eher richtungs- und ziellos, neue Einfachheit traf sich da mit Obertongesang und Techno-Beat. Eine glücklichere Hand hatte der Festivalchef Niklaus Troxler bei der Gestaltung eines kammermusikalischen Duonachmittags. Das leise, poetische Duo mit dem argentinischen Bandoneonisten Dino Saluzzi und dem französischen Klarinettenisten Louis Sclavis wurde zur Sternstunde. Der schreitende Takt des Tangos vereinte sich mit der Kombination Bachscher Strenge und Ravel'schem Parfum zu einer Musik, die das Herz ansprach. Ausserdem traten die beiden höchst kompatiblen Musiker einmal mehr den Beweis an, dass Dynamik ausgezeichnet funktioniert, wenn man leise spricht. Der amerikanische Kuitgitarrist Bill Frisell machte sich seine Sache im Duo mit

dem unkonventionellen, aber dennoch faszinierend swingenden Drummer Joey Baron viel einfacher. Die beiden benahmen sich wie ein herkömmliches Gitarrentrio und improvisierten nicht allzu ideenreich über reguläre Jazzstandards und Bluesstückchen.

Für einen Festivalhöhepunkt sorgte der Zürcher Saxophonist und Komponist Daniel Schnyder, der sich wieder auf seine Wurzeln besann. Während uns seine grösseren Opera weniger begeistern konnten, hat er für ein schlagzeugloses Septett interessante Kompositionen geschrieben, die sich in ungewöhnlichen Gefilden abspielen. Da denkt man unweigerlich an die besseren Beispiele des West Coast Jazz, an gelungenere Third-Stream-Episoden zwischen Dolphy und Stravinsky, an Arrangements von Gil Evans. Die amerikanischen Cracks, die Schnyder für seine jüngsten Abenteuer engagiert hat, brachten die schwierigen Charts (in denen zum Beispiel plötzlich Motive aus Webers Freischütz auftauchten) zu bester Geltung und erwiesen sich auch als erstklassige, zuverlässige Solisten. Der Saxophonist Roscoe Mitchell schliesslich, der das bunte Samstagabendmenu beendete, liess sich zwar gleich von zwei Bassisten und zwei Schlagzeugern sekundieren, konnte aber nie die Energie der damaligen freien Musik, die uns alle so faszinierte, in die Gegenwart herüberretten. Vielleicht schwingt auch in der Schwere, ja, Deprimiertheit, die dieser Musik anhaftet, eine Sehnsucht nach einem längst verlorenen Lebensgefühl an. Müde, wirkten sie, die Musiker um Roscoe Mitchell.

Quicklebendig hingegen die Italiener, verteilt auf zwei Grossformationen. Der lyrische Trompeter Enrico Rava wollte die Oper «Carmen» intonieren. Eine gute Idee, wenn auch in dieser Realisierung nicht ganz unproblematisch, waren doch die Arrangements (von Bruno Tommaso) nicht alle im gleichen Masse geglückt. Noch grösser als die Carmen-Big-Band ist das Italian Instabile Orchestra, das seinem Namen in Willisau mehr als nur gerecht wurde. Praktisch alle Stars aus der italienischen Jazzszenen sitzen in diesem Ensemble, und alle versuchen sich zu profilieren. Das Resultat steht dem Geschehen im berühmten Orchesterfilm von Fellini in keiner Weise nach, Chaos und Verwirrung, unsorgfältige Intonation und Missverständnisse, Machtkämpfe und kleine Dramen: all dies ist hier schon vorprogrammiert.

Zur wahren Götterspeise für Schlagzeugfans wurde das Abschlusskonzert am Sonntag. Im sonst nicht gerade aufregenden Trio der Römer Pianistin Rita Marcotulli sass der grossartige Schlagzeuger Bob Moses, der sein Instrument in einer höchst unkonventionellen Weise bedient. Melodiös und hoch virtuos agierend, bediente er sich nie der regulären Schlagzeugstöcke, sondern verwendete ausschliesslich komposite Modelle, die sehr viel leisere Klänge erzeugen. Immer noch ein Erlebnis ist jedes Mal die Begegnung mit Max Roach, jenem Schlagzeugrevolutionär, der wie kein anderer die Polyrhythmik und die Melodik des Drumsets ausgebaut und entwickelt hat. Das ausgesprochen vitale Quartett des 71jährigen Meistertrommlers krönte eines der bislang vielseitigsten Festivals in Willisau. Nick Liebmann

Jazz-Festival Willisau: Max Roach (72) – die Rückkehr des Jazz nach Willisau

Italien-Schwerpunkt und grossartiges Finale

Jazz-Festival Willisau am Sonntag: Es dürfte ein Konzert gewesen sein, von dem man noch lange reden wird. Max Roach und sein Quartett haben für ein grossartiges Finale gesorgt. Der Abend wurde eröffnet vom Rita-Marcotulli-Trio. Der Nachmittag stand ganz im Zeichen von über zwei Dutzend italienischen Jazzern.

VON PIRMIN BOSSART

Das diesjährige Festival ging unter dem Motto «30 Jahre Jazz in Willisau» über die Bühne. Damals, als in Willisau alles begann, war Max Roach 42 Jahre alt und bereits eine Legende. Er ist einer der wegweisenden Schlagzeuger der Jazzgeschichte. Roach hat mit praktisch allen grossen Persönlichkeiten des modernen Jazz gespielt und sowohl Bebop, Hard Bop als auch die Entwicklung zur modalen und freien Spielweise entscheidend geprägt. Max Roach wurde am Sonntagabend in Willisau zu Recht gefeiert.

In unverbrauchter Frische

Wer solche Stationen im Rücken hat, ist nicht davor gefeit, in späteren Jahren nur mehr bloss als Legende gehandelt zu werden. Nicht so Max Roach. Während im Rock die Veteranen schon mit 50 Jahren peinlich werden, trommelt und akzentuiert sich dieser Musiker in unverbrauchter Frische und mit ungetrübtem

Charisma voran. Das Konzert machte einem erneut in aller Deutlichkeit bewusst, was es mit dem modernen Jazz, geboren Ende der vierziger Jahre, auf sich hat: Trotz spannendsten Weiterentwicklungen ist der Kern der wohl wichtigsten musikalischen Sprache in diesem Jahrhundert weiterhin am Brodeln. Das hat diese Formation, ungleich nachhaltiger als alle netten Neo-Traditionalisten, vor Ohren geführt.

Es war die Gruppe als Ganzes, die mit ihren instrumentalen Höhenflügen und ihren schwebelosen erscheinenden Interaktionen begeistern konnte. Mit dem Saxophonisten Odean Pope, dem Trompeter Cecil Bridgewater und dem Bassisten Tyrone Brown hatte Roach drei hochkarätige Musiker mitgebracht, die mit ihm seit Jahren eine feste Quartett-

Grösse bilden. «In New York spielen wir jeweils die Nacht gleich durch», gab Roach nach Mitternacht gutgelaunt bekannt. Das war schwerlich zu überhören. In solchen Klubnächten wird der Geist des Bebop und seiner Weiterentwicklungen in die Zeitlosigkeit gegroovt.

Melodischer Groove

Der Auftritt hatte klassischen Charakter: Die Themen wurden in straffen Verzahnungen aus kollektiven und solistischen Wechselspielen aus den Angeln gehoben. Minutenlang jagten sich die Chorusse der Solisten. Standards und Charlie-Parker-Reminiszenzen tauchten auf und unter, wurden bisweilen bloss motivisch angetönt, bevor die Breaks wieder neue Ebenen offenlegten. Odean Pope blies ein kräftiges, kreischendes Tenorsaxophon und erinnerte in seinen modalen Ausfahrten mehr als einmal an Coltrane und den Spirit der Black Music. Auch Cecil Bridgewater war in Form. Rasend schnell heizten seine Linien ein. Und wie der stoisch auf dem Stuhl sitzende Tyrone Brown diesen hypermelodischen Groove auf seinem Elektro-Kontrabass zum Singen und Tanzen brachte, war umwerfend. Es war ein phantastisches Konzert, das die (schwarzen) Essenzen von 30 Jahre Jazz Willisau nicht besser hätte verdichten können.

Impressionistisch gefärbt

Eröffnet wurde der Sonntagabend mit dem Trio der italienischen Pianistin Rita Marcotulli, die vom Bassisten Palle Danielsson und vom Schlagzeuger Bob Moses begleitet wurde. Es entstand eine impressionistisch gefärbte und von untergründigem Latin-Feel be-swingte Musik, gefällig, aber nicht spannungslos, die angenehm unter die Haut ging. Marcotulli kann aus einem breiten Fundus von Ideen zitieren und dabei bestimmt und doch relaxed in die Tasten greifen. Sie ist eine Meisterin von Figuren, die wie Wasser dahinperlen und sich in Sekundenschnelle beschleunigen und perkussiv ausdehnen können. Als eigenwilliger Drummer erwies sich Bob Moses, der mit seinem suchenden Herumgeschepper und trockenem Getrommel für dezente Überraschungen sorgte.



Triumphale Rückkehr von Max Roach zum 30. Jazz-Festival in Willisau.

BILD: FETER APPL.

Italienischer Sonntagnachmittag

mbz. Das Nachmittagskonzert brachte mit zwei italienischen Grossformationen – Enrico Ravas «Carmen»-Adaption sowie dem Italian Instabile Orchestra – zwei ziemlich schräge, aber unterschiedliche Formationen.

Die Paraphrase, das Umspielen eines vorgegebenen Themas, ist ein wesentliches Element des Jazz. Seit jeher gehört es dazu, Melodien zu variieren und über ihnen zu improvisieren. Und oft gehört dazu auch ein subversives Moment – der Sturz des Erhabenen vom Sockel. Nicht dass es unbedingt der Lächerlichkeit preisgegeben werden soll, doch die Befreiung von Pathos kann schon viel bewirken.

Das 15köpfige Ensemble um den Trompeter Enrico Rava nahm sich liebevoll Bizets «Carmen» an. Die Ohrwürmer gerieten in dieser orchestralen Jazzmühle in bedrohlich heitere Schiefelage, brachen aber nie zusammen. Gekonnt und mit leichter Ironie wurden die Gesänge aus dieser Oper umspielt, gebrochen

und variiert. Mit einem Ausländer, dem holländischen Schlagzeuger Han Bennink, setzte Rava einen Kontrapunkt. In Kontrast zum verspielten und subtilen

Witz der Italiener setzte er einen größeren, brachialeren Humor ein. Führt man ihn zu häufig zu Gemüte, verliert er an Wirkung, doch in diesem Ensemble war er gut zu verkraften.

Ein wilder Haufen bestritt den zweiten Teil des Nachmittags – das italienische Instabile Orchestra. Vielleicht trifft der Ausdruck vom basisdemokratischen Ensemble zu, ergänzt durch eine Art Chaos-Management. Das gemeinsame Auftreten in der Öffentlichkeit und der Konsens über das zu spielende Programm setzten dem Anarchismus aber auch Grenzen. Doch tönt das Orchester in seinen inspirierten Phasen sehr befreiend, kreativ und phantasievoll.

Aber das Instabile ist eben auch fast Programm. Und so stösst denn die Formation bald an ihre Grenzen. Einmal ist sie gezwungen, auf dem kleinsten gemeinsamen Nenner zu agieren, und der ist bei so vielen Individualisten entsprechend klein, einmal behilft sie sich, wenn kein kreativer Funke sprüht, mit jazzorchestralen Tutti-Phrasen. Dann, aber auch in Giorgio Gaslinis grosser Komposition, zeigte sich das Handicap eines heterogenen Ensembles – seine Schwerfälligkeit.

Rathausbühne als Alternative

Mit der Durchführung einer kleinen Konzertreihe auf der Rathausbühne hat Niklaus Troxler 1995 eine gute Hand bewiesen. Hier sind Experimente möglich, die in einer grossen Halle verschwinden und die auch kein Massenspektrum zu mobilisieren vermögen. Um so erfreulicher aber, dass in diesem Jahr mindestens die beiden Konzerte vom Samstag und Sonntag auf Interesse stiessen.

Am Freitag war das Genfer Trio Collectif mit dem Saxophonisten Hans Koch zu hören. Wie Techniker oder Laboranten sitzen die Musiker vor ihren Laptops und entlocken den Synthesizern orchestrale Klänge. Dabei arbeiten sie sowohl mit angekoppelten Instrumenten wie Akkordeon oder Laute wie auch mit Klängen, die optisch ausgelöst werden. In Diskrepanz zu der visuellen Erscheinung tönt ihre Musik erstaunlich brav und formalistisch. Da blieb auch Hans Koch nicht allzuviel Gestaltungsmöglichkeit. Er beschränkte sich auf eine

akzentuierende Begleitung der Elektronik. Interessanter war das Konzert vom Samstag mit dem Saxophonisten Werner Lüdi, der Sängerin Sainkho Namtchylak und dem Bassisten Peter Kowald, das sie als eine Hommage an den letzten Woche verstorbenen Künstler Martin Disler verstanden. Hier spielen drei Menschen ihre je eigene Musik. Daraus schaffen sie eine unerhört reiche, vielschichtige Klangwelt von grosser Weite und Offenheit. Kowald, an seinem wunderbaren, alten Bass hängend, erarbeitete einen wunderbaren, warmen Klanggrund für die eigenwilligen Klänge der Sängerin aus Zentralasien, die schrillhohe Töne mit tiefen Grundtönen kombiniert; manchmal tönt das wie Gegacker, manchmal wie eine Maultrommel. Und dazu stösst Werner Lüdi. Im Gegensatz zu seinem Image als «Powerplayer» spielte er sein Saxophon am Samstag sehr zurückhaltend, lyrisch und voller Wärme.

Meinrad Buholzer

Blass und wild

Italienische Formationer

■ VON THOMAS BODMER

Gleich zwei italienische Grossformationen liess Niklaus Troxler am Sonntagnachmittag auftreten. Heute Startrumpeter Enrico Rava vor einigen Jahren auf der CD «Kava l'opera va» vor allem über Puccini-Themen improvisiert, ging es diesmal um «Car-men». Arrangeur war wiederum Bruno Tommaso, und zu dem 13köpfigen Ensemble gehörten neben Fagott, Oboe, Flöte, Horn, Posaune, Flügelhorn, akustischer und elektrischer Gitarre die Solisten Gianluigi Trovesi (Klarinette, Bassklarinette), Michel Godard (Tuba), Enzo Pietropaoli (Bass) und Han Bennink (Schlagzeug).

Die Ouvertüre war witzig (in ihrer Schrägheit an Spike Jones' «Car-men»-Version erinnernd), und danach gelangen Tommaso klangfarblich schöne, wenn auch etwas geschmacklosere Passagen, die sich eher an Gil Evans' Arrangements für Miles Davis orientierten. Sie gingen leider oft im Applaus für die Solisten unter, dafür war der Sound deutlich besser als am Donnerstag und Freitag.

Die CD (Label Bleu L.BLC 6879) ist nicht ganz 51 Minuten lang, das Konzert dauerte dagegen fast anderthalb Stunden. Soli verkamen zum Selbstzweck, und das Ganze zerfaserte. Da

hätte man sich Westbrook's Zugriff gewünscht, denn während Bizets Themen bei Rava und Tommaso oft nur Ausgangspunkte für allzu beliebige Soli waren, hat sich der Engländer wirklich auf Rossini's Melodien eingelassen und diese im Hinblick auf bestimmte Solisten weiterentwickelt.

Das Italian Instabile Orchestra, das den zweiten Teil des Nachmittags bestreift, ist eine Art musikalischer Selbsthilfe-Organisation. Das 18köpfige Ensemble besteht aus Berühmtheiten wie dem Pianisten Giorgio Gaslini, dem Trompeter Pino Minafra und Publikumsliebbling Gianluigi Trovesi (hier auch als Saxophonist zu hören), aber auch Newcomern wie dem Schotten und Wahlturner Martin Mayes (Horn). Einen Leader gibt es nicht, in der Regel fungiert der Komponist eines Stücks auch als dessen Dirigent. Das Instabile ist eines jener Orchester, in denen differenzierteste Arrangements von grosser Schönheit (das Duett von Horn und Posaune zu Beginn von Gaslini's «Du Du D'chump» lässt sich auf der ECM-CD «Skies of Europe» nachhören) neben wüsten Kollektivimprovisationen stehen. Da ist nicht immer klar, ob der Applaus der vorausgegangenen Leistung oder der Erleichterung signalisiert, dass etwas Anstrengendes vorbei ist.

Lasst die Trommeln sprechen

Schlussbericht vom 22. Jazz Festival Willisau

Max Roach, der 71jährige Zeitzeuge am Schlagzeug, setzte am Sonntagabend mit seinem Quartett einen explosiven Schlusspunkt unter die 22. Ausgabe des Jazz Festival Willisau. In einer langen Reihe von herausragenden Drummern an diesem Festival war er der hochgeschätzte Grandseigneur.

■ VON PETER BÜRLI

Die wenigen Sitzplätze im Bereich des Schlagzeigerservice auf der Seite der Bühne der Willisauer Festhalle waren am Sonntagabend ständig mit einer ganzen Reihe von bestens bekannten Schweizer Perkussionisten besetzt. Kein Zufall: Fachkundig diskutiert wurden nicht nur exklusives Equipment, sondern vor allem die Auftritte von so unterschiedlichen Schlagwerkern wie Bob Moses mit dem Trio der italienischen Pianistin Rita Marcotulli und Max Roach mit seinem eigenen Quartett.

Vielleicht nicht einmal mit besonderem Augenmerk, eher intuitiv, hat Niklaus Troxler, der Leiter des renommierten Jazzanlasses im Luzerner Hinterland, ein Programm komponiert, in dem eine ganze Reihe von bemerkenswerten Schlagzeugern ihre höchst unterschiedlichen Konzepte präsentierten. Insofern ist es angebracht, diese 22. Ausgabe des Willisauer Jazz Festivals aus der Perspektive des Schlagzeugstuhls Revue passieren zu lassen.

Faszinierende Breite

Faszinierend bleibt bei allen qualitativen Unterschieden vor allem die enorme Breite der musikalischen Ansätze: Vom sprühenden Funkrock eines Will Calhoun mit Jean-Paul Bourellis New Wave Bandis über die explosiven, aber fest in der Tradition verankerten Feuerwerker Daniel Humair, Han Bennink oder Max Roach bis hin zu den fein reagierenden Hörern Joey Baron oder Bob Moses nicht zu vergessen die starke und stilistisch ebenso weit verzweigte Schweizer Vertretung mit Pierre Favre in einem Rathaus-Konzert oder Marcel Papaux, Andy Brugger und Gabriel Schlittknecht im Zelt. Sie alle erfüllten komplexe Arrangements und simple Beats gleichermassen mit prallem Leben.

«SJazz», wie das Set von Becken und Fellen in der Schweiz lange Zeit pauschal bezeichnet wurde, stand vor allem im begeisterten Samstagtagskonzert unter dem Motto «The Art Of The Duo» an exponierter Lage. Der Sensibilismus Joey Baron hatte im genau auskomponierten Programm mit drei Duos die richtigen Akzente zu setzen. Keine leichte Aufgabe! Zwischen der tänzerischen Folklore imaginaire des Bandonneonisten Dino Saluzzi und den Monkschen Grobheiten der Pianistin Aki Takase spielte Baron, beflügelt vom Gitaristen Bill Friel, fast ein reines Standard-Set. In dieser zeigte der Schlagzeuger seine ganzen Qualitäten: Sein formales Bewusstsein, welches einem imaginäre Basslinien oder Harmoniefolgen ins Ohr projizierte, oder die Präzision seiner Akzentuierungen, mit denen er Frisell immer wieder abholte und antrieb.

Kontraste

Die perfekte Spiegelung zu Barons mitgedachten Stimmen bildete am Samstagabend das schlagzeuglose Septett Secret Cosmos des schon seit einiger Zeit in New York ansässigen Zürcher Saxophonisten und Komponisten Daniel Schnyder. Ohne perkussiven Timekeeper setzten die vier Blechbläser, der Bassist Andy McKee, der Flötist Thomas Chapin und Schnyder selbst rhythmisch hochkomplexe Partituren mit fast schon provozierender Leichtigkeit um. Schnyders ausgetüftelter Kammerjazz entfachte im Willisauer Publikum zunächst zwar eine gewisse Reserviertheit. Als instinktsicherer Eisbrecher profilierte sich aber einmal mehr der skurrile Bassposaunist David Taylor – nicht nur in diesem Ensemble eine wichtige Stimme am unteren Ende des Frequenzspektrums.

Konsequent

Spontane Reaktionen für sprechende Trommeln gab es zum Finale am Sonntagabend, Bob Moses unterstützte seine poetischen Soli und seine wunderbar locker hingetupften Patterns manchmal mit

quasi-sprachlicher Artikulation. Das waren freilich nur die Zugaben; man hätte ihn auch so immer bestens verstanden. Der New Yorker begleitete den melodiosen schwedischen Bassisten Palle Danielsson und die italienische Pianistin Rita Marcotulli. Sie überzeugte vor allem durch die stringente Durchführung ihrer Ideen im klassischen Klaviertrioidiom.

Konsequenz ist auch eine der Stärken des «master of independence». Max Roach zieht seine Patterns und ihre Variationen manchmal fast mit der Strenge von klassischen Etüden durch. Im Kontext seines seit langer Zeit in derselben Besetzung spielenden Quartetts mit dem Bassisten Tyrone Brown, dem Trompeter Cecil Bridgewater und dem Tenorsaxophonisten Odeon Pope wirkte Roach aber nach wie vor völlig unverkrampft. Er sei in Harlem, New York, aufgewachsen und hätte schon in jungen Jahren jeweils die ganze Nacht in den Clubs gespielt, meinte er nach gut zwei Stunden, und hätte seine Sticks gut und gerne noch mal so lange tanzen lassen. Das treue und begeisterungsfähige Willisauer Publikum hing nach diesem schlagkräftigen Programm jedoch etwas in den Seilen und nahm dankbar nur noch den Hinweis auf das nächste Festival mit auf den Heimweg.



Sensibilissimus: Joey Baron nimmt's gelassen.

BILD MARCEL ZÜRCHER

Viele Rückariffe auf ethnische Musik

Der agile Veteran Max Roach trommelte am späten Sonntagabend das 22. Jazzfestival Willisau aus. Im Schweizer Schaufenster des aktuellen Jazzschaffens gab es auch dieses Jahr wiederum eine Vielfalt von Einflüssen auf den Jazz zu bewundern. Vor allem die ethnische Musik scheint ein noch lange nicht ausgeschöpftes Reservoir darzustellen. Die Höhepunkte dürften je nach Festivalbesucher unterschiedlich ausgefallen sein.

MARK THEILER

Für die einen dürften die Saftwurzeln Roscoe Mitchell und Vernon Reid für Begeisterung gesorgt haben; andere zogen den Duo-Nachmittag vor und wieder andere liessen sich mit Max Roach in frühere Willisau-Tage zurücktragen. Der 72-jährige präsentierte sich, umgeben von Odeon Pope (ts), Cecil Bridgewater (tp) und Tyrone Brown (b) in grossartiger Spiellaune. Wie ein jugendlicher Heisssporn trieb er seine Vorderleute zu immer neuen solistischen Höhenflügen an. Dabei wurden aber sattem bekannte Themen nicht einfach nur brav heruntergeleiert, sondern die Suppe neu und heiss angerichtet, mit frischen Kräutern verfeinert und delikat aufgetischt. Auch in balladenhaften Stücken spielte das Roach-Quartett sämtliche Qualitäten aus.

Aus Kopf und Bauch

Gelungene Gegensätze setzten dem Samstagabend-Konzertblock den Stempel auf. Hier das kopflastige Septett des in New York arbeitenden Zürchers Daniel Schnyder, da die Musik von Roscoe Mitchell, die in ihrer Entschlossenheit eher aus dem Bauch kam. Schnyder hat seine Gruppe Secret Cosmos mit einem Kontrabass sowie sechs Blech- und Holzblasinstrumenten instrumentiert und kombiniert die möglichen Klangfarben zu immer neuen Kombinationen. Der weiche, warme Sound dieser Gruppe, der manchmal auch ins süssliche abgeleitet, erinnert mit seinen akademischen Strukturen stark an West Coast-, Cooljazz- und vor allem Third Stream-Experimente in den sechziger Jahren. Wie schon von Ornette Coleman oder Henry Threadgill bekannt, bildeten je zwei Bassisten und Schlagzeuger den Hintergrund des siebenköpfigen Ensembles «Note Factory» des Saxophonisten Roscoe Mitchell. Das Septett kommt als ein einziger Klangkörper daher, wobei die Intensität im Verlaufe der längeren Stücke jeweils an- und dann wieder abschwilt. Wirkliche solistische Einzeldar-

bietungen sind rar, weil meist das ganze Kollektiv am Solieren ist.

Weder zu Schnyder noch zu Mitchell passte dazwischen der Auftritt der portugiesischen Sängerin Maria Joao. Der Südwesten Europas, sonst eher ein Niemandsland für Jazz, besitzt, wie das Joao-Quartett zeigte, in seiner Volksmusik noch ein grosses Potential, welches Jazz und verwandte Stile ausschöpfen können, auch wenn die Nähe zur südamerikanischen Musik und deren Ehe mit dem Jazz logischerweise durchschimmert.

New York - gestern und morgen

Krachende Gitarren, straight-vorwärtstreibende Drums und fette Bässe beherrschten den «New York»-Abend am Freitag. Den originellsten Beitrag aus Big Apple lieferten zweifellos die beiden Gitarreros Vernon Reid und Elliot Sharp, deren artifizielle Musik als Sinnbild für die neue Sequenzer-, Sampler- und Synthesizer-Generation daherkam. Die Arbeit des Black Rock-Protagonisten und des Noise-Chaoten an Saiten, Mikrofonen, Pedalen und Laptops geriet zu einer bunten Orgie an Tönen und reichte von Elektro-Ambient, über Hardcore-Techno bis zu apokalyptischen Soundgewittern. In die umgekehrte Richtung schaute Hiram Bullock. Mit seinem Trio führte er eine Art Wunschkonzert durch, bei dem er eifrig Geschichtsforschung an Rock-, Blues- und Soullklassikern von den Beatles, Cream, Creedence Clearwater Revival, Jimmy Hendrix, Tynnosaurus Rex und anderen betrieb. Eher am Puls der Neuzeit war dann der in den achtziger Jahren als Hendrix-Nachfolger gefeierte Jean-Paul Bourelly. Sein schwerer, bluesgetränkter Rock- und Funkstil ist durchgewachsen von souligen Orgelklängen sowie von Rap-Einschüben und hat gegenüber früher deutlich an Leichtigkeit und Vielfalt gewonnen.

Mit Bill Friselle stand am Samstag

ein weiterer US-Gitarrist auf der Bühne. Was der sonst hochgelobte Innovator im Duo mit Joey Baron bot, war eher enttäuschend. Sein charakteristischer Sound mit dumpf nachhallenden Tönen verpackte Friselle in unverfängliche, melodische Stücke, die Baron ebenso risikolos begleitete. Dabei nahm Friselle stark Rückgriff auf jene Stile der amerikanischen Volksmusik (beispielsweise Bluegrass), die ihn so sehr geprägt haben. Tief in den Volksmusiken ihrer Heimatländer verwurzelt zeigten sich auch der argentinische Bandoneon-Spieler Dino Saluzzi und der französische Klarinet-

tist Louis Sclavis. Auf einfühlsame Art und Weise gelang es den beiden sensiblen Musikern, ihre Wurzeln übereinanderzulegen und so ein Zusammenspiel zu erzeugen, das von gegenseitigem Respekt gezeichnet war. Lyrische und kraftvolle Momente gab's beim Aufeinandertreffen zwischen dem Saxophonisten David Murray und der Pianistin Aki Takase. Das japanisch-amerikanische Duo schüttelte, basierend auf traditionellen Themen, ein ganzes Füllhorn an Tönen auf das Publikum nieder.

Italienischer Grossklang

Die Verbindung von Oper und Jazz ist nicht neu und wurde in letzter Zeit mehrmals dargestellt. Sei es beim Rossini-Programm von Mike Westbrook oder ganz aktuell beim erwähnten Auftritt von Daniel Schnyder, der ungeniert ein Zitat aus Carl-Maria von Webers «Freischütz» verwendete und demnächst eine eigene Oper «Der Sturm» uraufführen wird. Den italienischen Trompeter Enrico Rava zog es vor allem zu Puccini und Bizet. Von letzterem hat er sich «Carmen» ausgeliehen und die populären Themen, die jeweils nur kurz durchschimmerten, aber den Ausgangspunkt für spannenden Jazz boten, von Bruno Tommaso jazzmässig einkleiden lassen. Zum Teil die selben Akteure fanden sich im 17köpfigen Italian Instabile Or-



Etwas kopflastiger und zuweilen süsser Sound. Der Schweizer Daniel Schnyder mit seiner Band Secret Cosmos.

Foto

chestra wieder. Die Italo-Jazzcracks frönen hier friedlich vereint dem grossorchestralen Klang. Viele der Musiker steuern Kompositionen bei, welche je nach Herkunft unterschiedlich ausfallen. Von volksliedhaften Themen über witzige Einzelvorträge bis zum total freien Tutti waren sämtliche Schattierungen zu hören. Noch nicht in diesem erlauchten Kreis spielt Rita Marcotulli, die italienische Wunderpianistin. Doch bei ihrem Trioauftritt mit Palle Danielsson (b) und Bob Moses (dm) im Vorprogramm von Max Roach zeigte die zierliche Musikerin, welche Fähigkeiten in ihr stecken.

Der Zürcher Oberländer

Abschluss des Jazz Festivals Willisau

sda. Mit dem Auftritt des legendären 71jährigen Schlagzeugers Max Roach ist am Sonntagabend das 22. Jazz Festival Willisau abgeschlossen worden. Während vier Tagen waren an diesem Festival unterschiedlichste Strömungen des zeitgenössischen Jazz zu hören.

Jazzfestival Willisau 1996: herausragende Duos und Orchester

Das Willisauer Jazzfestival 1996 darf als sehr guter Jahrgang in die Annalen eingehen. Der Samstag und der Sonntag waren – im Gegensatz zum Freitag – ohne Schwachstellen, mit grossen emotionalen Momenten – etwa bei Enrico Ravas Version von «Carmen».

Die enorme Spannweite, die den zeitgenössischen Jazz ausmacht, zeigte am Jazzfestival Willisau sich in der Gegenüberstellung der drei intimen Duoformationen des Samstagnachmittags und den zwei grossformatigen Orchestern aus Italien tags darauf. Viel Beachtung verdiente sich am Samstagabend auch der einzige Schweizer Jazzmusiker Daniel Schnyder mit dem streng aufgebauten Notenkonzept von Secret Cosmos, bestehend aus ihm und sechs Musikern der New Yorker Avantgarde. Ebenso streng aufgebaut war die Note Factory von Roscoe Mitchell aus Chicago, mit einer imposanten Rhythmussektion von zwei Kontrabässen und zwei Drummern.

Eine Kategorie für sich stellte zwischen den beiden raffinierten Septetten die portugiesische Sängerin Maria Joao mit ihrer Gruppe dar: glasklar einschneidend ihre Stimme, die sie, je nach Situation innerer Sekunden variieren kann, von zärtlich hauchend bis bitterböhs tief fauchend und immer in perfektem Einklang mit ihren Musikern. Die drei Duos brachten ein Höchstmass an Konzentration und Verschiedenheit. Eine Summa dichter Interaktion legte das Duo des chilenischen Bandleaders Dinu Saluzzi und des französischen Saxophonisten Louis Sclavis vor. Sclavis hatte sein «A kind of tango» wohl für Saluzzi geschrieben. Aber es war, wie er bemerkte, «nur eine Art Tango», eher ein Vorwand zu einem Dialog, in dem unter der Regie der beiden so intensiv aufeinander zugehenden Musiker immer wieder neue interessante Fäden gesponnen wurden. Gitarrist Bill Fritsell und Joey Baron kennen sich schon seit langem. Baron ist ein feinfühliges Sensibel, Fritsell ein Gitarrenjäger.

die gewohnten Zeitebenen aufzuheben versteht. Rhythmen ausschliesst, Tempi zerdehnt, und sich über verschiedene Stilregister hinweg mit seinem Kollegen köstlich an Standards in Zeiteile zu amüsieren versteht.

In der Begegnung der japanischen Pianistin Aki Takase mit dem Saxophonisten David Murray überdeckte letzterer manchmal mit seinen solistischen Höhenflügen das Piano. In ihrem Ellington und Monk gewidmeten Rezital gefiel vor allem ihre gemeinsame Komposition «Ellingtonia». Für den Samstagnachmittag hatte der Organisator Niklaus Troxler nach dem Motto «Viva l'Italia» zwei Grossformationen eingeladen, die wohl zum besten gehören, was in Sachen Big Band-Sound aktuell zu hören ist. Enrico Rava und 14 weitere Musiker verblüfften zuerst mit Bizets «Carmen».

In Italien gehören Opern zur Alltagskultur, und mit kreativ-respektlosem Geist ging die Truppe ans Werk. «Carmen» reizt schon seit jeher Künstler verschiedener Herkunft und Nationen immer wieder zu einer Neuinterpretation, aber diese hier gibt eine neue Richtung an. Manchmal etwas laut und leicht scherbelnd wusste diese Inszenierung sehr zu gefallen. Die Musiker liessen sich vom bekannten Stoff kaum einschüchtern und improvisierten zwischen den streng durchstrukturierten Parts im Orchestersound, respektive darauf los. Nichtitaliener Han Bennink schien am Schlagzeug seine neapolitanische Ader voll ausleben zu können. Zu überzeugen vermochte vor allem die rhythmische Dimension, die von allen möglichen Instrumenten übernommen werden konnte. Viele begeisterte Soli und eine gehörige Portion Improvisation sen Car Troxler zum Leckerbissen werden.

Rein italienischer Prägung war das Italian Instabile Orchestra, das den zweiten Teil bestritt. Unter den wuchtigen Kompositionen fiel vor allem diejenige von Pianist Giorgio Gaslini überzeugend aus. Er verstand es auch, den unbestrittenen Power dieses Orchesters zu bändigen und mit gekonnter Regie alle Register, die in diesem zwanzigköpfigen Orchester schlummern, freizusetzen, in einer Komposition, die beziehungsweise «Skies of Europe» hiess. Interessant ist, dass jedes Stück seinen eigenen Dirigenten hat.

Am Abend servierte Troxler noch als Zugabe für Italien-Freunde die Römer Pianistin Rita Marcotulli, die zusammen mit Bassist Palle Danielson und dem unerhört feinfühligsten Drummer Bob Moses eine Lektion an hochstehender Trio-Kultur bot, raffiniert und komplex, unpräzisiert und fesselnd ganz in den Fussstapfen eines Bill Evans. Den Abschluss des Festivals machte das begeisterte Max Roach Quintett (Bericht vom Basler Konzert in bz von gestern).

Ruedi Anli

Kraftvoll-elegantes Spiel mit improvisierter Musik

Mit einem grossartigen Konzert von Max Roach, einem der grossen Alten der Jazzgeschichte, ging am Sonntag eine der besten Ausgaben des Wiltsauer Jazzfestivals zu Ende. Das dialogische Spiel prägte weitere Höhepunkte.

In einer Zeit, wo auch der Jazz zunehmend von der Sprechblasen-Kultur der Popmusik und vom New Talk des Techno, dem sprachlosen Dialog von Maschinen und der Verwirrung behelliger Sprachfetzen infiziert wird, wo alles blubbert und blabbert und keiner versteht, da wird das Selbstverständliche zur Sensation: Zwei Musiker stehen auf der Bühne und hören einander zu.

Duo-Kunst

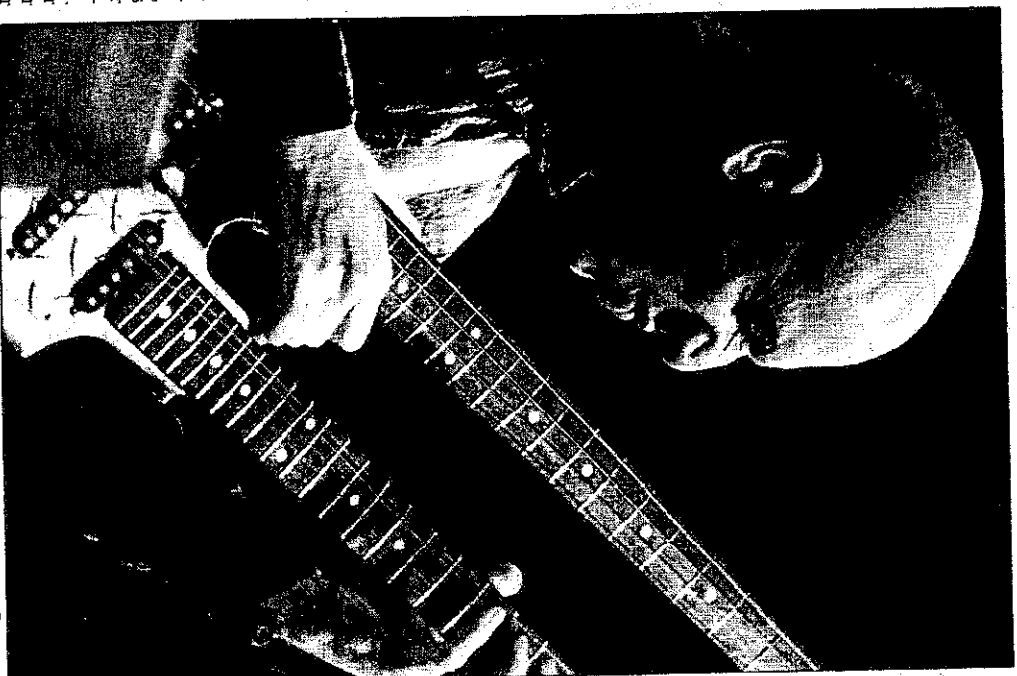
Der argentinische Bandoneon-Spieler Dino Saluzzi, der den klassischen Tango von seiner strengen Form befreit hat, dessen Sehnsuchtsmelodien um Elemente des modernen Jazz erweitert hat, und der französische Klarinetist Louis Sluvis nähern sich einander mit grossem Respekt und sichtbar herzlicher Zuneigung in feinsinnigen Dialogen. Sie nehmen sich Zeit, hören einander zu, Vorderrund zu sich eilen in den dünnen, fast bedächtig, schleichen, langsam, fast bedächtig, kommt das Gespräch in Gang, ein leises, intimes Zwiesgespräch zweier grossartiger Melodiker. Nichts geht in unverbundlichen Small-Talk verloren. Sluvis greift die leidenschaftlich bewegten Filigran-Melodien Saluzzis auf, spinnt sie weiter, transformiert die argentinische Sehnsucht in französische Eleganz, lässt den Ball zurückgleiten. Saluzzi gründet die quirligen Melodiegegründe der Bassklarinette mit den tiefgründigen, warmen Klängen seines Bandoneons, ein zartes, zärtliches Aufeinanderneigen auch über die Grenze zweier völlig unter-

schiedlicher Kulturen. Musik von umwerfender Schönheit.

Ganz anders dann der witzig verspielte Dialog des Gitarristen Bill Frisell mit dem unkonventionellen Schlagzeuger Joey Baron. Da treffen sich zwei alte Freunde, die in anderen Kontexten schon oft zusammen gespielt haben. Ein trickreiches, doppelbödiges Spiel mit den abgenutzten Formeln und Klischees, dem Geröll, Schutt und Schrott der Jazzgeschichte: Melodiefetzen, fragmentierte Klänge, kurze rhythmische Figuren fliegen blitzschnell hin und her, man kennt sich, weiss, wo der andere hinauswill, verweigert sich spielerisch ein bisschen, und schon ist man wieder da, um den Ball punktgenau zurückzuspielen. Es wird verfrachtet, camouffiert und ironisiert, zuweilen bis hart an die Grenze schunkelhafter Gemütlichkeit, von Schmalz, Sülze und Mickey Mouse. Zum Schluss, gleichsam ein Lullaby am Nachmittag, Erroll Gannars lyrisches „Misty“, Jopentreiner Wohlklang, die Zuckerprase wohl dosiert, ein rundes Finale.

Blues-Muzak

Das grossartige „The Art Of The Duo“-Konzert vom Samstagabend machte schnell den düftigen Freitagabend vergessen, den einzigen wirklichen Flop des diesjährigen Festivals. Die beiden Gitarristen Vernon Reid und Elliot Sharp, einer der wichtigsten Exponenten des Black Rocks der eine, einer der kreativsten New Yorker Soundtüftler und Klangbastler der andere, hatten zu Beginn noch ein zwar harmloses, leichtgewichtiges, aber doch verspieltes, hin und wieder vom Rhythmus-Computer getakeltes, mit schägen Klängen und Geräuschen aufgearbeitetes und verfremdetes Polipouri von Folk-, Blues- und Jazz-Melodien gespielt. Bloss noch dumpfte Berieselung durch eine Art Blues-Muzak, die ge-



Soundtüftler und Klangbastler Elliot Sharp.

(Bild: Reuters)

langweile, samtweiche Kuschelex-Variante einer einst leidenschaftlich heissen Erregungsmusik, gab es dann beim Trio des Gitarristen Hiram Bullock.

Hendrix-Imitation

Dass sich Geschichte, auch Musikgeschichte, nicht ohne Verlust an Authentizität, Spontanität und Aufregung wiederholen lässt, zeigte zum Schluss der Gitarrist Jean-Paul zum Schluss der Gitarrist Jean-Paul Bourelly, der mit seinem Black-Rock-Quartett einen seltsam domestizierten Jimi-Hendrix-Aufguss bot. Die Unversöhnlichkeit der rebellierenden Gestus der kreisenden, aufschreienden, bis zur Unerträglichkeit verzerrten Gitarrenklänge von Hendrix lässt sich auch dann nicht wiederbeleben, wenn die Kopie brillant, die Musik zuweilen fast klanggetreu über die Boxen dröhnt, die Stimme von Bourelly dem Vorbild zuweilen zum Verwechseln ähnlich.

Sozusagen vergegenwärtigte Vergangenheit gab es am Sonntagabend zum Festivalschluss vom 71-jährigen Schlagzeuger Max Roach, einem der grossen alten Pioniere des Modernjazz. Frisch, als hätten sie die Musik eben erst erfunden, spielte das phantastische Quartett mit dem Trompeter Cecil Bridgewater, dem Saxophonisten Odeon Pope, und dem Bassisten Tyrone Brown Balladen und Standards bis zurück in den Beibop der 40er Jahre. Kein bisschen Staub, hier stichen Musiker die Ergebnisse der improvisierten Musik nach Bebop und Freejazz mit Souveränität, Meisterschaft, mit Kraft und Eleganz. Und sie zeigen, dass die Tradition, wo sie nicht wie bei Marsalis & Co. bloss rezykliert und kopiert, wie beim Acid-Jazz modisch aufgepepelt wird, noch längst nicht abgeschlossen und vernutzt ist. Das grossartige Finale eines Festivaljahrgangs, der zu den besten der 30-jährigen Geschichte von Jazz in Wiltisau gehört.

Christian Remsch

Erfreuliche Konzerterlebnisse in Willisau

Mit dem Auftritt des legendären 71jährigen Schlagzeugers Max Roach ist am Sonntag das 22. Jazzfestival Willisau abgeschlossen worden. Während vier Tagen waren unterschiedlichste Strömungen des zeitgenössischen Jazz zu hören.

VON DOMENIC BUCHLI

Niklaus Knox Troxler hat an seinem Jazzfestival nicht nur stets die Jazzpuri-
sten im Griff, er hat alles im Griff, und das ist auch der Schlüssel zum Erfolg. Sein Festival konnte nun schon zum 22. Mal durchgeführt werden.

Vor 30 Jahren, als Grafiker und Jazzliebhaber Troxler gerade 19 Jahre alt geworden war, veranstaltete dieser in seinem Heimatstädtchen Willisau das erste Jazzkonzert. Am 16. Juli 1966 spielten die Swinghouse Six im altherwürdigen Mohren. Inzwischen sind es gegen 600 Veranstaltungen unter dem Begriff Jazz in Willisau geworden, über 1600 Musiker haben ihre Visitenkarte hinterlassen.

Das Willisauer Festival hat viele Stürme und Zeitgeistausserungen erlebt und überstanden. Im Grunde genommen schliesst das 22. Willisau-Festival nahtlos ans letztjährige an. Grosse, gar spektakuläre Veränderungen lässt Troxler nicht zu. Er ist, wie er selbst unumwunden zugibt, stolz auf seine Arbeit für den Jazz und für Willisau. Wer mag ihm das verargen? Wohl niemand, vor allem jene nicht, welche Jahr für Jahr nach Willisau pilgern, um dort den Troxlerschen zeitgenössischen Jazz zu zelebrieren und zu feiern.

Im Klartext soll gesagt sein: Wer sich auf Troxler einstellen kann und will, den lässt Willisau nicht mehr los. Es ist längst weitem bekannt und eine unumstössliche Tatsache, dass das gesamte geographische, ethnologische wie auch umsichtig gestaltete organisatorische Umfeld von Willisau als Unikat zu gelten hat. Das Festival Willisau wird im Kollektiv ausgeführt.

Geführt und geprägt wird es aber ausschliesslich von Knox selbst.

Freitagabend unter Kritik

Sein Risikospiegelraum, wenn es einen solchen überhaupt gibt, hält er in fest abgesteckten Grenzen. So wird ihn eine gewisse, vielleicht auch durchaus gerechtfertigte Kritik am rocklastigen Freitagabend kaum spürbar treffen können. Einerseits wurden schon 1983, als James Blood Ulmer rocklastige Töne anschlug, Stimmen laut, welche solches Tun als willisauunwürdig bezeichneten; andererseits stand der Freitagabend ganz hochoffiziell unter dem Begriff New York/Blues/Rock/Funk/Rap, womit alle den Besuch von Beginn weg koordinieren konnten. Ein anderes Thema ist wohl, und hier ist Kritik sicher notwendig, dass das Hiram Bullock Trio (Gitarrist Bullock als alter Weggefährte des viel zu früh verstorbenen Ausnahmebassisten Jaco Pastorius) zwar mit «If you want some Rock» programmgemäss seinen Auftritt ankündigte, aber in der Folge weit unter dem Durchschnitt eines durchschnittlichen Rockkonzertes blieb.

Nun, weit mehr ragen, wie immer in den vergangenen 20 Jahren, die erfreulichen Konzerterlebnisse heraus. Nicht nur die sogenannten Hauptacts auf der Bühne der in der Regel gut besetzten Halle bildeten Höhepunkte; gerade in diesem Jahr waren es die stets beliebter werdenden Konzerte im intimen Rahmen der Rathausbühne. Waren es am Freitagabend, als Auftakt, Hans Koch mit dem Genfer Trio Collectif, die Synthesizerspezis Sordet, Donzel-Gargand, Moënnelocoz, so war's am späten Samstagvormittag das eine wunderbare Stunde an improvisierter Musik im wahrsten Sinne des Wortes hinzubernde Trio Lüdi, Namtchylak, Kowald. Diese einstündige Reise durch Schamanen-
geisterwelt, Freejazz und geballte Gefühlsäusserung wurde ohne Zugabe schlicht und ergreifend dem vor wenigen Tagen verstorbenen Maler und Künstler Martin Disler gewidmet. Abgerundet wurden diese letztes Jahr erstmals durchgeführten Rathauskonzerte und einen sicheren Wert für die Willisauer Zukunft bildenden Auftritte dann durch das Duo Pierre Favre/Tom Cora.

Nach dieser zweiten Auflage müssen die Rathauskonzerte als fester Bestandteil für Willisau weitergeführt werden. Es wurde ganz besonders anlässlich der 22. Willisau-Festivalsauflage allen bewusst, welche Tragkraft und Bedeutung gerade in diesem Programmbereich liegt. Dass die nachhaltigsten Eindrücke sich fein, aber entscheidend von der Hauptbühne auf diese Rathausbühne verlagern könnten, ist keine Abwertung im allgemeinen für den Ruf und Namen Willisau, sondern ein Gewinn. Das Hauptprogramm pendelte zwischen den Pfeilern vom Donnerstagabend mit dem Mike-Westbrook-Orchester und dem Abschlussabend mit der Schlagzeuglegende Max Roach vielseitig ausgewogen hin und her.

Manches dieser Konzerte in diesen vier Tagen konnte nahezu unter den Begriff Willisau-Tradition gestellt werden, während andere wiederum vermehrt auf die mögliche Zukunft von Willisau hinwiesen. Bei der gebotenen Dichte an qualitativem zeitgenössischem Jazz ist es letztlich jedem Besucher immer noch, nach all diesen Jahren, überlassen, die Höhepunkte selbst festzulegen. So bleibt die Feststellung, dass das Duo Saluzzi/Sclavis mit seinem hochsensiblen Konzert vom Samstagnachmittag ganz besonders in Erinnerung bleiben wird, nichts anderes als eine zulässige subjektive Wertung.

EN 2 MOTS

MAX ROACH À WILLISAU

Véritable légende dans sa spécialité, c'est le batteur Max Roach, 71 ans, qui a mis un point final dimanche au 22e Festival de jazz de Willisau (LU).

Durant quatre jours, cette manifestation a donné un large aperçu des divers courants du jazz contemporain.

Max Roach s'est produit en quartet avec Odeon Pope, Cecil Bridgewater et Tyrone Brown.

Samedi, un autre représentant éminent du jazz noir, le saxophoniste Roscoe Mitchell, avait enchanté l'auditoire avec son ensemble.

Parmi les grands moments de ce festival ont figuré les duos qui ont tenu la scène samedi, en particulier le dialogue sensible entre le joueur de bandonéon argentin Dino Saluzzi et le saxophoniste et clarinettiste français Louis Sclavis. En marge de la halle des fêtes, des ensembles moins grand public, comme le trio genevois Collectif, ont captivé un auditoire plus spécialisé. — (ats)

CHRONIQUE D'ALÉMANIE

Willisau, ville frontière

par Anne Cuneo



Ecrivain et journaliste, Anne Cuneo vit à Zurich depuis quinze ans. Elle a longtemps observé la Suisse alémanique pour le Téléjournal.

Willisau? La Mecque du jazz une fois par an, direz-vous. Exact. Mais Willisau, capitale de l'arrière-pays lucernois, est aussi une des (petites) villes les plus étranges de Suisse. Elle n'a toujours pas oublié, à deux cents ans de distance, le passage de Napoléon et les dispositions prises – pour des raisons politiques – par sa République helvétique.

Si vous avez l'impression en y arrivant que vous êtes dans UNE petite ville, vous vous trompez. Car depuis Napoléon, Willisau est formée de deux communes: Willisau-Ville, 2912 habitants, 4 km², gouvernement «noir» à dominante libérale; et Willisau-Campagne, 3995 habitants, 37,7 km², gouvernement «rouge» à dominante démocrate-chrétienne. La frontière entre les deux communes passe au beau milieu de certains quartiers. Dans les rues où les deux communes se touchent, il y a deux ramassages d'ordures – chacun son camion, chacun son jour. Si ça brûle du côté Ville, c'est un corps de pompiers qui accourt. Si cela se passe du côté Campagne, c'est l'autre qui se précipite. Chacun tient à son approvisionnement en eau, en dépit des difficultés. Idem pour les stands de tir, l'école, le greffe, le Conseil communal...

Cela dit, les gens vont faire leurs courses indifféremment dans l'une ou l'autre partie de l'agglomération – rares sont ceux qui savent exactement où passent les frontières –, et il est fréquent qu'on se trompe de maison communale (il y en a deux, évidemment).

Ne serait-ce pas plus pratique d'oublier Napoléon et de fusionner?

Certes.

Mais ce n'est pas ainsi que les politiciens locaux, et pas mal d'habitants, voient les choses. Les libéraux se méfient des démocrates-chrétiens et vice-versa. Ceux de Willisau-Campagne craignent le pôle d'attraction de la Ville, plus petite, et pourtant plus riche. Les rivalités et les jalousies prospèrent.

«Pourquoi renier nos traditions?» disent les séparatistes.

Il y a bien une minorité active pour la réunification, qu'elle espère réaliser d'ici à 2003, pour le 200^e anniversaire de la séparation.

Réussira-t-elle? Ce n'est pas si certain.

— A. C.

Le Festival de jazz de Willisau: l'édition 96 sauvée par les Blacks

Aujourd'hui, l'appellation « jazz » devient de plus en plus ambiguë, le seul point commun entre les concerts proposés est la notion de musique improvisée

Mickaël Toick

Une des attentes lorsque l'on se rend à un festival de musique, c'est la découverte de choses nouvelles. Le festival de Willisau a consacré pendant de nombreuses années une part importante à la découverte d'une musique engagée, qui en Suisse, n'avait pas forcément de manifestation de ce genre pour s'exprimer.

Cela fait 30 ans que des concerts de jazz sont organisés hors festival à Willisau. L'inventaire est édifiant, mais pour sa 22^e édition le festival, quant à lui, propose une cuvée qui met passablement d'eau dans son vin. Changement d'optique ou pénurie de créations, cela reste à voir.

Chose curieuse, depuis peu, une troisième petite scène, hormis la tente et la grande salle, accueille des formations quasiment en marge du festi-

val. On peut y écouter une musique plus expérimentale, et surtout moins commerciale. Problème éventuel: on y refuse parfois du monde. Pierre Favre et Tom Cora affichaient complet.

Mais parlons un peu du festival proprement dit.

Tout commence par l'orchestre de Westbrock « Bar Utopia ». C'est une musique festive, très arrangée qui laisse la part belle au texte et qui se ponctue méthodiquement d'interventions improvisées dont la plus brillante fut celle du saxophoniste attiré des Westbrock: Chris Biscoe. La mise en bouche est faite. Le style fait un peu revue américaine, mais une bonne énergie s'en dégage.

Suite du programme, le « New Musette » formé de Daniel Humair (batterie), de Richard Galliano (accordéon) et de JF Jenny-Clark (contrebasse) rassemble de bons instrumentistes pour du déjà entendu: pas de réelle surprise et s'il fallait prouver qu'il existait du bon musette, c'était couru d'avance. Au suivant!

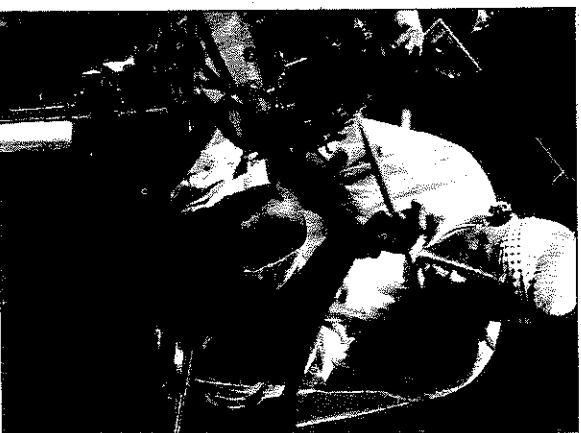
Comment? Du persil s.v.p.!

La soirée suivante est à marquer d'un blâme. Les chaises sont évacuées: ça va chauffer! Le programme annonce une soirée NY-Blues-rock-funk-rap... et bien non! Un public quasi statique a pu tout d'abord assister médusé à une heure de cri de baleine à

l'agonie: le grand bleu version pétard sans l'image!; ensuite pour se détendre, rire un peu avec les frères spirituels des « Blues Brothers »: efficace et drôle, le trio de Hiram Bullock sauve en quelque sorte la soirée en se gaussant des clichés du gros blues-rock, un vrai spectacle! Enfin, il a pu bailler à la prestation d'un groupe prétentieux qui essayait de scander en rythme l'originalité et le nouveau concept de leur musique, qui aurait pu être efficace s'ils avaient daigné avoir chacun le même tempo, du moins la basse et la batterie.

La journée consacrée au duo devait être nettement plus intéressante. Dans le style latin, le duo constitué de Louis Schavis et de Dino Saluzzi, respectivement clarinète basse et bandonéon, manifeste une étonnante complexité, un dialogue nuancé où toute la finesse d'un art en pleine maturité donne sens.

Joe Baron et Bill Frisell (batterie et guitare) jouent sur l'épuration des thèmes comme si le but de l'opération consistait à n'utiliser que les éléments minimaux qui rendent un standard reconnaissable. Ainsi les improvisations sont davantage des variations sur le matériel minimal que de véritables envolées. Le phrasé est loin de s'apparenter aux incassantes logorhées et autres dysenteries musicales de nombreux « gratuleux » qui abusent à mon avis, de phrases interminables. A noter un solo de batterie sur Mysti de Eroli



Han Bennink, un fou des baguettes.

Garnier incroyablement mélodique qui frappe par son esprit d'à-propos.

Aki Takase et David Murray (piano; sax) nous offre une musique très classique dans la forme dont l'intérêt réside surtout dans les improvisations déjantées des protagonistes. Même si l'on ne sait que trop à quel s'attendre lorsqu'on écoute Murray faute de renouvellement, il arrive toujours à émouvoir son public.

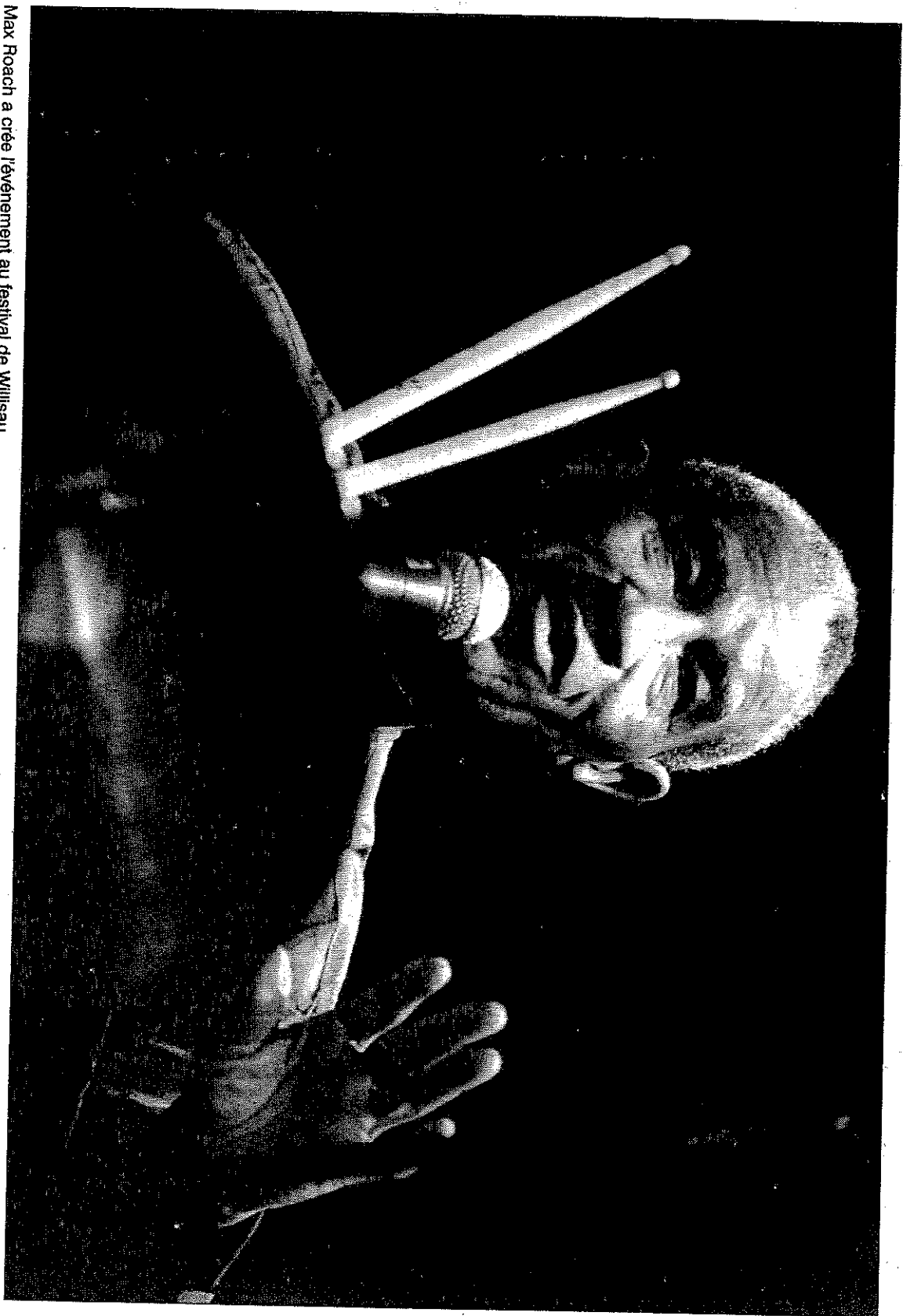
Mais où y sont ces Blacks?

Bien que fort sympathique, la soirée consacrée aux Italiens et ses deux grands orchestres est intéressante, mais les deux formations celle de Hava sur le thème de *Carmen* accompagnée notamment par le batteur fou Han Bennink, et l'autre, l'« Italian Instabile Orchestra » sont similaires d'approche. Les arrangements aux cours des morceaux sont quasi identiques. On reste un peu sur sa fin, car les interventions en soliste ne sont pas toujours convaincantes.

Remarques générales: du musette au tango, de la variété à *Carmen*, la palette est large, mais ce qui est frappant, et cela se vérifie dans de nombreux cas, c'est souvent le manque de contenu et de diversité. Tout semble s'essouffier, les morceaux joués dans les différents groupes et dans les divers styles, perdent de leur intérêt dès le moment où le premier morceau donne le ton de l'ensemble du concert.

Maria João, dans le style ambiança brésilienne, n'échappe pas à la règle. Elle possède une voix irrégulière, une présence scénique notable, ici aussi, les atmosphères musicales ne se différencient pas fondamentalement.

Il y a pour ma part un désengagement critique dans l'ensemble des concerts, quelque chose d'essouffé, de trop gentil qui nous fait dire d'un air condescendant et les



Max Roach a crée l'événement au festival de Willisau.

photos Emilien Tolck

ains jointes:» C'était joli
est-ce pas!» et après...

Ils sont là! Ils sont là!

Tout heureux de revoir des Blacks et de la musique qui est ère de ses racines... enfin! e saxophoniste Roscoe Mitchell dont la formation explosive est emmenée par deux acteurs, Tani Tabbal et Gerald Clever et deux contrebassistes, William Parker et Jari-bu Shahid, entraînent les sotes tels que Matthew Shipp u piano et Hugh Ragin à la ompette dans une tempête rythmique qui tourne à la sorcellerie. Lente et progressive, a tension monte avec une implacable régularité. Il émane de cette formation une force fascinant qui privilégie l'improvisation collective.

Le quartet de Max Roach est sans conteste le clou du festival. Composé de Max Roach (batterie), du fougueux Odeon Pope (sax ténor), et de ses vieux compagnons d'armes Cecil Bridgewater (trompette) Tyrone Brown (basse), il institue l'événement du festival.

Agé de 71 ans, Max Roach averse toute l'histoire du jazz du be-bop jusqu'au free. Suite à un premier morceau

qui était susceptible de nous faire envisager une respectueuse indulgence, Roach enchaîne sur un tempo rapide au cours duquel explose tout son légendaire talent. Les improvisations de Cecil Bridgewater s'insinuent et révèlent subrepticement des standards connus tels que «Au Privave» pour s'échapper et revenir sur «A Night in Tunisia», «Summertime» ou encore des thèmes de Monk.

Tyrone Brown, un morse boudeur impassible à grosses moustaches, effleure nonchalamment sa contrebasse électrique. Il exploite des basses linéaires, des motifs répétés, qui permettent plus de liberté sur l'harmonie et la possibilité de dériver sur les grilles d'autres standards en «walking». Odeon Pope quant à lui, balance l'énergie brute de son ténor en souffle continu dans le public. Un son à l'arraché et son jeu pouvant parfois faire penser à la sonorité d'un Rollins, parfait l'équilibre de ce quartette qui couvre à sa manière l'histoire du jazz, du be-bop au free. Les arrangements à deux voix, l'exploitation intelligente des sources et les improvisations de ces véritables jazzmen font de cette formation un véritable petit joyau.

SurseerWoche

gänzlich verboten werden.

8319
Jazz-Festival blieb

leicht unter den Erwartungen

Willisau - Während vier Tagen stand Willisau am vergangenen Wochenende ganz im Banne des Jazz. Von Donnerstag bis Sonntag waren in der Festhalle und auf der Rathausbühne unterschiedlichste Strömungen des zeitgenössischen Jazz zu hören. Zu den Höhepunkten des Festivals gehörte der Konzertblock vom Samstagnachmittag mit drei hochkarätigen Duos. Insgesamt blieb der Publikumsaufmarsch gemäss den Veranstaltern etwas unter den Erwartungen zurück.



ac Roscoe Mitchell, la tension monte, implacable.

NOUVE KULTUR

„Viva Italia“-Jazz in Willi-the-Pig

VON CLAUDIUS BAUMANN

Idyllisch im Kanton Luzern gelegen, ist das Städtchen Willisau seit nunmehr 30 Jahren ein Ort des Jazz. Am 16. Juli 1966 organisierte der junge Grafiker Nikolaus Troxler das erste Jazzkonzert in Willisau, im Laufe der Jahre mehrten sich die Jazzkonzerte, und 1975 gab es Ende August das erste Jazzfestival in Willisau.

Heuer konnte man also die 22. Auflage des Festivals erleben, und gerade für die Vorratberger Freunde dieser Musikrichtung könnte Willisau eine Art Jazz-Mekka sein, einmal Montreux, Saateiden oder Fiesen wesentlich weiter entfernt und, Willisau ein sehr vielfältiges und vor allem sehr intelligent

strukturiertes Programm bietet – es gibt sechs Hauptkonzerte mit jeweils zwei oder drei Acts an den Abenden von Donnerstag bis Sonntag sowie am Samstag- und am Sonntagmorgen, dazu Vornachmittagskonzerte im Rathaus und Zeltkonzerte im Gastro-Zelt – und schließlich von einem sehr sympathischen Ambiente zu berichten ist. Ich war erstmals 1981 in Willisau, und abgesehen vom erweiterten gastronomischen Angebot ist alles im überschaubaren Rahmen geblieben.

Als Ziel des heurigen Willisau-Besuches wählte ich mit meiner jazznigen Entourage das Sonntagmorgenkonzert „Viva Italia“, in dessen Rahmen zwei Großformationen zu erleben waren.

Der Trompeter Enrico Rava gilt auch außerhalb seiner Heimat als bekanntester Jazzmusiker Italiens. Ravas aktuelles Projekt – mit dem er heuer auch in Saateiden gastierte – ist eine „Carmen“-Bearbeitung von Bruno Tomasso, die Rava mit großer Besetzung vorträgt. Weitere Solisten sind Klarinetist Gianluigi Trovesi, Michel Codard (Tuba) und der diesmal mit seinen Clownen ziemlich überflüssige Han Bennink. „Car-

men“ à la Rava: Das wäre das richtige Rahmenprogramm für die Bregenzer Festspiele 1991/92 gewesen, als man das Original auf der Seebühne hatte. Nur über die preiswerten Seebühnen-Karten werden die Festspiele die Jugend nicht einfangen können. Zusammen-

hänge und Analogien herzustellen wäre da die andere, auch sehr anspruchsvolle Aufgabe, und Herr Gerschwin zwingt geradezu zur Lösung dieser Aufgabe.

Das Italian Instabile Orchestra ist nicht mehr und nicht weniger als die atemberaubendste Big Band, die ich je erleben konnte. Selbst das hochgeschätzte London Jazz Composers Orchestra schöpft nicht so sehr aus dem Vollen, crossovert so wüst zwischen Volksmusik, Jazz und Avantgarde, vermittelt so viel ungebremste Spiellust, lotet alle Facetten des Klangkörpers Big Band so intensiv aus. Gänsehaut noch und nöcher – viel intensiver kann Musik eigentlich nicht mehr unter die Haut gehen!



photo Emilien Tolck

Willisau a vécu. Et après?

Les feux du seul festival de jazz engagé de Suisse sont éteints depuis dimanche déjà. Reste une grande interrogation: Willisau se serait-il essouffé? Ou est-ce que le jazz contemporain renflerait l'impasse? Heureusement, les raches sont solides et les Blacks ont brillé d'intelligence musicale, derrière les Max Roach (photo et autres Roscoe Mitchell. Bilan.

4171

882

Zum Abschluss des diesjährigen Jazzfestivals Willisau

Vom fröhlichen Leben des Totgesagten

Mit einem grossartigen Konzert von Max Roach, einem der grossen Alten der Jazzgeschichte, ging am Sonntagabend eine der besten Ausgaben des Willisauer Jazzfestivals zu Ende. Zu den Höhepunkten der vergangenen vier Tage gehörte vor allem auch ein furioser Auftritt des Italian Instabile Orchestras.

Christian Rentsch

Die wendigen Nachrufschreiber, die seit Jahren schon das Ende des Jazz verkünden, hätten sich, wenn sie denn in Willisau gewesen wären, ebenso blamiert wie die hämischfreundlichen Ratgeber, die dem Jazz als Verjüngungskur eine Rap- oder Techno-Frischzellenkur verschreiben wollen. 71 Jahre ist er alt, der Schlagzeuger Max Roach, einer der grossen Alten der Jazzgeschichte, ein Pionier, der in den vierziger Jahren zusammen mit Charlie Parker, Dizzy Gillespie, Thelonious Monk und Miles Davis zusammen die Sprache des modernen Jazz entwickelt hat. So jugendlich, so frisch und lebendig, so wach und leidenschaftlich geht es selten zu und her, wenn die geklonten Jazz-Mutanten, die seine Söhne und Enkel sein könnten, ihren «neuen Jazz» zum Besten geben. Vergewaltigte Vergangenheit, das Quartett mit dem Trompeter Cecil Bridgewater, dem Saxofonisten Odeon Pope und dem Bassisten Tyrone Brown spielte nichts mehr als Balladen und Standards bis zurück zum Bebop der vierziger Jahre.

Und dennoch: Kein bisschen Staub, keine Spur von Altersgicht, hier sitzen Musiker, souveräne Meister ihres Berufs, brillante Techniker und intelligente Individualisten die Ergebnisse der improvisierten Musik nach Bebop und Freejazz. Sie zeigen, dass die Tradition, wo sie nicht wie bei Marsalis & Co. bloss rezykliert und kopiert, oder wie beim Acid-Jazz mo-

disch aufgepeppt wird, weder vernutzt noch bereits völlig erschossen ist. Und natürlich ist diese hochartifizielle, raffinierte, von Fantastik überquellende Musik auch eine Art von Widerstand gegen die kurzlebigen «Neuheiten» der Tagesproduktion, die mit modischem Firlefanz den Überdross am Immergleichen unter Kontrolle halten. Das grossartige Finale eines Festivaljahrgangs, der zu den besten der 30jährigen Geschichte von Jazz in Willisau gehört.

Abgenutzter Blues-Muzak

Der grossartige Auftritt des Max-Roach-Quartetts machte schnell den dürrtigen Freitagabend vergessen, den einzigen wirklichen Flop des diesjährigen Festivals. Wenn dieser Abend, wie das Programmheft glauben machen will, den derzeitigen Stand der New Yorker Blues-, Rock-, Funk- und Rap-Szene dokumentieren sollte, dann wäre dies allerdings die Dokumentation des Niedergangs einer ganzen Szene gewesen. Die beiden Gitarristen Vernon Reid und Elliot Sharp – einer der wichtigen Exponenten des Black-Rocks der eine, einer der kreativsten New Yorker Soundtüttler und Klangbastler der andere – hatten zu Beginn noch ein zwar harmloses, leichtgewichtiges, aber doch verspieltes, hin und wieder vom Rhythmus-Computer getaktetes, mit schrägen Klängen und Geräuschen aufgerauhtes und verfremdetes Potpourri von Folk-, Blues- und Jazz-Melodien gespielt. Bloss noch dumpfe Berieselung durch eine Art Blues-Muzak, die gelangweilte, samtweiche Kuschelsex-Variante einer einst leidenschaftlich heissen Erregungsmusik, gab es dann beim Trio des Gitarristen Hiram Bullock, einem Musiker, der vor langer Zeit immerhin mit Musikern wie James Brown und B.B. King, mit Gil Evans, Carla Bley und Jaco Pastorius gespielt hat.

Dass sich Geschichte, auch Musikgeschichte, ohne Kreativität, Leidenschaft und kritische Offenheit gegenüber neuen Tendenzen, ohne das Beharren auf höchster künstlerischer Qualität, nicht einfach wiederholen lässt, zeigte zum Schluss des Abends

der Gitarrist Jean-Paul Bourelly, der mit seinem Black-Rock-Quartett einen seltsam domestizierten Jimi-Hendrix-Aufguss bot. Die Unversöhnlichkeit, der revoltierende Gestus der kreischenden, aufschreienden, bis zur Unerträglichkeit verzerrten Gitarrenklänge von Hendrix lässt sich auch dann nicht wiederbeleben, wenn die Kopie brillant, die Musik zuweilen fast klanggetreu über die Boxen dröhnt, die

Stimme von Bourelly dem Vorbild zuweilen zum Verwechseln ähnelt.

Freak-Ästhetik

Wie sich historisch Gewordenes, et-

wa der aufrührerische Anarchismus der wilden sechziger Jahre, allerdings wiederbeleben, zu neuem, frischem Leben wiedererwecken lässt, zeigte am Sonntagnachmittag eindrucksvoll das Italian Instabile Orchestra, das derzeit vielleicht aufregendste europäische Grossorchester im Bereich des experimentellen Jazz. Nicht zufällig: das 17köpfige Orchester ist nicht aus einem bloss musikalischen Impuls entstanden, sondern als Verzweiflungstat gegen den Zusammenbruch der experimentellen Jazzszenen in den achtziger Jahren, als Versuch einer Musiker-Selbsthilfeinitiative.

Der Zusammenschluss der besten italienischen Musiker der verschiedensten Szenen, der verschiedensten Regionen und Generationen, gleichsam die Musikalisierung der alten Arbeiterparole «Gemeinsam sind wir stark», ist allerdings nicht bloss ein

Notruf gegen die Resignation unter den Musikern, das Zusammentreffen so vieler unterschiedlicher stilistischer Interessen hat die verschiedenen musikalischen Ansätze auf eine fantastische Weise wechselseitig inspiriert. In den fünf suitenartigen Kompositionen des Schlagzeugers Tiziano Tononi, der Saxofonisten Mario Schiano und Daniele Cavallanti, des Pianisten Giorgio Gaslini und des Bassisten Bruno Tommaso, welche das Orchester in Willisau spielte, geht es laut, frech und fröhlich zu und her. Ein radikaler, respektloser, aber liebevoller Zugriff auf Altes und Neues, auf Material disparatester Herkunft zwischen Postbop, Blasmusik, melodielosem Ruhrstück, dissonanten Freejazz-Ausbrüchen, über weite Strecken ausgeschriebenen Suiten und witzigen Folkloreadaptationen, kühn zusammengelagert, mit harten Schnitten und waghalsigen Übergängen, ohne Versuch der historischen «Treue», stilistischen Reinheit oder kunstvollen Ausgewogenheit: Freak-Ästhetik pur. Musik als Abenteuerreise, gespielt von einem wilden, vollblütigen Haufen von Individualisten, Virtuosen und Clowns. So ähnlich, wenngleich mit anderen musikalischen Materialien und Mitteln, in einem anderen Zeitkontext, muss es auch gewesen sein, also vor bald 100 Jahren die Urväter des Jazz aus europäischer Marsch-, Tanz- und Zirkusmusik, aus Hymnen und Choralen, aus afrikanischer Perkussion, Worksong und Voodoo ihre eigene Musik zusammengebastelt haben.

22. Jazz-Festival in Willisau

vg. Nur wenige musikalische Zeitgenossen ahnen, dass im historisch bedeutsamen Landstädtchen Willisau seit 30 Jahren eine überaus lebhaft Jazzszene besteht, die auch ein höchst eigenständiges Profil besitzt.

Untrennbar verbunden mit dem Willisauer 30-Jahr-Jubiläum ist der Name des einheimischen Erfolgs-Grafikers Niklaus Troxler, welcher aus naheliegenden beruflichen Gründen in all diesen Jahren seine Konzerte mit höchst eigenwilligen Plakat-Grafiken ankündigte.

Von Roscoe Mitchel bis Max Roach

Der ursprüngliche Free-Jazz manifestierte sich diesmal am stärksten beim 56jährigen, aus der berühmten Avantgarde-Szene von Chicago hervorgegangenen Saxophonisten Roscoe Mitchel und seinem homogenen Ensemble. Aber auch die eher traditionellen Jazzstile wie Blues und Rock sowie die immer noch sehr aktuelle Funk- bis

Rap-Richtung war durch so namhafte Musiker und Gruppen wie Vernon Reid und Elliot Sharp, das neue Hiram Bullock-Trio und den aufstrebenden Jean-Paul Bourelly mit seinen erfolgreichen «Blue Wave Bandit» einschlägig vertreten. Aufhorchen liess auch jener Konzertreigen mit den beiden hochkarätigen italienischen Big-Bands von Spitzentrompeter Enrico Rava, der unter anderem zusammen

mit dem bekannten Arrangeur Gianluigi Trovesi das berühmte Opern-Thema «Carmen» jazzmässig aufarbeitete, während das mit namhaften Solisten angereicherte «Italian Instabile Orchestra» eine wohlgelungene Mischung von arrangiertem Free-Jazz mit spontanen Solo-Improvisationen de-

monstrierte, wobei zweitweilig sowohl zwei Kontrabässe als auch zwei Perkussionisten oder Schlagzeuger zum Zuge kamen. Viel Beifall erhielten auch drei brillante Duos-Vorträge, in dem der argentinische Bandoneon-Spieler Dino Saluzzi auf den französischen Saxophonisten Louis Sclavis traf. Der virtuose Gitarrist Bill Frisell spielte mit dem dynamischen Drummer Joey Baron, während die kreative japanische Pianistin Aki Takase sich im kühnen Dialog mit einem der weltbesten schwarzen Saxophonisten, dem Amerikaner Davis Murray mass. Den markanten Schlusspunkt hinter das erfolgreiche viertägige Festival setzte die bereits 71jährige Schlagzeug-Legende Max Roach (USA) mit einer farbigen Spitzengruppe, der als renommierte Solisten noch Odeon Pope, Cecil Bridgewater und Tyron Brown angehörten.

ZÜRCHER
UNTERLÄNDER

Jazz Festival Willisau ging zu Ende

Legende Roach setzte letzten Paukenschlag

WILLISAU ■ Mit dem Auftritt des legendären 71jährigen Schlagzeugers Max Roach ist am Sonntagabend das 22. Jazz Festival Willisau abgeschlossen worden.

Während vier Tagen waren an diesem Festival unterschiedlichste Strömungen des zeitgenössischen Jazz zu hören. Mit Roach gastierte in Willisau eine der wichtigsten stilbildenden Grössen der «Great Black Music». Roach spielte in einem prominent besetzten Quartett mit Odeon Pope, Cecil Bridgewater und Tyrone Brown. Ein anderer wichtiger schwarzer Musiker, der Saxo-

phonist Roscoe Mitchell, war am Samstagabend mit seinem Ensemble zu hören.

Duo-Höhepunkte

Zu den Höhepunkten des Festivals gehörte der Konzertblock vom Samstag nachmittag mit drei hochkarätig besetzten Duos. Vor allem der argentinische Bandoneon-Spieler Dino Saluzzi und der französische Saxophonist und Klarinetist Louis Sclavis setzten mit ihrem sensiblen Dialog einen Massstab. Als alternatives Experimentierfeld neben der Festhalle erwies sich auch in diesem Jahr der Konzert-Zyklus auf der Rathausbühne. Dort ist jeweils Musik zu hören, die nicht auf ein Massenpublikum ausgerichtet ist. (sda)

Es gäbe viel zu berichten, zu beschreiben, zu bewerten. Dass auch ein sorgfältig durchdachtes, mit viel Feeling und Intuition komponiertes Festivalprogramm vor allem nicht gefeilt ist, hat nicht zuletzt Organisator Niklaus Troxler selbst in einem Radio-DRS-Interview vor dem Festival eingeräumt. Wenn man den lautstarken Freitagabend unter dem Motto «NY-Blues-Rock-Funk-Rap» einmal beiseite lässt, weil hier die Reaktionen am meisten auseinandergingen – mir ist einzig Jean-Paul Bourelly mit «New Wave Bandit» zeitweise eingefahren –, gab es eigentlich nur einen, dafür aber eklatanten Flop: den das Festival eröffnenden, natürlich mit hohen Erwartungen verknüpften Auftritt des berühmten Mike Westbrook Orchestra. Was da aber passierte, geriet über weite Teile zu langweiligem, klischeehaftem Bigband-Jazz, dem so gut wie alles das fehlte, was für Westbrook's Musik

französischen «New Musette»-Akkordeonspielers Richard Galliano mit den dicht und kongenial kooperierenden J. F. Jenny-Clark, Bass, und Daniel Humair, Drums. Höhepunkte auch beim dreiteiligen Konzert «The Art of the Duo» mit dem traumwandlerisch sensibel und inspiriert agierenden Duo Dino Saluzzi/Louis Sclavis, aber auch mit Aki Takase und David Murray, die eindringlich zeigten, wie lebendig, energiestrotzend, hochgradig expressiv und explosiv und damit zeitlos gültig Free Jazz nach wie vor sein kann, was übrigens gleichermaßen für die heissen, fluktuierenden Klangmassen der Black Music des Roscoe Mitchell Ensemble gilt. Eine Art Kontrapunkt dazu und ein Hörvergnügen ganz anderer Art dann die feinstrukturierte und komponierte «weisse» Musik von Daniel Schnyder mit seinem New Yorker «Secret Cosmos»-Ensemble.

für grosse Überraschungen: Da waren einerseits das Italien Instabile Orchestra sowie Enrico Ravas «Carmen»-Band, beide in bester Spiellaune, wobei mich neben allerdaher gelungener Solo-Flights vor allem die kompetente, sehr musikalische Orchesterführung des Dirigenten Bruno Tommaso beeindruckte. Andererseits stellte sich die junge, höchst begabte und originelle Römer Pianistin Rita Marcotulli mit ihrem zupackend spielenden Interaction-Trio mit Palle Danielsson, Bass, und dem sich allerdings manchmal allzu stark in den Vordergrund drängenden Drummer Bob Moses vor. Ideenreichtum, rhythmisches Feeling und eigene Strukturkonzepte, aber auch phantasievoll verarbeitete Einflüsse von Pianopersonlichkeiten wie etwa Herbie Nichols, Paul Bley oder Bill Evans verschmilzt sie zu einer überzeugenden, ganz persönlichen «Handschrift» – für mich einer der grossen Höhepunkte. Dass der routiniert trommelnde Max Roach immer noch voller Saft und Kraft ist, stellt er mit seinem energisch agierenden Quintett altbekannter Mitspieler unter Beweis – ein starker Abschluss eines sehr gelungenen und ereignisreichen Festivals. **Ja**



JAZZFESTIVAL WILLISAU

typisch ist. Gut, dass sich im zweiten Teil dann gleich einer der zahlreichen Höhepunkte dieses Festivals ereignete, das Jazz-Trio des grandiosen

Italien, trotz einiger wohlklingender Namen für viele immer noch ein weitgehend weisser Fleck auf Europas Jazzkarte, sorgte diesmal



Vollführte mit Bill Frisell ein so sensibles wie humorvolles Duo:
Joey Baron Foto: Hans Kumpf

Ein Schweizer Städtli als Jazz-Metropole

30 Jahre Jazz in Willisau

1966 organisierte der Grafiker Niklaus Troxler im idyllischen Willisau ein Swing-Konzert mit regionalen Musikern. Daraus erwuchs im Lauf der Zeit ein internationales Festival.

In der „Festhütte“, einer zwischenzeitlich solide hergerichteten Halle, die bis zu zweitausend Besucher aufnehmen kann, ließen 1996 vor allem Schlagzeuger aufhorchen: Joey Baron vollführte mit Bill Frisell ein so sensibles wie humorvolles Duo, wenn er schlegellos an Fellen und Becken nuancierte Handarbeit leistete oder mit den Besen wahrhaftig Melodieläufe zauberte. Ähnlich subtil ging Bob Moses vor, der im Trio der biedereren italienischen Pianistin Rita Marcotulli auch sein Mundwerk perkussiv einsetzte.

Max Roach ließ polyrhythmisch und polyglott die Trommeln sprechen. Der Bebop-Altmeister stieß mit seinem Quartett dank des Tenorsaxophonisten Odean Pope bis zum Free Jazz vor, während Trompeter Cecil Bridgewater, mit dem Roach bereits 1978 in Willisau auftrat, beste Balladenstimmung verbreitete. Traumwandlerisch bei den suiteartig zusammengefaßten Bop-Klassikern agierte am Baß Tyrone Brown.

Die Schweiz erfreut die Jazzwelt stets mit exzellenten Schlagzeugern: Der universelle Daniel Humair fungierte als feinnerviger Begleiter Richard Gallianos, Pierre Favre absolvierte seinen 17. Auftritt in Willisau zusammen mit dem amerikanischen Cellisten Tom Cora.

„Viva Italia“ nannte sich ein Programmpunkt, der auf die überaus

agile und vorwitzige Avantgarde-Szene des Stiefel-Landes hinwies. In Enrico Ravas „Carmen“-Projekt erfuhr Bizets Oper durch die Italiener und den furiosen Han Bennink am Schlagzeug verquere Wendungen. Domenico Caliri jaulte bei „Ja, die Liebe hat bunte Flügel“ bottle-neck-mäßig mit seiner Elektrogitarre auf, und Gianluigi Trovesi brillierte auf der hohen Es-Klarinette mit einem wohlthuend runden Solo. Als Dirigent diente Bruno Tommaso, der anschließend bei der Performance vom Italian Instabile Orchestra zum Baß wechselte. In dieser Big Band sind sämtliche Avantgarde-Größen südlich der Alpen einträchtig versammelt und bringen geschickt Jazz und Folklorismen in ein vitales Gesamtkonzept.

Zu forciert klang dagegen der „Secret Cosmos“ des 1960 in Zürich geborenen Komponisten und Saxophonisten Daniel Schnyder: antiker „Third Stream“ der 50er Jahre. Sechs Bläser und ein Bassist (Andy McKee) mühten sich mit viel Notenmaterial. Roscoe Mitchell gelang es mit unmittelbarem Feeling besser, Neue Musik und Jazz zu vereinen. Sein Septett schaffte den Spagat zwischen punktuellen Einzelereignissen und irisierendem Klangteppich.

Zu den Höhepunkten des Festivals gehörten der Auftritt der fulminant und erzählerisch scattenden Portugiesin Maria Joao, das konzertant-komplexe Duo von David Murray und Aki Takase sowie die ausgetüftelten Kompositionen von Dino Saluzzi und Louis Sclavis.

Hans Kumpf